This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A

THE UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

UNE

# RETRAITE AU CARMEL

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.

UNE

# RETRAITE AU CARMEL

EXERCICES DE DIX JOURS

POUR DES RELIGIEUSES

PAR

LE R. PÈRE L. LESCŒUR

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

PARIS

H. OUDIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

51, Rue Bonaparte, 51

(POITIERS, 4, RUE DE L'ÉPERON, 4)

1883

BX
2375
.L63

975641-190

# AVANT-PROPOS

## A LA T. R. MÈRE PRIEURE ET AUX RELIGIEUSES DU MONASTÈRE DE SAINTE-THÉRÈSE (1)

MES RÉVÉRENDES MÈRES,

Voici enfin ce volume de *Méditations de Retraite* que vous m'avez depuis si longtemps et si instamment demandé. En vous le dédiant, je fais plus que satisfaire à la naturelle inclination de mon cœur, je remplis presque un devoir de justice. En effet, ces *Méditations* sont vôtres, encore plus qu'elles ne m'appartiennent : faites, la plupart, pour vous, il est vraisemblable que, sans vous, elles n'auraient jamais vu le jour.

C'est vous qui, après les avoir entendues, dans votre retraite de 1875, avez cru que vous

(1) Carmel de l'Avenue de Saxe, à Paris.

ayant une fois fait du bien, elles pourraient vous en faire encore. Mais, de plus, pressées par cette charité pour les âmes, qui est la vie même du Carmel, vous avez pensé que ce bien pouvait se répandre, et que les nombreux monastères habités par vos Sœurs, sur toute la face de la France et au delà, trouveraient dans ces pages de quoi s'édifier, et avancer l'œuvre de leur sanctification et de leur salut.

C'est donc sur votre parole, mes Révérendes Mères, et encouragé par vous que je donne au public ce petit livre, fait non pour être feuilleté et lu rapidement par les gens du monde, mais pour être médité pieusement par les âmes religieuses.

Oserai-je le dire? si le succès répond à vos désirs et aux miens, cette *Retraite*, née sous les ombres d'un cloître, ira au loin, bien au delà de l'enceinte de vos monastères, chercher les âmes éprises de l'amour de Notre-Seigneur, et leur redire que les seules voies sûres pour aller à lui sont, dans le monde aussi bien qu'au Carmel, l'abnégation, le sacrifice, l'humilité, la croix : elle leur fera comprendre que se renier soi-même et tout donner à Jésus-Christ, c'est ne rien perdre, et que ce n'est pas en vain que

Notre-Seigneur a promis le centuple, dès ici-bas, à quiconque aura su tout quitter, de fait ou de désir, pour s'attacher uniquement à Lui.

*Paris*, 15 *octobre* 1883,

En la Fête de sainte Thérèse.

---

# LETTRE

DE

# S. G. MONSEIGNEUR GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON

ANCIEN AUXILIAIRE DU CARDINAL PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS

---

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Je dois avant tout m'excuser d'avoir tant tardé à vous remercier et de l'aimable envoi que vous m'avez fait de votre Retraite prêchée au Carmel, et du plaisir que je vous dois pour m'en avoir procuré la lecture. Mon espoir est que mon humble approbation vous arivera encore assez tôt pour figurer en tête de la seconde édition, car je m'assure que la première est maintenant épuisés.*

*Quoique ce soit déjà une grande œuvre que de travailler à la sanctification d'une famille de vierges consacrées, vous avez sagement pensé qu'il convenait d'étendre à tous les monastères des Carmélites et même aux Religieuse de France, le bien que Notre-Seigneur vous avait fourni l'occasion de faire à l'un des couvents de Paris. Des témoignages nombreux ont dû vous apporter la preuve des fruits de grâce pro-*

*duits par votre publication. D'autres en sortiront, j'en suis sûr; et peut-être les plus précieux ne seront-ils pas ceux dont on vous fera part. Votre livre est d'un prêtre docte, pieux, zélé, et expérimenté dans la conduite des âmes. Il sera d'autant plus utile que ces sortes d'ouvrages sont plus rares, et quoique je le sache déjà fort répandu, je ne manquerai pas d'en recommander la lecture aux Communautés avec lesquelles j'ai la grâce d'être en relation. Soyez donc loué, remercié et encouragé mon Révérend Père. Je prie Notre-Seigneur de faire abonder de plus en plus en vous sa lumière et bénir vos travaux qui vont tous et si efficacement à sa gloire et au service de la sainte Église.*

*Votre tout dévoué serviteur en N.-S. J.-C.*

† CHARLES, *Év. d'Anthédon,*

**Ancien auxiliaire du Card. Pie, évêque de Poitiers.**

**Traforêt, par Ambazac (Haute-Vienne), 19 août 1884.**

---

# LETTRE

DE

# S. G. MONSEIGNEUR PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

Autun, le 1er novembre 1883.

En la fête de tous les Saints.

MON RÉVÉREND PÈRE ET BIEN CHER AMI,

*Depuis près de dix ans, vous avez été appliqué par la volonté de vos supérieurs, interprètes autorisés de la volonté de Dieu, à un ministère d'une haute importance au regard de la foi, bien que très humble et très caché devant les hommes : vous êtes devenu le confesseur d'un des trois monastères des Carmélites de la ville de Paris. Pendant l'automne de 1875, vous avez donné à vos filles spirituelles les exercices d'une Retraite, et, à diverses reprises, on vous a vivement sollicité de revoir les notes de vos instructions, de les écrire et de les publier.*

*Vous avez enfin cédé à des instances qui étaient déjà un témoignage très expressif du bien produit par votre parole et de la gratitude des âmes d'élite auxquelles vous aviez consacré ce labeur apostolique. Votre « Re-*

*traite au Carmel » va voir le jour, et vous avez souhaité qu'un Evêque, votre ancien et toujours affectionné confrère de l'Oratoire, fils comme vous de cet illustre et pieux cardinal de Bérulle auquel l'Eglise de France est redevable de l'établissement des Carmélites dans notre pays, fût, auprès du public, l'introducteur de ce volume d'instructions et de conférences.*

*J'ai les meilleures raisons de me rendre à votre désir, et, tout accablé que je puisse être par des sollicitudes dont le fardeau devient chaque jour plus pesant, je veux absolument trouver le temps de répondre à votre appel et de vous adresser quelques pages.*

*Je le ferai d'abord au nom des vingt-quatre années que nous avons passées l'un près de l'autre, dans cette famille oratorienne où nous avons eu le bonheur de franchir ensemble tous les degrés de la sainte hiérarchie, depuis la première tonsure jusqu'à notre ordination au Sacerdoce : souvenirs sacrés, en présence desquels, bien des fois, nous avons pu nous redire mutuellement la parole de l'Apôtre :* « Nonne eodem spiritu ambulavimus, nonne iisdem vestigiis (1) ?

*Je le ferai encore pour vous seconder dans votre dessein d'étendre à un plus grand nombre d'âmes le surnaturel bienfait de votre prédication.*

*Sans doute, et avant tout, elle s'adresse à un auditoire parfaitement déterminé et réservé. L'Esprit-Saint nous dit que « la parole opportune est toujours la meilleure (2) ». Vous n'avez pas un seul instant oublié la condition particulière des âmes auxquelles vous aviez l'honneur d'expliquer les grandeurs*

(1) II Cor. XII, 18.
(2) Sermo opportunus est optimus. (Prov. XV. 23.)

*et les obligations de la vie parfaite. Vous n'avez pas seulement parlé à des Carmélites. Vous avez toujours parlé pour des Carmélites, appropriant à leur vocation spéciale d'oraison et de pénitence les vérités générales de notre sainte foi et les devoirs communs à toutes les formes de l'état religieux. Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, la bienheureuse Marie de l'Incarnation, auxquels vous avez consacré trois de vos meilleurs discours, vous ont encore visiblement guidé dans l'exposition des principes dont la logique des saints excelle à tirer les lois de la perfection, et leurs applications multiples à tous les détails des vertus chrétiennes et des conseils évangéliques.*

*Au commencement de sa Vie, écrite par elle-même, sainte Thérèse nous apprend le cas qu'elle faisait des « confesseurs et directeurs éminents en doctrine* (1) *», ajoutant que ceux-là ne l'avaient jamais trompée, tandis que d'autres, tout aussi vertueux, mais moins versés dans la connaissance des Ecritures, de la Théologie et des Pères, l'avaient plus d'une fois égarée dans ses voies par des décisions insuffisantes ou erronées. Vous vous êtes souvenu de l'estime de cette grande sainte pour la science sacrée, en appuyant chacune de vos instructions sur le solide fondement du dogme, interprété par les théologiens les plus autorisés. Le caractère doctrinal de votre Retraite la recommandera, je n'en doute pas, à l'attention de vos frères dans le sacerdoce. Ils vous sauront gré de leur avoir indiqué, sur des sujets cent et cent fois traités dans la prédication, des considérations approfondies, puisées aux sources mêmes de la vérité révélée, c'est-à-dire dans la sainte Ecriture mise à contribution avec un grand à-*

(1) Chap. v.

*propos et dans les maîtres de la vie intérieure les plus accrédités.*

*En publiant vos Conférences, vous n'avez pas eu l'intention (vous nous le dites dans votre Préface) de faire un livre destiné à être « feuilleté et lu rapidement par « les gens du monde ». Vous avez très expressément entendu donner une nourriture substantielle aux méditations d'abord des âmes engagées dans l'état religieux, puis de celles qui, tout en demeurant extérieurement sujettes du monde, sont travaillées par la noble passion de la vie parfaite et ne cherchent pas moins sérieusement que les hôtes du cloître à imiter l'humilité, la pauvreté, la mortification, la pénitence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

*Dieu merci ! et c'est une providentielle compensation à cette diminution de la foi et à ce refroidissement de la charité dont nous nous plaignons souvent, et avec trop de raison ; le nombre de ces âmes est encore considérable. Elles sont, à leur insu, ce « sel de la terre » qui empêche la corruption du siècle de multiplier ses ravages. Leurs oraisons, leur travail constant pour reproduire en elles l'idéal de la vertu chrétienne, la sagesse avec laquelle elles évitent les pièges du démon, le courage qu'elles déploient contre ses assauts, la patience dont elles font preuve dans les tribulations, leur zèle à procurer la gloire de Dieu, soit dans les œuvres pour lesquelles l'Eglise réclame leur concours, soit dans les relations de la famille et de la société ; enfin le témoignage qu'elles rendent à la sainteté de l'Evangile, à l'efficacité de la prière et des sacrements : voilà qui crée à ces âmes si solidement pieuses un droit à être dirigées, soutenues, encouragées dans leurs efforts.*

*Votre livre leur rendra tous ces genres de services.*

*Qu'elles le méditent avec soin ; qu'elles en appliquent à leurs devoirs de tous les jours la sage méthode, les principes si bien établis, les conseils si pratiques, et elles avanceront dans la science qu'une de nos oraisons liturgiques appelle excellemment « la science des saints* (1) *», ainsi nommée parce qu'elle vient d'eux, et qu'en nous permettant d'aller à eux par une plus sérieuse imitation de leurs vertus, elle nous rapproche de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auteur et le « consommateur de notre foi* (2) *», le principe et la fin de toute sainteté.*

*Tels sont, mon Révérend Père, les fruits que j'espère de la publication de votre « Retraite au Carmel ». Je serais tenté de vous envier toutes les bonnes prières qu'elle vous vaudra de la part des filles de sainte Thérèse et des âmes que la lecture et la méditation de ces pages feront avancer dans la vie parfaite. Mais, loin de s'appauvrir, la charité s'enrichit d'autant plus qu'elle donne davantage. J'ose donc espérer que vos lecteurs et vos lectrices ne me refuseront pas l'aumône spirituelle que je sollicite de leur piété. En retour, je leur envoie très volontiers, ainsi qu'à vous, mon cher Ami, une bénédiction que le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ daignera ratifier.*

† ADOLPHE-LOUIS,
*Évêque d'Autun, Chalon et Mâcon.*

(1) In scientiâ sanctorum proficientes. (Bréviaire romain. Oraison de la fête de S. Jean de Kenty, théologien polonais de l'Université de Cracovie, 20 octobre.)

(2) Hébr. XII, 2.

## APPROBATION

DE

# Mgr L'ÉVÊQUE D'ANNECY

---

*Le R. P. Lescœur, Prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception, Nous a fait tenir un livre composé par lui, et qui a pour titre :*

UNE RETRAITE AU CARMEL,

*et il Nous a demandé de l'approuver.*

*Nous avons fait examiner cet ouvrage, Nous en avons pris nous-même connaissance, et Nous sommes heureux de dire que son mérite ne trompe point l'espérance que faisait naître tout d'abord le nom de son auteur.*

*C'est une œuvre sérieuse et à tous points de vue : la division de la Retraite, le choix des sujets, les citations de l'Ecriture et des Vies des Saints.*

*Bien que cette Retraite ait été écrite pour les Religieuses Carmélites, Nous pensons que les autres Communautés n'en tireront pas un moindre profit. Elles en pourront faire très utilement, en certaines circonstances, un livre de lecture spirituelle. Les prêtres qui donnent des instructions aux Religieuses ou sont chargés de leur direction y trouveront aussi des textes précieux, des arguments présentés sous une forme nouvelle, et un commentaire exact et bien suivi des obligations générales de la vie religieuse.*

Fait à Annecy, le 9 novembre 1883.

† LOUIS, *Evêque d'Annecy.*

---

## APPROBATION

DE

# Mgr L'ÉVÊQUE DE TROYES

---

Troyes, le 14 novembre 1883.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*J'ai reçu votre* Retraite au Carmel, *et je m'empresse de vous en remercier.*

*Le caractère pratique de vos instructions, toutes fondées sur la sainte Écriture et sur les exemples de Notre-Seigneur et des Saints, les rendra éminemment utiles aux âmes religieuses à qui vous les avez destinées. Selon votre désir, elles iront, bien au delà de l'enceinte du Carmel, répandre l'amour de Jésus crucifié, et rappeler cette vérité trop oubliée que l'abnégation et l'humilité sont le principe nécessaire de la vie chrétienne.*

*Que Dieu vous récompense, mon Révérend Père, de tout le bien que vous avez fait et de celui que vous avez voulu faire! Vos efforts seront fécondés par sa grâce, et vous aurez un jour la consolation de voir que vous n'avez pas travaillé en vain pour la sanctification des âmes.*

*Veuillez agréer, Mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

† PIERRE, *Ev. de Troyes.*

---

UNE

# RETRAITE AU CARMEL

## INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE

### POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE

*Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.*
Je la conduirai dans la solitude : là je lui parlerai au cœur.
(Osée, II, 14.)

Mes chères Sœurs, nous entrons ce soir en Retraite. Cette seule parole a quelque chose de solennel, elle signifie un des moments les plus graves et les plus importants de votre vie religieuse.

Une Retraite au Carmel ! Et pourquoi ? diraient les gens du monde. Votre vie n'est-elle pas une retraite perpétuelle ? Y a-t-il des jours où votre solitude sera plus profonde, votre silence plus parfait, vos habitudes plus austères ?

Oui, même au Carmel, c'est une sainte et salutaire institution que la Retraite annuelle ; c'est, sinon un besoin absolu pour vos âmes, du moins une grâce de choix, une faveur singulière qui doit être accueillie avec une joie toute spéciale ; et, laissez-moi vous dire tout le fond de ma pensée, telle en est la grandeur et l'importance, qu'à mon avis le premier acte de votre Retraite doit être l'action de grâces.

Oui, avant tout, remerciez Notre-Seigneur de ce qu'il daigne vous permettre ces jours d'intimité plus étroite et plus profonde, cette vie à deux avec Lui seul dans le désert, cette vie destinée à reproduire, ou plutôt à imiter, selon la mesure de vos forces, ces quarante jours et quarante nuits pendant lesquels, séparé de tout ce qui est humain et servi par les anges, Notre-Seigneur s'entretenait avec son Père céleste et se préparait à la grande œuvre de la Rédemption.

Unissez-vous en esprit à ces grands et saints solitaires qui ont trouvé, dans la retraite, la lumière et la force attestées par leurs héroïques vertus : un saint Antoine au désert de la Thébaïde, un saint François d'Assise au mont Alverne, un saint Ignace à Manrèse, sainte Thérèse partout.

Pensez que c'est à ces jours bénis qu'est particulièrement attachée l'abondance des communi-

cations divines ; que c'est de la retraite, d'une retraite bien faite, que sortent régulièrement toutes les grandes choses pour l'Eglise, pour les ordres religieux et pour les âmes.

Et maintenant que cette action de grâces a élevé vos esprits en Dieu, et qu'à sa lumière vous avez éveillé en vous un vif sentiment de reconnaissance pour le grand bienfait qui s'offre à vous, redescendez sur vous-mêmes et posez-vous les deux questions qui seront l'objet de cet entretien préliminaire :

1. Quel est le besoin principal que j'ai à satisfaire dans cette Retraite et quel est le fruit particulier que j'en dois retirer?

2. Dans quelles dispositions dois-je me mettre dès aujourd'hui, pour assurer la fécondité de ces jours de salut?

## I

On a dit quelquefois que les âmes qui profitent le moins des retraites, ce sont les âmes vouées par état à la vie religieuse, et l'on en donne cette raison que, tandis que les gens du monde, à qui une grâce spéciale a ménagé des jours de recueillement et de prière, en sortent frappés et échauffés par des vérités qui leur sont ou leur paraissent nouvelles, il n'en saurait être de même pour le

prêtre ou la religieuse. Que de fois, en effet, n'ont-ils pas parcouru le chemin de ces saints exercices, de ces considérations sur le salut, sur le péché, sur les vertus chrétiennes, qui forment le fond invariable des entretiens de retraite? Ah ! mes Sœurs, qu'il serait douloureux qu'on pût nous appliquer une réflexion de cette nature ! Mais, je le sais, elle ne saurait vous atteindre, et bien loin de là, chaque année, semblable à ces soldats généreux qui voient avec transport s'ouvrir chaque nouvelle campagne, dans l'espoir d'en sortir plus vaillants et plus aguerris, votre âme aspire aux jours de la Retraite avec une nouvelle ardeur, afin de s'y retremper pour la lutte sans fin de la perfection chrétienne, pour s'y nourrir et s'y enivrer avec délices de ces vérités de la foi toujours anciennes, mais toujours nouvelles, comme l'éternité d'où elles descendent.

Comme le plus humble chrétien, ou plutôt à la suite des saints qui, à cause de leur sainteté même, sentent toujours davantage le besoin de rentrer en eux-mêmes, vous commencez chaque retraite avec le désir de mieux connaître votre néant, votre misère originelle, en connaissant de plus près la Bonté infinie, la Miséricorde sans mesure qui vous a rachetées et vous a, de plus, donné la grâce unique de la vocation.

O mon Dieu, que je vous connaisse et qu'à vo-

tre lumière je me connaisse moi-même ! s'écriait saint Augustin. C'est cette même prière qui jaillit de vos cœurs, comme l'expression la plus générale et la plus complète du premier de ces besoins que la Retraite est appelée à satisfaire en vous : vous connaître vous-mêmes.

Et, en effet, quelle âme se connaîtra jamais assez ? Quelle âme mesurera jamais l'abîme qu'a dû combler la bonté créatrice pour arriver jusqu'à notre néant, pour l'élever jusqu'à elle ? « Dieu seul, disent les saintes Lettres, a pu sonder l'abîme de l'Océan et l'abîme non moins profond du cœur de l'homme : *Deus abyssum et cor hominis investigavit* (1). » C'est dans cette abîme de notre propre cœur que la Retraite nous fait descendre à la lumière de Dieu. Emprunter à Dieu son regard pour se mieux connaître soi-même, c'est l'œuvre propre de la Retraite.

Et dans quel but immédiat faut-il se mieux connaître ? D'abord pour s'humilier. S'humilier, n'est-ce pas la première disposition pour aller à la lumière ? Car l'âme qui s'humilie à la vue de ce qui lui manque brûle de réparer ses fautes, d'effacer ses taches, de combler les lacunes innombrables qu'elle voit en elle. Qui peut se flatter, en revenant sur les jours écoulés, de n'avoir rien

(1) Eccli. XLII, 18.

à réparer dans le passé? Avant le jour béni de la vocation, dans les illusions ou les égarements du monde, cette âme, aujourd'hui vouée à jamais au culte de la vie parfaite, n'avait-elle pas contracté quelque souillure et n'en conserve-t-elle pas encore quelque trace? Saint Augustin, expirant après quarante ans de merveilleuses vertus, redisait sans cesse les Psaumes de la Pénitence qu'il avait fait tracer, en gros caractères, sur les murailles de l'humble cellule où il mourait: par là il attestait que ni la sublimité de son génie, ni l'héroïsme de ses longues vertus ne paraissaient à son humilité une compensation suffisante aux désordres de sa jeunesse.

Qui donc, après de tels exemples, ne se trouvera heureux, dans ces jours de solitude, de consacrer quelques heures, en souvenir de sa vie passée dans le monde, à cette prière que tant de saints ont empruntée à David: « Seigneur, lavez-moi encore plus de mon iniquité... Seigneur, ne vous souvenez plus des fautes de ma jeunesse et de mes jours d'ignorance (1)! »

Et dans le cours déjà plus ou moins long de notre vie religieuse, que d'imperfections, que de misères, que de faiblesses nous fait apercevoir la lumière divine humblement invoquée!

(1) Ps. L et XXIV.

Laquelle d'entre vous pourrait ne pas se sentir heureuse d'avoir des jours propices à consacrer uniquement, sans distractions et sans intervalles, à l'étude de son âme, pour en réparer les manquements, en effacer les taches, pour y remettre l'ordre, pour lui rendre les forces dont elle est dépourvue par sa faute ? Si vous étiez déjà entièrement justifiées, si vous étiez toutes saintes, je vous dirais, avec l'Apôtre bien-aimé : « *Qui justus est justificetur adhuc, qui sanctus est sanctificetur adhuc :* Que celle d'entre vous qui est juste se justifie encore, que celle qui est sainte se sanctifie encore (1). » A plus forte raison, vous dirai-je à vous qui sentez si bien qu'appelées à la sainteté vous en êtes encore si éloignées : Réjouissez-vous, mes Sœurs, voici des jours où vous verrez plus clairement ce qui vous manque et où, sous l'action de cette lumière, vous allez concevoir une ardeur toute nouvelle pour marcher, pour courir, dans les voies de la perfection religieuse.

Une âme religieuse est essentiellement une âme de progrès : à ce titre encore, vous bénissez la grâce de la Retraite ; car, vous le sentez, alors même que le passé ne vous offrirait rien à réparer, vous vous estimeriez encore heureuses d'avoir à consacrer à votre avancement spirituel ces jours de particulière ferveur où les heures comptent

(1) Apoc. XXII, 11.

double, et où la sainte ardeur de progrès qui vous dévore trouvera un aliment plus abondant et plus substantiel que dans tout le reste de l'année.

A toute âme chrétienne, désireuse de son salut, saint Augustin adresse cette courte et éloquente parole : « *Si dixeris sufficit, periisti*, si vous dites : J'ai fait assez pour Dieu, à l'instant même, c'en est fait de votre vertu. » Mais que dirait le grand docteur à une fille du Carmel qui, s'estimant assez riche, croirait pouvoir cesser un seul instant de travailler à sa perfection et de thésauriser pour le ciel ? Avancer, grandir en humilité, en charité, pousser toujours plus haut l'édifice des vertus religieuse : pauvreté, chasteté, obéissance, édifice qui peut toujours s'élever tant que nous sommes sur la terre, puisque son sommet, jamais atteint, se perd dans le sein de Dieu même, qui seul a pu en poser les fondements, tel est bien l'esprit de votre sainte vocation : on ne peut être enfant du Carmel qu'à ce prix. C'est là, en effet, qu'on se pénètre chaque jour des exemples du divin Maître dont il est écrit, quoiqu'il fût la perfection par essence, que, dès les jours de son enfance, il avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. C'est là qu'on s'enflamme d'une généreuse émulation, en méditant les paroles du grand apôtre : « Quand même ma conscience ne me reprocherait rien, je ne me tiens

pas pour justifié. Je poursuis ma course pour tâcher d'atteindre au but que Jésus-Christ m'a destiné en me prenant à son service ; oubliant ce qui est derrière moi, je m'avance vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le terme de la carrière afin de remporter le prix. » Saint Paul ajoute, — et à qui adresse-t-il ces paroles, si ce n'est à vous, mes chères Sœurs : — Nous qui sommes des parfaits, c'est-à-dire des aspirants à la perfection, soyons dans ce sentiment (1). » Je n'en doute pas, mes Sœurs, ce sentiment est bien le vôtre, c'est pour cela que vous remerciez Dieu de ces jours de salut qui répondent si bien au vœu le plus intime de vos cœurs.

Mais ce n'est pas seulement aux besoins généraux de vos âmes, à ce désir de perfection qui vous est commun à toutes que répond la grâce de la Retraite : elle renferme de plus, pour chacune de vos âmes, la satisfaction de ses plus particulières exigences et de ses besoins les plus intimes.

L'auteur sacré, parlant de cette manne qui tombe du ciel pour nourrir le peuple hébreu dans le désert, en écrit ces paroles si dignes d'être méditées : « O Seigneur, vous avez donné à votre peuple la nourriture des Anges ; vous lui avez fait pleuvoir du ciel un pain préparé sans aucun

(1) Philipp. III, 12, 15.

travail, qui renfermait en lui tout ce qu'il y a de délicieux et tout ce qui peut être agréable au goût. Car la substance de la manne faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, en ce que, se conformant au goût de chacun, elle se transformait en l'aliment qu'il préférait (1). »

Ce texte, commenté presque littéralement, nous présente l'image exacte de la grâce de la Retraite.

Elle est vraiment un pain du ciel préparé pour vous, sans travail de votre part. Ce pain céleste, chacune peut s'en nourrir avec abondance jusqu'à être rassasiée, et chacune y trouve le goût qui lui convient. Les goûts spirituels, les besoins spirituels, quoique dans une seule et même vocation, se diversifient à l'infini, vous le savez, mes chères Sœurs. Mais quel est ce goût qui ne puisse être satisfait, quel est ce besoin qui ne trouve à se contenter, sous l'influence des grâces de la Retraite ?

L'esprit de Dieu souffle où il veut, et son action se fait sentir de mille manières différentes : parmi ces âmes qui m'écoutent, telle se plaît aux austérités corporelles, mais se trouve aride et délaissée dans l'oraison. Une autre, à qui l'onction céleste verse ses flots en abondance, se range avec peine aux minuties de la règle. Celle-là est appesantie par la maladie ; une autre souffre des tentations les plus pénibles, dans son esprit ou dans

(1) Sap. XVI, 20-21.

sa chair. Qui pourrait, en un mot, énumérer toutes les nuances de ces épreuves dont Dieu se sert pour purifier ses victimes volontaires, et les rendre plus dignes de lui et de leur sublime vocation?

Eh bien ! venez toutes ; approchez avec confiance de cette nourriture spirituelle, de cette manne céleste que la Retraite va vous offrir : à chacune est offert le remède qui lui convient ; pour chacune, l'aliment divin aura la saveur qu'elle préfère. Ames affligées, vous y trouverez la consolation ; âmes troublées, la lumière ; âmes faibles et pusillanimes, la force ; âmes fatiguées par le scrupule, resserrées par la crainte, la confiance, la dilatation et l'amour ; âmes dissipées, âmes relâchées, s'il y en avait parmi vous, le recueillement et la ferveur.

C'est dans la Retraite enfin que vous seront communiquées peut-être des grâces toutes nouvelles, des grâces de choix que jusqu'ici vous n'avez point connues. L'Esprit Saint souffle où il veut, sans aucun doute ; et cependant, l'expérience nous l'apprend : c'est surtout dans la Retraite que cet Esprit céleste se fait sentir. N'est-ce pas d'ailleurs la promesse formelle des Saints Livres : « *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus:* Je conduirai l'âme dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur. » Oui, nous pouvons l'affirmer, c'est la Retraite qui est la mère des grandes

inspirations, des généreuses pensées, des résolutions viriles : toute grande chose pour chaque âme, comme pour l'Eglise elle-même, commence ou mûrit dans une Retraite.

## II

Et maintenant, quelles dispositions vous sont nécessaires pour profiter entièrement de ces jours de grâce et de salut ?

D'abord, un esprit de confiance entière et de filiale espérance. Pourrait-il en être autrement ? Pourquoi Dieu nous appelle-t-il à la Retraite ? Un seul mot est la réponse; parce qu'il nous aime! parce qu'il aime notre âme, parce que son salut lui est cher, parce que sa perfection lui est précieuse, parce que ses progrès sont voulus de lui et ne demandent, pour être accomplis, que la coopération libre et persévérante de notre volonté.

Ainsi donc, abandon complet entre les mains du bon Maître qui nous appelle. Nous sommes l'argile qui doit être pétrie et façonnée, suivant le bon plaisir du divin ouvrier; plus l'argile sera souple, facile à manier, plus le vase sera beau et plutôt il sera achevé. O mon Dieu ! je vous l'offre, avec une confiance qui ne saurait être trompée, cette argile de mon pauvre cœur que vous voulez rendre semblable au vôtre ; et c'est

sans réserve et sans autre crainte que celle de ne point me livrer assez, que je vous crie, avec le Psalmiste : « Me voici, Seigneur ; mon cœur est prêt, mon cœur est prêt : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* »

Mais cet esprit de confiance dans la bonté de Dieu qui nous appelle ne suffirait pas, s'il n'était accompagné, soutenu en nous d'un esprit généreux et résolu. Dieu veut nous donner et nous donner beaucoup ; mais il veut aussi recevoir ; il veut une correspondance fidèle et courageuse. « *Si vocem Dei audieritis, nolite obdurare corda vestra :* vous entendrez la voix de Dieu, dit le Psalmiste ; n'endurcissez donc pas vos cœurs », ou plutôt, que vos cœurs, dociles et tendres comme la cire pour recevoir l'impression divine, soient fermes et vigoureux pour repousser toute action contraire, décidés à embrasser, coûte que coûte, tous les sacrifices que la grâce pourra leur demander. Que ces sacrifices, durs peut-être à la nature, soient d'avance adoucis par la générosité qui les accepte et qui va jusqu'à une sainte joie ! N'avez-vous pas dit, Seigneur, que « vous aimez ceux qui donnent avec joie : *Hilarem enim datorem diligit Deus* » ?

Mais quoi ! ce don de nous-même, cette volonté généreuse, cette résolution ferme, est-ce en nous que nous en trouverons le principe ? Non, assuré-

ment. C'est à Dieu qu'il les faut demander, et c'est pourquoi l'esprit de prière doit présider à toutes les dispositions saintes que nous avons à offrir à Dieu, au début de cette Retraite. L'œuvre que nous voulons faire n'est point humaine, elle est toute surnaturelle, toute divine. C'est donc à Dieu qu'il faut adresser cette prière instante qui attire infailliblement le secours d'en haut. « *Os meum aperui et attraxi Spiritum*, disait le Roi-Prophète : J'ai ouvert la bouche et attiré à moi l'Esprit. » Et nous aussi, Seigneur, nous nous tournons vers vous ; nous vous demandons votre esprit ; nous aspirons à votre lumière ; c'est de vous seul que nous attendons les dispositions saintes qui doivent nous mener à vous. « *Os meum aperui et attraxi Spiritum.* »

Voulez-vous enfin vous présenter, dans un tableau aussi touchant qu'instructif, l'image de ce que doit être, de ce que sera pour vous ce temps précieux de recueillement et de solitude ? Rappelons-nous la première Retraite qui ait jamais été donnée, et celle-la, par Celui même qui est le principe, le moyen et la fin dernière de toute retraite, je veux dire Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'était aux jours de sa vie mortelle. Il appelle à lui, dans une solitude, ses disciples fatigués des premières épreuves de leur apostolat naissant. « *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum :*

venez, leur dit-il, à part, dans ce lieu désert, et prenez quelques instants de repos (1). » Un repos accordé par Notre-Seigneur, présidé par Notre-Seigneur lui-même et pendant lequel Notre-Seigneur parle lui-même à ses disciples bien-aimés et écoute leurs réponses! Et le texte sacré ajoute : « Se réunissant donc aux pieds de Jésus, ils lui rendirent compte de tout ce qu'ils avaient fait et de la doctrine qu'ils avaient enseignée : *Convenientes ad Jesum, denuntiaverunt ei omnia quæcumque egerant et docuerant.* » Qui croira que Notre-Seigneur, entendant ainsi les disciples lui ouvrir filialement leur cœur, soit lui-même resté muet? Qui ne comprend, au contraire, qui ne se persuade entendre les paroles d'encouragement, de consolation, de tendres reproches aussi par lesquelles Notre-Seigneur accueille les récits, les aveux de ses disciples bien-aimés groupés à ses pieds? Votre sainte mère, parlant quelque part de l'oraison, dit que « l'oraison n'est autre chose qu'un intime commerce d'amitié où l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu, et ne se lasse pas d'exprimer son amour à Celui dont elle sait qu'elle est aimée » : cette conversation intime avec Notre-Seigneur, c'est là ce que sera, avant tout, votre Retraite.

(1) Marc, VI, 31.

Soyez comme les disciples groupés autour du bon Maître qui vous a bien réellement appelées, vous aussi, autour de lui, dans le repos de la solitude; avec les disciples, rendez-lui compte de tout ce que vous avez fait; puis écoutez sa parole, puis adorez, puis écoutez, adorez encore; et, n'en doutez point, la voix du Bien-Aimé se fera entendre, et vous sortirez de ce silence reposées, renouvelées, pleines de joie et d'ardeur pour de nouveaux combats.

Et puisque en un sens, quoique indigne, je tiens ici la place de Notre-Seigneur et que je vous apporte sa parole, demandez-lui pour moi de m'inspirer un langage simple, cordial, chaleureux en même temps, capable d'émouvoir, d'attendrir, d'enflammer vos cœurs ! Et c'est ainsi que l'œuvre de la Retraite sera accomplie; c'est ainsi que Dieu vous parlera réellement dans la solitude, et que les paroles qu'il vous aura adressées par ma bouche se graveront dans vos cœurs et porteront des fruits pour la vie éternelle.

*Ainsi soit-il.*

---

## PREMIER JOUR

### PREMIÈRE INSTRUCTION

# NOTRE FIN

*Locutus sum in linguâ meâ : Notum fac mihi, Domine, finem meum.*

J'ai parlé au Seigneur et je lui ai dit : Seigneur, faites-moi connaître ma fin.

(Ps. XXXVIII, 5.)

Cette prière du Psalmiste est la première qui jaillisse de l'âme de l'homme quand, ayant cherché et trouvé le grand recueillement de la retraite, seule en présence de Dieu, elle s'adresse à lui pour connaître son adorable volonté : Seigneur, lui dit-elle, vous m'avez placée ici-bas pour faire une œuvre à votre gloire ; mais ici-bas il

n'y a que des moyens, le terme est au delà, et cette œuvre à laquelle je travaille, sous vos ordres et par votre vocation, n'est pas sa fin en elle-même : elle doit me conduire à un terme final qui sera le lieu de mon repos en même temps que l'achèvement, la perfection et la récompense du travail que vous m'avez donné à accomplir. Or si je ne connais bien le terme où je dois tendre, comment ne pas m'égarer dans les voies qui y conduisent? Comment prendrai-je sûrement les moyens d'accomplir votre volonté, si je ne sais, avec une lumineuse certitude, où cette volonté m'appelle? Faites moi donc connaître avant tout ma fin, ô mon Dieu! Qu'elle brille sans nuage et sans ombre aux yeux de mon âme, comme l'étoile dont l'éclat bienfaisant guide le voyageur au désert!

A cette prière la foi fait la première réponse, laquelle s'adresse à tout homme venant en ce monde :

Votre fin, c'est Dieu et la possession de Dieu.

L'âme religieuse en reçoit une seconde, qui complète la première :

Votre fin, c'est Dieu cherché par la perfection religieuse ;

Votre fin comme chrétiennes, votre fin comme religieuses, ce seront, mes Sœurs, les deux parties de cette méditation.

# I

Qu'est-ce qu'un chrétien ? On peut répondre : c'est une créature qui connait sa fin dernière. En effet, en dehors du chrétien, du seul chrétien, c'est-à-dire de celui qui s'appuie sur la certitude infaillible d'une révélation divine, quel est celui qui peut répondre avec confiance à ces questions redoutables, posées à la raison, à la conscience de l'homme aussitôt qu'elles s'éveillent : Que suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? Réduit à ses seules forces, l'esprit humain a beau faire des conjectures, inventer systèmes sur systèmes pour sonder le mystère de ses destinées, la certitude le fuit, et, par la seule force des choses, elle lui échappera éternellement. Dieu seul pouvait l'instruire, Dieu seul l'instruit, Dieu seul en effet pouvait avoir le secret de l'acte créateur par lequel il nous a librement tirés du néant. Aussi longtemps que l'homme n'interroge que lui-même, il est réduit à cette réponse, résumé aussi exact que bref de tous les systèmes de la philosophie humaine : Je viens d'un abîme obscur, et je vais à un autre abîme encore plus sombre, parce que j'y entre chargé du poids de mes

péchés, et la traversée de l'un à l'autre ne dure que l'espace d'un éclair, assez long temps cependant pour beaucoup souffrir ! Qui ne comprend l'angoisse de ce roseau pensant que nous sommes, lorsqu'il se voit seul et perdu dans l'immensité muette des horizons de ce monde, plus étroits cependant que ceux qu'embrassent les conceptions de son esprit et les désirs de son cœur ? Qui ne répéterait avec Pascal : « La vue des espaces infinis m'effraie ! » Qui ne comprend la formidable ironie de cette question posée à Job par Dieu même : « Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre ? Dis-le moi, si tu le sais (1) ? » Quel savant, versé dans toutes les sciences de ce monde, est plus instruit sur l'origine et la fin de l'être humain que cette humble femme de Judée, la mère des Macchabées, lorsqu'elle dit à ses héroïques fils : « Je ne sais de quelle manière vous avez été formés dans mon sein ; car ce n'est pas moi qui vous ai donné la respiration et la vie (2) ?

Non, nul être, ici bas, ne connaît avec certitude son origine et sa fin, si ce n'est celui à qui Dieu l'a révélé : or celui-là, c'est le chrétien et le seul chrétien.

Le chrétien et le chrétien seul sait qu'il vient

(1) Job, XXXVIII, 4.
(2) II Macch. VII, 22.

de Dieu, qu'il va à Dieu; il sait qu'il a été créé par Dieu et pour Dieu. Ce que les plus grands des sages de l'antiquité n'ont pas connu, ce que l'orgueilleuse philosophie de nos jours se reprend à ignorer, l'enfant chrétien le sait, parce qu'il lit à la première page de son catéchisme : « Qui vous a créé et mis au monde ? — C'est Dieu.— Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ? — Pour le connaitre, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. »

Voilà donc le chrétien instruit de son origine et de sa fin. Il connaît l'un et l'autre avec une entière certitude ; car c'est Dieu qui les lui a révélés, en entourant sa révélation de preuves si éclatantes, pour toute âme de bonne volonté et de bonne foi, que le fidèle peut toujours dire avec saint Paul : « Je sais en qui j'ai cru. *Scio cui credidi* (1). » Je ne peux donc être trompé !

Oui, je le sais, ô mon Dieu, c'est vous qui m'avez créé, et comme vous n'avez partagé avec personne l'œuvre de ma création, je n'appartiens qu'à vous, c'est donc pour vous seul que je dois vivre, c'est à vous seul que je dois tendre comme à ma fin dernière.

Mais depuis que je suis sorti de votre sein, est-ce que je reste séparé de vous, indépendant, isolé, capable de vivre et de subsister sans vous? Non, vous

(1) II Tim. I, 12.

seul vous conservez, vous maintenez dans la vie et mon corps et mon âme ; et me conserver, c'est me créer sans cesse, et si, un seul instant, vous cessiez de me communiquer la vie et l'être dont vous êtes la source nécessaire et intarissable, à l'instant même je rentrerais dans le néant : il faut donc que je sois à vous toujours, que toutes mes heures vous appartiennent, suivant la parole de votre grand apôtre : « En Dieu nous avons la vie, le mouvement et l'être (1). »

Mais quel motif a pu vous porter à me tirer du néant ? Serait-ce un intérêt quelconque, ou une nécessité de votre nature ? Non, ma création a été un acte de souveraine liberté. Aucun autre motif ne vous a porté à me tirer du néant, ô mon Dieu, que votre amour, tout gratuit, pour cet être qui n'était pas encore, et que vous connaissiez déjà de toute éternité, qui était déjà l'objet de vos prédilections avant qu'il fût sorti de votre pensée créatrice. Il est donc juste que je vous aime, moi aussi, par pur amour ; il faut que votre gloire soit le premier et le plus haut motif de mes actes ; il faut qu'à l'amour tout gratuit du créateur réponde l'amour désintéressé de la créature ; il faut que ma première raison de vous aimer soit votre bonté infinie, votre beauté sans

(1) Act. XVII. 28.

mesure, la perfection de votre essence souveraine.

Mais quoi ! Ce culte tout désintéressé, et cependant si légitime, ne sera-t-il pas souvent au-dessus de nos forces ? Sans doute. Aussi Dieu n'a pas voulu nous laisser ignorer la grande et glorieuse récompense qui doit stimuler nos efforts : cette récompense, c'est vous-même, ô mon Dieu, comme vous l'avez, dès les âges antiques, révélé au père des croyants, à votre serviteur Abraham : « *Ego ero merces tua magna nimis :* C'est moi-même qui serai ta grande et glorieuse récompense. »

Mais de ce que Dieu seul est ma fin, de ce que seul il est la récompense où je dois tendre, je puis conclure tout de suite à quel usage, à quelle fin particulière sont destinées toutes les créatures mises par lui à mon service : elles n'ont pour moi qu'un but, me mener à ma fin dernière, qui est Dieu ; elles me sont un moyen, jamais une fin. « Toutes choses sont à vous, écrit saint Paul aux Corinthiens : Paul, Apollon, Céphas ; le monde, la vie, la mort ; les choses présentes et les choses futures, tout est à vous ; mais vous, vous êtes au Christ, comme le Christ est à Dieu (1) ». Comme s'il disait aux Chrétiens : « Tout ce qui existe est destiné par la Providence divine à votre service :

(1) I Cor. III, 22-23.

non seulement les hommes, vos frères, qui vous sont unis par la charité, mais les objets inanimés eux-mêmes ; non seulement les biens que vous possédez à présent, mais tout ce qui pourra vous échoir dans l'avenir ; non seulement cette vie qui passe, mais la mort même, qui est le passage à ce qui ne meurt pas. Mais si tout est à vous, vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes, vous êtes au Christ, et par lui à Dieu. Servez vous donc des créatures pour aller au Christ, et par lui à Dieu. »

Telle est en effet la règle qui doit vous guider dans l'usage des créatures, leur utilité ne se juge que par là. Selon qu'elles vous conduisent à Dieu ou vous en éloignent, ou vous laissent à votre place, elles sont pour vous bonnes ou mauvaises, ou indifférentes. La santé ou la maladie, la richesse ou la pauvreté, le talent ou la médiocrité de l'esprit, toutes ces choses sont indifférentes en elles-mêmes, toutes ont du prix par l'usage que nous en pouvons faire pour aller à Dieu. En elles mêmes toutes les créatures de Dieu sont bonnes ; c'est par la faute de l'homme qu'elles lui sont devenues trop souvent un piège et un danger, suivant la parole du saint livre : « Les créatures de Dieu sont devenues nos ennemies ; elles sont une tentation pour les âmes des hommes, elles sont comme un piège sous les pieds des insensés. »

(Sap. XIV, 11.) Pourquoi cela, si ce n'est par la faute de l'homme? Dieu, créant toutes les merveilles de cet univers, n'a-t-il pas été satisfait de toutes les parties de son œuvre et n'a-t-il pas proclamé qu'elles étaient bonnes et très bonnes (1)? C'est ce qui faisait dire à saint Bonaventure que, même après l'invasion du péché, « toutes les créatures de ce monde nous sont données pour quelque utilité : les unes pour nous nourrir, les autres pour nous instruire, quelques-unes pour nous réjouir, un grand nombre pour notre correction et notre châtiment. » Il faut aller plus loin : au lieu que les créatures éloignent l'homme de Dieu, c'est lui qui doit dominer sur elles pour les forcer, par son empire, à rendre un hommage plus parfait à leur créateur, car il est écrit : « O Dieu, votre sagesse a constitué l'homme maître souverain de toutes les œuvres de vos mains, afin qu'il dispose l'univers dans la justice et dans l'équité, et y fasse régner l'ordre par la droiture de son cœur (2). »

Voilà donc la fin de l'homme et la fin du chrétien : aller à Dieu comme au terme unique et seul digne de nos efforts ; aller à lui par toutes les facultés de notre être, âme et corps, puisqu'il a a droit à tout ce que nous sommes ; aller à lui en nous aidant de toutes les créatures, au som-

(1) Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. Gen. I, 31.
(2) Sap. IX, 2.

met desquelles il nous a placés; aller à lui comme au centre de toutes nos affections, comme au lieu de notre unique repos, comme à la consommation de tout ce que notre être renferme de désirs, d'aspirations et d'espérances; user de ce monde, mais comme n'en usant pas; nous servant des biens créés, non pour en jouir et nous y reposer, mais pour les faire servir à la gloire de Dieu, non en esclaves, mais en maîtres; comme d'un moyen, jamais comme d'un but : voilà la fin qu'assigne à l'homme son seul titre de créature de Dieu, mais aussi sa dignité de chrétien et la volonté manifeste de son créateur.

Si telle est la fin de l'homme et du chrétien, que sera celle de cette âme privilégiée, choisie entre tant d'autres, qui a reçu du ciel la vocation religieuse?

## II

Disons-le en un seul mot: la fin de l'âme religieuse, c'est la fin même de l'homme et du chrétien, mais élevée à la perfection, par la pratique des conseils évangéliques.

Ames religieuses, dignes de ce nom, que vous êtes grandes devant Dieu et devant l'Église! En

vous je vois la vertu humaine, affranchie autant que la misère humaine le permet, des suites de la chute originelle; je vois le chrétien établi dans la dignité d'enfant de Dieu et marchant, d'un pas sûr, dans la voie qui mène à la vie éternelle. Mais au-dessus de ce qui vous est commun avec quiconque porte fidèlement le titre de chrétien, je vois en vous une dignité qui vous est propre et qui me montre que Dieu est plus éminemment, plus spécialement votre fin, parce que, vous ayant donné plus qu'à tous les autres, il attend de vous une gloire que vous seules pouvez lui rendre. C'est à vous que s'appliquent singulièrement les paroles de saint Paul aux Colossiens : « Dieu nous a arrachés au pouvoir des ténèbres, et il nous a transférés dans le royaume du fils de son amour... (1). » Ce lieu de ténèbres, mes Sœurs, c'est le monde que vous avez quitté, mais où « le fils de son amour, » régnera-t-il avec plus de gloire ici-bas ? N'est-ce pas au Carmel ?

C'est qu'en effet, en vous appelant à la vie religieuse, Dieu vous a séparées pour être à lui exclusivement, pour que vous soyez tout à lui comme il est tout pour vous.

Il vous a séparées du péché d'abord et des occasions du péché plus que tous les autres. Les autres chrétiens ne sont morts au péché que par

(1) Col. I, 13.

le baptême ; vous êtes mortes au péché une fois de plus par la vocation religieuse, et c'est pour vous rendre cette mort plus facile, et en même temps plus méritoire, que Dieu vous a séparées de la famille et de ses intérêts, du monde et de ses plaisirs, des affaires et de leurs embarras, en un mot, de toutes les choses extérieures qui sont la source la plus ordinaire du péché.

Bien plus, il a tranché en vous, pour ainsi dire, la racine intérieure du péché, en frappant, dans votre âme, la triple concupiscence par le triple vœu que vous avez prononcé, et qui achève votre totale séparation de tout ce qui n'est pas l'amour et la gloire du Dieu jaloux. Par la pauvreté vous avez renoncé à toute propriété, à tout désir des biens de ce monde, à la concupiscence des yeux, qui est le stimulant ordinaire de la cupidité; par le vœu de chasteté, vous avez pris Dieu même pour votre unique époux, foulant aux pieds les désirs de la chair et les plaisirs des sens; par l'obéissance enfin, sacrifice plus intime encore et plus difficile que les deux autres, vous avez librement renoncé à l'usage de votre liberté, vous avez abdiqué votre volonté propre, votre jugement particulier, pour ne leur laisser d'autre empreinte que celle de la volonté divine, manifestée par vos supérieurs.

Séparées de tout ce qui n'est pas Dieu, est-ce assez dire pour faire entendre jusqu'à quel point

Dieu seul est votre fin? Non, il faut ajouter encore que vous êtes consacrées à Dieu. Cette séparation si complète n'est point quelque chose de négatif qui n'aurait pour but que de vous dépouiller; non, vous ne vous appauvrissez que pour vous enrichir. Vous ne vous dépouillez que pour vous revêtir, selon la parole de saint Paul: « *Nolumus expoliari, sed supervestiri;* nous ne voulons être dépouillés du vêtement de la chair et des sens que pour être revêtus d'un vêtement céleste, pour que ce qui est mortel en nous soit absorbé par la vie (1). » Vous n'être affranchies de tout le reste que pour être les captives de Dieu. Or, être captives de Dieu, c'est ne se réserver de liberté que celle dont jouissent les esprits célestes: le ciel est l'assemblée de ces parfaits captifs, pleinement libres, puisque leur activité est calquée sur celle de Dieu même, dont la souveraine liberté n'a jamais que le bien pour objet. Et c'est ainsi que, mortes au monde, vous retrouvez en Dieu une vie plus féconde mille fois que celle à laquelle vous avez renoncé. Or, cette consécration perpétuelle de votre liberté à la gloire de Dieu, telle est la fin éminente de votre vocation.

Mais il faut aller plus avant encore, et marquer par un dernier trait toute l'étendue et la profondeur de ce don de vous-mêmes que Dieu a exigé de

(1) II Cor. v, 4.

vous, le jour où vous avez franchi le seuil du monastère.

Séparées du monde, consacrées à Dieu, ce n'est pas assez : vous êtes, de plus, des victimes immolées à Dieu. Oui, des victimes et plus encore, des holocaustes, c'est-à-dire des victimes destinées à être consumées tout entières par la flamme de l'amour, en l'honneur du Dieu vivant.

Le pain présenté à l'autel, pour le convertir au corps de l'adorable victime, perd entièrement sa substance pour faire place à la chair sacrée de l'homme-Dieu : quelque chose d'analogue à ce mystère sublime doit s'opérer en vous. Par la profession religieuse, vous êtes des hosties dont Jésus s'empare, qu'il transforme, pour ainsi dire, en lui, qu'il absorbe en son être pour les offrir en pur hommage à Dieu son père. Comme le Fils de Dieu, mort pour tout le genre humain, renouvelle chaque jour son sacrifice sur l'autel, ainsi, étroitement unies à lui, vous vous offrez aussi en victimes pour tous les péchés non seulement les vôtres, mais ceux de tous les autres hommes vos frères, à qui vous n'avez jamais donné une plus grande marque d'amour que le jour où vous les avez quittés pour monter, avec votre Jésus, sur l'autel du sacrifice.

Voilà jusqu'à quel point l'état religieux vous engage, bien au-dessus des simples fidèles, à

prendre Dieu pour fin. C'est une ressemblance plus étroite, plus intime avec le divin modèle, Notre-Seigneur, en qui les saints mystiques aimaient à contempler le religieux par excellence, parce que, consacré à Dieu, séparé de toutes créatures, élevé au-dessus d'elles, il s'immole à Dieu pour elles, il expie pour elles, en offrant à son père tous les actes d'une vie qui, pour ainsi dire, n'est pas la sienne, tant elle est unie avec celle de son père. S'il parle, c'est son père qui parle en lui; s'il agit, c'est son père qui accomplit ses œuvres ; sa doctrine n'est pas sa doctrine, mais celle de son père qui l'a envoyé. Ainsi, âmes religieuses, vous avez une part plus intime et plus étroite que tous les autres chrétiens aux fonctions et à la vie de Jésus : c'est le divin privilège de votre vocation.

Commun à toute âme vouée à la vie religieuse, ce privilège de ressemblance particulière avec Notre-Seigneur n'entraîne pas cependant, pour toutes les âmes religieuses, les mêmes fonctions. Si l'esprit est le même en toutes, comme le disait saint Paul, les opérations sont différentes. Il y a dans l'Église divers ministères : il y a des apôtres, des prophètes, des docteurs. Ainsi, dans l'ordre religieux, si un seul seigneur préside à tous les dévouements, inspire tous les sacrifices, des vocations diverses poussent les âmes dans des voies différentes. Tel ordre religieux se voue au

soin des pauvres, des malades ; tel autre a pour but l'enseignement des lettres sacrées et profanes; d'autres enfin sont consacrés à la prière perpétuelle, à la contemplation et à la pénitence : cette part est celle du Carmel. Telle est donc, dans la fin commune de toute vie religieuse, la fin spéciale du Carmel.

Uue vie de contemplation, de prière et de pénitence, une liaison étroite à Notre-Seigneur priant dans le désert, passant de longues heures dans l'oraison sur la montagne, puis gémissant dans le jardin de l'agonie, et expirant, enfin, sur le Calvaire, en témoignage de son amour pour les pécheurs et pour la gloire de son Père, n'est-ce pas là, mes Sœurs, l'idéal qui brillait à vos yeux quand vous avez entendu l'appel du Seigneur? Mais aujourd'hui cet idéal est-il devenu pour vous une réalité? En approchez-vous du moins sans cesse? Votre ardeur est-elle la même qu'au premier jour? N'avez-vous éprouvé ni défaillance, ni lassitude? En un mot, n'avez-vous jamais cessé de tendre d'un pas ferme à votre fin? Telle est maintenant la question que vous avez à vous poser à vous-mêmes, pour conclure cette méditation.

Songez, mes Sœurs, à ce que vous vous étiez promis à vous-mêmes au jour où vous avez reçu l'habit de religion. Quel désir d'immolation! Quelle soif de sacrifice! Quelle ferveur de cha-

rité ! Je vous possède enfin, disiez-vous, céleste objet de mes longues espérances ! Ma prière est exaucée ; mon vœu est accompli : je suis enfin à Celui qui a daigné me prendre pour son épouse: « *tenui eum nec dimittam :* je lui appartiens et je ne le quitterai plus ; je me repose à l'ombre de Celui que j'aime et son fruit est doux à ma bouche (1). » Dieu est mon partage pour jamais.

A ces sentiments intimes de votre cœur, répondaient sans nul doute, du haut du ciel, la bénédiction de votre sainte fondatrice, la séraphique Thérèse, et de votre bienheureux père saint Jean de la Croix. Car comment douter que, du séjour de la gloire, ils ne veillent sans cesse, avec un soin jaloux, sur cette famille qu'ils ont fondée et qui continue leur œuvre sur la terre ?

Que dis-je ? le monde lui-même, ordinairement si injuste dans ses jugements, joint son suffrage à celui de l'Église et des saints pour attendre et exiger de vous le détachement le plus sublime, l'immolation la plus parfaite, des vertus non de la terre, mais du ciel. Plus il est éloigné lui-même de tout ce qui ressemble à la perfection chrétienne, plus il se croit en droit de la retrouver en vous ; plus il est impitoyable dans ses critiques, si par hasard il vient à reconnaître une réalité au des-

(1) Cantic. III, 4.

sous de celle qu'il imagine, s'il cesse de voir en vous des créatures toutes spirituelles, des anges de la terre dont les bonnes actions et les prières montent sans cesse vers le trône de Dieu, comme un parfum céleste, pour en faire descendre des bénédictions sur les hommes.

Et c'est ainsi que le sentiment intime de vos cœurs, que le vœu de vos saints fondateurs, que le monde lui-même vous rappellent sans cesse à l'excellence de votre vocation, au souvenir de votre fin.

Laissez-moi en terminant, mes Sœurs, vous redire les brûlantes paroles, par lesquelles votre mère Thérèse, après avoir exposé les raisons pressantes qui l'avaient portée à établir dans le Carmel réformé la plus grande pauvreté, le plus parfait détachement et surtout le zèle apostolique le plus ardent pour la conversion des âmes, rappelle à ses filles la fin qu'elles ne doivent jamais perdre de vue :

« Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'il soit inutile d'être continuellement occupées à prier Dieu pour les défenseurs de son Église. Nulle prière n'est meilleure ni plus profitable... Eh! que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières j'ai sauvé une seule âme ; si surtout, en travaillant à l'avancement spirituel de plusieurs, je procure à mon Dieu

une plus grande gloire ! Méprisez, mes filles, des peines qui ont un terme, dès qu'il s'agit de rendre un service plus signalé à Celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. Attachez vous toujours à ce qu'il y a de plus parfait et, pour le bien connaître, ayez soin de vous en instruire auprès de ceux qui excellent en doctrine. »

Et elle termine ainsi :

« Je viens, mes filles, de vous indiquer le but auquel vous devez rapporter vos oraisons, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes : dès le jour que vous cesserez de les rapporter à ce but tout apostolique, sachez que vous ne faites point ce que Jésus-Christ attend de vous, et que vous ne remplissez point la fin pour laquelle il vous a réunies dans le Carmel... (1) »

Je n'ajoute rien aux paroles de votre mère ; elles vous disent assez ce que vous avez à faire pour être ses vrais enfants, pour connaître aussi bien que possible votre fin, pour y tendre et y arriver heureusement avec la grâce de Dieu.

*Ainsi soit-il.*

(1) *Chemin de la perfection*, chap. III.

## LA REFORME DE NOS DÉFAUTS.

Nous disions hier qu'il faut entrer en retraite avec un esprit résolu et vigoureux. N'est-il pas évident que, pour en assurer les fruits, il faut appliquer avant tout cette résolution et cette vigueur à la réforme de nous-mêmes, à la correction de nos défauts? L'Ecriture sainte nous donne du juste ce signe caractéristique : « *Le juste est celui qui corrige sa voie* (1) ». Cette parole mérite d'être approfondie. L'Esprit-Saint ne dit pas : Le pécheur doit corriger sa voie. Il dit : Le juste corrige sa voie, comme pour nous faire entendre que si le pécheur endurci et obstiné se condamne lui-même, parce qu'il renonce à se réformer, le juste, pécheur aussi, mais détestant son péché, où l'entraîne plutôt la défaillance inhérente à notre nature qu'une mauvaise volonté formelle, le juste montre sa fidélité à Dieu par le zèle constant et toujours efficace qu'il apporte à se réformer lui-même : *Justus corrigit viam suam.*

Se réformer, quel est le sens de ce mot? On peut lui en donner plusieurs. Dans son étymo-

(1) Prov. XXI, 29.

logie propre, ce mot signifie s'élever à la forme première d'où l'on est déchu. Retourner à l'innocence de son baptême par une conversion toujours plus entière, revenir à la ferveur des années du noviciat, si par malheur elle s'était refroidie, c'est se réformer ; et si vous voulez y prendre garde, le mot de *réforme* se confond avec celui de *pénitence*, dont la signification originaire est celle-ci : *transformation* (1), passer d'une forme ancienne à une forme nouvelle. Mais aujourd'hui, dans cette conférence, je ne veux donner à ce mot *réforme* qu'un sens plus modeste : il s'agit simplement de la réforme de nos défauts, de la correction de notre caractère, du travail que tous nous avons à faire sur nous-mêmes, non pas seulement pour nous maintenir et pour grandir dans la grâce, mais pour rendre notre humeur plus douce, notre commerce plus facile et plus agréable, notre charité plus communicative, et par là pour répandre davantage, dans nos rapports de chaque jour avec le prochain, ce que l'apôtre appelle s divinement « la bonne odeur de Jésus-Christ. »

(1) En grec : μετανοία.

## I

Et d'abord nous avons tous à nous réformer : qui pourra faire de cela l'objet d'un doute? Et surtout qui voudrait, de gaîté de cœur, se ranger dans la catégorie de ceux que l'Esprit-Saint appelle des pervers, précisément parce qu'ils refusent de se corriger (1), différant sur ce point du juste qui appelle, qui désire toujours sa propre réforme ?

Cependant la réforme, même dans l'humble sens où nous la prenons ici, est chose rare. « *Il n'en est point qui fasse le bien*, » dit le Prophète, *non, il n'en est pas un seul* (Ps. 52, 4). » Ces paroles sévères ne s'appliquent-elles point, par delà les grands pécheurs auxquels l'Esprit-Saint fait allusion, même à l'âme en grâce qui doit tendre à sa perfection et, dans ce but, travailler sans cesse à se réformer jusque dans les plus petites choses ; qui corrige ses antipathies, ses jalousies, ses vaines tristesses, les mille faiblesses qui naissent de l'amour-propre, les lâchetés dans l'observance

(1) Perversi difficile corriguntur. (Eccli. I, 15.)

de la règles, les petits manquements à la charité, cette forme particulière de l'égoïsme qui s'appelle la personnalité ? « Si chaque année, dit l'auteur de l'*Imitation*, nous nous corrigions d'un seul de nos défauts, nous serions bientôt parfaits. » Le pieux auteur ne nous demande qu'un seul défaut à corriger par an : la prétention semble bien modeste. Combien cependant arrivent à la fin d'une longue vie, sans avoir corrigé un seul de leurs défauts !

Que dis-je ? Ne remarque-t-on pas souvent que ces défauts, qui devraient être tous les jours diminués par le travail quotidien de la perfection religieuse, loin de s'atténuer avec l'âge, vont, au contraire, s'accentuant davantage à mesure que l'on vieillit ? Ne voit-on pas chez des personnes pieuses, chez des religieuses elles-mêmes, tel défaut de susceptibilité, d'impatience, de curiosité, d'inégalité d'humeur, grandir avec les années ? C'est au point que les supérieurs en viennent à dire tristement : Ah ! cette personne, il est inutile de la reprendre ! Ce défaut lui est devenu comme une seconde nature. A quoi bon l'avertir encore, si ce n'est à aggraver son mal ? Ne savons-nous pas, par une longue expérience, que les réprimandes sont inutiles ? Heureuse encore la religieuse dont je parle, si on n'ajoute pas : « D'ailleurs il y a longtemps qu'elle ne peut souffrir

aucune observation ! » Comme si de longues années passées en communauté constituaient un privilège, le plus triste de tous, celui de n'être plus reprise, en restant toujours répréhensible, celui d'être devenue incorrigible, c'est-à-dire immobilisée dans son imperfection et rivée à ses défauts !

Mais pourquoi donc ne se réforme-t-on pas ? Pourquoi se réforme-t-on si difficilement ? Essayons d'en trouver et d'en dire les raisons.

On ne se réforme pas, d'abord, parce qu'on ne se connaît pas.

Travailler à se connaître, c'est pourtant l'œuvre nécessaire de toute âme qui aspire à la perfection. N'est-ce pas le but que vous poursuivez par tant de méditations, tant d'examens de conscience, tant de lectures spirituelles ? « Que je me connaisse ô mon Dieu, et que je vous connaisse ! *Noverim me, noverim te !* » Que de choses renferme, en ce peu de mots, cette prière de saint Augustin ! Se connaître pour découvrir en soi, pour détester, avec ses péchés, la moindre des imperfections qui pourrait déplaire à la divine Majesté, connaître Dieu tous les jours davantage, et par là, en se regardant soi-même, dans le miroir de la divinité, mesurer mieux, de jour en jour, la distance infinie qui sépare notre misère de ses perfections sans borne, et par là concevoir tous

les jours une plus grande idée de la miséricorde qui nous a prévenus, de la grâce qui nous attire, et de la prière qui obtient l'accroissement de la miséricorde et de la grâce, voilà le fruit que doit produire en nous cette connaissance de nous-mêmes qui est le premier mot de la sagesse humaine, comme elle est le premier pas de la perfection chrétienne.

Est-il vrai cependant que la plupart de ceux qui ne se réforment pas pèchent uniquement par ignorance? N'ont-ils aucune idée de ces défauts qu'on leur signale, et ne les ont-ils jamais, dans une heure de clairvoyance et d'humilité, reconnus en eux-mêmes? Gardons-nous de le croire. Mais faut-il l'avouer : ils se trouvent bien comme ils sont! Ils n'aiment pas qu'on les reprenne et, plutôt que de faire l'effort nécessaire pour se corriger, ils se persuadent qu'après tout ces imperfections sont peu de chose ; qu'elles ne nuisent en rien aux qualités, aux vertus solides qu'ils s'attribuent; que, d'ailleurs, puisqu'il est reconnu que la perfection n'est pas de ce monde, autant vaut garder cette ombre, qu'on estime légère, que de se soumettre à des efforts trop pénibles pour la faire disparaitre. A ces réflexions que nous connaissons trop, que vous-mêmes avez peut-être entendues plus d'une fois, mes Sœurs, je ne veux répondre qu'une chose : c'est que

tel n'est pas le langage des saints! Loin de penser et d'agir ainsi, voyez-les à l'œuvre. Comme ils sont jaloux de devenir en tout point semblables au divin modèle, qui a voulu s'appeler l'agneau sans tache! Et aussi comme ils sont reconnaissants à ceux qui leur signalent leurs moindres manquements! Ah! sans doute, ils savent bien, et c'est le sujet de leur gémissement perpétuel, ils savent bien qu'aspirer sans cesse à la perfection, ce n'est pas se persuader qu'on y atteindra dès ce monde; mais aussi l'expérience leur a appris que, pour nous, faibles créatures que nous sommes, il n'y a qu'un moyen d'atteindre une certaine mesure de vertu, c'est de tendre sans cesse à la vertu parfaite.

Refuser de se réformer, n'est pas la seule cause de la persistance de nos défauts : quelques-uns ont la volonté de se réformer ou du moins prétendent l'avoir; mais que cette volonté est faible! qu'elle est languissante! qu'elle est peu soutenue!

Je veux bien me corriger, dira-t-on, et souvent j'y pense; mais souvent aussi je l'oublie. Faut-il m'en faire un crime? Ces défauts ne sont pas des péchés. Ce n'est donc pas un péché de ne pas les combattre sans cesse. Sans doute, je les regrette, je les déplore, je les hais même; mais que de points plus importants sur lesquels j'ai chaque jour à employer mes efforts!

Et ainsi on reconnaît le malheur de ces imperfections et on voudrait en être délivré, on voudrait même, et on en fait l'essai de temps en temps, lutter contre tel penchant, telle faiblesse pour en venir à bout. Mais une certaine inertie nous paralyse, une certaine paresse nous enchaîne et, faute d'énergie, on se borne le plus souvent à gémir, à vivre mécontent de soi, du prochain, de Dieu même. Oui, de Dieu même ; car la vue de notre imperfection persistante et non combattue, d'une part contriste et resserre le cœur, d'autre part empêche l'union parfaite avec Dieu, dont notre mollesse arrête et enchaîne les libéralités. C'est le châtiment de cette volonté imparfaite « qui veut et qui ne veut pas (1) », de cette paresse spirituelle dont l'Esprit-Saint a dit : « Les désirs sont la mort du paresseux (2) ». Les âmes dont je parle se condamnent à ignorer la grande joie de l'effort fait pour Dieu.

Enfin on ne se réforme pas, et cette cause est la plus déplorable de toutes, par esprit d'orgueil. Le croirait-on que, dans une société d'âmes chrétiennes, réunies pour tendre ensemble à la perfection religieuse, on puisse entendre parfois une parole comme celle-ci : C'est vrai, j'ai tort ; mais,

(1) Vult et non vult, piger. (Prov. XII, 4.)
(2) Desideria occidunt pigrum. (*Ibid.* XXI, 25.)

ajoute-t-on tout bas, si je confesse publiquement ce tort, si je travaille ouvertement à le réparer, ce sera m'humilier en cédant à une critique qui m'a blessée, ce sera m'humilier devant telle personne qui m'a reprise : je ne le ferai pas ! Grand Dieu ! ne permettez pas que parmi celles qui m'entendent il y en ait aucune qui se reconnaisse dans ce tableau ; aucune qui, par son triste exemple, mérite qu'on lui fasse application de la parole du saint livre : *Perversi difficile corriguntur :* les âmes perverses, les âmes orgueilleuses, ne se corrigent presque jamais (1) !

## II

Et pourtant on pourrait se réformer, ou, ce qui devant Dieu revient au même, travailler sans cesse à sa réforme et gagner toujours quelque chose, acquérir tous les jours de nouveaux mérites dans ce travail.

Pourquoi?

D'abord parce que telle est la volonté de Dieu, et parce qu'il est de foi que Dieu ne nous commande jamais l'impossible.

(1) Eccli. I, 15.

Songeons-y en effet, la vie ne nous est donnée que pour cela. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, la grâce qui nous a appelés ne cesse de nous redire au fond du cœur la parole du salut : *Agite pœnitentiam*, faites pénitence, transformez vous. Depuis l'heure bénie de notre vocation, elle ajoute cette autre parole : « *Estote perfecti sicut pater vester cœlestis perfectus est :* Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. *Abnega temetipsum, tolle crucem tuam et sequere me :* Reniez vous vous-même, portez votre croix et suivez moi. » Et cet appel incessant de l'âme à la pénitence, à la perfection la plus haute, comprend essentiellement l'appel à ce travail de tous les jours qui est la réforme de nos défauts aperçus, des misères morales, que Dieu ne nous montre que parce qu'il nous offre en même temps la grâce nécessaire pour les surmonter. Que de paroles de l'Evangile nous le redisent sans cesse sous mille formes : « *Redressez vos voies, corrigez vos sentiers. Préparez-vous, le Royaume de Dieu est proche, tenez la lampe allumée : voici que l'époux vient, allez à sa rencontre.* » Cessez de vous appliquer à cette réforme, vous devenez semblable au figuier stérile, vous occupez inutilement la terre, vous négligez ce noble travail imposé à l'homme et qui consiste à arracher sans cesse les mauvaises herbes, les plantes parasites qui empêchent la croissance du bon grain.

La meilleure preuve que cette réforme que Dieu nous demande est possible, c'est que la vie des saints, ou seulement des chrétiens fervents, nous en offre de perpétuels exemples. Ce n'est pas assez de dire que beaucoup, par d'éclatantes conversions, ont passé du mal au bien, du péché à la vertu ; il faut dire que, par l'énergique et incessant travail de tous les jours, ils ont réussi à modifier, à transformer celles de leurs dispositions naturelles qui s'opposaient en eux au complet triomphe de la grâce. Comment un saint François de Sales est-il devenu le type incomparable de la douceur parfaite, la plus ressemblante image de Celui qui a dit : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* ? » En luttant dès son jeune âge, avec une persévérance invincible, contre les moindres saillies d'un tempérament naturellement irascible et emporté. L'histoire nous apprend que saint Vincent de Paul, cet autre type, devenu légendaire, de la charité universelle, toujours prête, toujours épanouie au service de tous les genres d'infortune, était orignairement d'une humeur mélancolique et dure qui rendait son visage austère et sombre, et plus propre à éloigner qu'à attirer ceux qui souffrent. Quelle perte aurait faite l'humanité tout entière si ce grand saint avait voulu se contenter d'une demi-vertu,

s'il avait renoncé à triompher en lui-même de ces inégalités, de ces accès de mélancolie chagrine, de ces imperfections enfin, qui ne sont pas même des fautes vénielles, mais qui cependant auraient suffi pour paralyser dans son germe, pour rendre impossible cette sainteté qui était nécessaire à la création des Missionnaires et des Filles de la Charité !

De notre temps nous pourrions citer de pareils et mémorables exemples. Des récits d'une authenticité absolue nous ont révélé les secrets de la vie intérieure des deux plus grands orateurs chrétiens de ce siècle, l'un fils de saint Dominique, l'autre engagé sous la bannière de saint Ignace (1). Dans ces grandes âmes, quelle énergie persévérante à combattre, à déraciner les germes les plus imperceptibles, mais toujours renaissants, de l'amour-propre, de la sensualité, de l'orgueil ! Que de luttes intimes, que de mortifications généreuses pour assouplir, pour pacifier des natures rebelles ; pour établir, sur des caractères de feu, le règne éclatant de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ ! Hélas ! d'autres hommes, appelés à une vocation semblable d'apostolat, doués peut-être aussi richement par Dieu, ont miséra-

(1) Voir la Vie intime du P. Lacordaire par le P. Chocarne, et la Vie du P. de Ravignan, par le P. de Pontlevoy.

blement, scandaleusement échoué, à la grande douleur des âmes chrétiennes ! Pourquoi ? On peut presque l'assurer sans crainte : parce que la lutte morale pour la réforme de tous les jours a cessé, parce que la nature sans contrepoids a pris le dessus, parce que, s'il suffit d'un défaut léger en lui-même pour paralyser l'essor de la sainteté dans une âme, et empêcher un grand bien dans l'Eglise de Dieu, il suffit aussi d'une lâcheté persévérante, d'un orgueil secret, entretenus par la mollesse de la résistance et développés par les flatteries du monde, pour préparer de grand désastres et amener des chutes irréparables !

Quels sont les moyens de prévenir de tels malheurs et de réaliser sérieusement en nous l'œuvre de la réforme ?

Ne dites pas que les moyens vous manquent. Tout au contraire ; c'est ici le cas de rappeler la parole de Dieu, dans Isaïe : « Que pouvais-je faire de plus pour ma vigne que je n'aie fait ? » C'est qu'en réalité tout ce qui sert d'aliment à la vie chrétienne sert à l'âme de moyen pour se réformer elle-même. La grâce, la prière, les sacrements, les retraites, les observances de la vie commune, les épreuves intérieures, en un mot tout ce qui constitue la vie chrétienne, n'est qu'une exhortation continuelle à la réforme de

nous-mêmes. C'est comme une voix qui ne cesse de faire retentir à nos oreilles l'avertissement de l'apôtre : « Renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme (1). » Par-dessus tout la méditation continuelle de la vie et des exemples de Notre-Seigneur : vouloir se conformer à lui ; travailler, ce qui doit être l'unique occupation de tous nos instants, à lui devenir semblables, c'est évidemment travailler à notre réforme par l'imitation de son humilité, de sa douceur, de sa patience, de sa modestie, de son silence. Si ce travail intérieur ne s'arrête jamais, comme nos défauts extérieurs seront minés, sapés par la base ! Comme ils tendront toujours à disparaître, quelquefois même sans que nous nous apercevions de cette victoire !

Néanmoins, outre ces moyens généraux de travailler à notre réforme, il y a des méthodes particulières qu'il ne faut pas négliger et dont la science est indispensable.

Le fond et l'âme de toutes ces méthodes, c'est avant tout une volonté ferme et persévarente ; sans elle, rien de possible : c'est la pensée de sainte Thérèse. « Le démon, nous dit votre sainte mère, ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues, il sait par expérience le dommage qu'elles lui causent et que tout ce qu'il fait pour

(1) Renovamini spiritu mentis vestræ. (Eph. IV, 23.)

leur nuire, tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat (1). »

Cette volonté ferme comprend la persévérance et se confond avec elle ; la persévérance est indispensable au succès, suivant la parole du prophète Ezéchiel : « Si le juste se détourne de la justice et qu'il vienne à commettre l'iniquité, vivra-t-il alors ? Non, toutes les œuvres de justice qu'il a faites seront oubliées (2) ».

Mais quelles sont les industries particulières à l'aide desquelles nous rendrons plus certains et plus efficaces ces moyens généraux de notre réforme ?

D'abord il faut savoir se borner et ne pas vouloir faire tout à la fois : triompher du même coup de tous ses défauts, c'est chose presque impossible. Il faut au contraire les prendre un à un, et les terrasser chacun à son tour. C'est le cas d'appliquer, dans un sens très légitime, la célèbre et odieuse maxime : *Divide et impera*, divisez vos ennemis, afin de les écraser tous séparément. La légende classique du combat des Horaces et des Curiaces peut encore nous fournir un exemple : tant qu'Horace combat les trois Curiaces réunis,

(1) *Chemin de la perfection*, chap. 74.
(2) Ezéch. III, 20.

tout blessés qu'ils soient, il est vaincu ; mais quand, par une feinte habile, il réussit à les séparer les uns des autres, il triomphe facilement de tous les trois.

Le défaut qu'il faut attaquer de préférence, en le prenant corps à corps, c'est celui qu'on appelle avec raison le défaut dominant. Presque tous nous en avons un qui est la source de tous les autres, qui se retrouve dans tous les autres ; aussi, ce seul défaut attaqué, tous les autres sont ébranlés. On peut dire que l'édifice de nos défauts est semblable au temple où Samson se rencontre, pour la dernière fois, avec les Philistins : pour les écraser tous, il n'a qu'à abattre la colonne qui porte tout l'édifice. Ainsi pouvez-vous agir dans le combat avec vous-mêmes ; une seule colonne de notre temple d'idoles intérieures ébranlée, tout l'édifice croule ou menace ruines, parce qu'il en est de nos défauts, comme de nos vertus, si nous en avons : tous s'enchaînent les uns les autres, et l'on ne peut toucher au principal sans que tous les autres soient atteints du même coup.

En vous présentant cette méthode, mes Sœurs, je n'ai pas fait autre chose que de vous rappeler une de vos règles, qui se rencontre dans toutes les communautés religieuses. Je veux parler de l'examen particulier. Qu'est-ce que l'examen

particulier, sinon la mise en pratique de la méthode que je viens de décrire ? Cet examen, vous le savez, consiste à choisir un point particulier, unique, sur lequel on s'examine chaque jour, pour constater les infractions commises ou les progrès accomplis sur cet objet spécial. Par exemple, je veux affermir en moi ou acquérir la vertu du silence et du recueillement : chaque jour, aussi long-temps que je ne serai point arrivé à un résultat satisfaisant, je m'examinerai sur mes manquements à cette vertu : voilà l'examen particulier. On sait, sans que j'aie besoin de le dire, combien cette pratique est efficace, et comment, continuée avec persévérance, elle contribue à la réforme de nous-mêmes.

A la pratique sérieuse et régulière de l'examen particulier, il est bon de joindre, outre l'observation des règles communes, un règlement spécial concerté avec nos supérieurs, avec le directeur de notre âme, et qui soit dirigé avec soin dans le sens du défaut à combattre ou de la vertu à acquérir.

J'ajouterai enfin, comme moyen subsidiaire et aussi des plus efficaces, la correction fraternelle : c'est l'avantage de la vie commune, tout à fait inconnu dans le monde, d'avoir autour de nous des amis qui voient nos défauts, qui les remarquent, non pas pour nous critiquer, non pour

s'en moquer, non pas, à plus forte raison, pour en nourrir leur maligne joie, mais pour nous avertir, nous aider à nous corriger. Ah! quel profit pour l'âme religieuse si elle est assez humble pour aimer à être reprise, si elle reçoit non seulement sans chagrin, mais avec joie, les observations que lui prodigue une charité vraiment fraternelle! Cette humilité, qui provoque la charité, est en ce point d'autant plus précieuse, que les défauts dont il s'agit ici apparaissent toujours plus facilement aux yeux du prochain qu'aux nôtres; le jugement qu'il en porte est toujours plus éclairé, moins indulgent que le nôtre. Que dis-je! Combien nous échappent complètement! N'est-ce pas un lieu commun de la fable que cette cécité sur nos propres défauts, qui n'a d'égale que notre clairvoyance sur les défauts du prochain? Et c'est pour cela que la meilleure marque de notre sincérité dans le désir de notre réforme sera toujours notre humble docilité à aller au-devant de la correction fraternelle.

Avez vous pris, mes Sœurs, tous les moyens de tendre à la perfection en toutes choses, et, question plus délicate, avez-vous réussi, sinon à en établir tout à fait en vous, du moins à en ébaucher l'édifice? A cette demande répond le plus souvent une parole découragée. On dit: Il y a si long temps que je travaille à extirper

mes défauts, à les déraciner, et mes efforts sont inutiles ; plus vivants que jamais, toujours attaqués, mais toujours renaissants, ils lassent ma patience et triomphent de ma persévérance inutile !

Inutile ? dites vous. Non, mes Sœurs, jamais un effort fait en vue de Dieu n'est un effort inutile. « Je vous le dis en vérité, c'est la parole du divin maître à ses disciples : Quiconque vous aura donné à boire un verre d'eau en mon nom, parce que vous appartenez au Christ, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense (1). » Or n'est-il pas manifeste que tout effort fait sur vous-même pour Notre-Seigneur, en vue de lui plaire, a beaucoup plus de valeur que plusieurs verres d'eau?

Et n'eussiez-vous, comme vous le dites, réussi à rien, par les efforts de toute une vie, n'est-il pas évident qu'aux yeux de Dieu qui, plus juste que les hommes, ne tient compte que des intentions et nullement du succès, vous avez acquis d'immenses trésors de mérites? Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que Dieu qui veut notre plus grand bien et sait, lui seul, en quoi ce bien consiste, préfère souvent en nous, à la victoire elle-même, la persévérance du combat? Saint François de Sales va jusqu'à dire que le divin Maître nous laisse quelquefois certain défauts jusqu'à la fin de notre vie,

(1) Matth. x, 41; Marc, ix, 40.

malgré les plus généreux, les plus constants efforts, et cela pour nous assurer un mérite plus grand que celui que nous cherchons : celui de l'humilité.

Faut-il le dire enfin, non pour encourager la négligence à se réformer sans cesse, mais seulement pour nous préserver d'un point de vue faux et dangereux, propre souvent à nourrir l'orgueil, la sainteté ne se mesure pas essentiellement à l'absence plus ou moins grande de certains défauts ou de certaines imperfections visibles, elle ne se mesure qu'à l'amour. Or ce ne sont pas toujours ceux qui font le moins de fautes qui aiment Dieu davantage ; ce sont ceux qui apportent à son service plus de courage et de générosité.

Surtout ne dites pas, ne dites jamais : Il est trop tard ! Ne dites pas : J'ai fait tant de retraites! il y a tant d'années que je prend des résolutions inutiles ! A quoi bon tenter encore l'impossible ?

Je me souviens, mes Sœurs, d'avoir lu l'histoire d'une religieuse, aujourd'hui canonisée, dont les débuts assurément ne valaient pas les vôtres. Entrée au couvent sans vocation, elle y passa des années entières à scandaliser ses sœurs par une vie aussi mauvaise que celle qu'elle avait menée dans le monde, avant l'acte de dépit qui l'avait précipitée dans le cloître. Elle attendit six années pour se convertir, non pas encore à la sainteté,

mais à une vie quelque peu régulière. Ce ne fut que lentement qu'elle se décida enfin à gravir les degrés héroïques qui l'ont fait arriver à l'honneur des autels : je veux parler d'une franciscaine, Hyacinthe de Mariscotti.

Concluons, mes chères Sœurs, par une résolution qui témoigne à Dieu de notre volonté absolue, persévérante, incapable de se lasser, je ne dis pas de réussir à notre réforme, mais d'y travailler jusqu'à la fin. Décidons-nous à ne rien omettre des moyens nombreux que la miséricorde divine, qui nous a appelées à la vie religieuse, a mis à notre service pour y travailler sans relâche à la perfection de nos âmes et à la plus grande gloire de Dieu.

---

# LA PENSÉE DE LA MORT

*Statutum est hominibus semel mori.*

Il a été établi de Dieu que les hommes doivent mourir.

(*Hébr.* IX, 27.)

Notre fin dernière préparée de Dieu, voulue de Dieu, c'est Dieu même : Dieu vu face à face dans la jouissance de la bienheureuse éternité! Mais avant d'atteindre à cette fin sublime et pour l'atteindre, il faut nécessairement passer par la mort. « Il a été établi, dit saint Paul, que tous les hommes devaient subir la mort. » La mort est l'acte définitif qui nous fixe à jamais dans la possession de notre fin. De là son importance suprême; de là vient qu'un pieux prêtre a pu dire : « Ce qu'on appelle la mort n'est qu'une des fonctions les plus importantes de la vie (1). » Se préparer à la mort comme il faut, c'est l'acte de la plus

(1) A. de la Bastie, de l'Oratoire. Voir la *Notice* sur sa vie par le P. Largent.

haute sagesse ; la philosophie païenne elle-même l'avait senti, quand elle disait par la bouche de Platon : *Philosopher, c'est apprendre à mourir.* Mais l'Ecriture sainte nous donne la vraie raison, la raison éminemment pratique de ce conseil : « Ayez toujours devant les yeux vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. »

La mort ! si je la regarde du point de vue de la nature, de son côté humain, son nom seul est un objet d'effroi. Être séparé violemment, pour toujours, de ce qu'on aime, de ce qu'on connaît, de ce qui a fait le charme ou du moins l'habitude de toute notre vie ; être précipité, tout d'un coup, de la lumière dans les ténèbres ; passer de ce monde présent, souvent plein de douleurs, mais qui du moins nous est connu et familier, à un monde nouveau, dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, en faut-il davantage pour expliquer l'horreur naturelle de la mort qui nous saisit d'instinct quand nous la voyons devant nous, et qui prévient tout raisonnement ?

Cette horreur naturelle de la mort n'est point un péché, elle n'est pas même une imperfection. Notre-Seigneur ne l'a point condamnée ; bien plus, il a voulu, pour notre consolation, l'éprouver lui-même. Il a pleuré sur Lazare au tombeau. Au jardin des Oliviers, il a sué le sang dans les angoisses de cette mort prévue, que son amour pour les hommes et

son obéissance pour son Père lui faisaient accepter. Mais si ce n'est pas une faute d'éprouver ce sentiment, commun à tous les hommes, c'en est une pour l'âme religieuse de ne pas s'efforcer de monter plus haut en Jésus-Christ, qui, nous ayant montré en lui-même l'horreur et la crainte naturelle de la mort, l'a cependant aimée, l'a voulue pour plaire à son Père et par amour pour nous. Quel malheur pour une âme religieuse, mes Sœurs, si, vouée par état à la méditation des choses éternelles, elle ne savait pas voir, dans la mort, autre chose que le côté lugubre qui effraie la nature, si elle ne savait pas y découvrir ce que les âmes saintes ont l'habitude d'y trouver, je veux dire la meilleure lumière dans le pèlerinage de cette vie et la plus solide consolation !

## I

Le P. de Condren, dans une de ses lettres, nous parle en ces termes des dispositions du cœur de Jésus, par rapport à la mort qu'il devait subir pour nous :

« Jésus-Christ, notre maître et notre loi, au premier instant de sa vie s'offrit à Dieu pour mourir, et conçut, en sa sainte pensée, toutes les disposi-

tions de sa mort et les conserva toujours vivantes en son âme (1). »

Si la pensée de la mort fut toujours vivante en Celui qui est la vie par essence (2), et qui ne mourut que par un acte libre de son amour pour nous, que doit-il en être de nous, enfants naturels de la mort, nous qui ne pouvons entrer dans la vraie vie qu'en traverant la mort? Evidemment cette pensée de la mort et de l'éternité dont elle est la porte, par une grâce spéciale de Dieu, vous a été présente à l'heure où votre vocation se préparait, à ce moment décisif où, entre la vie du monde et celle du cloître, vous alliez faire un choix. La pensée de la mort a été, je puis le dire, un des flambeaux qui éclaira votre entrée au Carmel. Depuis, ce flambeau ne s'est jamais éteint. S'il doit briller devant les yeux de tout chrétien, pour le guider à travers les obscurités de la vie, à plus forte raison doit-il luire à l'âme religieuse, au sein des épreuves qui sont propres à son état de renoncement et de sacrifice. La vie religieuse n'est-elle pas en effet, plus que toute autre, une mort anticipée à toutes les consolations sensibles, à toutes les joies de la terre ? « *Vous êtes morts*, disait saint Paul aux Colossiens, *et votre vie est*

(1) Lettre 85.
(2) « Ego sum vita. » (Joan.)

*cachée en Dieu.* » Que cette parole, vraie pour tout chrétien, est surtout applicable à vous, mes chères Sœurs ! Combien véritablement vous êtes le grain de blé qui doit être enfoui dans la terre, et qui ne peut porter son fruit et devenir fécond que lorsqu'il meurt ! A tous les chrétiens la pensée de la mort doit être familière ; à vous, mes Sœurs, elle doit vous être chère, puisque, loin de vous apparaître comme le symbole de l'obscurité et des ténèbres, elle vous rappelle avec une clarté singulière, et met, pour ainsi dire, sous vos yeux l'image des vertus essentielles, propres à votre vocation. Enfants de la pauvreté, de la chasteté parfaite, de l'obéissance, vous savez envisager dans la mort la pauvreté suprême, le détachement absolu, la parfaite obéissance à Dieu.

La mort, c'est la pauvreté suprême. Par elle, en un instant, en un clin d'œil, toutes les choses créées nous sont enlevées, nous deviennent inutiles. Par elle, à l'instant même, le riche le plus fastueux tombe dans l'indigence complète, et le pauvre le plus délaissé n'a plus rien à lui envier. Les biens extérieurs de ce monde, tous ravis en un instant, ce ne serait encore qu'une perte minime, si les biens intimes, qui seuls nous rendent capables de jouir des autres, nous étaient laissés. Mais non ! Notre intelligence, en tant qu'elle comprend et

goûte les choses du temps pour en jouir, notre cœur habitué à se complaire aux affections de tant d'êtres chers, qui nous assistent peut-être à notre dernière heure, notre volonté, notre imagination, tout cela est violemment détourné des objets dont la présence les remplissait, et désormais appliqué, pour toujours, à une activité nouvelle qui nous est une mort, parce que la vie présente n'en donne aucune idée. Que devient le corps ? une masse inerte qui ne peut rien goûter, rien sentir, qui dans quelques heures sera un objet de dégoût, la proie des vers. Et l'esprit qui l'animait, qui est immortel de sa nature, ne donnera cependant pas le plus léger signe, la preuve la plus imperceptible de sa persistance. Autour de ce lit funèbre expirent tous les efforts de l'amitié, de la science, tout ce qui a fait l'occupation ici-bas de cet être qui vient d'expirer ; tout cela est fini, fini à jamais ; il n'en reste rien. O pauvreté de la mort ! Quelle pauvreté atteint à celle où tu nous réduis !

Cette pauvreté suprême, c'est en même temps le détachement absolu : si la mort ne brisait que les liens dangereux ou criminels, la séparation qu'elle amène se justifierait d'elle-même ; mais non, les affections les plus légitimes, les plus pures tendresses de l'amitié, les joies les plus bienfaisantes de la famille, il faut que tout cela soit

frappé en même temps. Le cœur uni à ce cœur dont la mort vient de briser l'enveloppe mortelle restera seul, dans un isolement impitoyable, sans que rien vienne lui témoigner que ses soupirs sont entendus, que la douleur de celui qui demeure reste partagée par celui qui s'en va. Quel détachement religieux, quel sacrifice accompli au nom de la chasteté parfaite, saurait être plus rigoureux que celui-là ?

La mort, c'est encore l'obéisance absolue, instantanée, complète, à la volonté divine. Cette volonté suprême prononce un arrêt que nul n'entend, mais qui n'en est pas moins d'une effrayante réalité, et à l'instant même cet arrêt s'exécute. C'est celui dont parle saint Paul : *Statutum est semel homines mori*. L'heure est venue, la minute marquée a sonné ; c'en est fait : sans délai, sans retard, l'ordre divin est obéi. Quand il s'est agi de créer le monde, Dieu prononce une parole, et le néant lâche sa proie : il dit, et tout est fait. A l'heure où chacun de nous paie sa dette au péché, il en est de même : une parole se prononce que nul n'entend, et à l'instant même le ministre de Dieu, la mort, a saisi sa victime.

Quelle leçon pour nous ! et qu'il nous est facile d'apprendre de la mort à pratiquer avec mérite et par amour ce que, bon gré, mal gré, nous devons subir un jour ! Quoi ! je resterais attachée

à la terre, aux créatures, à moi-même, à ma propre volonté, à tout ce qui passe, quand j'ai sous les yeux cette mort qui doit tout engloutir? Ah! plutôt, j'apprendrai d'elle à fixer mon esprit sur les vertus de l'état religieux qui sont toutes des symboles, des annonces des commencements de la mort, et je bénirai Dieu de m'avoir appelée maintenant à mourir chaque jour librement, par mes saints vœux, pour me donner à ma dernière heure la joie de n'avoir, en mourant, plus rien à quitter.

La pensée de la mort n'entretient pas seulement l'âme religieuse des saintes obligations de son état, elle lui rend encore merveilleusement facile l'exercice de la présence de Dieu : là encore elle est une lumière que, selon l'Evangile, elle seule peut donner.

Voyez, dans les paroles du divin Maître que nous a transmises le livre inspiré, l'idée qne nous devons nous faire de la vie humaine.

La vie humaine nous est représentée comme un temps destiné à accomplir un travail, à satisfaire à une tâche, bientôt terminée, dont il faudra rendre compte, à une heure imprévue du jour ou de la nuit. Tantôt c'est le père de famille qui amène des ouvriers travailler à sa vigne, leur promettant le salaire à la fin du jour. Tantôt c'est le maître qui confie des talents à ses serviteurs, avec

mission de les faire valoir, chacun selon sa capacité, et qui leur demandera, à un jour donné, compte du zèle qu'ils auront mis à les faire fructifier. Ailleurs ce sont des vierges qui attendent l'arrivée de l'époux et de l'épouse ; elles doivent tenir leurs lampes prêtes, pour l'heure inconnue où l'époux et l'épouse doivent venir.

Travailler à la vigne, comme un mercenaire, de manière à mériter le salaire ; faire valoir les talents, veiller comme les vierges, en attendant le retour du maître ou de l'époux qui doit nous récompenser s'il nous trouve fidèles, nous faire asseoir avec lui dans la salle du festin ou des noces, nous faire entrer dans son royaume, pour y régner avec lui, que sont toutes ces images, sinon le symbolisme transparent, lumineux, de la vie présente et de son terme selon le plan divin ? Mais comment le serviteur, l'ouvrier de la vigne ; comment la vierge pourront-ils répondre sûrement à la volonté de celui de qui ils attendent le salaire, si, dans leur travail, ils n'ont pas l'œil constamment fixé sur ce moment prochain, mais dont la minute précise est aussi incertaine que son arrivée est infaillible et dont dépend toute leur destinée ? Notre-Seigneur insiste, revient à chaque instant sur cette incertitude où il nous laisse, et sur la nécessité pour le fidèle de n'être pas surpris : « *Soyez toujours prêts, car je viendrai comme un voleur*,

*au moment où vous vous y attendrez le moins. Est-ce au milieu de la nuit? Est-ce au chant du coq? Est-ce à la seconde ou à la quatrième veille* » qu'il doit venir? Nul ne le sait d'avance, mais il viendra : d'où la nécessité de ne pas rester un seul instant sans se tenir les reins ceints comme pour le voyage, et le flambeau à la main pour éclairer notre route. Vous voyez donc que ces deux idées, celle du maître qui m'attend pour me récompenser, celle du moment imprévu de sa visite ou de la mort, sont deux pensées qui se tiennent, qui sont inséparables. Penser à la mort, c'est penser au divin maître ; réciproquement penser à l'époux de nos âmes, à celui qui doit les couronner et les rendre heureuses à jamais, c'est penser à ce moment qu'il a choisi, qu'il a marqué de toute éternité, mais dans un secret inviolable, pour se donner à nous.

La pensée de la mort est encore notre meilleure lumière, parce que, mieux que toutes les autres, elle nous établit dans l'esprit de la foi, cet esprit qui est l'âme, la force, le tout de la vie religieuse. Car en quoi consiste cet esprit de foi? Il consiste en trois choses: à avoir toujours un motif surnaturel dans nos actions, à les faire d'une manière surnaturelle, à n'en vouloir d'autres récompenses que des récompenses surnaturelles.

Si un homme du monde avait à apprécier nos

actions, il ne manquerait pas de se persuader que, comme les siennes, elles ont un motif tout humain. L'homme de la nature agit pour son plaisir, pour la gloire, pour le gain. L'intérêt, la vanité, la sympathie ou l'antipathie, voilà l'ensemble des mobiles qui le font agir, il n'en connaît guère d'autres; il s'élève rarement au-dessus, et rarement au delà; on peut même assurer que la pensée du devoir pur lui est habituellement étrangère. Le vrai chrétien, le religieux n'agit que par ordre de Dieu, pour plaire à Dieu. Sa raison déterminante est toujours celle-là. Plaisir, sympathie, intérêt, tout cela n'entre que secondairement en ligne de compte; tout cela, quand la gloire de Dieu l'exige, est foulé aux pieds.

De même vous croyez, homme du monde, que je compte, pour réussir, sur ma raison, sur mes talents naturels, sur les secours humains? Non, tout cela n'est qu'au second rang; dans toutes mes œuvres je ne compte que sur Dieu, sur sa grâce, sur les mérites de Jésus-Christ, sur l'assistance de la Vierge et des Saints: c'est à eux que je remets la direction comme la garde de toutes les puissances de mon âme, de toutes mes facultés naturelles; c'est à Dieu seul que s'adresse ma reconnaissance, si un heureux succès couronne mes efforts.

Et quel est le but où je tends? Homme du monde, qui ne voyez jamais que le but prochain, vous croyez que je n'ai eu en vue que le succès de telle entreprise, que l'estime, ou l'affection, ou la confiance de celui-ci ou de celle-là. Ah! que vous vous trompez! En réalité, je ne veux aucune récompense humaine; mes désirs, mes vœux sont au delà; le seul succès que j'ambitionne, c'est de plaire à Dieu, et, au jour marqué, de jouir de Dieu.

Voilà l'esprit de foi, voilà la vie de la foi. Or je vous le demande, mes Sœurs, qui s'établit solidement dans l'esprit de la foi, qui vit de la foi si ce n'est celui que la pensée de la mort a familiarisé avec ce moment où les ombres de la foi deviennent lumière, où, sur les ruines de tout ce qui passe, les promesses de Dieu seront confirmées pour l'éternité, où plus rien d'humain ne subsistera, que ce qui aura été fait sous l'action de la grâce de Dieu et pour la gloire de Dieu? Qu'il est fort contre les séductions de tout ce qui est terrestre, de tout ce qui est du temps, l'homme qui, assis par la pensée sur la pierre de son tombeau, regarde de là tout ce qui passe dans le torrent de la vie présente: bonheur et malheur, flatterie et menace, plaisir et peine! Rien ne l'ébranle, rien ne l'abat, il vit dans un monde supérieur, dans le monde des réalités surnaturelles

où l'a établi la pensée fixe, la méditation habituelle de l'inévitable mort.

Voilà, mes Sœurs, comment la pensée de la mort est pour l'âme religieuse la meilleure lumière ; il me sera facile maintenant de vous faire voir comment elle est sa meilleure consolation.

## II

Le pécheur qui jouit de la vie présente la trouve trop courte. « Insensé ! dit saint Bernard : à celui dont l'âme est toujours dans la mort, il serait avantageux que la mort du corps ne se fît pas attendre, et ce qui lui serait plus avantageux encore, ce serait de n'être jamais né ! Mais pour nous qui sommes dans toutes les angoisses du combat, ne devrions-nous pas plutôt trouver la vie trop longue? Oui, il te faut craindre la longueur de la vie, ô mon âme, de peur d'être accablée du poids de ta faiblesse, de peur que le désespoir ne te saissise à la vue de si longs et de si durs travaux (1). » Tel est en effet le sentiment des saints à la pensée de la mort : elle est l'heure de la délivrance, elle est le commencement du repos, elle est la fin de l'épreuve.

(1) Bern. Serm. 1, *de Diversis.*

Pour toute âme qui aime Jésus, et qui ne l'aime pas parmi vous, mes Sœurs ? la vie, si douce qu'elle puisse être, a toujours un côté douloureux. Ici-bas nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas Celui que nous aimons. Il demeure si caché, il passe si rapide, qu'à peine pouvons-nous croire à sa présence, à ses visites dans nos âmes. Mais surtout nous ne sommes point à lui comme nos cœurs le désirent. Mille tristes nécessités, sans parler de la misère de nos âmes, nous arrachent sans cesse à la douceur de son entretien, à la parfaite fidélité à son service. « Tant que nous sommes sur cette terre, écrivait saint Paul aux Corinthiens, nous sommes éloignés du Seigneur. » Et, ce qui passe tous les ennuis, le péché est toujours là qui peut nous séparer de lui ; il nous faut toujours opérer notre salut « avec crainte et tremblement ». Comment donc, avec le même saint Paul, ne pas s'écrier : « Qui me délivrera de ce corps de mort ?... » Qui me constituera dans cette heureuse incapacité du péché, qui est la plus enviable des prérogatives des âmes glorifiées ?

La vie présente, tout éclairée qu'elle soit des lumières de la foi, est cependant une vie de ténèbres. Que d'obscurités nous environnent ! Que d'énigmes pèsent sur nous ! Vienne la mort, alors notre nuit s'illumine ; « alors nous voyons Dieu face à face,

alors nous le connaissons, comme nous sommes connus de lui. » Alors ce sera la vraie vie ; mais une vie si complète que « nulle part, dit saint Augustin, la mort ne se rencontrera ni au-dessous ni au-dessus, ni au dedans, ni au dehors de nous (1). » En d'autres termes, la lumière sera entière, elle nous absorbera et nous pénétrera de toute part, il n'y aura plus place pour l'obscurité, ni au-dessus, ni au-dessous, ni au dedans, ni au dehors de nous. « Nous le verrons, dit saint Pierre, et sa vue nous fera tressaillir d'une joie inénarrable et glorifiée (2). » O la belle et radieuse lumière qui, sur les ruines du soleil de ce monde éteint pour nous, nous vient de ce soleil éternel, père de toute lumière, qui est Dieu même ! Qui ne s'écrierait, avec le saint martyr Ignace d'Antioche : « C'est une chose magnifique de se coucher en ce monde par la mort, pour se lever à l'éternelle lumière de la vision de Dieu ! »

La mort, c'est le moment de la récompense. Ici-bas l'amour souffre, il faut qu'il souffre, c'est la loi, il ne peut se témoigner que par la souffrance. Souffrir pour ce qu'on aime, c'est le plus vrai bonheur de l'amour. Mais au delà du passage étroit de la mort il en est tout autrement. Là

(1) Aug. Serm. 299, n° 9.
(2) I. Petr. I, 8.

l'amour jouit et la souffrance a disparu pour jamais. Le langage de l'amour n'est plus qu'une action de grâces éternelle : « *Réjouissez-vous, mon petit troupeau*, dit Notre-Seigneur, *car il a plu au Pere céleste de vous donner son royaume. Bon serviteur*, dit-il encore, *entre dans la joie de ton Seigneur. Venez, les bénis de mon père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde* ». Et à vous, mes Sœurs, en ce moment suprême, la sainte liturgie adresse cette parole que vous récitez souvent dans l'office des Vierges : « Venez, épouses du Christ, venez recevoir la couronne qui vous a été préparée de toute éternité. »

Et, en effet, qui mieux que l'âme religieuse doit avoir la sainte confiance qu'elle a été choisie pour les récompenses éternelles ? C'est saint Bernard qui le disait à ses enfants : « L'état religieux donne l'assurance morale du salut ; car on y vit plus saintement, on se relève plus promptement, on y meurt avec plus de confiance. » Et encore : « Il y a peu de probabilité pour que celui qui meurt dans une cellule ne soit pas sauvé, attendu qu'il est difficile à celui qui n'est pas prédestiné d'y rester jusqu'à la mort. » Saint Thomas ne craint pas d'assurer que la profession religieuse équivaut à un second baptême. Et c'est ainsi que tous les saints docteurs font écho à la parole

solennelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en introduisant sur la terre la vie parfaite des conseils évangéliques, a promis à quiconque renoncerait à tout pour son amour « la vie éternelle ».

Je vous le demande, mes Sœurs, envisagée dans cet esprit de foi, comment la seule pensée de la mort n'apporterait-elle pas à l'âme religieuse un encouragement sans pareil, une suprême consolation ? Avec quelle joie, avec quelle sécurité ne se redit-elle point la parole de saint Paul : « *Le moment court et léger de nos tribulations opère en nous le poids éternel d'une incomparable gloire* » !

Enfin la mort, c'est l'union consommée avec Jésus-Christ. Quelle pensée peut davantage faire tressaillir le cœur d'une épouse que celle d'une union parfaite avec son bien-aimé ? Que désire-t-elle, au ciel et sur la terre, sinon d'être enfin toute à lui et lui tout à elle, sans aucune séparation, sans aucun milieu, sans intervalle ? « Plût au ciel, dit l'épouse du Cantique, que je le rencontre seul, afin de lui donner sans obstacle tous les témoignages de mon amour ! » Or c'est la mort seule qui lui procure ce bonheur, c'est la mort seule qui donne, parfaitement et pour toujours, à l'âme qui aime la jouissance de son bien-aimé. C'est elle qui l'unira si complètement à lui qu'ils n'auront plus qu'une même demeure, une même vie ; c'est

par elle que s'accompliront, dans leur plénitude triomphante, ces paroles mystérieuses de saint Paul : « *Dieu sera tout en tous... celui qui adhère à Dieu est un seul esprit avec lui... Ce n'est plus moi qui vit, c'est lui qui vit en moi* (1) ».

La mort, c'est l'accomplissement de notre fin dernière, l'union avec Dieu ; c'est le commencement de la vie éternelle, la fin de l'exil, l'entrée dans la Béatitude. « C'est, comme le disait un grand évêque (2), c'est le retour de l'enfant prodigue à la maison paternelle, pour des vacances qui ne finiront pas. » C'est l'accomplissement de tout désir du cœur, c'est l'heureux terme de notre perfection en Dieu, c'est le sceau qui imprime en nous la divine ressemblance, c'est l'achèvement de cet édifice spirituel qui fait de nous la demeure de Dieu ; c'est le moment où se recueillent les fruits de l'éternité, où nous jouirons de nos travaux accomplis pour la plus grande gloire de Dieu, les seuls qui doivent subsister.

C'est la vue, ou plutôt la méditation habituelle de ces béatitudes de la mort, qui a provoqué chez tant d'âmes d'élite, chez tant de saints, le désir de leur propre destruction, les aspirations véhémen-

(1) Col. III, 11 ; I Cor. VIII, 17 ; Gal., 20.
(2) Wiseman.

tes vers ce terme qui effraie tant la nature. Un penseur délicat, à qui un instinct secret révélait peut-être d'avance sa fin prématurée, écrivait pour lui-même, à propos de la mort, ces lignes si touchantes et si profondes :

« La paix est ce qui nous manque le plus ici-bas. Et songer que la mort est ce moment qui nous donne la paix, cette mort si redoutée ! Rassemblez la quintessence de tout ce qu'il peut y avoir de plus doux ici-bas, cela n'approche pas de la douceur qui nous attend, et c'est une réalité ! Tressaillements, joie ! A-t-on pensé à la félicité de posséder éternellement un objet sans tache, sans faiblesse, sans défaillance, qui satisfait à la fois tous les besoins du cœur et tous ceux de l'esprit, et de jouir de son amour sans trouble, sans changement, sans fin, sans passé? »

Et il ajoutait, en manière de conclusion : « Que le jour tarde à paraître !... La pensée de la mort est si simple et si facile. Elle n'a rien de pénible et d'affligeant. Pourquoi la plupart s'éloignent-ils avec une sorte de crainte superstitieuse ? N'est-elle pas le jour de fête, où se révèlent toutes les beautés entrevues (1) » ?

Qui a mieux compris ces béatitudes de la mort que cette jeune mourante qui, de son

(1) Alf. Tonnellé, *Fragments*, 214-219.

lit de douleur, disait à ceux qui assistaient à ses dernières souffrances : « La Mort?... mais il n'y a pas de mort ! Voyez : je sens, je prie, j'aime, je comprends : c'est ma vie d'à présent qui durera jusqu'à son terme ; puis cette vie changera, elle deviendra meilleure, mais elle ne s'interrompra pas. Moi qui suis là, je sentirai, je prierai, j'aimerai, je comprendrai toujours : c'est bien un changement dans la vie, ce n'est pas l'interruption de la vie. Où donc est la mort (1) ? »

Si, en réalité, il n'y a pas de mort pour le chrétien fidèle, à plus forte raison n'y en a-t-il pas pour la religieuse. N'est-ce pas ce que l'Eglise nous fait entendre quand elle appelle le jour de la mort des saints : *Natalitia* ou *dormitio :* jour de naissance, jour du sommeil? Ce que la mort enlève, en effet, à la vie, ce n'est pas ce qui fait l'essence de la vie, ce sont les accidents qui l'accompagnent : le travail, la fatigue, les angoisses et les craintes ; ce n'est pas ce qui en est le fonds et la raison d'être, savoir : l'intelligence et l'amour. Ne nous étonnons donc pas de voir les saints donner à la mort le nom de vie, et à notre vie périssable, imparfaite, défaillante, le nom de mort. Saint Jean de la Croix, cet homme céleste, votre second fondateur, après sainte Thérèse, ou plutôt avec

(1) *Vie d'Adélaïde Capece Minutolo*, par Mme Craven, p. 22.

elle, en parlant des deux sortes de vie qui sont le partage du chrétien, ne nomme même pas cette vie matérielle. Pour lui, elle n'existe pas. « Il y a deux vies, dit-il, l'une qui est la vision béatifique dans la gloire, l'autre qui est l'union d'amour en cette vie. » Or, à qui les pensées des saints seront-elles familières, si ce n'est à vous, mes Sœurs? Qui enviera aux saints leurs désirs de la mort, si ce n'est vous? Un saint Ignace d'Antioche vole au martyre, avec ces paroles brûlantes : « C'est maintenant que je vais être disciple de Jésus-Christ! Oh! laissez-moi aller jouir de lui : il m'est avantageux de mourir. Viennent la croix, la dent des bêtes, la dislocation de mes os, que m'importe? pourvu que, par la mort, j'aille jouir de Dieu, je ne puis rien désirer de terrestre et de périssable : j'ai en moi l'eau vive qui me dit sans cesse : Cours au Père ! »

Le saint roi David exprimait déjà le même désir : « *Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu?* » Saint Paul, à son tour, s'écrie : « *Je désire être dégagé de tous mes liens pour être avec Jésus-Christ* ». Mais qui plus que votre séraphique Mère a senti l'amertume de l'exil et soupiré après les joies de la patrie? Toute sa vie intérieure se résume en ce chant célèbre : « Je me meurs du regret de ne « pouvoir mourir ! »

Ah! mes Sœurs, vous qui êtes ses filles, ne seriez-vous pas inexcusables si vous ne goûtiez mieux que personne ces hautes et fortifiantes pensées; si, malgré la crainte naturelle de la mort, qui peut aussi vous visiter à certaines heures, vous ne saviez dire avec saint Paul : « Tant que nous sommes dans ce corps périssable, nous sommes loin du Seigneur. Mais nous avons confiance, et nous aimons mieux être séparées de notre corps, pour être présentes devant le Seigneur (1) ! »

Que la pensée de la mort, qui est votre meilleure lumière, soit donc aussi votre meilleure consolation! Comme saint Martin, vous ne refuserez pas le travail, et vous porterez sans vous plaindre, aussi longtemps qu'il plaira au divin Maître, le poids du jour et de la chaleur; mais comme lui vous aspirerez à la patrie céleste, et tous les jours de votre vie, vous travaillerez à vous rendre dignes d'entendre avec joie sonner cette heure où l'ange de la mort viendra vous dire : « L'hiver est passé, la saison des pluies a disparu, voici que les fleurs apparaissent (2)... » Viens, épouse du Christ, viens recevoir ta couronne, préparée de toute éternité!

Ainsi soit-il.

(1) II Cor. v, 6-8.
(2) Cant. II, 11.

DEUXIÈME JOUR

# LE PÉCHE

DEUXIÈME JOUR

# LE PÉCHÉ

*Pro mensurâ peccati erit et plagarum modus.*

La mesure du péché sera la mesure du châtiment.

(Deutér. XXV, 2.)

Mes chères Sœurs, si le salut est le seul bien de l'homme, le péché, qui est le seul obstacle au salut, est le seul mal véritable de l'homme. On pourrait dire aussi en un sens qu'il est le seul mal de Dieu : car si Dieu, dans sa béatitude, était capable de souffrir, le péché de ses créatures serait pour lui la seule souffrance. Mais veuillez le remarquer, cette affirmation qui serait un paradoxe, appliquée à l'Être divin, est la plus poignante, la plus douloureuse des réalités, si nous l'appliquons au Fils de Dieu, au Verbe incarné, dans sa vie mortelle : toutes ses souffrances inénarrables, depuis sa naissance dans les humiliations de la crèche, jusqu'aux tor-

tures de la croix, ont eu une seule cause : le péché de l'homme.

Pour rendre donc à Dieu la gloire qui lui est due, comme pour opérer notre salut, une seule chose est nécessaire, indispensable au chrétien : fuir, combattre, détruire le péché. Or, pour déclarer au péché une guerre efficace, n'est-il pas avant tout nécessaire d'avoir du péché l'idée véritable, afin d'avoir pour lui la haine qu'il mérite ?

Que de choses ont été dites par les théologiens, et surtout par les saints, de la malice incompréhensible du péché ! Comme ces grandes âmes, éprises de la sainteté divine, ont été saisies d'horreur et d'effroi, à la vue de la distance presque infinie que le péché met entre Dieu et nous ! Aveuglement sans excuses, ingratitude sans nom, révolte digne de tous les châtiments, juste cause d'une mort éternelle, voilà le péché mortel ; et quant aux offenses que nous appelons légères et vénielles, les saints nous disent que, plutôt que d'y consentir de propos délibéré, quand même cette faute légère devrait avoir pour résultat le salut d'un monde, il vaudrait mieux choisir mille morts. Si cette proposition est vraie à l'égard de toute âme chrétienne, que dirons-nous de l'âme religieuse, vouée par état à la perfection ?

Entrons, mes Sœurs, aujourd'hui dans la pensée et dans les sentiments des saints, et pour cela

essayons de nous faire du péché une idée exacte, afin d'en accroître en nous l'horreur. Mais comment se donner cette idée? Le Prophète s'est écrié à juste raison : « *Domine, delicta quis intelligit* ? Seigneur, qui est capable de comprendre le péché ? » Qui en aura l'intelligence? A sa seule pensée, une sainte, Catherine de Gênes, tombait en défaillance, tant il lui inspirait d'effroi. Pour nous, à qui Dieu n'a pas donné ces vives lumières, efforçons-nous, du moins, de concevoir la laideur et la malice du péché, en en méditant les conséquences telles que la foi, telles que la vue même de ce monde, où triomphe le péché, peuvent vous les faire connaître.

## I

Si les hommes étaient capables de rentrer en eux-mêmes, suivant l'avis du Prophète : « *Redite prævaricatores ad cor :* Pécheurs, rentrez en vous-mêmes », le spectacle seul de ce monde suffirait à les convaincre de la malice du péché.

Des maux innombrables couvrent la terre, et il n'est pas besoin de recourir à l'enseignement des saints livres et à l'histoire sacrée pour re-

connaître que le péché est la cause prochaine ou indirecte du plus grand nombre. « Vous jugerez l'arbre à ses fruits », a dit la Vérité même. Que penser de l'arbre, si les fruits sont si vénéneux? Que penser de la source, si les ruisseaux sont si fétides? Quel doit être le rejeton d'une génération si monstrueuse et si fatale?

Regardez les nations, puis les individus; et suivez le péché à la trace des calamités qu'il produit.

S'agit-il des peuples? Que de guerres sanglantes, que de tyrannies, que de violations de tous les droits divins et humains remontent, dans leur source, à l'orgueil, à la cupidité, à l'amour des plaisirs criminels? N'est-ce pas un lieu commun de l'histoire que la chute des empires coïncidant toujours avec les grands vices, avec l'apogée de la mollesse et de la volupté? C'est quand le monde romain ressent déjà la décomposition qui vient du vice, que les barbares s'élancent pour dévorer cette race dégénérée, devenue incapable de se défendre. Ainsi s'écroulent toutes les dominations les mieux assises et les plus florissantes. La corruption des mœurs, qui naît de la prospérité temporelle les mine en dessous et les fait tomber les unes sur les autres; les vainqueurs prennent, bientôt après leur victoire, les vices des vaincus, et préparent ainsi leur propre décadence.

Mais que cette démonstration est plus saisissante encore quand, au lieu de s'adresser à des multitudes, on interroge chaque individu en particulier, quand surtout on rentre dans sa propre conscience et qu'on cherche la cause de la plupart des maux dont on se plaint si amèrement, et dont trop souvent on accuse la Providence de Dieu ! Je m'adresse donc à chacun de ceux qui ici-bas gémissent sous le poids de quelque souffrance, — c'est s'adresser à tout le monde, — et je pose ainsi la question : Si, des causes qui vous font gémir, vous retranchiez toutes celles qui ont leur racine dans vos péchés : orgueil, paresse, sensualité, colère, de combien votre fardeau ne serait-il pas allégé ? Les saints aussi ont leurs souffrances, puisque la souffrance, née du premier péché, est la loi de ce monde ; mais comme leurs peines sont légères, comparées à celles qui, chez l'homme pécheur, sont la suite et le châtiment de ses caprices ! Ils les supportent avec joie, non seulement comme la juste expiation de leurs fautes personnelles, que leur humilité leur fait voir toujours dignes de toute la colère de Dieu, mais aussi ils y voient des épreuves salutaires, des moyens de perfection, des effets privilégiés de la grâce divine. Qu'il en est autrement du pécheur ! Tant qu'il persévère dans le mal, rien n'adoucit ses souffrances. Elles crois-

sent, au contraire, avec les passions qui les causent ; car il est écrit : « *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur :* L'homme est puni par où il a péché » ; et ce n'est que lorsque ses yeux seront dessillés, que le repentir viendra adoucir les larmes cuisantes, fatale conséquence du péché.

On peut donc le dire, et cela est vrai dans une large, dans une effrayante mesure, les maux qui dévorent l'humanité, les souffrances particulières de chaque homme ont leur raison dans le péché : les souffrances de l'humanité, c'est l'histoire du péché écrite par lui-même.

## II

Mais sortons de ce monde. Le monde présent en effet, quoiqu'il s'appelle avec raison « une vallée de larmes », n'est pas suffisant pour nous montrer tout le mal du péché ; cherchons donc, en dehors du monde et au delà, les fruits de cette racine empoisonnée.

Qu'est-ce que le Purgatoire, cette région intermédiaire que la foi nous révèle entre la terre et le ciel, la terre dont les péchés l'ont créée, le ciel dans lequel elle finira par se perdre un jour ? Le Purgatoire, c'est le lieu où des âmes infiniment chères à Dieu, enrichies de sa grâce et destinées

à la gloire éternelle, achèvent d'expier les restes des péchés dont elles ont obtenu le pardon sur la terre, ou de péchés non expiés, mais dont aucun ne mérite la peine éternelle. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire, ô mon Dieu, qu'entre vous et l'âme où se voit encore la plus légère trace du péché, il y a comme un abîme infranchissable, une incompatibilité absolue. « Rien de souillé, dit l'Apocalypse, n'entrera dans le royaume des cieux. » De là le Purgatoire dont les flammes sont allumées et brûlent jusqu'au jour du jugement, non pour des âmes ennemies de Dieu, révoltées contre lui, mais pour des âmes qui détestent leurs péchés, qui reconnaissent la bonté de Dieu qui les a sauvées, qui mêlent aux soupirs que leur arrachent des souffrances dont la terre n'a aucune idée, les effusions de l'action de grâce et les cantiques de l'espérance. Dans le nombre se trouvent des âmes dont la vie terrestre a été généreuse, héroïque, remplie de mérite, que dis-je ? (car il est permis de le croire), des âmes qui recevront un jour l'honneur des autels !

Ah ! celui-là aurait-il une idée assez grande de la malice du péché, qui n'aura pas médité sur le Purgatoire ? Ce qui a créé le Purgatoire, ce qui en a allumé et ce qui en entretient la flamme, ce qui maintient un voile épais entre ces âmes saintes et la vision béatifique désirée par elles, avec une

inexprimable ardeur, c'est un péché pardonné, un péché qui n'existe plus, dont l'offense a depuis longtemps disparu ; qui a été suivi peut-être d'un flot de grâces abondantes et d'une multitude de vertus , mais dont l'expiation terrestre n'a pas été suffisante. Ce qui a créé le Purgatoire pour cette âme sainte, c'est ce péché véniel oublié dont elle n'a point demandé le pardon et qui reste encore comme une ombre obscure, invisible à des yeux mortels, mais visible à Dieu seul, sur un fond étincelant de lumière.

Or le péché véniel, oserai-je le dire, c'est le péché habituel, favori des personnes de piété, des religieuses, des prêtres. On se dit : Ce n'est rien : une légère sensualité, une petite satisfaction d'amour-propre, un mot d'aigreur, une petite jalousie, une négligence aperçue... Ah! descendez dans les flammes du Purgatoire, où vous avez bien non pas la crainte, mais l'espérance de descendre un jour ; regardez, contemplez ce péché véniel dans sa conséquence. Cette privation de la vision béatifique qui arrache des larmes, ce désir dévorant qui consume, cette flamme dont l'intensité décroît sans cesse, mais cependant se fait toujours sentir, c'est le péché véniel qui en est cause! Mesurez la distance comme infinie que ce péché, jugé par vous si léger, établit entre Dieu et sa créature bien-aimée !

Isaïe a vu dans le ciel les séraphins se voilant la face devant le trône de Dieu; il a entendu leur sublime cantique : « *Saint, Saint, Saint, trois fois Saint, le Seigneur, le Dieu des armées* ». Ce cantique des séraphins, ne semble-t-il pas que les flammes du Purgatoire le répètent et le font entendre à leur manière : « Non, semblent-elles nous dire, rien de souillé, pas même un atome, ne saurait entrer dans le royaume de Dieu, parce que Saint, Saint, Saint, trois fois Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! »

Le Purgatoire, c'est l'histoire du péché, écrite par la main de la sainteté divine.

C'est ce que sentent intimement les âmes du Purgatoire. Une si rigoureuse justice leur paraît légitime, ou plutôt impérieusement nécessaire, et rien n'est plus fondé que la doctrine de sainte Catherine de Gênes, lorsqu'elle nous dit qu'au moment de la mort les âmes en grâce, mais encore marquées de la trace du péché (et combien en sont exemptes ?), vont d'elles-mêmes se précipiter dans les flammes du Purgatoire, à la place que leur assignent la nature et le degré de leur souillure, et qu'il serait mille fois plus insupportable à l'âme non encore purifiée de demeurer dans le Ciel avec la moindre tache, que d'être reléguée dans le plus profond des abîmes du Purgatoire. C'est dans le même sen-

timent que la sainte disait que si on lui proposait le plus léger péché à commettre, pour éviter une mer de feu, elle n'hésiterait pas à préférer à la moindre souillure l'océan de flammes.

## III

Y a-t-il donc, dans les conséquences du péché, quelque chose de plus horrible que le Purgatoire? Oui, c'est l'enfer.

Eh ! quoi ! nous sommes au Carmel et nous parlons de l'enfer ! Est-ce donc que, pour avoir horreur du péché, l'amour ne vous suffit pas, mes chères Sœurs ? Ah ! sans doute penser le contraire serait vous faire une gratuite injure. Et pourtant, écoutez ce que dit votre sainte Mère :

« Durant ce pèlerinage, celui qui est plus élevé est celui qui doit le plus craindre et le moins se confier en lui-même. Il se lève des jours où ceux mêmes qui ont fait au Seigneur un don absolu de leur volonté et qui, plutôt que de commettre une imperfection, se laisseraient torturer et subiraient mille morts, ont besoin de prendre en main les premières armes de l'oraison. Les tentations, les persécutions se déchaînent alors avec une effroyable violence ; ils doivent, eux aussi, pour

échapper au péril d'offenser Dieu, se faire un rempart des grandes vérités de la foi, en considérant d'une vue attentive que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer (1). »

Oui, croyons-en notre sainte Mère, et sachons nous arrêter sur cette vérité, plus propre qu'aucune autre à nous faire connaître la malice et la laideur du péché.

Il y a un enfer, c'est-à-dire une séparation éternelle, absolue, irréductible de Dieu, de la justice absolue, de la sainteté, de la beauté, de la béatitude, de l'amour.

Un Dieu est mort pour nous sauver ; il y a un lieu où se voit le renversement absolu du dessein de Dieu sur nos âmes, où le Dieu bon par essence ne se laisse jamais toucher de pitié, où des âmes créées pour l'aimer et le contempler éternellement le haïssent sans fin, et brûlées, consumées du besoin et du désir de le voir, ne le verront jamais !

Nous avons été créés pour la lumière et pour la joie : or voici, au lieu de la lumière, un entassement de ténèbres ; au lieu du plein jour, la nuit confirmée pour jamais ; au lieu de la joie, un abîme insondable de souffrances et d'horreurs !

(1) Œuvres, t. I, p. 87-88.

Cela est de foi : « Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges (1) ! »

Mais qui a fait l'enfer? C'est le péché. Pourquoi l'enfer est-il horrible à considérer? Est-ce à cause des supplices qui s'y endurent, à cause de la flamme, à cause des pleurs et des grincements de dents, à cause du ver rongeur ? Non, en réalité, mais bien plutôt à cause du péché qui s'y montre dans toute sa laideur, et qui seul explique et justifie ces tourments. L'enfer est le péché mortel immobilisé, indélébile, et se montrant tel qu'il est, dans toute son horreur. Ici-bas nous nous trompons constamment sur le bien et le mal ; nous prenons le mal, c'est-à-dire le plaisir défendu, pour le bonheur ; et nous prenons la souffrance, envoyée de Dieu, pour le malheur. Dans l'autre vie, toutes ces illusions ont disparu. Le péché produit son fruit légitime, la douleur. « L'enfer est dans le vrai, et nous, nous sommes dans le faux. Nous mentons à nous-mêmes, nous mentons aux autres, en pensant que le bonheur est dans l'imperfection, en l'y cherchant. Dieu n'a rien changé à l'âme du réprouvé pour la faire souffrir, il ne lui a laissé que son péché, et c'est là son mal, son tourment ; son péché, c'est son enfer (2) ! » Ici-bas on peut

(1) Matth. XXV, 41.
(2) P. de Ravignan, *Retr. au Carm.*, p. 56.

dire que le péché mortel est en nous comme une puissance liée, enchaînée, en ce sens qu'il ne produit pas encore toutes les conséquences qu'exige la justice absolue ; c'est comme un fleuve arrêté dans sa source et qui ne va pas se perdre dans son lit naturel : à la mort, le fleuve, dont la miséricorde suprême n'arrête plus le cours, suit sa pente, et il va tomber et s'engloutir dans le gouffre définitif creusé par lui et pour lui. Ce gouffre, c'est l'enfer.

L'enfer, c'est l'histoire du péché écrite par la main de la justice divine.

## IV

Mais, grâce à Dieu, sans descendre jusqu'à l'abîme qui ne rendra jamais ceux qu'il possède, nous pouvons dès ce monde contempler un des fruits du péché, destiné par Dieu même à nous en faire concevoir toute l'horreur. Oui, ici-bas Dieu lui-même a parlé un langage de la plus saisissante éloquence, pour nous faire entendre toute la malice du péché. Qu'est-ce que le Calvaire et ses douleurs, si ce n'est un discours plus émouvant que tous les éclairs et toutes les foudres du Sinaï ? Et qui n'en comprend le sens ? Passez en revue,

comptez toutes les douleurs de l'Homme-Dieu, toutes les amertumes, toutes les angoisses de son âme, depuis l'instant où se présente à lui le spectacle des supplices qu'il venait endurer sur la croix, c'est-à-dire depuis le premier instant où la nature humaine s'unit en lui à l'essence divine ; pesez, mesurez toutes les douleurs de son corps, depuis ces gouttes de sang dont il arrose le jardin des Oliviers, jusqu'aux torrents qui en jaillissent de ses épaules sous le fouet du bourreau, de ses pieds et de ses mains cloués sur la croix. Entrez dans le secret le plus intime de son cœur ; énumérez, si vous le pouvez, les battements innombrables qu'y soulève l'horreur de tous les crimes du monde qu'il vient expier. A toutes ces douleurs sans nom et presque sans mesure il n'y a qu'une seule explication à donner, une seule raison les justifie : le péché ; le péché seul fait contrepoids à tant de supplices divers. Il est vrai, c'est un point de foi, tout est volontaire dans ces douleurs. Notre-Seigneur aurait pu réparer tous nos crimes, et ceux de tous les mondes réunis, avec une seule goutte de son sang précieux. Mais non, il a voulu l'excès, la surabondante énormité du supplice, oserai-je dire. Pourquoi ? si ce n'est pour nous donner une plus grande idée et par suite une horreur plus grande du péché : en sorte qu'au jugement de Dieu, il n'a fallu pas moins que le sang d'un Dieu,

non pas tant pour réparer la faute faite à Dieu, que pour nous en faire concevoir toute la malice et nous en faire mesurer toute la profondeur. Jugez donc, avec tous les saints, la grandeur du mal par la grandeur du remède souverain qui l'efface!

Le Calvaire, c'est l'histoire du péché écrite par la main de la miséricorde divine.

## V

Je pensais m'arrêter là, mes Sœurs; j'en ai dit assez pour que, suivant mon dessein, je vous aie fait juger de la malice du péché par ses conséquences. Je veux cependant ajouter une dernière considération, propre à vous faire encore mieux concevoir la malice non plus du péché, en général, mais du péché de ces âmes qui ont été prévenues de Dieu par des grâces particulières, spécialement par celle de la vocation religieuse. Le trait le plus lamentable, sans contredit, de la Passion de Notre-Seigneur nous en a fourni l'occasion. Regardez, parmi les personnages dont Notre-Seigneur a le plus à souffrir dans sa Passion, celui qui vous inspire le plus d'horreur : vous l'avez nommé d'avance, c'est Judas ; son âme perverse est le lieu du monde où le péché

se montre dans sa réalité la plus noire. Pourquoi? Parce que Judas est apôtre, prêtre, religieux : apôtre, Notre-Seigneur l'a choisi, par une faveur insigne, pour aller annoncer sa doctrine à toute la terre et propager la gloire de son nom ; prêtre, il en a reçu comme les autres, à la sainte cène, le caractère indélébile ; religieux enfin : n'est-il pas de ceux qui, sur l'appel du maître, ont tout quitté pour s'attacher à Jésus seul et l'avoir pour unique trésor sur la terre ? Orné de tous ces dons, enrichi de tous ces privilèges, comblé de toutes les faveurs, que dis-je, poursuivi, jusqu'au moment même de sa trahison, des tendresses miséricordieuses du Sauveur, Judas vend son maître et commet le plus grand des crimes, le déicide, et jusqu'à la fin des siècles il est là, figure sinistre, apparente à tous les yeux, personnification repoussante du degré d'opprobre le plus hideux où le péché puisse réduire une âme !

Mais pourquoi ce péché est-il le plus hideux de tous les péchés? Pourquoi ce pécheur est-il celui de tous qui inspire le plus de répugnance ? Parce que la profondeur de sa chute et la bassesse de son âme se mesurent à l'étendue des grâces dont il avait été comblé, des lumières qu'il avait reçues.

Aux simples Chrétiens, à ces pauvres gens du monde qui trop souvent n'ont de la reli-

gion que des notions imparfaites, s'applique singulièrement la prière de Notre-Seigneur sur la Croix : « *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font !* » Mais quand un prêtre, un religieux, une religieuse, vient à commettre un péché mortel, où se trouvera son excuse? Comment prétexter l'ignorance? Comment atténuer une telle faute? N'a-t-elle pas le caractère de la trahison, de la plus noire ingratitude? Après avoir reçu tant de grâces, refusées à d'autres, comment ces familiers du Sauveur Jésus peuvent-ils expliquer leur criminel oubli? C'est ce qui fait l'objet de cette surprise indignée, que le Prophète nous montre dans le cœur de Dieu même. « D'où vient cela, et comment se fait-il que mon bien-aimé, dans ma propre maison, se soit souillé de tant de crimes (1)? O cieux, écoutez, terre, prêtez l'oreille, des enfants que j'ai nourris moi-même, que j'ai élevés à tant d'honneur, ceux-là mêmes ont méprisé mon amour (2) ! »

Recueillons-nous, mes Sœurs, et que l'horreur du péché, réveillée en nous par le souvenir même des privilèges que l'état religieux nous a conférés, se traduise en nous par un redoublement

(1) Jérém. XI, 15.
(2) Is. I, 2.

d'amour pour Celui qui a voulu répandre tout son sang, pour effacer en nous jusqu'au dernier vestige du péché. Que le souvenir du Calvaire, que la pensée du Purgatoire, que celle de l'Enfer même nous soient autant de stimulants du divin amour !

O Jésus, ô amour crucifié pour l'amour des âmes, pour la gloire de votre Père, que je comprenne enfin tout ce que le péché vous a fait souffrir, et que je brûle de réparer autant qu'il est en moi ces outrages, et de consoler votre cœur ! Que j'aille souvent en esprit au Calvaire, pour y adoucir votre agonie par les désirs ardents de sainteté que votre sang, versé pour racheter mes péchés, a allumés dans mon âme !

Que je descende chaque jour dans les abîmes du Purgatoire, non seulement pour y apporter le concours d'une charité efficace aux habitants de ce séjour de la souffrance expiatrice, mais aussi pour y mieux comprendre les rigoureuses exigences de la sainteté divine !

Que l'Enfer même, en me présentant ses gouffres béants, m'excite à une prière toujours plus ardente pour la conversion des pécheurs, et qu'ainsi, ô Jésus ! j'apprenne tous les jours à ne haïr que le péché et à n'aimer que vous !

Ainsi soit-il !

## CONFÉRENCE SUR L'HUMEUR

« Je m'efforce de plaire en toutes choses à tout le monde, cherchant non ce qui m'est utile à moi-même, mais ce qui est utile au plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés (1). »

En parlant ainsi, l'apôtre saint Paul fait de lui-même le plus grand éloge : rien en effet ne peut mieux nous donner l'idée de sa charité parfaite pour Dieu et pour le prochain, que cette abnégation universelle, cet oubli complet de lui-même qui lui fait chercher uniquement ce qui est avantageux aux autres, et cela, en vue de leur salut. C'est le renoncement à tout ce qui est personnel, c'est l'abdication la plus parfaite de tout égoïsme. Or cette vertu, si étroitement recommandée par notre divin Maître, trouve en nous un obstacle formidable : je veux parler de ce qu'on appelle l'humeur propre de chacun. Suivre son humeur, c'est-à-dire se laisser dominer par elle,

(1) I Cor. x, 33.

c'est l'inclination de la nature. Que faut-il donc entendre, en réalité, par ce mot si commun, l'*humeur?* Quel moyen prendre pour s'en rendre maître, pour se rapprocher du modèle que nous présente l'apôtre ? C'est à ces questions si pratiques que je vais essayer de répondre dans cette conférence.

## I

Rien de varié comme la nature humaine en toutes ses parties : de même qu'il n'y a pas deux visages qui se ressemblent absolument, de même il n'y a pas deux âmes, deux esprits, qui soient parfaitement semblables. En ce point la nature morale ne diffère point de la nature physique. On a dit avec raison qu'il n'y a pas deux feuilles d'un même arbre qui soient exactement l'image l'une de l'autre : l'arbre humain présente de même une variété merveilleuse, dans la plus incontestable unité.

Et c'est ainsi que, parmi nous, chacun a son humeur : c'est-à-dire certaines propensions naturelles reçues en naissant, comme les traits du visage, que l'éducation, la raison, les circonstances peuvent modifier, redresser, améliorer, mais non

détruire entièrement. L'humeur, c'est comme le visage ou plutôt la physionomie de l'âme. Comme on dit d'une personne, pour la désigner, qu'elle a le visage rond, ovale, coloré, on dit, pour caractériser son âme, qu'elle a l'humeur gaie, facile, difficile, mélancolique, etc.

Qui pourrait dépeindre et dénombrer, avec toutes leurs nuances, l'innombrable multitude des humeurs particulières ? Autant vaudrait essayer de compter les reflets de la lumière; on trouverait plus facilement deux visages que deux esprits calqués l'un sur l'autre. Il n'est cependant pas interdit, il n'est même pas difficile de présenter certaines catégories principales, de faire comme une classification des humeurs, très utile pour le but que nous nous proposons.

Il y a d'abord deux classes bien tranchées d'humeurs, et cette division fort exacte vous fera sourire, tant elle est simple. La voici :

Les deux classes principales des humeurs sont les suivantes : la bonne et la mauvaise.

La bonne humeur a bien des nuances faciles à distinguer; mais il est plus facile encore, et il est plus important, de noter les caractères de la mauvaise : il y a l'humeur triste et chagrine, l'humeur jalouse, l'humeur emportée, violente ou rude, l'humeur fantasque, l'humeur dissimulée, susceptible, etc.

Si tous les hommes ou les femmes qui vivent ensemble avaient la même humeur, comme ils ont la même raison, la même foi, la même vocation, le problème de la vie de communauté serait assez facile à résoudre. Malheureusement il n'en est rien : quiconque met en présence deux esprits, fût-ce le frère et la sœur, le mari et la femme, le père et l'enfant, met en présence certains éléments qui, s'attirant par certains côtés, se repoussent par d'autres ; et si chacun de ces éléments suivait complètement et jusqu'au bout la force qui l'entraîne, la paix deviendrait bien vite impossible, et l'anarchie nécessaire. Supposez une famille où chacun se ferait une loi de n'écouter que son humeur en toutes choses, il est trop clair, sans qu'il soit nécessaire de le démontrer, que cette famille n'échappera pas à la malédiction prononcée par le Sauveur contre tout royaume divisé en lui-même, et succombera promptement sous les dissensions intestines.

Si cela est vrai d'une famille, dont la nature a formé les liens indissolubles, que sera-ce d'une communauté religieuse, dont le lien essentiel est uniquement la volonté libre des membres qui la composent, sous l'assistance de la grâce de Dieu ?

Il est donc indispensable aux personnes qui vivent en communauté qu'elles s'appliquent à dominer, à gouverner leur humeur particulière,

en vue de la paix commune qui est leur premier bien, de la charité chrétienne qui est leur inappréciable trésor, en vue du but qu'elles poursuivent, et qui ne peut s'atteindre que par l'unité et l'harmonie des efforts de toutes.

Mais qui ne comprend que gouverner, dominer son humeur propre, c'est travailler à la modifier, à la réformer, ou, pour parler la langue chrétienne, à la mortifier, c'est-à-dire à rendre comme mortes certaines de nos inclinations et, sinon à les déraciner, du moins à les empêcher de se manifester au dehors ? L'humeur c'est l'élément de la propre volonté, dont saint François de Sales disait à ses filles : « Chaque Sœur devrait laisser sa volonté propre hors la porte, pour n'avoir que celle de Dieu. Bienheureuse celle qui n'aurait d'autre volonté que celle de la communauté et qui en prendrait chaque jour dans la bourse commune, pour ce qui lui en ferait besoin (1). »

Ainsi la mortification de l'humeur et de la volonté propre, laquelle n'est le plus souvent que l'expression de l'humeur qui nous domine, c'est là un des sens du précepte si formel de Notre-Seigneur : « *Abnega temetipsum :* Reniez-vous vous-même ». Renoncez-vous, tenez vos pro-

(1) *Entretiens.*

pensions naturelles, vos inclinations, même les meilleures, comme non avenues; qu'elles ne soient jamais le seul ni le premier mobile de vos actions; qu'elles s'effacent toujours devant la charité, devant la règle, devant toute volonté de Dieu, de quelque manière qu'elle se manifeste, ou par l'exigence impérieuse d'un précepte formel, ou par une suave invitation de la grâce.

Sur ce point tout le monde est d'accord; il n'est personne qui ne convienne, surtout en regardant les autres, de l'excellence de ce principe : il ne faut pas se gouverner par son humeur, il faut savoir la mortifier, il faut faire abnégation de sa volonté propre, il faut se renoncer.

Dans la pratique, la chose est plus difficile et elle demande à être regardée de près.

D'abord il faut bien convenir que pour tous, sans exception, se vaincre soi-même est un travail ; personne ne remonte une pente ou ne s'y retient sans effort. Notre humeur propre, en tant qu'elle n'est trop souvent que l'expression de cet attrait funeste que nous tenons de notre premier père, et que l'Esprit-Saint dépeint en ces termes : « Les sens et la pensée du cœur de l'homme sont inclinés vers le mal depuis le jour de son adolescence (1) », notre humeur propre est un

(1) Gen. VIII, 21.

ennemi à combattre; et quand même elle n'est pas la résultante directe de notre corruption originelle, elle nous demande encore des efforts et des sacrifices, ne fût-ce que pour l'empêcher de dominer nos actions et de mettre la nature à la place de la grâce.

Il est vrai, cependant, que ce travail, imposé à tous, n'est pas le même pour tous. Le livre de l'*Imitation* le dit avec raison : « Tous n'ont pas autant à faire pour se vaincre et se mortifier ». Il ajoute pour la consolation des âmes en qui les passions sont plus violentes et suscitent plus de combats : « Le chrétien vraiment zélé, bien qu'il soit sujet à plus de passions, sera plus en état de faire du progrès qu'un autre dont les mœurs sont paisibles, mais qui a moins de ferveur pour la vertu (1) ». En effet, ces passions ardentes, tournées vers le bien, deviendront des forces.

Ainsi donc, dans cette lutte contre l'humeur propre, indispensable à tous, il y a toujours mérite pour tous, bien qu'inégal, et pour tous le succès est possible, dans la mesure nécessaire à la vertu, au salut, et aussi à la paix commune. Malheureusement on va souvent chercher bien loin des perfections imaginaires, des vertus impossibles que Dieu ne nous demande pas, on rêve des héroïs-

(1) *Imit.*, l. XXV, 4.

mes dont l'occasion vous sera toujours refusée, et l'on néglige cette lutte quotidienne, qui est le devoir et la condition première de la vie chrétienne et surtout religieuse, cette mortification de son humeur, de ses inclinations personnelles qu'il faut avant tout soumettre et réduire aux règles de la vérité, de l'obéissance et de la charité.

Il faut que ce travail soit bien nécessaire à toute âme qui cherche la perfection, pour que notre divin Maître, qui n'avait point de passions à vaincre, ait voulu nous en donner l'exemple. « Le Christ, dit saint Paul, ne s'est point complu en lui-même. » Qu'est-ce à dire ? si ce n'est qu'il n'a pas voulu prendre pour premier mobile de ses actes ses inclinations naturelles, encore qu'elles fussent toutes saintes, toutes justes et légitimes. Il a voulu être obéissant à une autre volonté que la sienne, et obéissant jusqu'à la mort de la Croix.

Cet exemple a été religieusement suivi par tous les saints. Saint Paul, qui lui-même savait si bien se faire tout à tous, se plaint d'être trop peu imité. « Tous, dit-il, cherchent leurs propres intérêts, suivent leurs propres idées, leur inclination naturelle, non les intérêts, les volontés de Jésus-Christ (1). » Et saint Pierre, parmi les ca-

(1) Phil. II, 2.

ractères des impies, signalait ceux-ci : « Ils méprisent l'autorité, ils sont pleins d'audace, ils se complaisent en eux-mêmes (1). » C'est-à-dire que leur goût particulier, leurs passions sont leur unique règle. Au contraire, se ranger au goût des autres, se plier aux volontés d'autrui, mais par-dessus tout de l'autorité qui a mission de commander, c'est le caractère propre des saints. Aucun d'eux ne s'est sanctifié autrement ; il a fallu travailler sur son humeur propre, la sacrifier, la réprimer, la transformer, lui donner tout au moins une direction toute surnaturelle. Je vous parlais hier des victoires héroïques que surent remporter sur eux-mêmes un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul.

Quelquefois l'humeur sur laquelle l'esprit de grâce travaille n'est point à extirper, mais seulement à diriger, à élever, à transfigurer. Saint François d'Assise, jeune homme, avait la passion du grandiose, de la générosité chevaleresque : en se donnant à Dieu et au prochain, jusqu'à la pauvreté la plus sublime que le monde ait vue, il ne change pas d'humeur, il reste toujours généreux jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à l'impossible, disons le mot, jusqu'à l'extravagance, et il réalise, sous une forme et à un degré inconnu jusqu'à

(1) II Petr. II, 14.

lui, ce que saint Paul avait énergiquement nommé « la folie de la croix ».

Quelle était l'inclination naturelle d'un saint Ignace, d'un saint François-Xavier ? C'est l'ambition, l'amour de la gloire, le goût de la lutte et du combat ; c'est, si l'on me permet cette expression, l'esprit de conquête. Eh bien, cette humeur ne change pas, chez ces nobles fondateurs de la Compagnie de Jésus. Mais la seule gloire qui leur semblera belle, quand la grâce aura transformé la nature, c'est la plus grande gloire de Dieu ; cette conquête à laquelle ils aspirent désormais, c'est la conquête des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ.

Mais que dirons-nous de votre séraphique Mère ? Une passion la dominait dans sa jeunesse ; c'était une noble passion qui, pour devenir sainte, n'avait qu'à changer d'objet : celle de l'honneur. Que l'honneur du monde est devenu petit à ses yeux, quand elle eût résolûment pris le chemin de la vie parfaite ! Mais qui dira que cette généreuse ardeur, qui se traduisait en elle par un mépris invincible pour tout ce qui est bas, vulgaire, intéressé, n'ait persisté dans son âme, quand elle est devenue la mère et le modèle de tant de filles dignes d'elle, la fondatrice héroïque de tant de monastères ?

Ainsi l'humeur personnelle domptée, réglée, transformée, voilà ce que je trouve toujours à la base de tous les genres de sainteté, voilà ce que paraît la condition essentielle, *sine quâ non*, de tout effort sérieux pour tendre à la perfection religieuse.

Mais quelles sont les vertus auxquelles nous conduira la mortification de notre humeur ? Ces vertus varient avec les différences de l'humeur qu'il s'agit de mortifier ; mais il est évident, *à priori*, que quiconque mortifie son humeur s'applique à acquérir la vertu qui lui convient le mieux et qui lui est le plus indispensable, parce que cette première vertu est nécessaire pour servir de base à l'acquisition de toutes les autres.

Avez-vous l'humeur emportée, violente ? Il est clair que la vertu que vous devez poursuivre avant tout, c'est la douceur.

Est-ce l'humeur triste et chagrine qui est la vôtre ? Efforcez-vous donc de devenir affable et gaie. L'humeur jalouse veut être combattue par mille petits sacrifices qui ont pour but la charité envers les personnes dont on est jaloux. L'humeur lente et paresseuse a besoin de s'imposer le fardeau d'un travail régulier et quotidien. Trop de dissipation naturelle appelle le recueillement volontaire et soutenu. Un esprit trop resserré en

lui-même a besoin de se faire violence, pour s'ouvrir et s'épancher, quand le besoin de l'âme ou la règle le prescrit.

En un mot, c'est notre passion dominante, laquelle est toujours le fond de notre humeur, qui nous indique la vertu principale à laquelle il faut tendre, et qui est le plus souvent la vertu contraire. Celle-là atteinte, toutes les autres deviendront faciles, et souvent même on les atteindra sans les chercher.

Cette mortification ou cette modification de notre humeur naturelle est-elle possible?

Sans aucun doute, puisqu'elle est nécessaire. Que de fois cependant on entend même des personnes religieuses prononcer cette parole, ou des paroles équivalentes : « Que voulez-vous? C'est ainsi que je suite faite, ou c'est ainsi que le bon Dieu m'a faite, je n'y puis rien changer! » Oh! qu'il est facile de confondre cette excuse trop facile de la lâcheté, de la paresse ou de l'amour-propre par les exemples, non pas seulement des saints, mais du monde lui-même! Que d'efforts ne fait on pas, dans le monde, par vanité, par intérêt, sous l'empire de quelque passion déréglée, pour mortifier et vaincre son humeur, pour triompher de sa volonté propre! Les relations de société, une position à ménager ou à conquérir, une résistance à vaincre, les exigen-

ces d'un mari, d'une famille, l'ambition la plus vulgaire, jusqu'aux soucis de la toilette, tout concourt pour que les personnes du monde les moins disposées à se gêner pour l'amour de Dieu vivent dans une gêne continuelle, dans une contrainte sans fin, dans une dépendance insupportable, dans une fatigue qui va quelquefois jusqu'à l'exaspération, jusqu'à la maladie ! Si des gens du monde étaient là pour m'entendre, ils me comprendraient sans peine. Mais quoi ! Ces efforts que le monde prodigue, dans des vues purement humaines, toujours frivoles, souvent coupables, nous refuserions de les faire pour Dieu, pour nous rapprocher du modèle divin, pour nous assurer la récompense éternelle ? Nous serions d'autant moins excusables que pour nous la mortification de l'humeur propre est singulièrement facilitée : en effet la Règle semble faite tout exprès pour nous rendre cette pratique de vertu aussi aisée qu'elle est nécessaire, et l'on pourrait dire qu'elle n'est pas autre chose que la science de mortifier l'humeur des particuliers, dans tout ce qui pourrait nuire à la vie commune.

Est-ce à dire cependant qu'il n'y ait rien de vrai dans l'axiôme si connu :

*Chassez le naturel, il revient au galop ?*

En d'autres termes, n'est-il pas rare et presque

impossible de trouver des personnes dont l'humeur naturelle se transforme, comme il est rare d'en voir dont la physionomie se métamorphose? Qu'un esprit lent et méthodique devienne leste et vif; qu'un caractère impressionnable devienne impassible et sec ; qu'un homme d'imagination devienne un homme de calcul ; qu'un cœur chaud et tendre devienne froid et dur ; qu'un mélancolique devienne enjoué, ce seraient là, en effet, de vrais miracles, et il faut bien s'attendre que tous les efforts de la vertu n'iront jamais jusqu'à ôter à chacun de nous ce premier fond qu'il a reçu de Dieu, qui compose sa physionomie particulière, et qui, en nous rendant différent de nos semblables, contribue à cette admirable variété dans l'unité, qui est essentielle à la beauté de l'œuvre divine. Aussi n'est-il pas question, quand nous parlons de mortifier notre humeur, d'abolir notre individualité, en effaçant le trait caractéristique de notre nature. N'a-t-on pas remarqué avec raison que, dans cette immense multitude de saints que l'église honore sur ses autels, il n'y en a pas deux qui se ressemblent tout à fait ? Tous, cependant, n'en doutez pas, ont mortifié leur humeur ; tout en conservant leur nature particulière, ils en ont réprimé les saillies dangereuses, corrigé les aspérités ; et loin *d'être asservis* en esclaves à cette nature, ils l'ont

assouplie, dirigée, élevée ; ils ont justifié, par leur exemple, le précepte du livre saint : « Tes appétits seront sous ta puissance, et tu auras à les dominer (1) ». C'est là ce qui nous est demandé, c'est là le travail que nous avons à faire et qui durera autant que notre vie, avec un succès non pas toujours entier, ce qui est difficile, mais toujours croissant peut-être, et à coup sûr toujours méritoire. Vous ne pouvez, dites-vous, extirper cette humeur jalouse ? Soit, mais vous pouvez la paralyser et l'empêcher de nuire ni à vous ni à personne. Cette humeur chagrine, qu'entretient en vous la maladie ou quelque peine intérieure, vous ne pouvez la déraciner tout à fait ? J'y consens. Mais que d'actes de vertu elle peut vous inspirer chaque jour par l'effort, que vous ferez pour la cacher, par les paroles aimables, douces, charitables, que vous saurez vous imposer à l'égard du prochain, par les intimes violences dont vous aurez à faire l'offrande à Dieu, dans le secret de votre cœur. Ne voyez-vous pas que votre humeur naturelle, ainsi traitée, cessera de vous être une occasion de péché, et vous deviendra, au contraire, une occasion de mérite continuel ? Vous connaissez, avec saint Paul et avec tous les maîtres de la vie spirituelle, particulièrement

(1) Gen. IV, 7. Sub te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius.

avec saint François de Sales, qui revient si souvent sur ce point, dans ses *Entretiens* avec ses religieuses, vous connaissez ces deux parties de l'âme qui sont en présence en chacun de nous : l'une, la supérieure, où résident la foi, la raison, la volonté ; l'autre, l'inférieure, qui est le siège des appétits, des passions, de l'humeur. La partie haute n'aura-t-elle la victoire qu'autant qu'elle sera devenue tout à fait paisible, et ne serons-nous agréables à Dieu qu'autant que notre raison maîtresse ne sentira plus rien ni des convoitises des sens, ni des saillies de l'amour-propre, ni des divagations de notre humeur ? Quelle erreur de le croire ! Quand même toutes nos passions seraient émues, tant que la partie supérieure où réside la raison n'a pas volontairement abdiqué, rien n'est perdu, rien n'est diminué en nous de la grâce divine. Que dis-je ! le combat lui-même nous est un titre de plus à la miséricorde d'en haut, puisqu'il est une nouvelle occasion de victoire, et ainsi, loin que nous devions nous décourager de la prolongation de ces luttes intestines, il faudrait encore bénir Dieu qui ne les permet si douloureuses, que pour avoir en nous plus de mérites à récompenser.

Notre humeur naturelle, passez-moi cette comparaison, c'est le cheval qui nous porte : or le meilleur cavalier n'est pas celui qui ne sait que

diriger une douce et facile monture, mais celui qui peut dompter et conduire un cheval fougueux, alors même qu'il tombe quelquefois.

Ainsi qu'aucun prétexte, qu'aucun découragement ne vienne jamais nous faire croire que la lutte contre notre humeur est impossible, superflue ou inutile. S'il y a à délibérer, c'est sur un point unique : quels sont les moyens à prendre pour conduire heureusement cette lutte contre les écarts de notre humeur naturelle.

Le premier et le principal, c'est de s'efforcer partout et toujours d'illuminer en nous et de faire prévaloir cette partie supérieure de l'âme, où réside l'entendement, qui doit régler l'homme dans toute sa conduite, et ne jamais céder l'empire à l'imagination et aux sens. L'entendement a deux flambeaux, la raison et la foi. La raison, sans laquelle il n'y a jamais eu aucune vraie sainteté ni aucune dévotion solide, la raison, ce reflet en nous de la nature divine, devrait suffire à elle seule pour régler notre humeur et supprimer ses caprices et ses injustices, si la concupiscence n'était là ; mais, en fait, elle ne suffit pas, elle n'a jamais suffi à personne. Aussi faut-il qu'elle recoure constamment à la foi avec ses vues, ses motifs, ses récompenses surnaturelles, pour se fortifier, s'éclairer et guider l'âme dans les obscurités de la lutte de chaque jour. Avec cette double lumière

nous verrons facilement que ce que conseille l'humeur est presque toujours contre la raison ou contre la foi, et qu'agir sous son impression, c'est presque toujours s'égarer.

Les autres moyens de vaincre notre humeur sont tous les moyens surnaturels dont la religion dispose. Quelle tristesse de voir des âmes pieuses recourir journellement à la confession, à la communion, à l'oraison, à la récitation du saint office, et en revenir toujours les mêmes, sans que ces communications si intimes avec Dieu aient en rien modifié les tendances fâcheuses de leur nature et les aspérités de leur caractère ! N'est-ce pas omettre un point essentiel dans les effusions de l'action de grâce, dans les élans de l'oraison, dans les supplications de la prière publique, que de ne pas se replier sur soi-même, pour étudier son âme, sous le regard et au contact de Dieu, afin d'en discerner jusqu'aux moindres taches, jusqu'aux plus imperceptibles imperfections ? Mais surtout que penser de ces confessions si multipliées, qui supposent autant d'examens de conscience et de fermes propos, si elles nous laissent toujours subsistantes, toujours dominantes, ces misères de notre humeur personnelle, dont tout le monde souffre autour de nous, et que seules nous ne savons pas apercevoir ?

Quelquefois ce qui nous manque pour triom-

pher, c'est moins de nous connaître, que de savoir nous faire connaître. Je m'explique : dans la lutte pénible qu'elles soutiennent pour se vaincre, certaines âmes, trop concentrées, trop timides, ce qui la plupart du temps signifie trop orgueilleuses, ne voudraient avoir que Dieu seul pour confident. Sans doute, c'est lui qui doit être le premier, le principal, le perpétuel confident de nos détresses ; c'est à lui avant tout qu'il faut dire avec le saint roi-prophète : « Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi ! » Mais ce n'est pas en vain que, d'après l'ordre établi de Dieu, nous avons tous ici-bas des guides, des conducteurs pour nos âmes, qui nous tiennent la place de Dieu. Nos supérieurs, nos directeurs, nos confesseurs sont investis d'une autorité divine qu'ils ont reçue, non pour eux, mais pour nous, et dont il faut savoir user pour nous soutenir dans la lutte de tous les jours. Ne le savons nous pas déjà par une expérience souvent répétée ? une tentation découverte est une tentation vaincue ; une douleur communiquée, non au premier venu, non, par mépris de la règle, à quelqu'un qui n'a pas mission de nous entendre, mais à celui ou à celle dont c'est l'office de nous écouter, une telle douleur est une douleur soulagée. C'est une remarque de saint François de Sales, dont il faut tenir grand compte : « La

communication des douleurs du cœur, dit le grand évêque, fait le même effet en l'âme que la saignée au corps de celui qui est en fièvre continue, c'est le remède des remèdes (1). »

Efforçons-nous, mes Sœurs, de bien comprendre ces vérités, si simples, si vraies, si pratiques, si importantes pour la perfection à laquelle nous devons tendre tous les jours de notre vie. C'est souvent peu de chose en soi qu'une humeur un peu chagrine, un peu contredisante, un peu dissipée ; mais ne pas se décider à combattre ces inclinations fâcheuses, à les réformer, à les vaincre par une lutte sans trève et sans merci, aussitôt qu'on les a remarquées, c'est véritablement un grand mal. Car c'est laisser entre Dieu et notre âme un sérieux obstacle ; c'est préférer lâchement à une gêne légère un repos dangereux ; c'est manquer à ce zèle ardent pour la perfection des vertus, qui semble inséparable d'un cœur de Carmélite ; c'est enfin refuser au divin Maître une part de la gloire qui lui est dûe, en renonçant à pouvoir jamais dire avec saint Paul : « *Pour moi, je m'efforce de plaire en toutes choses à tout le monde, n'ayant aucune recherche de ce qui m'est utile ou agréable, mais*

(1) Introd. à la *Vie dévote* IV, 2.

*seulement de ce qui plaît au plus grand nombre*, afin qu'édifiant tout le monde, *je contribue*, pour ma part, *au salut de tous* (1). »

(1) I Cor., x, 33.

---

# L'ENFER

*Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*

Il est effroyable de tomber entre les mains du Dieu vivant.

(Hébr. x, 31.)

Méditez vos fins dernières, nous dit l'Esprit-Saint, et si vous les avez sérieusement méditées, vous ne pécherez jamais. Parmi ces fins dernières, il y en a une, toujours possible pour nous tant que nous sommes en ce monde, et dont la méditation est particulièrement salutaire, pour nous faire comprendre la nature du péché et nous en faire concevoir toute la malice : je veux parler de celle que saint Paul désigne par ces mots d'une si terrible simplicité : « Il est effroyable de tomber entre les mains du Dieu vivant ».

Déjà, en parlant du péché, nous avons entrevu l'enfer, sa création, l'enfer, sa dernière et juste conséquence : aujourd'hui, il nous sera bon d'envisager cette vérité en elle-même. Pourquoi ? est-ce donc que la crainte doit tenir dans vos

cœurs la première place? N'est-ce pas, au contraire, l'amour, l'amour pur qui règne au Carmel, qui en explique et en justifie toutes les rigueurs, qui en fait souvent, par de saintes délices, comme les prémices et l'avant-goût du Ciel? Sans doute, et cependant c'est votre séraphique Mère, c'est Thérèse elle-même, nous l'avons vu, qui veut que l'âme la plus élevée en grâce ne néglige point ce côté redoutable de nos mystères; qu'elle y revienne quelquefois, sous l'empire de certaines tentations, et surtout qu'elle y puise un nouveau zèle pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Suivons donc cette indication, et pour cela attachons-nous à quelques considérations très simples, toutes frappantes d'évidence, et qui ne sont que le commentaire de la parole de l'apôtre : « Il est effroyable de tomber entre les mains du Dieu vivant».

Première vérité : il y a un enfer.

Dieu est tellement opposé au péché, que ne le pouvant souffrir ni au ciel ni sur la terre, lorsqu'il est devenu irrémissible par l'obstination des coupables et que le temps de l'expiation est passé, il a créé l'enfer pour être son lieu éternel, ou plutôt il a laissé le péché se créer lui-même son supplice en fuyant dans les derniers abîmes de la création, comme pour s'éloigner de Dieu et

trouver là, dans l'horreur de ce chaos, avec son désespoir et sa perversité devenue immuable, son légitime châtiment. Relisons le texte sacré : c'est Jésus-Christ qui parle :

« Retirez-vous de moi ; allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges. »

Je n'ai point avec vous, mes Sœurs, à établir la vérité du dogme formidable que ces paroles nous révèlent. Je n'ai pas à vous citer ni les innombrables textes de la sainte Ecriture, ni les traditions universelles, ni les preuves tirées de la raison. Je veux seulement vous redire ce qui est évident : c'est que, de tous les dogmes de la foi, aucun n'est entouré de plus de lumière que ce mystère terrible ; et la meilleure preuve, c'est que jusqu'aux jours où nous sommes, qui voient mettre en question jusqu'à l'existence de Dieu, il était le seul contre lequel aucune hérésie ne se fût jamais élevée.

Oui, c'est bien une vérité de foi fondamentale, formidable d'évidence, que celle-ci : il y a un enfer !

Voici une seconde vérité qui n'est pas moins certaine :

Notre-Seigneur veut que nous ayons la crainte de l'enfer. Bien plus, c'est la seule crainte qu'il recommande à ses apôtres, en les aguerrissant

contre tous les dangers, en leur apprenant à mépriser jusqu'à la mort même :

« Je vous le dis à vous qui êtes mes amis : Ne soyez point effrayés par ceux qui tuent le corps et après cela ne peuvent plus vous faire aucun mal, mais je vais vous montrer celui que vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne. Oui, je vous le dis, ayez peur de celui-là (1). »

L'enfer, selon Notre-Seigneur, voilà donc le seul mal réel, le seul danger qu'il faille redouter après le péché.

Tous les Saints,—et c'est là une troisième vérité à retenir, — tous les Saints ont craint l'enfer, et les Saints qui ont le plus aimé Dieu sont réellement ceux qui l'ont craint davantage, tant leur amour s'est confondu avec l'horreur d'un état qui est la séparation et la haine éternelle de Dieu. Sainte Thérèse y revient souvent dans ses ouvrages, quoiqu'elle ne se conduise jamais par la crainte, mais par l'amour, quoiqu'elle soit comblée de faveurs merveilleuses qui la font vivre d'une vie toute céleste, quoiqu'elle réponde sans cesse, par des vertus héroïques, aux grâces extraordinaires qui remplissent toute sa carrière. Dieu même en ce point a voulu l'instruire et nous instruire

(1) Luc XII, 5.

par elle. Vous vous rappelez cette vision de l'enfer où elle nous raconte que Dieu lui montra la place où elle aurait été, et lui fit subir en esprit, pendant quelques instants, les souffrances qu'elle aurait endurées éternellement, si elle eût suivi jusqu'au bout les penchants qu'elle se sentait, dans sa jeunesse, pour le monde et ses plaisirs. « Cela dura très peu, nous dit-elle ; mais quand je vivrais encore plusieurs années, il me serait impossible d'en perdre le souvenir... Au milieu des épreuves et des douleurs, j'évoque ce souvenir, et dès lors tout ce qu'on peut éprouver ici-bas ne me semble plus rien ; je trouve même que nous nous plaignons sans sujet. » Aussi Dieu a voulu que Thérèse elle-même, l'apôtre du pur amour, fût visitée, elle aussi, par les terreurs de l'enfer. Et en cela il ne l'a pas traitée autrement que son grand apôtre saint Paul.

Oui, saint Paul qui se rend ce témoignage si manifestement conforme à la vérité, que plus que tous les autres il a travaillé à l'avancement du règne de Jésus-Christ, saint Paul dont l'amour était si fort, si héroïque, saint Paul a craint l'enfer. « Je châtie mon corps, dit-il, et je le réduis en servitude, de peur que, après avoir prêché les autres, je ne sois moi-même un réprouvé. » C'est lui qui recommande aux fidèles « d'opérer leur salut avec crainte et trem-

blement ». C'est lui enfin qui nous a dit cette parole de mon texte, dont la forme sentencieuse et solennelle rappelle, à s'y méprendre, le bref résumé d'une longue et profonde méditation : « Il est effroyable de tomber entre les mains du Dieu vivant ! »

Ah ! ce que saint Paul a ressenti sans doute, en faisant jaillir cette vérité terrible des profondeurs de son âme, nous qui vous la répétons, nous devons le ressentir aussi, et c'est le cas, avec saint Augustin, de se joindre à son auditoire dans une même impression et de lui dire : « *Territus terreo :* si je vous effraie, c'est que je suis effrayé moi-même », et je ne sépare ma cause de la vôtre. Oui, il faut mépriser les peines, les douleurs, les épreuves de cette vie et la mort même, mais il faut craindre l'enfer !

Ce qui ajoute à nos terreurs et donne un fruit encore plus pratique à cette méditation, c'est cette autre vérité : il y a des âmes qui, par une vraie vocation, avaient été appelées à la vie parfaite, des religieuses, des prêtres, qui sont en enfer !

Dirai-je que c'est un point de foi, ou même une vérité certaine qu'il y a des religieuses, des carmélites en enfer ? Non, assurément il ne s'agit point là de vérité révélée. Cela n'est révélé que de Judas : un apôtre, un prêtre, un religieux !

Je dis seulement, ce qui est certain, que la vue en enfer d'un seul apôtre, d'un seul prêtre, d'une seule religieuse, suffit et doit suffire pour nous faire trembler. Elle a suffi à faire trembler tous les Saints. Comment ne pas trembler à cette pensée : cet apôtre, ce prêtre, cette religieuse avaient reçu, par leur vocation sainte, des grâces de choix pour mériter le ciel, des moyens privilégiés pour éviter l'enfer ! Ils y sont tombés cependant, et plus que tous les autres réprouvés, ils disent au sein des flammes : « Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont équitables ! » C'est par notre faute que nous sommes ici. Nous sommes seuls les auteurs de notre perte ; notre malheur est sans excuse. Vous nous aviez prévenus, enrichis, comblés de vos grâces de choix, et nous avons tout perdu, tout dissipé pour jamais ! Avoir été prêtre du Seigneur, avoir été religieuse et être pour l'éternité en enfer, avec l'abomination de la terre et du ciel, avec les hommes les plus souillés, les plus avilis, les plus dénaturés, avec les anges rebelles les plus coupables, quelle épouvantable misère, quel effroyable état !

Car, et c'est là une vérité certaine, qui est le complément de la précédente, il ne faut pas comparer l'enfer des prêtres et des religieuses à celui des autres pécheurs. S'il est vrai, et qui

pourrait en douter ? que l'enfer des simples chrétiens est plus terrible que celui des infidèles, à raison même du don de la foi que les premiers ont reçu et non pas les autres, n'est-il pas également certain que l'enfer des prêtres et des religieuses sera plus terrible que celui des chrétiens ordinaires, en proportion des grâces éminentes qui leur ont été conférées ? Telle est la sentence formelle de Notre-Seigneur : « Le serviteur qui a connu la volonté de son maître et n'a pas fait selon sa volonté, sera rudement châtié; mais celui qui ne l'a pas connu et qui a fait des choses dignes de châtiment sera faiblement châtié : car à quiconque a beaucoup reçu il sera beaucoup demandé, et on exigera davantage de celui à qui on aura beaucoup confié (1) ». Or, qui a mieux connu la volonté de Dieu sur lui que ce prêtre investi d'un caractère sacré, que cette religieuse séparée du monde dans un but unique : tendre à la perfection pour son propre salut, pour le salut des âmes, pour la plus grande gloire de Dieu ? Une religieuse, une épouse de Jésus en enfer ! Combien n'a-t-elle pas dû mépriser l'appel si tendre qui l'avait attirée dans la solitude ! Combien n'a-t-elle pas dû fouler aux pieds le sang de Jésus ! N'est-il pas juste que l'amour

(1) Luc. XII, 47-48.

méprisé se venge et que la vengeance soit en proportion de la grandeur de ses dons ? « Si, dit l'apôtre saint Paul, lorsque quelqu'un avait violé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde, sur le témoignage de deux ou trois personnes, combien plus grand croyez-vous que doive être le supplice dont sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu, et profané le sang du testament qui l'a sanctifié, et qui aura fait outrage à l'esprit de grâce (1) ? »

Mais qui l'a outragé plus grièvement que ces âmes privilégiées sur lesquelles Notre-Seigneur a dû compter, pour travailler spécialement à sa gloire, pour accroître et propager son empire ? Les religieuses doivent être, à leur manière, des apôtres de la vérité, et vous en particulier, mes chères Sœurs, vous savez que votre vocation de pénitence et de prière est en même temps une vocation tout apostolique. Appliquez vous donc ce que disent les saints pères du ministère des prêtres et des docteurs. « Ils sont, dit saint Hilaire, des semeurs de l'éternité (2) », selon saint Chrysostôme, « les docteurs de la piété (3) », selon saint Jérôme, « les sauveurs du monde (4) » ; selon

(1) Hebr. x, 28-29.
(2) *Satores æternitatis.*
(3) *Doctores pietatis.*
(4) *Salvatores mundi.*

saint Prosper, ils sont « pour les peuples les portes de la cité éternelle (1) » ; selon saint Ambroise, ils sont « les vicaires et les représentants de l'amour de Jésus-Christ pour les âmes (2). » Or, s'ils manquent à leur mission sublime, cette mission même creuse plus profondément leur abîme. C'est parce qu'ils ont été chargés de semer l'éternité bienheureuse qu'ils récoltent une éternité de tourments ; ces bouches destinées à enseigner la piété, les voilà vouées à un blasphème éternel : ces sauveurs du monde se sont perdus pour toujours. Ah ! qui pourra dire ce qu'il en coûte d'avoir été, selon la parole du prophète, « cet arc trompeur qui blesse la main qui veut s'en servir, d'avoir fait l'iniquité dans la terre des saints (3) » ! Que peut attendre cette âme privilégiée, cette brebis choisie entre toutes, de l'amour d'un Dieu qu'elle a méprisé ! N'est-ce pas pour elle, plus que pour toutes les autres, qu'il faut redire la parole de l'apôtre : « Il est effroyable de tomber entre les mains du Dieu vivant ! »

Mais voici une autre vérité non moins certaine et digne également d'être considérée devant Dieu :

Nous-mêmes qui sommes ici et qui méditons

(1) *Januæ populis civitatis æternæ.*
(2) *Amoris sui vicarios.*
(3) Facti sunt quasi arcus dolosus (Osée, VII, 16.)

ces choses, nous pouvons tomber toutes en enfer.

Oui, nous le pouvons, parce que, tant que nous sommes en ce monde, nous sommes libres et nous avons le redoutable pouvoir d'user de notre liberté pour le mal.

Nous le pouvons, parce que, plus d'une fois déjà dans notre vie passée, nous avons peut-être mérité l'enfer.

C'est là l'objet des gémissements des âmes les plus saintes : le grand mal de cette vie, c'est de pouvoir toujours offenser Dieu, comme le grand bonheur de la vie du ciel, c'est l'heureuse impossibilité de le faire. Saint Augustin, depuis longtemps converti, proclame bien haut qu'il se sent capable de retomber dans tous les péchés les plus graves, si la grâce de Dieu n'était là pour soutenir sa faiblesse.

Mais quoi! dans notre vie passée n'avons-nous pas commis plus d'un péché mortel ? Or, un seul péché mortel suffit pour mériter l'enfer. Qui peut se flatter d'avoir conservé l'innocence de son baptême ? « Nul ne sait, dit la sainte Ecriture, s'il est digne d'amour ou de haine, » et la même Ecriture ne dit-elle pas « qu'il est bon de n'être pas sans quelque crainte sur le péché pardonné » ?

Mais avançons. C'est encore une vérité qu'il y a telle voie, dans laquelle peut-être, même

depuis notre entrée en religion, nous avons marché, dans laquelle peut-être marchons-nous encore, qui donne une crainte fondée de tomber en enfer. Je veux parler de la négligence habituelle, de la tiédeur dans l'observance de la règle. L'Écriture sainte nous parle d'âmes toujours boiteuses « *claudicantes* » dans le service de Dieu. Saint Bernard nous fait le tableau de ces religieux semblables au paralytique étendu dans son lit, pusillanimes et relâchés, défaillant sous le poids de la règle, qui ont besoin de la verge et des éperons. A de telles âmes, persistant volontairement dans cet état, qui pourrait donner les assurances du ciel ? Qui ne songerait, au contraire, aux terribles menaces de l'Apocalypse adressées aux âmes tièdes, que la bouche du Seigneur est prête à rejeter? Le Seigneur n'a-t-il pas dit dans son Evangile que quiconque, après avoir mis la main à la charrue regarde en arrière, n'est pas digne d'entrer dans le royaume de Dieu ?

Lorsqu'un disciple adresse à Notre-Seigneur la question : « Seigneur, est-ce qu'il y en aura peu qui seront sauvés ? », le divin Maître refuse de répondre directement. « Efforcez-vous, dit-il, d'entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous l'affirme, chercheront à entrer et ne le pourront pas (1) ». Comme s'il disait : « Ne vous inquiétez

(1) Luc. XIII, 24.

pas du nombre plus ou moins grand de ceux qui entreront, ne songez qu'à vous-mêmes, efforcez-vous d'être de ce nombre, veillez, n'omettez rien pour y parvenir ; la voie large, celle des négligents, celle des lâches, des insouciants, conduit par elle-même à la perdition, et il n'y en a que trop qui y entrent (1) ».

Enfin, en regard de cette vérité redoutable encore, en voici une autre qui lui fait contrepoids, et qui, je l'espère bien, s'adresse à chacune de vous, mes chères Sœurs : c'est que si Dieu, selon ses voies ordinaires et pour de très sages raisons, n'a voulu donner à personne ici-bas l'absolue assurance de son salut, il y a cependant, pour toutes les âmes de bonne volonté, une certitude morale et comme une assurance pleine de consolation d'échapper aux pièges de l'enfer. Quel est le principe de cette certitude, et d'où peut venir une telle assurance ? Elle est communiquée par la miséricorde divine à toutes les âmes généreuses, sincèrement mortifiées, persévérantes dans le combat de la perfection. Cela ne veut pas dire que de telles âmes ne commettent jamais de fautes, cela signifie seulement, suivant la pensée et la pratique d'un grand serviteur de

(1) Matth. VII, 13.

Dieu (1), qu'elles ne restent jamais en paix avec leurs défauts, leurs imperfections, leurs faiblesses, qu'elles s'efforcent toujours de les connaître, qu'elles ne les voient que pour les combattre, qu'elles ne succombent jamais que pour se relever, qu'elles sont animées de cette faim et de cette soif de la justice qui, selon saint Augustin, ne dit jamais : c'est assez ! C'est pour ces âmes qu'il est écrit : « L'attente des justes est pleine de joie », et encore : « Notre espérance ne saurait nous confondre ; déjà nous sommes sauvés en espérance (2) ».

Voulez-vous avoir un exemple de la coexistence, dans la même âme, de cette confiance pleine de joie et de cette humble terreur, de ce saint tremblement dont nous parlions plus haut ? Regardez saint Paul : c'est lui qui craint, après avoir prêché aux autres, d'être lui-même un réprouvé, et qui, en même temps, s'écrie avec une sainte assurance : « Qui pourra jamais me séparer de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation, ou la faim, ou la nudité, ou la persécution, ou le glaive ? Mais en toutes ces choses nous triomphons, par celui qui nous a aimés. Non, je suis certain que

(1) Le vén. Louis du Pont.
(2) Prov. x, 28. — Rom. v, 5.

ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Archange, ni les Principautés, ni les Puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur (1) ». Voilà, mes Sœurs, la bienheureuse certitude où il nous est permis, que dis-je, où il vous est recommandé de tendre sans relâche. Comme St Paul, vous y arriverez en restant, d'une part, dans l'humble conviction de votre néant, de votre pente au mal, du besoin absolu que vous avez de la grâce pour échapper à l'ennemi, mais de l'autre, en vous établissant fortement, inébranlablement, dans la générosité de l'amour dont la nature est de tout espérer, *caritas omnia sperat*, parce qu'il ne ménage rien dans sa lutte incessante, non seulement contre les péchés proprement dits, mais contre toutes ces imperfections aperçues et volontaires, dont la présence impliquerait en nous quelque négligence ou quelque tiédeur dans le service de Dieu et dans le zèle de la perfection.

Arrivé à cet état qui est le vôtre, mes Sœurs, celui dans lequel l'esprit de vos saintes règles doit vous maintenir sans cesse, l'enfer n'est plus pour vous un objet de crainte, mais, comme on l'a dit, « une école d'amour et de zèle. L'en-

(1) Rom. VIII, 35-39.

fer n'existe que dans ce but pour vous. Vous n'avez pas besoin de le contempler pour vous détourner du mal : aimer Dieu vous suffit, et s'il en était autrement vous ne seriez pas filles de votre séraphique mère ». Vous le contemplez surtout dans le but d'exciter en vous l'ardeur du dévouement pour le salut des âmes et le zèle du sacrifice. « Quand sainte Thérèse parlait des damnés, de ces malheureux qui n'ont point d'amour... elle se sentait consumée d'une ardeur toujours nouvelle pour la pénitence, pour la vie parfaite, pour les conquêtes apostoliques, et plus que jamais elle entrait elle-même, et elle excitait ses filles à entrer dans cette charité des saints, qui les portait à offrir à Dieu le torrent de leurs larmes et les flots de leur sang en expiation, pour faire descendre plus abondamment du ciel la miséricorde sur cette terre coupable et sauver les pauvres pécheurs (1). »

Ainsi de l'enfer même nous recueillerons un fruit merveilleux d'amour. En nous efforçant d'aimer Dieu pour tous ceux qui se sont exilés de l'amour éternel, nous nous emploierons à empêcher que d'autres âmes aillent se perdre dans le lieu des pleurs et des grincements de dents, et apprendre par une expérience, hélas ! inutile,

(1) Le P. de Ravignan, Retraite.

combien « il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant » ! Et par là, fidèles à notre vocation, qui est d'aimer Dieu et de le faire aimer, nous accroîtrons le nombre de ces âmes qui loueront à jamais le Dieu de bonté qui n'a créé ni la mort, ni l'enfer, mais seulement le ciel pour le bonheur sans fin de ses créatures, rachetées par le sang de Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

---

TROISIÈME JOUR

# LA GRACE

TROISIÈME JOUR

# LA GRACE

*Qui dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam?*

Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai au lieu de mon repos.

(Ps. LIV, 7.)

Mes chères Sœurs, nous sommes présentement entrés, aussi complètement qu'il nous a été possible, dans le recueillement de la retraite. Notre conscience, purifiée de ses moindres taches par l'examen, par la confession, se sent des forces nouvelles : son ardeur pour la perfection s'est comme rajeunie ; et, remplis du désir de répondre mieux que jamais à notre vocation sublime, nous nous tournons avec amour vers Celui de qui descend tout don parfait, et nous répétons avec le Psalmiste : « *Qui dabit mihi pennas...* Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai... » ? Oui, je veux quitter de plus en

plus la terre et ce qui retient mon âme captive ici-bas, ce qui l'empêche encore de vivre pour Dieu seul. « *Quis dabit mihi pennas, et volabo?* » Nous n'ajoutons point avec le prophète « *et requiescam,* et je me reposerai », car la terre, même la plus voisine du ciel par les vertus qui la sanctifient, n'est pas encore le lieu du repos, mais bien celui du travail, de la lutte, du combat jusqu'à la fin. Or, dans cette lutte, quelle force vous soutiendra, vous élèvera, vous défendra ? C'est la grâce divine qui est la condition, le moyen nécessaire pour atteindre à la gloire céleste, et qui, comme celle-ci, est un don de Dieu :« *Gratiam et gloriam dabit Dominus* ». Ce mystère de la grâce si indispensable à notre âme, puisque, sans elle, tous ses efforts pour le ciel resteraient sans effet, nous en ferons aujourd'huil'objet de notre méditation; nous la verrons mystérieuse dans son origine et sa nature, mystérieuse dans le mode de son action, mystérieuse aussi dans les moments qu'elle choisit, et cependant, rien de plus pratique, rien de plus clair que les conclusions à tirer de cette méditation d'un objet tout mystérieux, parce qu'il est tout divin.

# I

Qu'est-ce que la grâce ? Elle est le don de Dieu par excellence, qui doit nous rendre semblables à Dieu, « participants, nous dit saint Pierre, de la nature divine et capables de contempler un jour son essence ». Son origine est donc essentiellement surnaturelle ; aucune créature ne saurait la produire, aucune la mériter. Parce qu'elle confère à notre être une certaine participation à la nature divine, il est clair que Dieu seul peut nous la communiquer. Dieu seul peut, en quelque sorte, déifier les êtres en les associant à sa propre essence, comme le feu seul peut mettre le fer en ignition sans rien perdre de sa nature propre, tout en donnant au fer des propriétés nouvelles qu'il ne saurait tenir de lui-même, la propriété de luire et celle de brûler.

Mais ce don de Dieu si excellent, si essentiellement divin, qu'est-il en lui-même ? Est-ce une essence nouvelle surajoutée à la nôtre ? Est-ce une qualité surnaturelle qui vient se joindre à notre être naturel ? Est-ce la présence de Dieu même en nous, et faut-il la confondre avec elle ? Questions profondes, je dirai même insolubles, dont

il faut laisser l'étude aux théologiens. Pour nous, il nous suffit de savoir ce que la grâce nous apporte, le besoin que nous en avons, non seulement pour atteindre à notre fin dernière, mais même pour faire le premier pas et marcher dans la voie qui y mène.

Il en est de la vie surnaturelle, dont la grâce est la source, comme de la vie naturelle : l'essence en échappe et échappera toujours à nos faibles regards ; mais elle se manifeste par ses effets. Et si celui-là serait aveugle qui voudrait nier les splendides manifestations de la vie, dont toute la nature est le théâtre, sous prétexte qu'il n'en pénètre pas l'essence, non moins aveugle et coupable celui qui fermerait les yeux à ces fruits merveilleux qui rendent témoignage en nos âmes d'une vie qui dépasse toutes les forces comme toutes les conceptions de la nature, et qui n'a d'autre explication que ce mot mystérieux : la grâce.

C'est la grâce qui fait les âmes belles, de cette beauté que les yeux de l'homme ne voient point, que la raison de l'homme blasphème quelquefois parce qu'il l'ignore, qu'il admire parfois sans la comprendre, et qui seule, sur les ruines des beautés de ce monde, doit durer éternellement. C'est cette beauté des âmes dont la vue suffit pour détacher de toute beauté créée, et qui n'a de

supérieure à elle que cette beauté de l'essence divine dont elle est une émanation, un reflet lointain, et cependant plus éblouissant que toutes les splendeurs de ce monde et de tous les mondes réunis !

Et cette grâce qui crée la beauté surnaturelle, elle n'est pas moins gratuite que la première création elle-même qui a fait sortir le monde du néant ; c'est même de cette gratuité absolue qu'elle tire son nom. Elle ne vient pas de nos efforts, elle n'est pas due à nos mérites ; tout au contraire, elle les produit. Ecoutez saint Augustin commentant la vie et les paroles de l'apôtre Paul, cette grande conquête et ce grand docteur de la grâce. « L'apôtre Paul qui, sans aucun mérite ou plutôt qui, avec beaucoup de démérites, a reçu la grâce de ce Dieu qui rend le bien pour le mal, comment parle-t-il de lui-même, aux approches de son martyre ? Il écrit à Timothée : *Voici que je vais être immolé, et le temps de ma dissolution approche. J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé ma foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice, que le Seigneur me rendra au dernier jour.* Mais comment pourrait-il recevoir cette couronne de justice si la grâce n'avait précédé ; cette grâce qui justifie l'impie... ? Les bonnes œuvres n'auraient point existé sans les

bonnes pensées qui les ont précédées ; mais ces bonnes pensées, dit le saint apôtre aux Corinthiens, nous ne sommes pas même capables de les avoir de nous-mêmes; elles nous viennent de Dieu seul, et ainsi, conclut l'apôtre, *c'est par la grâce de Dieu que je suis tout ce que je suis* (1).

Disons-le donc, et que cela suffise à notre piété : la grâce est le mystère de la bonté prévenante et toute gratuite de Dieu; c'est une effusion merveilleuse de la clémence souveraine, pour élever sa créature jusqu'à la participation de l'éternelle essence et de l'éternelle béatitude.

Voyons maintenant dans son action, dans son mode d'épanchement sur la créature, cette merveilleuse communication de la vie divine.

Saint Pierre l'appelle « multiforme, *multiformis*, » c'est-à-dire que Dieu a mille canaux divers pour la communiquer aux âmes. La plupart sans doute nous échappent, et là encore, la grâce est toute mystérieuse. Résumons cependant, pour notre instruction et notre consolation tout ensemble, ce que la sainte Ecriture et l'expérience des Saints nous révèlent sur ce point important.

(1) Saint Augustin : *De grat. et liber. arbitr.*, chap. VI. — *Office de l'église*, 30 juin.

## II

Qui ne le sait par expérience ? La grâce de Dieu, c'est tantôt un rayon de lumière qui vient briller dans nos ténèbres ; tantôt une force qui vient soulever notre faiblesse et la rendre capable de surmonter des obstacles que la nature seule ne saurait affronter; tantôt, c'est comme une onction intérieure qui nous rend doux et facile le service de Dieu.

Saint Paul connaissait cette lumière qui vient de la grâce, quand il disait : « Dieu, qui a fait jaillir la lumière du sein des ténèbres, a brillé lui-même au fond de nos cœurs, pour éclairer en nous cette science de la gloire de Dieu qui reluit en la face de Jésus-Christ (1) ». Saint Jean l'a célébrée, à la première page de son Evangile, quand il nous parle de « cette vie qui était la lumière des hommes, lumière qui luit dans les ténèbres... et qui éclaire tout homme venant dans ce monde ». Jésus-Christ enfin, l'auteur de la grâce, atteste que la grâce est un flambeau pour l'intelligence, quand il dit de lui-

(1) II Cor. IV, 6.

même : « *Ego lux.* Je suis la lumière venue dans ce monde, et celui qui marche à ma suite ne marche pas dans les ténèbres ». O lumière qui brillez sans cesse, qui, partout et toujours, cherchez nos âmes pour les éclairer, d'où vient qu'un si grand nombre ne vous voient pas, si ce n'est de ce qu'ils ferment volontairement les yeux et refusent de regarder, parce que leur volonté est perverse et parce que leurs œuvres sont mauvaises?

Cette grâce, qui est une lumière pour l'intelligence, est aussi une force pour notre volonté. L'âme était languissante, abattue sous le poids du péché ; elle gémissait sous un fardeau qu'elle ne savait comment soulever. Tout d'un coup, elle se sent une énergie inconnue. Elle dit comme l'enfant prodigue : « *Surgam et ibo ad patrem.* Je vais me lever et aller à mon père ». Elle dit comme le grand Apôtre : « *Omnia possum,* je puis tout en Celui qui me fortifie ». Jusqu'ici la vie des Saints nous avait paru une légende invraisemblable, moins à cause des miracles qui se rencontrent dans quelques-unes, qu'à cause des prodiges d'abnégation, de charité, de sacrifice qui les remplissent toutes. Mais un jour une inspiration soudaine nous saisit : ce qui semblait impossible nous paraît réalisable ; ce qui paraissait insupportable à la nature ne nous cause plus

d'effroi ; et, comme ce jeune artiste qui, à la vue du tableau d'un maître, s'écriait : « Et moi aussi, je serai peintre », nous nous disons, le cœur rempli d'une force inconnue : « Et moi aussi, je veux marcher dans le chemin de la perfection ; Dieu m'appelle et j'embrasse cette croix qui jusqu'ici me faisait trembler ».

La grâce n'est pas toujours cette force qui terrasse l'âme et qui la dompte en un moment ; elle est souvent cette onction qui s'insinue doucement, insensiblement, qui pénètre jusqu'aux fibres les plus secrètes et nous transforme peu à peu. Les choses de Dieu nous font ressentir je ne sais quelle intime tendresse, qui supplante peu à peu les goûts et les attraits du monde. Notre âme était desséchée comme une terre sans eau, et voilà qu'une rosée du ciel est venue tout à coup lui apporter une fraîcheur céleste, présage et annonce de la fécondité. « Mon âme, dit le Psalmiste, est devant vous, Seigneur, comme une terre sans eau. Répandez donc votre rosée : *Rorate cœli desuper.* » Et voilà que les germes de vie surnaturelle qui sont en nous semblent tressaillir, sous les gouttes invisibles de cette « source d'eau vive qui, dit saint Jean, jaillit jusqu'à la vie éternelle. »

Le mystère de la grâce est tout rempli de contrastes. Ce même Dieu, qui est si doux à l'âme qu'il veut convertir et sanctifier, lui envoie d'autres

fois sa grâce sous l'apparence des plus cruels délaissements, des plus douloureuses rigueurs. Quand Job frappé dans ses biens, frappé dans son cœur, frappé dans son corps, est tenté de murmurer contre le Dieu qu'il a si fidèlement servi et qui semble l'abandonner, la grâce est encore là, puissante et victorieuse, et elle fera jaillir de ce cœur, qu'elle a élevé au plus haut degré de l'héroïsme, ces paroles que les Saints de la loi nouvelle pourront répéter, mais dont ils ne surpasseront jamais la sublime résignation : « Le Seigneur m'a tout ôté, que son saint nom soit béni ! »

« Où étiez-vous donc, Seigneur ? » s'écriait sainte Catherine de Sienne, au sortir d'une tentation effroyable de plusieurs jours, qui avait rempli ses yeux de larmes, son cœur d'horreur et d'amertume et brisé jusqu'à son corps : « Dans ton cœur, ma fille », lui répond la voix céleste. C'est ainsi que la grâce n'est jamais plus forte, jamais plus présente que lorsque l'Auteur de la grâce fait passer par les épreuves les plus terribles l'âme déjà sainte qu'il veut sanctifier encore : « *Qui sanctus est sanctificetur adhuc.* »

C'est à un des plus illustres vaincus de la grâce, à saint Augustin, qu'il faut demander une description, aussi vivante qu'elle est poétique, des formes diverses et comme des déguisements de la grâce.

« Que je vous ai connue tard, beauté si ancienne et si nouvelle, s'écrie le saint converti, que je vous ai aimée tard ! Vous étiez au dedans de moi, mais moi j'étais au dehors, et c'est là que je vous cherchais. Défiguré par le péché, je me plongeais dans les beautés extérieures qui sont l'œuvre de vos mains ; mais vous m'avez appelé, vous avez crié et votre voix a brisé la surdité de mon cœur; votre éclair a lui ; vous avez fait briller votre lumière, et mon aveuglement a été dissipé, et j'ai vu, et mes yeux ont été dessillés ; vous avez exhalé votre parfum, je l'ai respiré, et voilà que je soupire après vous ; je vous ai goûté, et voilà que j'ai faim et soif de vous ; vous m'avez touché d'un trait de flamme, et voilà que je brûle d'ardeur pour la paix qui vient de vous (1). »

Autre mystère de la grâce et le plus douloureux de tous : c'est l'impuissance qui accompagne sa puissance. Elle peut tout, puisqu'elle est Dieu même agissant en nous ; elle ne peut rien sans nous, puisqu'elle ne peut nous convertir, ni nous sauver sans nous ! « Dieu, dit saint Paul, opère en nous le vouloir et le faire (2). Nous sommes

(1) *In ista formosa quæ fecisti ego difformis irruebam*, etc. (Confess. x, 26.)

(2) Philipp. II, 13.

son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres pour lesquelles Dieu nous a préparés, afin que nous y marchions (1). » D'où vient donc que ce conseil de Dieu, il est en notre pouvoir de nous y opposer ? Qui sommes-nous pour nous mettre en travers de sa toute-puissance, pour ruiner les desseins de sa miséricorde? Et pourtant cela est vrai, et la puissance de notre libre arbitre, pour nous perdre, n'est pas moins mystérieuse que la toute-puissance de Dieu pour nous appeler le premier, nous convertir et nous sauver. N'est-ce pas le cas de nous écrier avec saint Paul : « *O altitudo* ! ô profondeur ! O richesses insondables de la sagesse divine ! »

## III

Mais voici un autre mystère qui n'est pas moins fait pour éprouver notre foi : c'est le choix par Dieu du moment où la grâce doit nous toucher, et opérer en nous certains effets. Saint Paul veut quitter Corinthe où les juifs ne répondent à ses exhortations que par des blasphèmes ;

(1) *Ephes.* II, 10.

mais l'Esprit-Saint veut qu'il y reste et le Seigneur lui dit dans une vision : « Ne crains point, parle et ne te tais pas, car j'ai un grand peuple à moi dans cette ville (1). »

Le même apôtre, avec son disciple Timothée, veut aller évangéliser la Phrygie et la Galatie ; mais l'Esprit-Saint lui défend de porter à l'Asie la parole de Dieu (2).

Il veut aller en Bithynie : l'esprit de Jésus ne le permet pas (3). Au contraire, à Troade, Paul a une vision : c'est un Macédonien qui le supplie de passer en Macédoine ; il obéit aussitôt, certain que Dieu l'appelle à évangéliser ce pays.

C'est l'image de ce qui se passe en toute vie. Il y a des moments marqués par Dieu seul, en dehors de toute prévision, de tout conseil humain, souvent en contradiction avec nos vues les plus formelles, avec nos désirs les plus chers : dates mémorables, où certains événements influeront d'une manière décisive sur notre vie spirituelle, où certains progrès nous deviendront faciles ; et, bien qu'une grâce suffisante nous ait toujours été donnée, en tout temps, pour accomplir le bien, cependant ces actes décisifs ne se feront, ces progrès désirés ne se réali-

(1) Act. XVIII, 9-10.
(2) Act. XVI, 6.
(3) Ibid.

seront pas avant le moment marqué de Dieu pour une grâce surabondante et efficace. Saint Augustin a été prévenu, poursuivi, de longues années, par les appels de la miséricorde divine ; les prières et les larmes de sa sainte mère Monique n'ont jamais cessé un instant d'implorer le retour de l'enfant prodigue. Rien ne s'accomplit cependant avant l'heure où, vaincu par la grâce divine, il tombe sous le figuier et obéit, en versant un torrent de larmes, à la voix mystérieuse qui lui dit : « Prends et lis ». Rappelons-nous nous-mêmes l'histoire intérieure de notre âme, dans ses rapports avec Dieu. Qui n'a, dans ses souvenirs intimes, une date spéciale, un jour, une heure, que nulle sagesse humaine n'avait pu prévoir, où le rayon divin a lui, a échauffé nos cœurs, où une force secrète a brisé nos résistances, rompu nos liens, où un consentement plein de sérénité et de joie a été comme arraché à notre volonté, jusque-là craintive, hésitante ou troublée? Heure de la conversion, heure de la vocation, minute solennelle pleine de transports et de larmes, où notre cœur a été ébranlé, changé soudainement, résolu à quelque chose de grand, d'héroïque, en parfait contraste avec nos mollesses habituelles, avec nos petitesses de tous les jours, qui pourra prétendre vous avoir de soi-même préparées, imaginées, prévues, voulues? Qui ne sera plongé encore une

fois dans la stupeur de la reconnaissance, en faisant reparaître devant les yeux de son esprit ces moments d'ivresse spirituelle, de ferveurs saintes, voisines de l'extase, où Dieu, devenu sensible à notre âme, l'a ravie à elle-même pour se l'unir par des liens nouveaux et plus étroits, que notre infidélité peut toujours rompre, mais que notre fidélité a le pouvoir de rendre éternels ?

Le grand moment de la grâce pour toute créature, celui qui décide de tout, c'est celui de la mort. Or ce moment, qui, jusqu'à la fin est un mystère pour nous, il est aussi marqué de Dieu; il est visiblement dans sa main, et nulle puissance humaine ne pourra jamais ni l'avancer, ni le retarder. Que de lumières sur ce point dans la sainte Ecriture, sans parler de la vie des Saints ! Saint Pierre est tombé entre les mains d'Hérode : de fortes chaînes le retiennent captif dans une prison solide et bien gardée; le jour est fixé pour son supplice. Mais qu'importe ! son heure n'est pas venue. Un ange va le délivrer et, malgré tous les dangers, il poursuivra l'œuvre de l'apostolat jusqu'au jour marqué où la prison Mamertine doit le recevoir pour ne le rendre qu'à la croix. Que d'embûches, que de mauvais traitements, que de supplices, que de naufrages, que de prisons remplissent la vie de saint Paul ! Il

échappera à tout cependant; cent miracles s'accompliront pour le sauver, jusqu'au jour où sa tête doit tomber sous le glaive, dans la ville éternelle. Ce que le miracle rend papable et visible dans la vie des Saints se réalise d'une manière invisible, mais non moins certaine, dans la vie de chacun de nous. La grâce de la persévérance finale, qui doit assurer notre salut, reste comme suspendue à un fil que nul accident, nulle volonté créée ne peut rompre, jusqu'au jour auquel nous devons nous préparer sans cesse, parce qu'il nous reste toujours inconnu, mais que Dieu a fixé de toute éternité.

O mystères des moments, comme de l'origine, de la nature et des moyens de la grâce divine!

Mais quelque mystérieuse que soit cette doctrine, rien de plus clair, rien de plus pratique, mes Sœurs, que les conclusions à en tirer.

## IV

La première est celle-ci : prier sans cesse pour obtenir la grâce. Car encore qu'elle soit un don gratuit, et que Dieu donne incessamment des grâces qui préviennent et nos désirs *et nos prières,* il veut cependant qu'on la

lui demande avec une humble persévérance. Qui ne comprendra d'ailleurs qu'une telle demande est l'objet propre, je dirai l'objet unique, de la prière dans une âme qui cherche la perfection? Que voulons-nous de Dieu, mes Sœurs ? Est-ce un bien créé quelconque ? Non, sans doute. Nous ne voulons que l'accroissement de son amour en nous, qu'une conformité plus grande à sa volonté, qu'une participation plus grande à sa vie : or, demander cela, c'est demander la grâce.

Cette prière si agréable à Dieu, qui implore la grâce, doit être toujours pleine d'une invincible confiance. N'est-il pas clair qu'elle ne demande à Dieu que ce que Dieu brûle de nous accorder ? La plus grande faute de la vie spirituelle, c'est le découragement. Sans doute, Dieu reste le maître de ses dons : il sait la nature, la mesure, l'étendue de ce qu'il destine à chacun de nous ; lui seul connaît les moments marqués, et cette prière ne serait pas confiante, elle serait téméraire, qui voudrait imposer à Dieu, extorquer, pour ainsi dire, telle espèce de grâce, telle date pour une grâce. Mais se décourager parce que nous n'avons pas obtenu tantôt la lumière, tantôt la douceur spirituelle, tantôt la délivrance d'une tentation, c'est plus qu'une faute, oserai-je dire, c'est une erreur, c'est un égarement

dans notre foi. Oui Dieu se cache, j'y consens; il semble endormi, comme Notre-Seigneur dans la barque de Génézareth, au sein de la tempête où il semble que ses disciples vont périr : mais ce n'est là qu'une apparence; il est toujours là, toujours bon, toujours attentif, toujours donnant à l'âme de bonne volonté la mesure et la nature de grâce nécessaire. De la part de Dieu, la grâce est un fleuve d'amour qui coule sans cesse, même sur les âmes obstinées dans le mal ; à plus forte raison sur celles qui détestent le péché et ne veulent que sa gloire. La grâce, qui est toujours suffisante, comme la foi l'enseigne, et qui ne manque à personne pour le salut, ne manque pas davantage pour la perfection.

Songez, mes Sœurs, que Dieu est lié, pour ainsi dire, envers vous, par une sorte de pacte qu'il ne saurait enfreindre.

N'est-ce pas lui qui vous a donné votre vocation ? N'est-ce pas lui qui, par là-même, vous a appelées à la perfection religieuse ? Or, qui est fidèle et libéral comme Dieu ? Il veut pour vous la fin de la vie religieuse qui est la perfection. Il faut donc croire avec une confiance inébranlable qu'il veut pour vous le moyen de cette perfection qui est la grâce. En douter jamais, en désespérer surtout serait un véritable blasphème contre sa souveraine bonté. Soyons donc bien

fidèles, non seulement à demander toujours, mais encore à espérer toujours la grâce : qu'elle soit sensible et abondante, ou qu'elle soit presque imperceptible dans sa manifestation, semblable à ce petit souffle que le prophète Elie sentit passer sur la montagne sainte, c'est toujours Dieu qui est là, Dieu tout entier avec tout son amour. Sachons toujours le reconnaître, nous souvenant de la parole de saint Augustin : « *Timeo Jesum transeuntem et non redeuntem.* Je crains Jésus lorsqu'il passe ; je crains qu'il ne revienne plus si je n'ai su le saisir au passage ! »

Une autre pensée bien pratique qui découle pour nous de la doctrine de la grâce, c'est celle-ci : il faut nous réjouir d'être choisies dans l'Eglise de Dieu pour être, nous aussi, des instruments de grâce.

Toute âme fidèle, en vertu de la communion des saints, est vraiment coopératrice de l'œuvre divine : elle contribue à la gloire de Dieu, à l'extension de son royaume. A plus forte raison, en est-il ainsi des âmes choisies de Dieu ici-bas, pour être vouées à l'expiation, à la pénitence, à la prière perpétuelle.

C'est votre privilège, mes Sœurs ; il ne faut jamais l'oublier dans vos cantiques de reconnaissance. C'était ce qui faisait la joie de votre séraphique Mère, si attentive à faire ressortir le

côté apostolique de votre vocation. Et quel moyen plus noble, plus généreux, plus efficace pour attirer sur soi la grâce divine, que d'en être le canal et l'instrument pour les pauvres pécheurs ?

Enfin, et c'est par là que je veux terminer cet entretien : il faut humblement, mais avec une sainte ambition, prétendre aux récompenses de la grâce. Saint Paul disait : « C'est par la grâce de Dieu que je suis tout ce que je suis ». Il n'ajoutait pas moins avec vérité : « La couronne de justice m'est réservée ». C'est que Dieu, dans sa bonté, daigne faire nôtres les œuvres saintes que sa grâce a suscitées en nous, et que nous n'avons faites qu'avec lui et par lui. Il a voulu que ses dons fussent nos mérites. Suivant une parole célèbre de saint Augustin, en couronnant nos mérites, il couronne ses propres dons. Père plein de tendresse et de magnificence, il nous donne ce que nous devons lui offrir, pour mériter et pour recevoir des dons encore plus grands. Ainsi, après nous avoir donné ici-bas la grâce, source première de tous nos mérites, il nous donnera la gloire qui est la perfection et le plein épanouissement de la grâce d'ici-bas.

Ainsi-soit-il.

---

# CONFÉRENCE
# SUR L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE.

---

Mes chères Sœurs, nous allons consacrer cette conférence à l'étude d'une grande vertu, d'une vertu fondamentale, et sans laquelle non seulement la vie du Carmel, mais toute vie religieuse est impossible. Je veux parler de l'obéissance.

L'obéissance, selon saint Augustin, pour la créature raisonnable, est en quelque sorte « la mère et la gardienne de toutes les vertus (1). » Le saint docteur, dans ce passage, fait allusion au premier acte de désobéissance qui se soit commis dans ce monde, et qui causa la ruine de nos premier parents et la nôtre. La vertu contraire eût assuré leur félicité et celle de leurs descendants : c'est elle seule aussi qui peut la rétablir et qui peut rendre à l'homme ce qu'il a perdu. En effet, obéir à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, c'est là toute la vertu chrétienne, et l'on peut dire que cette obéissance, consacrée par un vœu

(1) *Civ. Deis* XIV, 12.

et poussée jusqu'à l'accomplissement des conseils évangéliques, est à elle seule toute la perfection religieuse. L'essence de la vie religieuse, c'est l'obéissance. Sans elle il peut y avoir de grandes vertus, des actions héroïques; de vie religieuse, il n'y en a pas. Les ordres religieux les plus utiles à l'Eglise, au bien des âmes, à la gloire de Dieu, sont ceux où l'obéissance est la plus stricte et la plus fidèle. Au contraire, une communauté où l'obéissance s'affaiblit, se dissout, voit du même coup sa vie se diminuer, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Essayons de vous en faire voir les raisons.

## I

L'excellence de la vertu d'obéissance, et par conséquent du vœu qui l'a consacrée, se montre d'abord en ce point qu'elle est, pour notre nature déchue, le plus méritoire des sacrifices. La nature humaine, telle que le péché l'a faite, hait toute dépendance, même légitime; elle aime toute domination, même injuste; elle se plaît à être servie; aucun encens ne lui est plus agréable que les hommages et l'obéissance d'autrui; son ambition secrète ou avouée, c'est d'être la pre*mière en toute* chose. Il en résulte que le remède

le plus radical à notre mal fondamental, qui est l'orgueil, c'est justement notre obéissance à une volonté étrangère ; celle de Dieu d'abord, puis celle des supérieurs que Dieu nous a donnés, et qui tiennent sa place et représentent son autorité. Pratiquer l'obéissance religieuse est un acte plus complet, plus difficile, et par conséquent plus méritoire que la pratique des deux autres vœux. Par la pauvreté, par la chasteté, je renonce à certaines satisfactions du corps ; par l'obéissance, je sacrifie au bon plaisir de Dieu tout mon être en même temps. Non seulement tout ce qui touche à la vie extérieure et sensible, mais ce qu'il y a de plus intime en moi, ma volonté, mon jugement, ma liberté tout entière. Le parfait obéissant ne peut pousser plus loin le sacrifice, car il a tout donné.

Ce qui donne encore à la vertu d'obéissance un prix incomparable, c'est qu'elle est la plus parfaite conformité à la vie de notre divin maître. Saint Paul l'a résumée tout entière en cette parole : « Le Christ pour nous s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix ». On peut dire que tout a été court et rapide dans les souffrances de Notre-Seigneur, excepté celles qui lui sont venues de son obéissance. Mesurez-en la durée, l'étendue, la profondeur, considérez-en le motif et la fin, vous saurez si ce grand mystique, M. Olier, a eu raison d'appeler Notre-Seigneur

« le religieux de Dieu ». Cette obéissance de Jésus-Christ comprend tous les instants de sa vie, sans en excepter un seul ; que dis-je, elle remonte jusqu'à l'éternité ! C'est dans le ciel, en effet, et avant qu'elle s'accomplisse dans le temps, que l'incarnation est décidée, en vertu d'un acte souverain de la volonté du Père et de l'obéissance du Fils. Puis, quand les temps sont accomplis, dès la première heure, en entrant dans le monde, il dit à son Père : « Vous n'avez point voulu de sacrifices ni d'offrande, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point pris plaisir aux holocaustes pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté, comme il est écrit de moi, dans le Livre (1) ». Et à partir de cette heure initiale tout, dans la vie de Notre-Seigneur (lui même tient à nous le faire entendre), est un acte continu d'obéissance. « Ma nourriture, dit-il, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé afin d'accomplir son œuvre (2). » Au moment où la Passion va commencer : « Voici venir le prince de ce monde, dit Notre-Seigneur, il n'a sur moi aucun pouvoir ; mais il faut que le monde connaisse que j'aime mon père, et que j'accomplis l'ordre qu'il m'a donné (3) ».

(1) Hebr. x, 6-8.
(2) Joan. IV, 34.
*(3) Joan. VIII, 28-29.*

Qui dira la docilité de cette obéissance? Elle est sans limites dans son objet, comme dans sa durée. « Je ne fais rien de moi même, mais tout ce que m'a enseigné mon père, je le dis. Celui qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse point seul, parce que je fais toujours tout ce qui lui est agréable (1). » On pourrait dire, d'après saint Paul, que le plus haut enseignement qu'il a reçu de son père pour nous le transmettre, c'est l'obéissance. « Etant le Fils de Dieu, il a appris des choses qu'il a souffertes l'obéissance (2). »

Enfin, cette obéissance de Notre-Seigneur n'a qu'un seul motif, comme elle n'a qu'une seule fin, la gloire de Dieu, « afin que le monde connaisse que j'aime mon père, *ut cognoscat mundus quia diligo patrem* (3). »

Telle est l'excellence de la vertu religieuse de l'obéissance, et telle est, par conséquent, l'importance du vœu qui la consacre : rien n'en égale la noblesse et la grandeur, rien n'en surpasse le mérite. Il faut maintenant en voir les fruits.

(1) Joan. VIII, 28-29.
(2) Hebr. V. 8.
(3) Joan, XIV, 31.

## II

L'Esprit-Saint les résume en un mot bien consolant pour le religieux qui la pratique fidèlement : « *Vir obediens loquetur victoriam :* L'homme d'obéissance pourra parler de ses victoires (1) ». C'est dire que le succès, dans le travail de la vie spirituelle, appartient à l'obéissance.

Et comment en serait il autrement ? La religieuse parfaitement obéissante est assurée d'atteindre à sa perfection, à son salut. En effet, Dieu s'y est engagé, en quelque sorte, par cela seul qu'il a inspiré et béni la règle à laquelle vous avez promis obéissance, règle qui a prévu et déterminé d'avance tout ce qui est nécessaire pour le bien de l'âme appelée à la suivre.

L'obéissance est, par elle-même, l'exclusion de tout péché et la mère de toutes les vertus. Comme on l'a ingénieusement remarqué, ce qui fait la différence radicale entre le ciel et l'enfer, c'est qu'en enfer, lieu de la révolte éternelle, on n'obéit jamais, du moins d'une obéissance volontaire et capable de plaire à Dieu ; au ciel « on obéit

(1) *Prov.* XXI, 28.

toujours, parce que l'amour, désormais consommé, fait entre la volonté divine et celle des bienheureux une unité parfaite ». Sur la terre, lieu de l'épreuve, on peut à son gré donner ou refuser l'obéissance ; mais celui qui la donne pleine et entière, qui veut la donner toujours et sans réserve, qui s'y est engagé par un vœu toujours fidèlement accompli, celui-là, il s'est comme affranchi du péché et il a transformé la terre en ciel.

Par la vertu du vœu, l'âme s'est enlevé autant qu'il est en elle la possibilité de pécher, en supprimant, autant que la nature humaine le comporte, ce qui est le principe unique du péché, sa propre volonté. Saint Grégoire le Grand l'a remarqué, l'obéissance est le glaive qui l'immole ; elle est, dit saint Jean Climaque, le tombeau qui l'ensevelit (1).

L'esprit humain a quelquefois de la peine à se faire à cette doctrine. En obéissant à mon supérieur, j'obéis à Dieu ; en faisant sa volonté, quoiqu'il ne soit qu'une créature, je suis sûr de ne point pécher. C'est qu'on oublie que, réellement, tout pouvoir légitime vient de Dieu, est une délégation de Dieu, et que tout supérieur, délégué par Dieu, représente celui qui l'envoie, comme un ambassadeur représente le prince dont il porte

(1) Cf. Mgr Gay, *La vie et les vertus chrétiennes*, II, 180.

la parole. Venant de Dieu, il tient la place de Dieu dans toutes les choses qui ne sont pas contraires à la loi de Dieu. Il s'ensuit que, sauf le cas où la conscience nous ferait voir clairement qu'un supérieur commande un péché, et où le doute n'est pas possible, c'est bien réellement à Dieu que nous rendons l'obéissance, et que, par conséquent, tout acte d'obéissance est un acte d'adhésion libre à la volonté divine, c'est-à-dire un acte de vertu méritoire pour le ciel.

De là vient aussi qu'il y a une illusion dangereuse dans ces âmes qui, tout en désirant pratiquer l'obéissance et en goûter les fruits, font une distinction entre la règle elle-même, qu'elles estiment une volonté divine, et les supérieurs chargés de la faire appliquer et de l'interpréter. Elles oublient que c'est la règle même qui donne aux supérieurs leur droit ; que par elle-même elle n'est qu'une lettre morte, et que, laissée à l'interprétation des particuliers, loin d'être un obstacle à la volonté propre, elle lui fournirait un aliment continuel et une matière des plus dangereuses. C'est tout à fait l'illusion du protestant qui croit obéir à la Bible, moyennant qu'il l'interprète à son gré.

C'est surtout quand on la considère dans les supérieurs qui l'imposent et la font observer, qu'on voit dans l'obéissance, non pas seulement

la préservation de tout péché, un bouclier toujours impénétrable aux atteintes de l'ennemi, mais encore un acte de vertu positive, et de la première des vertus, celle qui est la racine de tous les actes surnaturels, la foi. Mon acte d'obéissance, qui est un acte d'amour, en tant que j'ai Dieu seul pour fin de mon obéissance, est un acte de foi en me faisant voir Dieu dans mon supérieur. Comme dans la sainte Eucharistie, mon œil de chair ne voit qu'un morceau de pain fragile et en tout semblable à du pain ordinaire, tandis que ma foi y affirme la présence de Notre-Seigneur : ainsi le vrai obéissant, dans cet être humain, parfois dépourvu même de ces qualités extérieures qui imposent la crainte ou le respect, mais que Dieu a investi de son autorité, voit Dieu même, fait acte de foi à la présence invisible de Dieu et révère sa souveraine majesté.

J'ai dit que l'obéissance religieuse, qui est un acte de foi, est nécessairement et avant tout un acte d'amour à cause de sa fin qui est Dieu; mais, si j'en crois saint Ignace, elle peut, elle doit être, si nous y sommes pleinement fidèles, un acte d'amour poussé jusqu'à l'héroïsme, parce qu'il égale et dépasse même celui qui fait le martyr. En effet, dans sa lettre si célèbre sur l'obéissance adressée à des novices, le grand fondateur

de la Compagnie de Jésus va jusqu'à dire que celui qui affronte le martyre immole, il est vrai, le désir naturel qu'a l'homme de conserver sa vie, mais que celui qui fait profession d'obéir sacrifie d'un seul coup tous ses désirs, en les coupant jusqu'à la racine.

Ainsi, vivre exempt de péché, vivre dans l'acte héroïque et constant de la foi et de l'amour, voilà les fruits de la parfaite obéissance.

## III

Mais comment oublier, parmi les fruits de l'obéissance religieuse, un de ceux qui sont les plus sensibles et qui assure dès ce monde à cette vertu la plus appréciable, la plus douce des récompenses ? C'est à la pratique de l'obéissance que Dieu a attaché le principal bonheur de la vie religieuse, l'élément fondamental de ce centuple qu'il a promis, dès ce monde, à ceux qui auront tout quitté pour son service. Ce bonheur, le voici :

L'âme obéissante jouit de la plus grande somme de paix intérieure, de sécurité, qu'il soit donné de goûter dans le pèlerinage d'ici-bas.

Quelle plus grande paix, pour une âme qui aime

Dieu, que la paix produite par cette pensée : J'ai l'assurance de témoigner mon amour à celui que j'aime, de la manière qu'il le désire ? Et cette assurance-là, pour l'âme religieuse, elle n'est point d'un jour, d'un instant : elle est de toute la vie ; elle a fait sa joie dès la première heure où elle a franchi le seuil du monastère ; elle a redoublé le jour où ses vœux l'ont mise dans l'heureuse impossibilité de se dédire jamais; et au dernier moment, quand elle sera au terme de sa vie mortelle, elle lui sera d'une suprême consolation. Car elle pourra se dire : J'ai obéi toujours, j'ai fait toujours la volonté de celui que j'aime, et maintenant voilà que le divin époux s'avance, pour faire éternellement ma volonté.

Je me suis dit souvent, mes Sœurs, que pour comprendre mieux le bonheur de l'obéissance, rien ne serait meilleur que d'avoir eu soi-même à exercer l'autorité. Si quelqu'une d'entre vous avait eu le malheur de désirer les charges, son premier châtiment serait de les obtenir. Que d'inquiétudes ! Que d'anxiétés ! Que de sollicitudes, souvent cuisantes, dans les âmes des supérieures ! Que de responsabilités lourdes il leur faut assumer ! Sans doute vos supérieures elles-mêmes obéissent à l'ordre de Dieu qui les a appelées aux redoutables fonctions qu'elles remplissent ; mais comme Dieu a été plus sévère, j'ose

ainsi parler, pour la mère que pour les filles ! Elles ont beau s'appuyer, comme elles le font, sur la grâce spéciale qui leur est due, en vertu de la fonction que la Providence leur assigne ; cette grâce qui les préservera du péché, et contribuera à leur couronne, ne les dispense pas des soucis propres à leur état. Elles auront les fruits solides de l'obéissance, elles en goûtent à peine les fruits consolants. Tandis que les âmes de leurs filles sont au large, n'ayant aucun calcul à faire, aucune prévoyance pénible à exercer, aucun insuccès à craindre, aucun faux pas à redouter, elles-mêmes se sentent pressées de mille soins ; comme saint Paul, elles ont la sollicitude de toutes les âmes, elles sont forcées de peser toutes leurs paroles, de méditer toutes leurs démarches, et rien ne leur est épargné de toutes les inquiétudes maternelles.

Mais rien n'est plus propre à nous faire apprécier le bonheur de l'obéissance, que la considération des conséquences que le défaut contraire entraine après lui.

Si l'âme obéissante trouve tout dans la vie religieuse, l'âme indocile, désobéissante, a eu mille fois tort de s'y engager, car elle n'y trouve rien : ni sa perfection n'y est possible, ni son salut n'y est en sûreté, ni sa conscience n'y trouve aucun point d'appui, aucune paix.

En effet, pourquoi avoir quitté l'indépendance de la vie séculière pour venir chercher, dans le cloître, une source nouvelle de remords, et au lieu de la sainte liberté qui naît de l'obéissance, une liberté fausse qui plonge l'âme dans des inquiétudes sans cesse renaissantes? Car sur quoi donc pourrait s'appuyer l'âme désobéissante, pour trouver dans le cloître quelque avantage que le monde lui aurait refusé? Elle a voulu embrasser un état plus parfait? Mais cette perfection n'est promise qu'à l'âme obéissante. Elle porte un habit particulier? Mais cet habit ne saurait être utile à quiconque, en le portant, suit sa propre volonté. Si cet habit n'est point la livrée de l'obéissance, il ne protège pas devant Dieu, et il n'honore pas devant les hommes. L'âme désobéissante a tout contre elle : ses supérieurs, ses compagnes, sa conscience, Dieu. Encore une fois, pourquoi s'est-elle séparée du monde, puisqu'en le quittant, en réalité elle n'a rien quitté? Pourquoi ce vœu d'obéissance, puisqu'elle n'a fait par là que rendre plus gravement coupables ses infractions à la loi divine?

O mes Sœurs! quelle illusion dans une telle âme! Qu'elle est à plaindre! Mais surtout quelle résolution énergique il faut prendre de ne lui jamais ressembler!

Il est *vrai, une révolte* formelle, complète,

continue contre l'obéissance est un scandale rare et qui, du reste, ne pourrait pas être toléré ; mais que d'illusions possibles sur la manière dont on pratique l'obéissance ! Telle se croit parfaitement obéissante, et cependant réussit, la plupart du temps, à ne faire que sa volonté propre. Elle ne s'aperçoit pas que son caractère fait que la supérieure est forcée de ne lui demander que les choses qu'elle sait lui être agréables. Sans doute si l'on en exigeait d'elle de contraires à son humeur, elle ne les refuserait pas ; mais comment les ferait-elle ? Que d'embarras, pour les supérieurs, n'ont pas d'autre source que ces mille moyens que trouvent des esprits peu dociles pour se soustraire, en effet, à une obéissance acceptée de bouche, mais non pas de cœur, et qu'on décline en réalité ! Que de fois une supérieure est réduite, avant de donner un ordre, à peser les faiblesses, les amours-propres, les vanités, les travers qui pourraient le rendre inutile !

Voulez vous avoir une idée de la vraie obéissance religieuse telle que Dieu la demande, et telle qu'elle doit être pour donner à la vie du cloître toute sa perfection? En voici les principaux caractères.

## IV

D'abord elle est éminemment surnaturelle : c'est le caractère essentiel de toute obéissance chrétienne. Selon saint Paul, quelque soit notre état de vie : « ce n'est pas aux hommes que nous voulons obéir, c'est à Dieu que nous voulons plaire » (1). Magnifique et universelle prérogative de toute obéissance chrétienne ! Elle ne s'adresse en réalité qu'à Dieu, jamais à l'homme. « N'appelez aucun homme sur la terre votre maître, dit le Seigneur, vous n'avez qu'un seul maître, votre Père qui est aux cieux. » Par conséquent, dans toute autorité à qui je dois l'obéissance, si je veux que cette obéissance soit selon Dieu, méritoire pour le ciel, c'est Dieu même que je révère, et c'est à cause de cela que cette autorité est sacrée à mes yeux, et que cette obéissance me devient facile autant quelle est sainte. C'est pour cela que cette obéissance n'est pas seulement une obéissance matérielle, de fait, mais aussi une obéissance de jugement. C'est à cause de cela que cette obéissance se soumet à toute autorité

(1) *Eph. VI, 6. — Col.* III, 22.

légitime, de quelque degré qu'elle soit, quelle que soit la personne, et les qualités de la personne qui en est revêtue. Si j'obéis à telle supérieure parce qu'elle me plaît, parce que ses manières, sa figure, le son de sa voix ont de l'attrait pour moi ; si je choisis l'autorité à laquelle je veux obéir, ne voulant me soumettre qu'à elle et non pas à une autre, suivant mon caprice ; si je fais dépendre mon obéissance de mes dispositions personnelles, docile et douce quand je suis en bonne santé et de bonne humeur, mais toujours prête à la résistance et au murmure si l'état de mes nerfs est fâcheux, je le demande, quel sera le mérite d'une telle obéissance ? Est-elle vraiment surnaturelle ? S'adresse-t-elle vraiment à Dieu ? Est-elle, je ne dirai pas religieuse, mais seulement chrétienne ?

Une obéissance vraiment religieuse est une obéissance universelle : elle ne choisit pas plus dans les choses qui sont commandées que dans les autorités qui commandent, et cela en vertu du même principe surnaturel qui donne à l'obéissance tout son mérite. Si c'est Dieu qui commande, de quel droit irais-je faire un choix dans les ordres qu'il daigne m'adresser ? Est-ce à moi de dire : Cela est bon, cela est meilleur, cela est opportun, cela est mauvais ? Celui qui juge le commandement ne sera jamais un vrai obéissant.

De là vient qu'on dit quelquefois que la véritable obéissance doit être aveugle. Oui, sans doute, et en cela elle est éminemment sage, puisqu'il est toujours sage d'obéir, en fermant les yeux, à un ordre qui émane de Dieu même, la sagesse souveraine, ou qui du moins représente toujours son autorité et y puise toute sa force. Il va sans dire d'ailleurs que cette obéissance, tout aveugle qu'elle soit, en ce sens qu'elle ne discute jamais les ordres, est cependant toujours très éclairée, puisqu'elle ne s'incline jamais, en réalité, que devant une autorité légitime, commandant des choses légitimes.

Enfin, la vraie obéissance est simple, prompte et joyeuse. Elle ne délibère pas, elle ne distingue pas, elle n'hésite pas, elle ne se trouble pas ; elle comprend qu'obéir avec joie, c'est doubler le mérite de l'obéissance. Elle comprend merveilleusement le mot de saint Paul : « *Hilarem datorem diligit Dominus :* Le Seigneur aime celui qui donne avec foi (1). » Mais cette promptitude de l'obéissance est facile à l'âme qui ne perd jamais de vue le grand et fondamental principe : c'est Dieu qui me commande, c'est à Dieu que j'obéis ! S'il vous était donné de voir de vos yeux de chair Jésus en personne, et d'entendre retentir à vos

(1) *II Cor. IX, 7.*

oreilles sa douce voix, ô Dieu! quel ne serait pas votre empressement à l'écouter ! Et s'il vous donnait un ordre quelconque à exécuter, fût-il le moins facile à comprendre, le plus rigoureux à accomplir, ne regarderiez-vous pas comme un crime de tarder à obéir, de perdre du temps à en peser les difficultés, à en mesurer les conséquences? Si toutes ensemble vous entendiez cet ordre, quelle émulation ne serait pas la vôtre, et qui d'entre vous ne se croirait coupable, déshonorée, de rester volontairement en arrière? Mais, mes chères Sœurs, cette supposition n'en est pas une : c'est une réalité surnaturelle, c'est bien Jésus qui vous parle, non pas une fois, non pas de temps en temps, mais tous les jours, par la voix de vos saintes règles, par celle de vos supérieurs qui vous les interprètent. C'est donc bien lui que vous honorez quand, pour son amour, vous leur rendez cette obéissance simple, prompte et joyeuse, qui contribue tant au bonheur de la vie commune, et qui, en sanctifiant vos âmes pour l'éternité, fait règner, dès ici-bas, dans la famille religieuse, cette paix et cette concorde qui est une image de la vie du ciel.

Soyez donc de vraies obéissantes, mes Sœurs, et pour cela travaillez toute votre vie à acquérir la perfection de cette vertu, qui est l'essence même *de la vie religieuse*. N'oubliez jamais que, pour

vous, le progrès ou la diminution de la grâce est attachée à cette seule alternative, l'obéissance fidèle, ou la désobéissance à vos règles et à vos supérieurs. N'oubliez jamais cette parole de l'*Imitation :* « Vouloir se soustraire à l'obéissance, c'est se soustraire à la grâce (1) ». Saint Grégoire le Grand, parlant de saint Benoît et de sa Règle, disait : « Voulez-vous avoir un abrégé de la Règle de saint Benoît ? lisez sa vie. Voulez-vous avoir un abrégé de sa vie ? lisez sa Règle ». Puissiez-vous vivre de telle sorte, qu'à propos de chacune de vous on puisse dire : Voulez-vous avoir un abrégé de la Règle de sainte Thérèse ? voyez ses filles. Voulez-vous avoir une idée vraie de leur vie? lisez leur Règle.

(1) *Imit.* III, 13.

# SAINTE THÉRÈSE ET LA GRACE.

*Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.*

C'est par la grâce de Dieu que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi.

(I Cor. xv, 10.)

Mes chères Sœurs, c'est par ces paroles si humbles, et en même temps si véritables, que le grand apôtre des Gentils veut faire entendre aux Corinthiens la raison supérieure et mystérieuse pour laquelle lui, le persécuteur, l'ennemi acharné de l'Eglise naissante, est devenu le plus infatigable et le plus laborieux de ses apôtres. « J'ai plus travaillé à moi seul que tous les autres ensemble, *abundantius his omnibus laboravi.* Mais si j'ai fait de si grandes choses, ne m'en attribuez pas la gloire : Je suis un ancien blasphémateur. Je suis le dernier des apôtres, je ne suis qu'un avorton, je ne mérite pas même de porter le nom *d'apôtre.* Si j'ai à me glorifier de quelque chose

qui m'appartienne en propre, je ne me glorifierai que de mes infirmités (1). » Et pourtant c'est ce vase d'infirmité que Dieu a choisi, pour en faire un vase d'élection. C'est cet homme, « enfant de colère par nature », comme tous les autres, qui a été, plus que tous les autres, l'organe de la miséricorde divine, à l'égard de la gentilité plongée dans les ombres de la mort. Ce persécuteur de l'Eglise naissante a, plus que tous les autres, souffert pour l'Eglise ; nul n'a enduré pour elle plus de travaux, plus de prisons, plus de flagellations, plus de morts. Cet ennemi, ce blasphémateur de l'Evangile, en a plus profondément qu'aucun autre pénétré la doctrine. Nul n'a eu plus de visions et de révélations du Seigneur. Nul n'a prêché sa parole avec plus d'amour, à temps et à contretemps, depuis les prisons de la Judée et de Rome, jusque dans le palais des Césars.

Mais quelle est, d'après saint Paul, la force secrète, la puissance cachée qui seule explique et soutient ce grand ouvrage ? Vous l'avez entendu, mes Sœurs. Ce n'est pas la nature humaine, ce n'est pas l'orgueil humain qui a fait cela, c'est la grâce de Dieu. « *Gratia dei sum id quod sum.* » Je n'étais pas seul pour venir à bout de ces grands travaux qui écrasent l'imagina-

(1) I Tim. I, 13. — II Cor. XII, 13.

tion, j'étais avec la grâce de Dieu : « *Non ego, sed gratia Dei mecum* ».

Et en effet, mes Sœurs, la grâce de Dieu d'abord, puis la correspondance fidèle à la grâce de Dieu, voilà ce qui fait la sainteté dans les âmes ; voilà ce qui explique les merveilles que nous admirons dans la vie des Saints. Je n'ai pas encore prononcé le nom de votre mère Thérèse, et cependant je vous ai déjà livré le secret de sa vie. Elle aussi, miracle de la grâce divine ; elle aussi, organe de la miséricorde divine, elle peut nous dire, comme saint Paul : « *Gratia Dei sum id quod sum.* C'est par la grâce de Dieu que je suis tout ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi ».

Ce matin je vous ai entretenues du mystère de la grâce. Ce soir je reviens sur cette doctrine, pour en éclairer toutes les parties par des exemples tirés de la vie de votre mère, et exciter par là en vous une généreuse et filiale émulation.

## I

La grâce, nous l'avons déjà dit, mes Sœurs, c'est le don de Dieu par excellence, ce don tout gratuit, nullement dû à notre nature, par lequel

Dieu fait choix de notre misère pour la rendre capable d'aller à lui, prévient notre faiblesse, éclaire notre entendement, fortifie notre volonté, incline et dirige notre liberté, sans lui faire violence, pour nous rendre capables de marcher dans la voie qui mène au salut éternel, à notre fin surnaturelle. La grâce, c'est cet amour par lequel « Dieu nous a aimés, le premier, dit saint Jean, *prior dilexit nos* (1) », sans attendre pour se déclarer aucun mérite de notre part. « J'ai été trouvé, dit le Seigneur, par ceux qui ne me cherchaient point ; je me suis montré à découvert à ceux qui ne m'appelaient pas (2). »

Sans cette grâce nous ne pouvons rien faire d'utile pour le ciel. « *Sine me nihil potestis facere :* sans moi, dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. » Soyez savants, habiles, intelligents, riches ; ayez le génie, ayez la force, ayez la science de tout ce qui existe, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis l'atôme jusqu'au plus grand des soleils ; bien plus, ayez toutes les vertus des sages, rien de tout cela n'est utile au salut éternel, sans la grâce. Tous les hommes sont rigoureusement égaux devant elle, et pour le plus prodigieux des génies, comme pour le

(1) I Joan. IV, 15.
(2) Ps. LXV, 1.

plus humble des pâtres de la vallée, les portes éternelles ne sauraient s'ouvrir sans les mérites de l'auguste victime, sans une goutte du sang de Jésus-Christ !

Il est vrai, « Jésus-Christ est mort pour tous, *pro omnibus mortuus est* (1) ». Et ce sang, par des canaux mystérieux, la plupart du temps invisibles à tout œil humain, arrive au seuil de toutes les âmes et vient solliciter leur liberté. « *Sto ad ostium et pulso* (2). » Il en est d'elle comme du soleil matériel qui brille pour tous les hommes, et dont tous peuvent recevoir la lumière, quoique tous puissent s'y soustraire par leur volonté propre. C'est ce qui fait qu'au dernier jour toute âme perdue ne pourra accuser qu'elle même, et sera convaincue, par sa propre conscience, que c'est à elle-même que s'adressait le tendre reproche du Sauveur aux juifs endurcis : « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu, *et noluisti !* » Tu n'as pas voulu, c'est le mot, l'arrêt fatal qui seul explique toute sentence de réprobation finale : *Noluisti!*

Mais s'il est vrai que la grâce s'offre à tous

(1) II Cor. v, 25.
(2) Apoc. III. 20.

pour nous sauver tous, il n'est pas moins certain qu'elle ne se donne pas à tous dans une égale mesure. Il en est du monde de la grâce comme de celui de la nature. Dans le monde matériel la vie est partout. Partout se fait sentir la richesse des forces créatrices. Mais quelle variété dans les manifestation de la vie ! L'œil et l'esprit des savants s'épuisent, depuis des siècles, à classer seulement les innombrables variétés de ses formes Il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent. Sur une même tige pas deux feuilles qui, dans leur identité apparente, ne présentent quelque dissemblance. Et de cette variété infinie, de ces contrastes sans nombre, de cette éblouissante multiplicité résulte la beauté achevée de ce monde ; si uniquement admirable, en effet, dans son immense variété, que les Grecs, avec le sens exquis du génie qui les caractérise, l'ont appelé le *Cosmos*, l'harmonie, lui faisant ainsi un nom propre du terme même qui signifie la perfection de la beauté.

Ainsi en est-il du monde surnaturel. Versée sur toutes les âmes comme la rosée sur toutes les fleurs, la grâce est reçue par chacune dans une mesure savamment différente, afin que de cette sainte et mystérieuse inégalité, de cette hiérarchie aussi sage qu'elle est secrète et cachée dans son ensemble à tous les yeux mortels, résulte une harmonie plus belle encore, plus écla-

tante, dans le monde de la grâce, que dans le monde de la nature, afin que, dans l'un comme dans l'autre, se justifie la parole du saint Livre : « Vous avez disposé toute chose, ô Seigneur, avec nombre, poids et mesure ! » Et c'est ainsi que, dans le ciel de la grâce comme dans le firmament qui brille à nos regards, les étoiles diffèrent entre elles d'éclat et de grandeur, suivant la belle comparaison de saint Paul : « *Stella à stellâ differt à claritate* ». Qui nous dira maintenant de quel éclat de gloire brille dans le ciel cette étoile de première grandeur, qui s'appelle Thérèse de Jésus ? Elle-même, malgré son humilité, dans le récit qu'elle nous a laissé de sa vie, ne cesse de remercier Dieu, et en même temps de trembler de la multitude et de l'étendue des dons célestes qui ont prévenu son enfance et accompagné toute sa vie, et dont elle sait bien qu'elle doit rendre compte à Dieu ; car il sera demandé à chacun en proportion de ce qu'il a reçu et rendu à chacun selon ses œuvres.

La première grâce dont elle remercie Dieu, c'est d'être née dans une famille chrétienne et catholique, d'un père et d'une mère tendrement unis, mariage saint, alliance bénie, comme l'Eglise voudrait toujours les former. Avec ses deux sœurs et ses neuf frères, elle reçut d'une mère angélique, morte à trente-trois ans, les plus beaux

exemples de piété, de patience et de douceur. Et son père, qui lui fut conservé plus longtemps, sut continuer, avec un soin jaloux, l'œuvre si chrétiennement commencée de son éducation.

O mystère de la prédestination divine ! Thérèse n'est pas encore sortie de sa première enfance, et déjà elle complote avec un de ses frères, comme elle tout enflammé par la lecture de la vie des saints, de s'enfuir de la maison paternelle pour aller chercher la gloire du martyre. Déjà elle a le goût de l'aumône et la pratique avec bonheur. Elle a une tendre dévotion pour la sainte Vierge, et quand, à douze ans, sa mère lui est ravie, elle va se jeter à ses pieds, la conjurant de remplacer pour toujours celle qu'elle avait perdue.

Ainsi, comme elle le remarque expressément, la grâce semblait, en elle, avoir prévenu la nature. « Aussi, dit-elle, lorsque je me rappelle cette pente heureuse vers la vertu que le Seigneur m'avait donnée et le triste usage que j'en ai fait, mon âme se brise de douleur. » C'est le langage de son humilité. Il est certain du moins, de son propre aveu, qu'elle avait connu et goûté les choses du ciel, avant de rien savoir des œuvres du monde et de ses dangers, et que, dès cet âge si tendre, elle pouvait dire ce que saint Paul, parlant de lui même, nous dit des années qui suivirent les orages

et les fautes de sa jeunesse : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et cette grâce n'a pas été stérile en moi ».

Tel est le mystère de la grâce dans son origine ou de la grâce prévenante. Suivons maintenant son cours, en empruntant toujours les exemples et souvent les paroles de votre séraphique mère, et voyons-la, dans ses merveilleux développements, accompagner, instruire, corriger, relever, fortifier et transformer une âme.

## II

Saint Pierre, disions-nous, appelle la grâce « *multiformis*, aux mille formes ». Comme c'est bien là un de ses plus touchants caractères ! Dieu sans doute aurait pu nous amener tous à lui par une voie uniforme, il aurait pu tracer au soleil de la grâce une route inflexible, comme celle que suit dans les cieux l'astre du jour.

Mais non ! Dieu a voulu, tout au contraire, dans la distribution de ses dons aux âmes, suivre un ordre caché et savant dans son inscrutable variété, qui ne contrarie en rien ni les lois de la nature, ni les exigences de notre liberté. Il s'accommode aux besoins divers de nos âmes, dont lui

seul connaît tous les replis ; il tient compte de nos inclinations, de nos passions, de nos faiblesses mêmes. Pour nous gagner, aucune voie ne lui paraît trop basse, trop humble, et l'on peut bien dire de lui, comme saint Paul, « qu'il se fait tout à tous : *Omnia omnibus factus sum* ».

Admirez cette variété dans le mode et l'enchaînement des grâces, considérez et les mouvements que la grâce inspire, et les moments qu'elle choisit pour frapper ses coups, et les instruments qu'elle emploie.

Y a-t-il une seule des impressions dont notre âme est capable que la grâce ne sache mettre à profit ? C'est d'ordinaire la crainte qui lui ouvre la première entrée. « La crainte, dit la Sainte-Ecriture, est le commencement la sagesse. » Troubles salutaires, suscités dans l'âme par la pensée des jugements de Dieu, que de saintetés vous avez préparées, et qu'heureuses sont les âmes que vous avez visitées dès leur jeunesse ! Thérèse eut ce bonheur, et elle lui dut de conserver l'innocence et de toucher à la perfection, telle que la première enfance la comporte, avant même d'avoir ressenti en elle la première étincelle de cette grande flamme d'amour qui la devait consumer. Ecoutez-la : « Je ne pouvais, dit-elle, commettre aucune offense contre le Seigneur, sans être saisie d'une crainte très vive, et

j'avais soin de m'en confesser aussitôt (1) ».

C'est la crainte qui préserve des rechutes, c'est elle aussi qui pousse à les réparer. Saint Augustin, dans son livre des *Confessions* qui a fait tant de bien à sainte Thérèse, avoue les effets salutaires de la crainte produite en son âme, au sein de ses désordres, par le souvenir des châtiments éternels. « Rien, ô mon Dieu, ne me rappelait, dit-il, du gouffre profond des voluptés charnelles, si ce n'est la crainte de la mort et de votre jugement futur, crainte qui, parmi la variété des opinions que j'ai traversées, ne s'est jamais effacée de mon cœur. »

D'autres fois ce n'est pas la crainte qui est l'instrument de la grâce, c'est au contraire la tendresse et les larmes de l'amour. L'âme est comme arrachée aux attraits funestes du péché par une secrète douceur, qui l'incline à aimer Dieu. Elle s'écrie alors, avec saint Augustin : « Je vous ai aimée trop tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » Le nom de Dieu prononcé, la vue du crucifix, une image de Marie, un chant d'église, tout, jusqu'à l'ombre mystérieuse et muette du sanctuaire, nous arrache des larmes qu'on n'échangerait pas contre toutes les délices de la terre et qu'on voudrait sentir couler tou-

jours. Oh ! qui plus que Thérèse a éprouvé, qui mieux qu'elle a décrit ces assauts victorieux de la grâce divine ? Et pourtant elle proclame son impuissance à en parler et à les décrire ; elle voudrait, pour les rendre, emprunter la lyre de David. « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant ! *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum !* » Elle confesse que, dans ces moments bénis, le langage ordinaire ne suffit pas, et qu'il lui faut recourir à la poésie. Quelle poésie, mes Sœurs, que celle de votre mère, sortie toute brûlante d'une âme que l'amour rendait impuissante à autre chose qu'à chanter Celui qui la remplissait ! Poésie dont elle dit elle-même, avec tant de force et de justesse : « Ce n'était pas un travail de mon esprit, mais un jet de mon âme tourmentée par l'amour (1) ».

D'autres fois c'est à l'intelligence que s'adresse le rayon divin. C'est cette grâce de lumière qu'implore si souvent le Psalmiste : « Seigneur, donnez-moi l'intelligence, afin que je connaisse vos témoignages. Donnez-moi l'intelligence, afin que j'aie la vie (2) » ! Dans les moments où cette prière est exaucée, l'entendement s'éclaire sou-

(1) Vie, p. 194.
(2) Ps. 108.

dainement sur un problème de l'âme, et l'on s'écrie comme le grand géomètre : « J'ai trouvé ! » Que de fois sainte Thérèse nous dit qu'elle vient de comprendre tout d'un coup des vérités qu'elle n'entendait pas auparavant! Mais que dis-je ? tous ses écrits ne sont-ils pas une manifestation éclatante de son intelligence des plus hauts mystères, sous la dictée de la grâce et comme par un écoulement surnaturel de la lumière divine? « Durant plusieurs années, écrit elle, je lus beaucoup de livres spirituels sans en avoir l'intelligence ; je passai aussi fort longtemps sans trouver une seule parole pour faire connaître aux autres les lumières et les grâces dont Dieu me favorisait. Mais quand il plaît à sa divine Majesté, elle donne en un instant l'intelligence de tout, d'une manière qui m'épouvante... La lumière m'est venue quand je ne la cherchais pas, quand je ne la demandais pas ; le Dieu de bonté m'a donné, en un instant, une pleine intelligence de ses faveurs et la grâce de les savoir exprimer. »

La grâce d'intelligence ne serait qu'un don dangereux souvent, si la grâce de la force ne s'y joignait. Longtemps un Augustin a cru les sacrifices de la vertu la plus vulgaire impossibles à sa nature de feu ; mais un jour, une heure vient *où il est tout* changé et où il s'écrie généreuse-

ment : « Eh ! quoi, je ne pourrai pas ce que peuvent ceux-ci et celles-là ! » Thérèse, de même, croyait ne pouvoir trouver la force de renoncer à des amitiés, non pas coupables, elle n'en connut jamais, mais trop humaines, trop molles et trop sensibles. Tout d'un coup elle se sent la virile énergie qui lui avait manqué jusque-là, et son cœur, devenu libre, s'élance vers de plus hautes régions, capable enfin de comprendre et de pratiquer cette parole que le Seigneur lui avait fait entendre dans l'oraison : « Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais seulement avec les Anges (1) ! »

Mais que dirai-je des épreuves par où la grâce de Dieu fait passer des âmes déjà fortes, pour les élever à une vertu plus grande, en trempant leur courage par d'apparentes rigueurs, qui ne sont que des déguisements de son amour?

Epreuves extérieures d'abord. Vous qui avez lu la vie de sainte Thérèse, vous savez si elle a été traversée dans ses desseins les plus utiles, les plus pieux. On la dénonce à l'Inquisition comme hérétique ; on la signale, du haut de la chaire, comme une visionnaire extravagante ; on la déclare possédée et on veut l'exorciser (2).

(1) Vie, p. 309.
(2) P. 381.

Mais les épreuves extérieures ne sont rien auprès des épreuves intérieures, cent fois plus terribles, par lesquelles la fait passer son divin époux. Elle seule est capable de décrire avec l'exactitude qui vient de l'expérience personnelle, et avec l'éloquence qui lui vient de la grâce, les états singuliers d'esprit qu'elle doit traverser : obscurcissement et affliction de l'âme, sécheresses prolongées, dégoût de l'oraison et de toute œuvre sainte, « de telle sorte, dit-elle (1), que son âme se sent comme étouffée et son corps comme lié ».

Ainsi Dieu agit parfois à l'égard de l'âme comme dans l'amour humain, où les dédains apparents et la froideur de l'objet aimé ne servent qu'à redoubler et exciter l'amour.

Voilà, mes Sœurs, comment l'âme est, sous la la grâce, semblable à un instrument de musique dont les touches résonnent alternativement sous la main et selon la volonté de l'artiste. L'artiste divin, qui nous connait mieux que nous ne pouvons nous connaitre, s'adresse quelquefois à nos faiblesses mêmes et les fait tourner au profit de la vertu. Sainte Thérèse en est un exemple. C'est elle qui nous apprend que la fière passion de l'honneur préserva sa jeunesse de

*(1) P. 403.*

certaines chutes. « Ce qui me sauva, dit-elle, ce fut la crainte de Dieu que je ne perdis jamais, et une crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur. Pourquoi faut-il, ajoute-t-elle humblement, que je ne me sois point servie, pour être toujours fidèle à Dieu, de ce mâle courage que je trouvais en moi pour ne blesser en rien l'honneur du monde? Par fierté naturelle, j'ambitionnais avec passion de le garder sans tache. Le désir de ne le blesser en rien faisait de ma vie un perpétuel tourment. »

Admirable dans le mystère multiple de son action sur les âmes, la grâce ne l'est pas moins dans les moments qu'elle choisit.

Saint Paul se met en route pour aller persécuter et détruire l'Eglise. C'est à ce moment qu'il est terrassé par la grâce, et que, tombé persécuteur, il se relève apôtre : *ô altitudo !*

Thérèse a connu un moment où elle avait un éloignement mortel pour la vie du cloître, un autre où elle flotte indécise entre le monde et le couvent, un moment, enfin, où elle brise tous les obstacles et s'enfuit de chez son père, pour se donner à jamais à Dieu. Est-ce là quelque mouvement de la nature échauffée ou de l'imagination en délire? Non, elle sent et elle mesure toute l'étendue de son sacrifice. « Alors que je sortis de la maison de mon père, dit-elle, j'éprouvai

comme les douleurs de l'agonie. » Mais elle ne pouvait reculer, l'heure de la grâce avait sonné.

O moment, sacré entre tous, de la conversion, de la vocation, quelle loi préside à votre choix? Y a-t-il une seule conversion, une seule vocation dont l'intelligence humaine suffise à expliquer le mystère? Chez l'un, c'est un lent travail qui la prépare; chez cet autre, c'est comme un coup de foudre dans un ciel serein. Notre siècle est plein de ces prodiges : depuis cet artiste, cet incrédule, de la même nation que le docteur des gentils, qu'un hasard amène dans une Eglise, et qui en sort apôtre et prêt à revêtir l'habit de saint Jean de la Croix, jusqu'à cette femme du monde qui, au lendemain d'une fête, encore couverte de diamants et de fleurs, sent tout le vide des plaisirs, l'horreur du mal, et court chercher au pied du prêtre l'oubli de ses coupables joies et le pardon de ses péchés.

Enfin les instruments dont la grâce se sert ont eux-mêmes leur mystère. Dieu se sert le plus souvent des hommes pour nous amener à lui. Que de fois une sainte amitié a présidé à une solide vocation! Thérèse rencontre, au couvent où on l'élève, Marie Briceño, cette religieuse qui, nous dit-elle, joignait à un jugement exquis la grâce de bien dire, et cette société diminue peu

à peu en elle son immense répulsion pour la vie religieuse.

Ensuite, c'est un de ses oncles, homme très pieux, qui lui met en mains des livres ascétiques « qu'elle lit, dit-elle, non par goût, mais par pure complaisance ».

Plus tard, enfin, quand elle doit entrer en plein dans la vie mystique, Dieu lui envoie de saintes amitiés, de saints directeurs : un saint Pierre d'Alcantara, un saint Jean de la Croix, un Pierre Alvarez. Heureuses rencontres, évidemment ménagées par la Providence de Dieu, qui amenez un Ambroise à Augustin, un saint François de Sales à M^me^ de Chantal, un saint Vincent de Paul à la vénérable fondatrice des sœurs de charité, un Pierre de Bérulle à la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, qui ne reconnaîtra en vous une des voies les plus douces de la grâce divine ?

A défaut des hommes vivants, c'est l'esprit des morts, ce sont les livres. Après Dieu, qui a formé sainte Thérèse? C'est d'abord la *Vie des Saints*, première lecture de son enfance; ce sont les *Lettres de saint Jérôme*, ce sont les *Confessions de saint Augustin.*

Que dirai-je, enfin, de tant de circonstances où le vulgaire ne voit que le hasard, mais qui sont des moyens de la grâce pour arriver jusqu'aux âmes? Je serais infini si je voulais achever,

comme je le pourrais, le développement d'une vérité si consolante et en même temps si certaine. Qu'il suffise de dire, en un mot, qu'outre les hommes et les choses, les paroles et les livres, les vertus naturelles et même les faiblesses de notre cœur, Dieu, au témoignage des livres saints, sait employer l'ennemi des âmes, le démon lui-même, pour les convertir : témoins ces possédés de l'Evangile qui confessent la divinité de Celui-là même que Satan leur prescrit de blasphémer !

Arrivons enfin à nos conclusions. Elles sont aussi évidentes que pratiques.

Et d'abord quel prétexte peut rester à ceux qui accusent Dieu de leurs propres faiblesses et se prétendent parfois abandonnés par la grâce divine? Ah! n'attendons pas le jugement dernier et ses révélations pour être absolument convaincus que Dieu donne toujours à tous les grâces suffisantes pour se sanctifier et se sauver.

Ne dites pas : J'ai l'imagination trop vive, des passions trop ardentes. Eh! les avez-vous plus vives, plus ardentes qu'un Paul, un Augustin, une Thérèse ? Ne dites pas : J'ai l'intelligence trop lente et le cœur trop froid. Faut-il donc tant de lumières pour comprendre que Dieu est souverainement bon? Et devons-nous croire qu'il demande à tous les ravissements et l'extase

de sainte Thérèse ? « Voulez-vous entrer dans la vie, dit le Seigneur? observez mes commandements, mon joug est doux et mon fardeau léger! »

N'accusez pas les circonstances de vos infidélités. Ne voyez-vous pas telle âme choisie sur le plancher d'un théâtre, tel dans le négoce, comme un saint Genest ou un saint François d'Assise, tel autre dans l'armée et tel dans une profession manuelle ; tel, enfin, comblé de grâces, au sein d'une famille ennemie de Dieu et de son Evangile ?

Ah ! plutôt que de nous plaindre de ce que Dieu ne fait pas assez pour nous, songeons seulement à correspondre, aujourd'hui même, à la grâce présente qui certainement est là et frappe à la porte de notre cœur. Car il y en a toujours une.

Etes-vous dans le péché? C'est la grâce de la crainte, du trouble, du remords ; c'est surtout et toujours la grâce de la prière.

Etes-vous dans la sécheresse ? C'est peut-être une grâce d'épreuve, un appel de Dieu qui ne se cache que pour se faire trouver. Peut-être est-ce aussi un chatiment miséricordieux, pour appeler votre attention sur certaines négligences qu'il faut réparer au plus tôt.

Etes-vous dans les langueurs de la maladie, sous l'empire de quelque détresse physique ou morale? Ah! c'est là une grâce de choix qui

s'offre à vous ; celle que Notre-Seigneur nous révèle quand il dit : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui souffrent ! Le royaume des cieux est à eux ».

Etes-vous enfin dans la ferveur, dans toutes les joies de l'oraison ? Eh ! bien, là aussi il y a une grâce de progrès, une grâce de choix qui vous est offerte : les grâces divines sont semblables à l'échelle de Jacob, leur sommet touche le ciel, et ici-bas le dernier échelon n'est jamais gravi. Il y a toujours moyen, même à une sainte Thérèse, de rendre à Dieu plus d'amour et de monter plus haut.

C'est même là une grande et sublime douleur des âmes saintes, en particulier de sainte Thérèse, de voir combien les chrétiens en général méconnaissent l'amour de Dieu et répondent peu à la grâce. Votre sainte mère se consumait de douleur en pensant aux infidèles, aux impies, aux hérétiques, et c'est ce spectacle qui la portait à cette héroïque pénitence dont elle a laissé l'héritage sacré à ses filles.

Mais aussi, en se regardant elles-mêmes, les âmes les plus saintes se désolent de ne pouvoir rendre assez à ce Dieu qui a tant fait pour elles. « *Quid retribuam Domino ?* Que rendrai-je donc au Seigneur »? s'écrient-elles avec le Psalmiste.

C'est ce qui fait qu'une sainte Thérèse porte envie à ceux qui peuvent plus qu'elle faire pénitence, et gagner et convertir les âmes. « Non, disait-elle, ils ne savent pas, ils ne comprennent pas le prix du trésor qu'ils possèdent, s'ils n'ont éprouvé une fois dans leur vie le martyre d'une âme qui, sans cesse comblée des grâces du Seigneur, se voit dans l'impuissance de rien faire pour son service ! » Humble sainte ! elle croyait sincèrement ne rien faire pour la gloire de Dieu, et cette seule pensée la consumait. C'est ce martyre intérieur, croissant avec la grâce même, qui lui arrache ce cri héroïque : ou souffrir ou mourir, qui la rend divinement poète dans ce chant célèbre dont le refrain est

Je me meurs du regret de ne pouvoir mourir !

O grande sainte, que votre ardeur généreuse fasse rougir notre lâcheté, réveille nos désirs, excite nos courages ! Obtenez à tous d'être plus fidèles à l'appel divin ! A vos filles obtenez un redoublement de zèle, une persévérance héroïque à vous suivre dans la voie que vous leur avez tracée, afin que toutes, au jour des récompenses éternelles, puissent dire avec vous, avec saint Paul : *Gratia in me vacua non fuit :* La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR

# LE COMBAT SPIRITUEL

## QUATRIÈME JOUR.

### PREMIÈRE INSTRUCTION.

# LE COMBAT SPIRITUEL.

*Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.*

Si un combat s'élève contre moi, ce combat sera mon espoir.

(Ps. XXVI, 3.)

C'est un lieu commun, et c'est aussi le fait constaté par l'expérience universelle : « La vie de l'homme est un combat sur la terre. »

Depuis que le patriarche de l'Idumée a prononcé cette sentence, elle est entrée d'une manière indélébile dans la mémoire des hommes, parce que chaque jour lui apporte de nouvelles preuves, qui ne finiront qu'avec la vie présente, avec le dernier jour de l'humanité sur la terre.

Ne semble-t-il pas cependant, mes chères Sœurs,

que si, à une vérité si universelle il y avait quelque exception, cette exception devrait se rencontrer dans ces centres de paix, dans ces maisons de solitude et de prière où, par la fuite du monde, par le renoncement à tous ses plaisirs, à toutes ses vanités, par une donation irrévocable de soi à Dieu seul, l'âme religieuse a mis une barrière absolue, infranchissable, entre elle-même et ce qui fait la matière ordinaire des luttes et des agitations des hommes ?

Il n'en est rien cependant : Dieu ne le permet pas. Il a voulu que, dans cette vie d'épreuves, le combat se fit partout sentir. Sans doute, Notre-Seigneur a promis, dès ce monde même, le centuple à ceux qui auraient tout quitté pour le suivre ; et vous le savez, mes Sœurs, cette parole, comme toutes celle de l'Evangile, est vérifiée par l'expérience : « Vous avez choisi en ce monde la meilleure part ». Mais, par un secret divin, Notre-Seigneur a voulu joindre au centuple promis « la persécution », *cum persecutionibus.* « En vérité, je vous le dis, personne n'aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses champs, pour moi et pour l'Evangile, qu'il ne reçoive cent fois autant de maisons, de frères, de sœurs, de fils et de terres, AVEC DES PERSÉCUTIONS ; et, dans le siècle à venir, la vie éternelle (1). »

(1) Marc, x, 28-30.

Prophétie facile à vérifier par l'histoire : en quel temps l'Eglise est-elle restée sans souffrir quelque part de la violence des hommes? Et, en particulier, la vie religieuse n'est-elle pas, de notre temps plus que jamais, singulièrement en butte aux persécutions proprement dites, les plus inexplicables de toutes, pour quiconque refuserait d'y voir l'accomplissement d'une parole divine ?

Mais je ne veux point vous parler ici du combat extérieur, des luttes qui viennent par le dehors, et dans lesquelles vous ne faites que partager le sort commun. Ce dont je prétends vous entretenir, ce sont ces luttes du dedans, ces combats intérieurs par lesquels l'âme religieuse est obligée de passer, pour conquérir la perfection qu'elle poursuit : sorte de persécution intime qui n'est autre chose qu'une application de ce mystère de la croix dont Notre-Seigneur a dit à tous : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même et porte sa croix chaque jour « *quotidie* », et qu'il me suive (1). »

Quelle est, mes chères Sœurs, la matière de ce combat? Quel est le principe de cette persécution intime qui vous sanctifie? En trois mots, je vous le dirai : elle a trois sources, trois prin-

(1) Luc, IX, 13.

cipes et trois objets : Dieu, le prochain et vous-mêmes.

## I

N'est-ce pas une chose étrange que cette affirmation : Dieu est la première cause et la matière de notre combat intérieur ?

Rien n'est plus vrai, cependant : la Sainte Ecriture est explicite sur ce point. On lit, au livre de l'Ecclésiastique : « Mon fils, si tu te disposes au service de Dieu... prépare ton âme à la tentation ; humilie ton cœur et sois patient (1) ».

« C'est dans le feu qu'on éprouve l'or et l'argent ; les hommes que Dieu aime s'éprouvent au creuset de l'humiliation (2). » Et ailleurs, plus explicitement encore : « Dieu les a éprouvés comme l'or dans la fournaise ; il les a agréés comme une hostie d'holocauste, et un temps viendra où il leur en tiendra compte (3) ».

Parmi les hommes « que Dieu aime », qui ne comptera les religieux, les religieuses, qui ont eu le bonheur de répondre à cet appel de Notre-Sei-

(1) Eccl. II, 1-2.
(2) Ibid., 5.
(3) Sap. III, 6.

gneur : « *Si vis perfectus esse....* Si vous voulez être parfait, renoncez à tout et suivez-moi » ? Mais c'est précisément parce que vous avez dit : « Oui, Seigneur, je le veux » ; c'est pour cela même que Notre-Seigneur vous impose une règle infiniment plus sévère qu'aux autres hommes, et qu'il exige de votre volonté des sacrifices cent fois plus nombreux. Etroite pour tous, la voie qui mène à Dieu l'est infiniment plus pour vous. Des obligations minutieuses enserrent votre liberté ; et il est vrai de dire pour vous ce que Saint Paul dit d'une manière générale : « *Lex abundare facit peccatum :* la loi fait abonder le péché. »

Comprenez-le donc bien, mes Sœurs ; rien n'est plus certain, mais rien n'est plus glorieux que cette persécution d'amour, si j'ose ainsi parler, que Dieu même exerce sur vos âmes et dont il est la source et la matière. C'est parce qu'il vous a aimées plus que les autres, que le divin vigneron taille et émonde sa vigne, pour lui faire porter plus de fruit ; c'est pour vous faire mourir de cette mort féconde, qui est nécessaire si le grain de blé doit porter des fruits, que le Seigneur vous enverra des croix sans se lasser, non pas au delà de vos forces sans doute, mais peut-être bien au delà de ce que vous-mêmes aviez rêvé, quand, pour la première fois, vous avez

présenté votre tête au joug de l'obéissance religieuse.

Quelles sont ces croix qui viennent directement de Dieu, et où la nature aurait peine à reconnaître la main divine, si elle n'était éclairée par la grâce ?

Ce sont ces délaissements de l'âme qui se trouve tout à coup sans lumière et sans force, sans amour sensible, et comme incapable d'accomplir sans violence le plus humble des sacrifices.

Ce sont ces tentations importunes que rien n'a préparées, que rien n'explique ; ces distractions bizarres qui viennent nous chercher, malgré tous nos efforts, dans les moments et dans les lieux du plus profond recueillement.

C'est ce dégoût des choses de Dieu qui, parfois, vient nous rendre comme insupportables les objets les plus réellement chers à notre piété ; de telle sorte que notre charité nous semble morte, notre espérance anéantie et notre foi même ébranlée dans ses fondements.

Ce sont ces retours étranges de notre imagination vers les jouissances du monde, vers ses vanités et ses plaisirs, qu'on a quittés cependant avec tant de joie, et dont notre raison nous montre mieux qne jamais, au plus fort même de la tentation, la futilité et le néant.

*Que dirai-je* enfin ? Il n'y a pas de vertus chères

à l'âme religieuse, fût-ce même la vertu angélique, qui ne semble vaciller, comme de faibles roseaux, au souffle de la tempête ! On dirait que Dieu est loin, bien loin de cette âme, qu'il l'a abandonnée ; et le comble de la douleur intime qui la secoue et qui la brise, c'est de se persuader parfois que cet abandon sera éternel.

Et pourtant, Dieu n'a jamais autant aimé cette âme ; jamais il n'a été plus près d'elle ; jamais il ne lui a prêté un plus puissant concours que lorsqu'il lui dérobe la main qui la soutient. S'il se cache, c'est pour se faire chercher ; s'il revêt les apparences d'un juge sévère et impitoyable, c'est pour épurer son amour, en le faisant triompher de la crainte, par un acte vigoureux de sa raison et de sa liberté ; acte d'autant plus méritoire, d'autant plus rempli de charité divine, qu'il est plus nu et dépouillé de toute consolation sensible. C'est là ce tourment qu'ont connu tant d'âmes saintes, les sainte Thérèse, les sainte Chantal, les saint François de Sales, et dont votre père Jean de la Croix a tracé, dans sa *Nuit obscure*, un si exact, si merveilleux et si effrayant tableau (1).

(1) Voir en particulier les chap. V, VI et VII du livre II.

## II

Mais Dieu n'agit pas toujours directement sur l'âme, pour lui envoyer cette persécution d'amour. Il trouve dans le prochain avec qui nous avons à vivre, et surtout en nous-mêmes, les instruments de cette œuvre de purification que doit accomplir le combat spirituel.

Chose triste à dire, mais qu'il est nécessaire de reconnaître : tant que nous sommes en ce monde, et quoique, selon le plan divin, nous ne puissions nous passer les uns des autres, il y a des moments où nous sommes les uns pour les autres un fardeau, un obstacle, un sujet réel de tentation et d'épreuve. Même au sein de la plus fervente communauté religieuse, même au Carmel, les rapports avec le prochain sont la matière d'un combat, une occasion de péchés, une source de mérites. En effet, à l'égard du prochain, sans parler de ce devoir général de charité, auquel j'aime à croire que personne de vous ne manque jamais sérieusement, nous avons une double obligation : nous avons à le supporter et à l'édifier.

*Supporter* le prochain, pratiquer ce devoir de

tous les jours qui s'appelle le support mutuel, qui croirait que ce soit une vertu parmi vous ?

C'en est une cependant, et parfois vraiment difficile.

Nous l'avons déjà remarqué dans le cours de nos entretiens, s'il y a une chose rare, c'est de rencontrer deux caractères identiques, qui puissent vivre ensemble toujours sans se heurter jamais. La divergence des goûts, des vues, des humeurs, certaines antipathies naturelles, quelle matière continuelle offerte à notre abnégation, à notre humilité, à notre esprit de sacrifice! C'est le sujet d'un combat intérieur que tous les jours verront se renouveler. « Portez le fardeau les uns des autres, dit saint Paul, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. »

Etes-vous toujours disposées à céder, quand votre goût particulier se trouve en conflit avec celui d'une de vos compagnes ? Pratiquez-vous, dans vos rapports avec celles dont l'humeur vous est le moins sympathique, le conseil donné par saint Paul à tous les chrétiens : « Par humilité, supposez toujours que votre prochain vous est supérieur » ?

Aimez-vous à choisir en toutes choses la dernière place ? Pratiquez-vous habituellement, gaîment, les mille petits sacrifices qu'impose la vie en commun, et que saint Paul énumère

parmi les fruits et les caractères inséparables de la vraie charité. « La charité est patiente : elle ne tire point à elle, elle ne s'irrite point ; elle ne suppose jamais le mal (1). »

Cette ardeur de charité qui vous paraît facile quand il s'agit de grandes choses, par exemple, si l'on vous demandait d'être disposées, comme saint Paul, à sacrifier jusqu'à votre vie pour le prochain : — « J'avais l'ardent désir de vous livrer non seulement l'Evangile, mais ma propre vie », — cette ardeur de charité vous est-elle également présente, quand il s'agit de vous plier à une exigence qui vous paraît injuste, exagérée, à une bizarrerie de caractère qui vous choque, de supporter en autrui ces saillies, ces impatiences, ces imperfections pénibles qui subsistent, avec une insupportable persévérance, dans telle de vos compagnes, d'ailleurs édifiante et, à votre jugement même, meilleure que vous? Sainte Thérèse, et bien d'autres avec elle, ont remarqué que la persécution la plus douloureuse et la plus méritoire n'est pas celle qui nous vient des infidèles, des hérétiques ou des ennemis déclarés ; mais bien celle que nous font éprouver quelquefois des âmes saintes qui, dans les meilleures intentions, et en se sanctifiant par là elles-mêmes, se montrent hostiles à nos pro-

(1) *I Cor.* XIII, 4-5.

jets, et contrarient nos vues quelquefois les plus utiles.

Il est rare de trouver une maison religieuse où il n'y ait lieu de faire cette remarque.

Ne voyez-vous pas, dès lors, qu'une mortification incessante, énergique, de vos goûts propres est de rigueur pour que vous puissiez garder sans cesse, et dans votre cœur, et dans vos paroles, et sur votre visage, cette douceur, cette égalité, cette bonne humeur qui est la fleur exquise et la perfection de la charité ?

Supporter le prochain à quelque prix que ce soit, ce n'est pas assez : il faut encore avoir à tâche de l'édifier, et là encore, le but ne saurait s'atteindre sans violence, sans combat avec nous-mêmes. Dieu, nous dit la Sainte Ecriture, a confié à chacun de nous le soin de son prochain : « Que l'on voie vos bonnes œuvres, ajoute Notre-Seigneur, afin de glorifier votre Père qui est dans le ciel. » Que de luttes intérieures, que de victoires sur soi-même ne suppose pas l'obéissance parfaite à ces avis du ciel ! Si je veux y être fidèle dans chacune de mes actions extérieures, ce n'est pas moi seulement que je regarde ; je tiens compte des dispositions, des besoins de ce cher prochain auquel, ne pouvant tous les jours donner ma vie, je veux au moins toujours rappeler, par mon exemple, le chemin

qui mène à la perfection chrétienne, à l'éternelle vie.

Dans une armée, dans un régiment, le plus humble soldat, s'il comprend bien son devoir, sait qu'en se rompant aux dures fatigues de la discipline, en ne s'épargnant en rien, il ne travaille pas seulement pour lui, mais pour l'armée tout entière, dont l'honneur lui est cher et dont, pour sa faible part, il veut glorifier le drapeau. A combien plus forte raison doit-il en être ainsi, mes chères Sœurs, dans la sainte milice qui vous réunit !

## III

Mais voici la matière la plus rude du combat que vous avez à livrer, c'est vous-mêmes; sans celui-ci, tous les autres seraient impossibles; tandis qu'en triomphant de vous-même, toutes les autres victoires vous deviendront faciles. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit le Seigneur, qu'il se renie lui-même (1). »

Qu'est-ce que cela ? se renoncer, se renier soi-même, si ce n'est détruire en nous le vieil

(1) S. Matth. XVI, 24. — S. Luc, IX, 23.

homme, en déracinant nos inclinations vicieuses, les habitudes qui nous restent de la vie du monde, en effaçant de plus en plus en nous l'empreinte de nos anciens péchés, en déblayant le sol, pour ainsi dire, de toutes les ruines amoncelées par l'amour-propre, la sensualité, l'orgueil, afin que sur ces débris puisse s'élever l'homme nouveau « revêtu de justice et de sainteté » ! Or, c'est de ce travail surtout qu'il faut dire avec le saint Evangile : « Le royaume de Dieu souffre violence : il n'y a que les violents qui le ravissent » ! Que d'efforts, quelle lutte persévérante, énergique, est nécessaire ! Nous le savons tous déjà par expérience ; et déjà aussi nous savons que le plus élevé en sainteté sera toujours celui qui aura le plus vaillamment combattu les mauvaises inclinations de la nature. « Que chacun sache bien, dit saint Ignace de Loyola, qu'il avancera suivant la mesure avec laquelle il se dépouillera de sa volonté propre, de son amour-propre et de la recherche de ses aises. »

Dans ce combat intérieur, il y a un point qui est peut-être plus difficile que tout le reste : c'est le support, non plus du prochain, mais de nous-mêmes ; car, il faut l'avouer, nous nous sommes souvent, à nous-mêmes, un fardeau plus insupportable que toutes les tribulations qui peuvent venir du dehors. Le saint homme Job

s'en plaignait à Dieu : « Pourquoi m'avez-vous fait contraire à vous et à charge à moi-même? » Saint Paul gémit à son tour en exprimant, à vingt siècles de distance, la même angoisse, en termes encore plus déchirants : « Je ne comprends pas même ce que je fais, car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je hais... Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? (1) »

Comment cette lutte incessante de la chair contre l'esprit ne nous rendrait-elle pas souvent insupportables à nous-mêmes? Quel rude exercice de patience que celui-ci : se voir, après tant d'années d'efforts, si loin du but ! On voudrait être attentif, recueilli dans la prière : on est accablé par les distractions les plus importunes. On voudrait être charitable et doux au prochain : et, sans cesse, des manières brusques, des paroles rudes vous échappent. On a l'amour le plus ardent de la pureté parfaite : mille fantômes pénibles vous assiègent. Je veux être humble, et je suis le jouet des plus pitoyables surprises de l'amour-propre. Je sens tout le prix d'une humeur libre, gaie et joyeuse : une tristesse inexplicable m'envahit. Comment la vue de tant de misères ne nous jetterait-elle pas dans le déses-

(1) Rom. VII, 15, 24.

poir, si Dieu n'était là pour nous soutenir ? Sans doute, sa grâce ne nous manque pas, ni dans cette sorte de lutte, ni dans les autres ; mais lui-même permet toutes ces épreuves; lui-même les pousse quelquefois, dans les âmes les plus saintes, jusqu'aux limites extrêmes, pour leur faire sentir leur néant, pour détruire en elles tous les restes de l'amour-propre, pour les forcer à se jeter, à corps perdu, dans le sein de sa miséricorde.

Sainte Thérèse a connu et décrit toutes ces angoisses : elle a peint cet ennui indéfinissable, pendant lequel l'âme est réduite à se faire la plus extrême violence, pour ne pas se laisser échapper en murmures contre Dieu, en plaintes amères à l'égard du prochain, dont la présence, en ces sortes de crises, est particulièrement pénible. Et, pour citer des exemples plus récents, nous voyons dans la vie du P. de Ravignan, pourtant si courageux et si énergique, comment, à certains moments, la tristesse l'envahissait, au point de lui rendre la vie humainement insupportable.

Voilà, âmes d'élite, âmes choisies pour la vie parfaite, quels sont les éléments de ce combat dont la perfection religieuse est le prix. Combattre est nécessaire, mais il faut vaincre aussi. Or, hâtons nous de le dire : la victoire est toujours assurée à l'âme de bonne volonté : mais à quelles

conditions et dans quelle mesure ? C'est ce qu'il me reste à dire en peu de mots.

## IV

S'il était nécessaire, dans le combat spirituel, pour remporter la victoire que la grâce vous demande, de pouvoir vous rendre le témoignage que l'ennemi est terrassé sans retour et réduit à l'impuissance absolue, personne, en cette vie, ne pourrait jamais se flatter d'être sorti vainqueur de la lutte. Si notre salut jusqu'à la fin s'opère avec crainte et tremblement, suivant la parole de l'apôtre, à combien plus forte raison en faudra-t-il dire autant de la perfection religieuse !

Mais non : pour être un vaillant soldat dans la milice spirituelle, et pour que nos efforts soient bénis de Dieu, une victoire complète n'est jamais nécessaire. Je vais plus loin : notre victoire consiste moins à vaincre qu'à combattre toujours. Vous allez me comprendre : que je demande à l'âme la plus fervente, la plus sincère, si elle peut se flatter, dans toute sa vie, d'avoir triomphé entièrement d'un seul défaut, d'avoir acquis parfaitement une seule vertu, que me répondra-t-elle ? Ne sera-ce pas son aveu que, si tous ses

efforts n'ont pas été stériles, si la lutte n'a pas été sans fruit en elle, cependant rien n'est fait, au prix de ce qui reste à faire? Aucune ne peut dire comme Notre-Seigneur: « Le Prince de ce monde, en venant, ne trouvera rien en moi qui lui appartienne ». Et plus une âme est sainte, plus elle sera portée à faire cet aveu. C'est que plus les saints avancent dans la vertu, plus ils voient, pour ainsi dire, reculer le terme qu'ils veulent atteindre ; plus ils voient grandir l'idéal qu'ils poursuivent; et, du même coup, plus il leur semble voir grandir leurs propres misères. Tel était le sentiment d'un saint Vincent de Paul, toujours plus humble à mesure que s'élevait sa vertu, et se regardant, à la veille d'aller recevoir une des plus belles couronnes qui aient jamais été accordées à l'héroïsme de la charité, comme le plus pauvre des prêtres et le dernier des hommes. C'était aussi l'impression du vénérable curé d'Ars, qui n'aspirait qu'à quitter tout pour aller, dans la solitude, pleurer ce qu'il appelait « son hypocrisie et sa gourmandise ».

Qui pourtant, mieux que de pareils saints, mérite le titre de vainqueurs dans la lutte spirituelle? Qui a aussi bien qu'eux combattu le bon combat ? Dira-t-on qu'ils se trompaient eux-mêmes, qu'ils ne luttaient plus que contre des chimères ? Non, ils étaient sincères ; ils sentaient

toujours en eux, comme saint Paul, cette concupiscence, fruit du premier péché, dont le ciel seul nous délivrera ; mais, de plus, ils étaient clairvoyants ; en se comparant au divin Modèle qu'ils approchaient de si près, ils discernaient en eux les moindres taches ; ils savaient voir des imperfections réelles là où nos yeux, moins perçants que les leurs, parce qu'ils sont moins purs, ne sauraient rien apercevoir, si ce n'est peut-être une éclatante blancheur.

En quoi donc consiste, mes Sœurs, et jusqu'où s'étendra cette victoire que nous devons, que nous pouvons atteindre ?

Elle consiste en trois choses :

Elle consiste d'abord à ne jamais cesser de combattre, à ne jamais interrompre la lutte une fois commencée. Le seul fait de combattre est une victoire contre le démon. Pesez la parole de Notre-Seigneur : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! » La faim et la soif sont un besoin de tous les jours, qui renaît sans cesse et qu'il faut satisfaire chaque jour, pour que la vie du corps puisse se maintenir ; il en est de même pour la vie de l'âme : elle doit toujours avoir faim et soif de sa perfection. Selon saint Augustin, si quelqu'un dit : « c'est assez, il est perdu ». Mais s'il n'est jamais satisfait ; si, en présence de cette justice qu'il doit réaliser, qui est

Dieu même, et dont il ne voit en lui-même qu'une imparfaite ébauche toujours prête à s'effacer, toujours menacée, le fidèle ne renonce jamais à la lutte, qui ne comprend que son âme est dans la voie, non seulement du salut, mais de la perfection chrétienne et de la sainteté? On peut comparer la vie parfaite, dans la plupart des âmes, à certaines grandes batailles qui n'ont été qu'une série d'échecs partiels, et dont l'éclatant succès ne se décide qu'à la dernière heure. Que de fois, dans ces rencontres, un général vulgaire aurait dit : Tout est perdu ! Mais non ; un chef plus vigoureux, dont la ténacité fait le principal génie, revient sans cesse à la charge ; et c'est au moment où tout paraît perdu que tout est gagné. Au reste, voyez notre mère l'Eglise : elle est sainte et sans tache ; et cependant, en ce monde, elle est toujours militante ; elle semble souvent vaincue, elle subit des échecs partiels, elle ne triomphe jamais pleinement ; mais toujours combattue, elle résiste ; que dis-je, elle attaque sans cesse ici-bas ; elle donne ce grand exemple à ses enfants : pour elle la victoire, c'est de combattre toujours.

En second lieu, notre victoire consiste à ne jamais désespérer de la victoire finale.

Voilà qui est peut-être plus difficile : que de raisons apparentes n'aurions-nous pas de désespérer, après tant d'échecs, après tant de chutes !

Mais non ; Dieu ne le veut pas. « *Si exsurgat in me prælium, in hoc ego sperabo :* Si un combat s'élève contre moi, ce combat sera mon espoir. » Cette parole du Psalmiste n'est pas pour un temps, elle est pour toujours. Quelle que soit l'épreuve, quel que soit le combat, s'élevât-il contre nous à la suite d'une longue série de défaites, il faut encore espérer. Désespérer, c'est toujours désobéir à Dieu qui commande toujours l'espérance, qui veut que nous disions comme Job : « *Etiamsi me occiderit, in ipso sperabo*, quand même il me tuerait, je veux toujours espérer en lui. » Retenons toujours, dit saint Paul, une espérance qui ne vacille jamais : « *Spei nostræ confessionem indeclinabilem* (1). »

Et d'ailleurs, est-ce qu'agir autrement n'est pas faire outrage à la bonté de Dieu, qui lui-même préside au combat et a promis si expressément à l'âme persévérante la dernière victoire, la victoire du salut ? « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. » Oui, dans ces luttes que nous soutenons pour son amour, Notre-Seigneur est avec nous, comme Moïse sur la montagne lorsque le peuple combattait dans la plaine. C'était Moïse qui, par sa prière, donnait la victoire aux Hébreux dont les efforts devenaient

(1) Héb. x, 23.

impuissants, quand les bras lassés du prophète retombaient vers la terre ; mais le vrai Moïse, Notre-Seigneur, ne se lasse jamais dans sa prière toute-puissante : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis :* Il est toujours vivant dans le ciel, intercédant pour nous ».

Enfin, mes chères Sœurs, notre victoire consiste encore en ce point : avancer, faire des progrès dans la persuasion que nous ne pouvons pas vaincre par nous-mêmes, mais seulement par la grâce de Dieu. Nos chutes continuelles, nos défaillances sans fin doivent produire en nous, non le découragement, mais la conviction, toujours plus enracinée, que toute notre force ne vient pas de nous, mais de Dieu. Elles doivent nous faire croître dans l'intelligence de cette parole, que les commençants ne comprennent qu'à demi : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » ; non, rien ; absolument rien qui avance l'affaire de notre salut. Mais, en même temps, il faut croire la vérité correspondante, exprimée par saint Paul : « Je peux tout en celui qui me fortifie ». Oui, à chaque instant, je ne peux rien, si je ne regarde que moi-même ; à chaque instant je peux tout, si je me livre entièrement à Dieu. Et ainsi, toujours me défiant de moi-même, mais toujours me confiant à Dieu et combattant sans cesse, je lutte sans m'arrêter. Voilà la vraie victoire du chrétien en ce

monde. C'est encore ce grand soldat de Jésus-Christ, saint Ignace, qui nous la résume entièrement dans cette forte maxime : « Faites toujours autant d'efforts que si, par vos seules forces, vous pouviez arriver à tout ; et, en même temps, persuadez-vous que tout succès vient uniquement de la grâce de Dieu ».

Quelques résolutions importantes sont la conclusion naturelle de cet entretien.

Une première résolution sera de ne pas mettre notre sécurité et notre joie dans les succès, dans les progrès que nous pourrons remarquer en nous ; être attentives plutôt à en remercier Dieu, comme d'un pur don de sa grâce qui, loin de nous dispenser de lutter et de combattre toujours, nous invite à le faire encore avec plus d'énergie et de persévérance, persuadées que Dieu demande toujours plus, à proportion qu'il donne davantage.

Secondement, nous mettrons notre sécurité plutôt dans les peines que dans les joies spirituelles. Vous êtes tentées, éprouvées, affligées ; c'est la marque évidente que Dieu s'occupe de vous, pour votre plus grand bien. « Le Seigneur est proche de ceux qui ont le cœur brisé, et il sauvera les humbles d'esprit (1). »

(1) Ps. XXXIII, 19.

« Bienheureux l'homme que vous châtiez, Seigneur ; c'est vous qui blessez et qui donnez le remède ; vous frappez et vos mains guérissent (1). »

« Si Dieu, disait saint Ignace, vous envoie de grandes croix, c'est un signe qu'il veut vous élever à un haut degré de sainteté. »

Si quelque chose devait nous causer plus de frayeur que de joie, ce serait la prospérité, la facilité de notre vie intérieure et extérieure : non pas que je veuille vous conseiller, comme l'ont fait certaines âmes héroïques, de demander à Dieu des croix, des épreuves spéciales. Non ; mais ce qu'il faut faire, et ce sera là notre troisième résolution, c'est nous abandonner entièrement, absolument à la disposition divine, décidées à recevoir de sa main, avec un égal amour, et s'il se peut avec joie, toutes les épreuves, de quelque nature qu'elles soient, par où il lui plaira de nous faire passer, persuadées qu'il ordonne tout avec un souverain amour et pour notre plus grand bien.

Et c'est ainsi, mes chères Sœurs, que pour l'âme religieuse s'accomplit, par le combat spirituel lui-même, la mystérieuse parole du Sauveur aux âmes qui marchent par la voie étroite des conseils : « Vous recevrez dès ce monde le centuple, avec des persécutions. »

(1) Ps. XCIII, 12.

Heureuse persécution! car plus elle est puissante, plus elle fait éclater l'amour de Dieu pour nous, plus elle ajoute à l'éclat de notre récompense, plus elle nous prépare à dire un jour avec saint Paul : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai consommé ma course ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui m'était réservée. »

Ainsi-soit-il !

---

# CONFÉRENCE SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE

« Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble ! (1) »

Saint Augustin, commentant cette parole des saints livres s'écrie : « Voilà la parole qui enfante les monastères ; parole sacrée, délectable, délicieuse, qui remplit l'âme et l'oreille de jubilation ».

Cette pensée de saint Augustin est-elle réalisée en fait, et peut-on dire que tout monastère soit le théâtre de cette union délicieuse dont parle le saint docteur, et dont saint Vincent de Paul disait : « La charité, c'est le paradis des communautés » ?

Si j'en crois les malins propos du monde il en serait tout autrement. On s'est amusé à donner

(1) Ps. CXXXII.

des communautés la définition suivante : « Des réunions d'hommes (ou de femmes) assemblés sans se connaître, vivant sans s'aimer, mourant sans se regretter ».

Nous savons assez, mes chères Sœurs, par une bienheureuse et longue expérience, que le monde se trompe, et qu'une communauté qui serait définie exactement par les paroles que je viens de citer ne pourrait pas subsister.

Mais, d'autre part, faut-il croire que la charité fraternelle est observée de telle sorte que, partout, le spectacle d'une communauté donne un avant-goût de la fraternité des anges et de la paix du ciel ?

L'infirmité humaine ne le permet guère. La charité fraternelle y règne, sans doute, infiniment plus que dans les réunions du monde, et cependant n'y a-t-il pas, en ces jours de retraite, à méditer sur ce point : Pratiquons nous parfaitement la charité fraternelle? Sur cette matière n'avons nous rien à réparer, rien à réformer ? Vous en jugerez vous-mêmes, quand nous aurons fait ensemble, dans cet entretien, sur ce grave sujet, notre examen de conscience.

## I

En toutes choses il est bon de remonter aux principes, seul moyen de les éclairer de leur vraie lumière, et de les apprécier à leur juste valeur. Quel est donc le principe de la charité fraternelle ? Quelle est sa source? La réponse est facile : c'est Dieu même qui est la substance, l'essence de toute charité, Dieu dont le nom propre, selon saint Jean, est amour : « *Deus charitas est.* Voyez, dit le même apôtre, quel amour Dieu a eu pour nous : il a voulu que nous soyons appelés et que nous soyons, de fait, enfants de Dieu.

« Voilà en quoi nous avons connu l'amour de Dieu pour nous, c'est qu'il a donné sa vie pour nous, et nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères (1). »

C'est Notre-Seigneur lui-même qui a révélé cette doctrine à l'apôtre dont la tête avait reposé sur son cœur. Le divin maître n'a-t-il pas mis le précepte de l'amour du prochain sur le même rang que le commandement de l'amour de Dieu ?

(1) I Joann. III, 1, 16.

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, voilà le premier et le plus grand commandement de la loi ; et voici le second, qui est semblable au premier : Vous aimerez le prochain comme vous même, toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. »

Aussi Notre-Seigneur, qui s'est incarné, qui a vécu, qui a souffert et qui est mort pour nous, pour notre amour, fait de notre amour pour nos frères son commandement. « Ceci est mon précepte que vous vous aimiez les uns les autres, je vous donne un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est à ce signe que tous connaîtront que vous êtes mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres (1). »

Une particularité qu'il est bon de remarquer, c'est que Notre-Seigneur a surtout recommandé ce précepte, qu'il appelle « le sien », après la Cène, au moment où il venait de se donner lui-même en nourriture à ses apôtres, comme pour leur apprendre, ainsi que le reconnaissent les Pères, qu'étant faits participants d'une même vie, puisqu'ils avaient tous reçu le même pain divin qui est Jésus-Christ, ils devaient tous être une même chose en lui, ainsi que notre divin maître

(1) Joann. XIII, 34-35.

le demande, dans sa prière à son père : « Qu'ils soit un, comme nous sommes un » ! Et c'est pour cela que saint Augustin s'écrie, en parlant du sacrement de l'Eucharistie : « O sacrement d'unité ! ô lien de charité ! » C'est la pensée même de saint Paul, lorsqu'après avoir rappelé l'institution du mystère de l'autel, il ajoute : « C'est pourquoi notre multitude ne fait qn'un seul pain, un seul corps, nous tous qui avons participé d'un seul et même pain (1) ».

Tel est le testament de notre père, telle est sa dernière volonté, scellée dans son sang ; il veut que nous nous aimions les uns les autres, et comme il nous a prouvé son amour en mourant pour nous, « nous aussi, dit saint Jean, nous devons être prêts à mourir les uns pour les autres ».

Quand le Maître à parlé et agi de cette façon, il ne faut pas s'étonner que les apôtres, ses disciples immédiats et inspirés, aient rappelé avec tant de force le précepte de la charité fraternelle. « Avant toute chose, dit saint Pierre, ayez à l'égard les uns des autres une charité mutuelle et continuelle : car c'est la charité qui couvre la multitude des péchés (2). »

Aux Romains saint Paul écrit de même : « Vous

(1) I Cor. x, 17.
(2) I Petr. iv, 8.

chérissant mutuellement d'un amour fraternel, prévenez vous les uns les autres par des égards réciproques (1) ».

Il écrit aux Colossiens : « Par-dessus toutes choses, ayez la charité, qui est le lien de la perfection ». Remarquez cette expression ; l'apôtre semble vouloir nous faire entendre que toutes les autres vertus ne sont rien, si la charité n'est là pour les réunir en faisceau ; autrement elles se dissiperont comme les épis dispersés d'une gerbe dont le lien manque, et qui, tombant à droite et à gauche, sont exposés à être foulés aux pieds.

Rappelez-vous enfin les paroles que la tradition nous rapporte de saint Jean lorsque, accablé de vieillesse et ne pouvant plus marcher ni presque se faire entendre, il se faisait porter dans l'assemblée des fidèles, leur disant pour toute instruction : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, c'est le précepte du Seigneur, et il suffit ». Oui, mes Sœurs, il suffit. Je veux dire que, dans une communauté où la charité fraternelle serait observée dans la perfection, toutes les autres vertus religieuses seraient également en vigueur et en honneur ; car il n'est pas possible qu'une âme possédant une parfaite chari-

(1) Rom. XII, 10. — Col. III, 4.

té fraternelle, laquelle procède nécessairement du véritable amour de Dieu, ne soit pas dans le chemin de la perfection chrétienne et religieuse.

## II

Voyons maintenant quels sont les actes principaux de cette vertu si essentielle.

Et d'abord notre charité fraternelle aura pour objet le corps entier de la communauté à laquelle nous appartenons. Si, dans l'Eglise de Dieu, nous nous regardons tous, suivant le précepte de saint Paul, comme les membres d'un seul corps et si, à ce titre, nous aimons l'Eglise comme nous nous aimons nous mêmes, « car personne, dit saint Paul ne hait sa propre chair (1), » il en est à plus forte raison de même de cette communauté dont nous sommes les enfants, et qui forme, dans l'Eglise, une sorte d'Eglise particulière à laquelle nous sommes plus étroitement liés. A notre communauté s'applique littéralement le précepte de saint Paul sur le sentiment qui doit animer les chrétiens pour l'Eglise tout entière : « Qu'il n'y ait aucun schisme dans

(1) Eph. v, 19.

le corps, mais que tous les membres soient remplis de sollicitude les uns pour les autres. Si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; si un membre reçoit quelque gloire, tous les autres s'en réjouissent avec lui (1) ». Nous remarquerons que le premier acte de notre charité pour notre communauté est la pratique sainte et fervente de nos Règles, comme, pour le chrétien, le premier devoir de la charité fraternelle est d'édifier ses frères par sa vie chrétienne.

C'est pourquoi saint Jean de la Croix écrivait :

« N'épargnez ni vie, ni honneur, ni santé, pour maintenir, par exemples et par paroles, l'exacte observance et le premier esprit de votre religion, et tenez-vous pour heureux si vous souffrez quelque chose pour un sujet si honorable. »

Il faut en conclure que ce n'est point manquer à la charité que de se refuser à faire les choses que notre conscience nous montre contraires à nos saintes règles, quel que puisse être le déplaisir que telle ou telle de nos sœurs pourrait concevoir de nos refus.

La charité pour le corps entier de la Communauté n'a, d'ordinaire, son exercice que dans nos

(1) I Cor. XII, 25-26.

rapports individuels avec les membres qui la composent.

La première des exigences de la charité envers nos sœurs, c'est que nous nous sentions toujours disposées à leur rendre service : « Portez le fardeau les uns des autres, dit saint Paul, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ ». Oui, porter joyeusement sa part des travaux de la vie commune, toujours prête à prendre pour soi la plus basse ou la plus lourde, et à en décharger autrui ; de plus, supporter sans se plaindre cet autre fardeau plus pesant quelquefois qui vient de la diversité d'humeur, d'opinions ; des défauts, parfois même des bizarreries du prochain ; enfin, et par dessus tout, avoir et témoigner de l'estime les uns pour les autres, se prévenir par des égards mutuels, voilà les témoignages ordinaires et nécessaires de la charité fraternelle. Ai-je besoin de dire qu'elle exclut tout rapport, toute médisance ? Saint Vincent de Paul disait : « Comme il n'y aurait pas de larrons s'il n'y avait pas de recéleurs, ainsi n'y aurait-il pas de médisants s'il n'y avait personne pour écouter la médisance ». O que cette communauté serait bénie de Dieu, où jamais personne n'écouterait mal parler de personne, où l'on n'y prendrait jamais plaisir, où l'on ne répéterait jamais les propos médisants qu'on

aurait eu le tort ou le malheur d'entendre !

Cette réflexion m'amène à entamer le chapitre si long, hélas ! des manquements contre la charité, et dont l'énumération est plus utile que tout le reste, pour bien faire entendre jusqu'où s'étend, dans une communauté religieuse, le devoir de la charité fraternelle : non que je veuille tout dire, ce serait presque infini ; il suffira, pour le but que je me propose, de noter les points principaux.

J'ai déjà indiqué les rapports et les médisances, je n'ajouterai qu'un mot. Je vous invite, mes Sœurs, à réfléchir sur le chemin que peut faire une seule parole médisante qui, tombée quelquefois d'une bouche plus inattentive que malveillante, circule, se répand, grossit en route et ne s'arrête que lorsqu'elle a partout semé l'ivraie, laissé un ferment de division et mérité, fût-ce au moindre degré, pour celle qui l'a dite, répétée ou envenimée, l'anathème du saint Livre : « Il y a une chose que Dieu déteste, c'est celui qui sème la discorde entre des frères (1) ». Qui dira le mal que peut faire une seule parole ? Il suffit d'un mot, que la charité aurait dû retenir, pour causer d'irréparables malheurs !

A côté des paroles de médisance, il faut pla-

(1) Prov. VI, 19.

cer les railleries, les remarques malignes, les paroles piquantes. « Le serviteur de Dieu, dit saint Paul, évite tout ce qui peut engendrer des disputes : il ne sait ce que c'est qu'une querelle ; il est pacifique, modeste et patient avec tout le monde (1). » Le même apôtre nous commande « de ne pas contrister le Saint-Esprit », en laissant paraître entre nous l'amertume, la colère ; il veut « qu'on soit toujours prêt à se pardonner mutuellement toute offense (2) ».

Que de sophismes parfois viennent, même chez les personnes pieuses, obscurcir la notion, pourtant si simple et si claire, de la charité dans les rapports de chaque jour ! On dit d'une compagne dont on croit avoir à se plaindre : « Je ne veux pas me venger, parce que la vengance serait une offense à Dieu ; mais cependant il faut bien que je lui fasse sentir ses torts ! » Ou bien : « S'il s'agissait d'autre chose, je garderais le silence ; mais voilà un point que je ne peux laisser passer. Il y va de ma dignité ! » On dit encore : « S'il ne s'agissait que de moi, je passerais condamnation, mais je dois soutenir les intérêts de celle-ci ou de celle-là ». Sous des prétextes plus ou moins spécieux, on s'établira vis-à-vis d'un autre Sœur, sans

(1) II Tim. II, 23-24.
(2) Eph. IV, 31-32.

explication, pour un simple soupçon, dans un état de gêne, de froideur, qui durera des semaines, des mois, des années peut-être ; et l'on se tranquillise par la pensée qu'il n'y a aucun éclat, aucune parole blessante, rien d'apparent qui puisse scandaliser personne. O mes Sœurs ! que ces mille riens qui viennent jeter comme un filet sur la cordialité fraternelle, et resserrer les cœurs, deviendraient bien vite impossibles, malgré toutes les ruses de l'amour-propre et tous les pièges du démon, si l'on voulait s'appliquer à la lettre les paroles de l'apôtre : « Que le soleil ne se couche jamais sur votre colère ; gardez-vous de donner la plus légère entrée au démon (1) ». Vous communiez souvent, mes Sœurs, quelquefois plusieurs jours de suite. Comment un âme qui s'approche si souvent du saint autel peut-elle se sentir à l'aise, je ne dis pas quand elle a quelque ressentiment contre le prochain (car il ne saurait être question, parmi vous, de ce qui ressemblerait à de la haine), mais seulement quand elle garde dans son cœur quelque antipathie aperçue, acceptée, contre une de ses compagnes ? Remarquez l'étendue singulière de la parole du divin maître : « Si vous portez votre offrande à l'autel, et qu'à ce moment

(1) Eph. IV, 26.

vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère (1). » Notre-Seigneur ne dit pas : Si vous avez eu quelque grave altercation, si vous avez manqué gravement à la charité, non, il dit: Si vous avez quelque chose, si votre frère a quelque chose. Ainsi un mot blessant, une parole dure, un geste hautain, un procédé pénible, en voilà assez pour que Notre-Seigneur vous invite à le laisser là, à aller d'abord vous réconcilier avant d'approcher de l'autel. Quelques-unes, qui se sentent dans ce cas, en tirent cette conclusion : Eh! bien, je ne communierai pas, je différerai ma communion. C'est mal raisonner ; il faut dire, plutôt que de manquer ma communion ou de me priver de quelqu'une des grâces qu'elle renferme, je vais me hâter de me réconcilier, et je ne croirai pas donner au divin maître assez d'amour, si je ne lui porte un cœur toujours brûlant, toujours épanoui dans la charité fraternelle.

Il y a un défaut dont le nom seul est triste à prononcer, qui bien souvent s'oppose à cette charité : je veux parler de la jalousie. C'est une des plus cruelles marques de notre déchéance originelle et de l'empire du démon sur nous, que

(1) Matth. v, 23-24.

cette disposition de l'âme qui consiste à s'attrister des succès, du bonheur du prochain, et des louanges qu'on lui donne devant nous. Tandis que la charité se réjouit du bien, partout où elle le voit, et même, si l'humilité s'y joint, trouve une consolation particulière à se voir devancer dans l'honneur rendu à Dieu, l'âme jalouse prend pour une offense même les vertus qu'elle voit pratiquer. Si devant elle on témoigne quelque affection à une autre, il lui semble qu'on lui fait une injustice, elle se déclare victime de préférences injustes et elle prend la personne préférée, ou soi-disant telle, en une sombre aversion.

Oh ! que cette disposition est fâcheuse, mais comme elle est fréquente, et qu'il y a lieu d'en extirper les premiers germes, aussitôt qu'on les aperçoit ! Le grand remède à la jalousie, c'est l'humilité : une âme humble est rarement jalouse. Comment le serait-elle, en effet ? Se croyant la dernière de toutes en toutes choses, elle trouve très légitimes toutes les louanges, toutes les préférences dont ses compagnes peuvent être l'objet, et sans le savoir, par cette humilité même, elle se rend aimable à tout le monde. Que Dieu nous fasse la grâce de travailler de cette sorte à la charité fraternelle !

Une des meilleures preuves que Dieu a voulu nous faire acheter cette vertu, comme toutes les

autres, par l'effort et la lutte, c'est l'obstacle qu'elle trouve en nous dans les antipathies ou les sympathies naturelles : sentiments purement passifs dans leurs principes, mais qui, si on ne travaille énergiquement à les combattre, engendrent promptement les plus tristes effets.

Parlons d'abord des antipathies. Il arrive, même au couvent, qu'on éprouve parfois une répugnance indélibérée, irréfléchie et persistante contre telle ou telle personne. Quelle en est la cause ? Quelquefois on ne la connaît pas ; le plus souvent, c'est peu de chose : la tournure d'esprit, le son de la voix, la démarche, les manières, quelques travers de caractère, quelque difformité du corps, quelque opposition de jugement. Rien de moins raisonnable que de se laisser conduire par de telles répugnances ; rien de plus contraire à la foi autant qu'à la raison. Et cependant que de fois ces causes agissent imperceptiblement dans une communauté, pour y miner peu à peu, pour y ruiner la charité ! Est-ce dans un salon du monde seulement, n'est-ce pas quelquefois dans une cellule de religieuses qu'on entend des paroles comme celle-ci : Une telle, je ne l'aime pas ! je ne puis la souffrir ! Elle m'est insupportable ! etc. Quelles paroles, mes Sœurs, et il n'en est guère, hélas ! de plus sincères ! On peut dire, quand elles s'échappent des lèvres,

qu'elles sortent de l'abondance du cœur ! Est-ce à dire que ce cœur a mesuré la portée de ces paroles, et se rend compte du manquement commis contre la charité ? Non, sans doute ; mais c'est dire que ce cœur n'est pas mortifié, n'est pas humble, n'est pas assez attentif à contempler le cœur de Jésus. Souvent cela veut dire, de plus, que cet esprit manque de raison et de bon sens.

Ces antipathies, qu'il est d'un devoir si étroit de déraciner, autant que possible, par un travail persévérant, ont souvent pour cause d'autres sentiments qui ne sont pas plus raisonnés, et qui parfois nuisent encore davantage à la charité commune : je veux parler des sympathies naturelles.

Pourquoi voyez-vous avec plaisir, pourquoi préférez-vous telle personne et vous plaisez-vous dans sa compagnie ? Est-ce toujours parce qu'elle a plus de vertus ? qu'elle est édifiante à un degré supérieur ? Est-ce parce que sa compagnie vous élève à Dieu, vous rend plus affectionnée à vos devoirs, accroît en vous l'amour de la perfection ? Point du tout : c'est parce qu'elle a tel agrément dans le visage, parce que le son de sa voix, sa démarche, sa façon de parler, l'originalité de son esprit, quelquefois un brillant défaut vous attirent. Il n'en faut pas davantage. Mais de cela seul que vous vous attachez avec irréflexion à

telle ou telle, comme vous vous éloignez sans plus de motifs raisonnables, et sans plus de respect de la règle, de telle ou telle autre, il résulte un inconvénient majeur, un des plus grands dangers pour la charité fraternelle que puisse courir une maison religieuse : je veux parler des amitiés particulières, « cette peste des communauté » selon sainte Thérèse. Et on comprend ce mot sévère. C'en serait fait de la charité générale et, par cela même, c'en serait fait d'une communauté, si chaque sœur, suivant son goût ou son humeur, pouvait choisir ses amies, excluant l'une, recherchant l'autre, et donnant lieu par là à la formation des partis, aux petites cabales, aux intrigues de coteries : toutes choses absolument incompatibles avec la charité fraternelle.

Mais, remarquez-le bien, mes Sœurs, le fait d'avoir ressenti en soi les premières impressions d'une sympathie ou d'une antipathie n'est pas une faute. Quand ces sympathies ou antipathies ne sont pas le simple effet d'une nature bizarre, contredisante, mal équilibrée, elles ne sont que l'expression de l'attrait indélibéré, existant dans toutes les âmes, pour toutes les choses qui sont ou paraissent belles ou bonnes, et de la répugnance, également instinctive, pour leurs contraires. Mais c'est dans la région du sensible ou des passions que ces impressions prennent nais-

sance, et c'est à la foi et à la raison de les diriger, de les corriger, de les réprimer, de telle sorte que Dieu seul et son amour restent le motif suprême et la raison dernière de toutes nos actions. Par ce travail, l'antipathie pour telle compagne, si elle n'est pas tout à fait vaincue, deviendra un salutaire exercice de patience, la matière d'une vertu plus haute. On a vu des saints garder volontairement, auprès d'eux, des personnes dont la présence leur était un supplice, pour se contraindre par là à une charité héroïque, et l'on ajoute que les malheureux objets de ces antipathies ne s'en sont jamais doutés eux-mêmes, tant ces grands cœurs savaient se vaincre, en ne cessant de leur donner des marques de la plus douce et de la plus exquise charité.

Quant à la sympathie, le travail demandé à l'âme a pour but de rendre cette sympathie raisonnable, chrétienne, surnaturelle, de telle sorte qu'elle ne dégénère jamais ni en amitié particulière ni en passion. Qu'elle se transforme en une sainte émulation pour le bien, comme on le voit dans les amitiés des saints; et dès lors, loin de nuire à la charité fraternelle, elle lui profitera ; et de même que les antipathies vaincues profitent à la mortification et à la pénitence, les sympathies, contenues dans les limites raisonnables par la victoire sur nous-mêmes et le respect absolu de la

règle, nous deviendront un stimulant de plus pour la pratique de la perfection chrétienne.

## III

Achevons en disant quelques mots des moyens principaux à prendre pour faire régner, parmi nous, la charité fraternelle.

Le premier de tous, et sans lequel tous les autres seraient de nulle valeur devant Dieu, c'est l'esprit de foi, l'esprit surnaturel. Pourquoi devons-nous aimer tous nos frères ? Parce qu'ils sont nos frères, c'est à dire enfants du même Dieu, rachetés par Jésus-Christ, héritiers, par le mérite de son sang, de la vie éternelle. C'est cette considération, tirée tout entière des motifs surnaturels, du précepte formel de Notre-Seigneur, qui rend absolument inexcusable tout manquement volontaire contre la charité. Si nous envisagions toujours le prochain avec l'œil de la foi, nous serait-il donc si difficile de l'aimer toujours, quels que puissent être ses défauts ou ses torts ? Pourquoi ne pas voir toujours Dieu dans notre frère, et nous arrêter au voile, *parfois rebutant,* qui cache la réalité divine ?

Un second moyen, d'une importance extrême, c'est l'examen de conscience, sévère et quotidien, sur ce grand point de la charité faternelle. Il faut prendre à la lettre la parole évangélique : Que le soleil ne se couche point sur votre colère. Gardons-nous de ces charités négatives qui consistent à ne rien faire, à ne rien dire d'offensant ou de pénible à une sœur qu'on n'aime pas, mais qui n'en sont pas moins compatibles avec des froideurs, des silences, des abstentions : choses toutes contraires à la vraie cordialité, à la charité expansive qui doit régner entre vous, et qui est si fortement recommandée par votre séraphique mère. Le vrai moyen de ne jamais tomber dans ces imperfections, c'est d'être pour soi, en pareille matière, d'une sévérité impitoyable, et en même temps, pour les autres, d'une indulgence inépuisable. Si la moindre chose m'échappe contre la charité, je veux m'en souvenir et réparer ma faute le plus tôt possible ; si on y a manqué envers moi, je ne veux pas m'en apercevoir, ou du moins je veux l'oublier aussitôt.

Dans cet esprit, refusons absolument, partout et toujours, de nous prêter à ce qui peut blesser la charité. Ecouter une médisance, la répéter, favoriser par une parole l'amour-propre blessé d'autrui, ou sa jalousie, ou ses répugnances, ou son égoïsme, voilà mille choses que

l'esprit de charité nous apprendra à éviter.

Si les péchés de la langue étaient supprimés, la plus grande partie des fautes contre la charité disparaîtraient. Savoir garder le silence, en réponse à une parole pénible, est un grand moyen d'éviter un double malheur : d'abord la faute qu'on commettrait soi-même en parlant, et en second lieu l'aggravation ou le redoublement de la faute de la personne qui vous a offensée. Saint Chrysostôme, sur ce point, a une comparaison originale : « Quelqu'un, dit-il, vous accable d'injures, fermez votre bouche, car si vous l'ouvrez, vous ne ferez qu'exciter la tempête. Vous êtes dans une chambre, entre deux portes ouvertes qu'un vent violent fait battre avec fracas ; fermez-en vite une, le bruit cessera à l'instant, et le courant d'air perdra toute son impétuosité. Voilà votre position, en présence de celui qui vomit contre vous des injures : votre bouche et la sienne sont deux portes qui livrent passage au vent, fermez la vôtre, l'orage tombera aussitôt. Si par malheur vous l'ouvrez, la tempête deviendra furieuse, et qui sait quand elle s'apaisera (1) » ?

Vous me direz qu'au Carmel on ne connaît jamais les injures, ni rien de ce qui y ressemble, et vous aurez raison. Aussi n'y a-t-il à retenir, de

(1) *Homél. sur la Ie Ep. ad Thess.*, v, 11.

ce passage du saint docteur, que le conseil qu'il donne de garder le silence, en certains cas, pour conserver la charité. Mais voici, sur les péchés de la langue, une réflexion de sainte Gertrude qui est plus pratique pour vous, et qui doit vous toucher davantage à cause de la pensée de foi qu'elle renferme :

« La langue, dit cette sainte, a le privilège, sur les autres membres du corps, d'être la dépositaire des mystères précieux de Jésus-Christ. Celui donc qui reçoit Jésus-Christ sans faire pénitence des fautes commises par la langue est comme celui qui, amassant des pierres sur le seuil de sa porte, en frapperait son ami à sa venue. »

Ai-je besoin d'ajouter que, si les péchés de la langue doivent être si soigneusement évités, les jugements ne doivent pas l'être avec moins de vigilance ? Prenez également à la lettre le précepte du Sauveur : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ». O qu'il est vrai que Notre-Seigneur seul connaît le fond des cœurs, et que le jugement n'appartient qu'à Dieu ! Un des fruits principaux de l'expérience de la vie, c'est d'apprendre qu'on n'a presque jamais jugé les intentions d'autrui sans se tromper et sans justifier, une fois de plus, le précepte si formel de l'Evangile. Ne jugez pas, mes Sœurs, ne condamnez *jamais* personne, tant que votre charge, c'est-

à-dire une mission divine, ne vous y obligera pas, et pour vous encourager, prenez également à la lettre cette promesse du bon Maître : « Vous qui n'aurez point jugé, vous ne serez point jugé, c'est-à-dire condamné ». Par là bien des actes imperceptibles de charité intérieure, presque inconnus de celle qui les accomplit, viendront doubler l'éclat de sa couronne, au jour des récompenses !

Enfin, mes Sœurs, un grand moyen de pratiquer la charité fraternelle, c'est la patience. N'oubliez pas que, pour vivre ensemble, les créatures humaines les meilleures ont besoin d'un riche fond de patience ! Quoi que nous fassions, il faut se persuader que chacun de nous est, à l'égard d'autrui, à des degrés, sous des formes et en des temps divers, un fardeau ! Supportons-nous donc les uns les autres, et pour être nous mêmes supportés, efforçons-nous de diminuer le plus possible le poids dont nous chargeons le prochain. Si nous avons des joies, mettons-les au service de tous ; gardons au contraire nos peines pour nous-mêmes en n'en faisant part qu'à ceux qui, ayant la charge de nos âmes, ont qualité pour les entendre et grâce pour les soulager.

Voilà, mes Sœurs, un court abrégé des moyens à employer pour faire régner parmi vous, que dis-je? le mot n'est pas assez fort à mon gré, tant la chose est importante, pour faire triompher,

pour faire s'épanouir, comme une fleur céleste, parmi vous la charité fraternelle. Demandons bien à Dieu qu'il nous la conserve toujours sans ombre et sans nuages, et que nous présentions, au ciel et à la terre, le spectacle consolant de la pleine réalisation de la prière du Sauveur pour ses disciples, après la Cène : « O mon Père, comme vous êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient tous un en nous ! »

---

# LA CROIX

*Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.*

Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut pas être mon disciple.

(Luc, XIV, 27.)

« Vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous recevrez le centuple dans ce monde, avec des persécutions, et dans l'autre, la vie éternelle. » Ce texte que nous avons commenté ensemble, mes chères Sœurs, nous a déjà fait entendre et goûter une partie des vérités qui feront l'objet de cette instruction. Déjà vous l'avez compris : privilégiées de Dieu par la grâce de votre vocation, par cela même vous êtes les privilégiées de la croix. C'est la croix portée plus généreusement par vous que par le commun des fidèles, la croix embrassée librement, préférée à tous les biens de la terre, qui est votre

plus grande gloire en ce monde. Si elle est l'étendard commun de tous les chrétiens, elle est pour vous, qui avez tout quitté, votre plus précieux trésor ou plutôt votre unique richesse.

Combien donc ne vous est-il pas utile de méditer, d'approfondir ce grand mystère de la croix ! « Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi ne saurait être mon disciple, » a dit le Sauveur. Nul n'est chrétien s'il ne porte la croix ; mais nul ne saurait atteindre à la perfection religieuse s'il ne s'efforce de la porter parfaitement. La croix, grand moyen, moyen indispensable de la perfection religieuse, tel est donc l'objet de cette méditation.

Nous la partagerons en trois réflexions :

Premièrement, la croix est un mystère profond : elle exige notre foi.

Secondement, la croix est une lumière qui éclaire notre intelligence : heureux qui s'efforce d'avoir toujours plus vive et plus profonde la science de la croix !

Mais surtout, et ce sera notre troisième réflexion, heureux qui lui donne son cœur et reçoit la grâce précieuse de l'aimer !

# I

Que la croix soit un mystère, et un profond mystère, auquel la raison ne saurait atteindre, que dis-je! qui écrase la raison de l'homme, c'est chose trop claire et trop évidente pour y insister longuement. « La parole de la croix, selon saint Paul, pour tous ceux qui périssent, c'est-à-dire qui refusent d'y croire, est une pure folie, *stultitia* (1). »

Oui, c'est un profond mystère qu'un Dieu se soit fait homme pour souffrir et pour mourir sur la croix.

Un autre mystère, c'est que ce Dieu, fait homme et mort pour nous, ait voulu nous donner à chacun la pratique de la croix, la participation à son supplice, comme condition de notre salut et source unique de notre sanctification.

Essayons de nous représenter l'impression que ressentirent les disciples quand, avant le Calvaire et la Résurrection, ils entendirent, de la bouche de leur Maître bien-aimé, sortir des paroles comme celles-ci : « Voici que le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié. »

(1) I Cor. I, 18.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive.

« Ne croyez point que je sois venu apporter la paix sur la terre, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.

« Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, et la belle-fille de sa belle-mère. Et celui qui ne prend pas la croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi (1). »

Les Apôtres étaient des hommes comme nous : l'Evangile nous le fait assez connaître ; et il n'en faut pas davantage pour comprendre combien fut naturel et spontané ce cri de saint Pierre entendant, pour la première fois, Notre-Seigneur annoncer la souffrance et la mort au-devant desquelles il marchait librement : « *Absit a te, Domine :* Loin de vous, Seigneur : il ne se peut que vous subissiez de telles choses ! » Mais le divin Maître le reprend sévèrement, ou plutôt avec une dureté qui ne se voit nulle part ailleurs, dans le saint Evangile : « Retire-toi de moi, Satan ! Tu me scandalises, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais seulement de choses de l'homme (2). » Dieu seul, en effet, pouvait imposer un mystère

(1) Matth. XXVI, 2. — Luc, IX, 23 — Matth. X, 34-38.
(2) Matth. XVI, 23.

qui, au premier abord, et aussi longtemps que l'Esprit de Dieu ne nous a pas pénétrés, déconcerte notre intelligence, choque nos sens et contrarie nos inclinations les plus fondamentales. En effet, nous avons soif de la gloire, et la croix nous humilie ; nous aimons le bien-être, et la croix nous prive de toutes nos aises ; nous nous sentons créés pour le bonheur et nous le voudrions immédiat, complet, éternel, et la croix signifie, dans la vie présente, le renoncement douloureux à toute satisfaction cherchée pour elle-même, à tout repos dans la possession des biens créés. Qu'est-ce donc que cette doctrine, si ce n'est un mystère, insondable, unique, incompréhensible, je dirai presque un affront à notre raison, qui ne peut l'accepter que parce qu'il s'impose avec l'autorité d'un Dieu ? Mystérieuse croix ! oui, c'est bien un mystère que la doctrine de la croix ; et avant tout, comme tous les mystères, il nous demande un acte de foi.

Je crois donc, Seigneur, qu'il est vrai, d'une vérité souveraine, infaillible, comme tout ce qui sort de votre bouche, que c'est pour des raisons très sages, très dignes de vous que, vous étant fait homme pour notre amour, vous avez voulu mourir sur la croix et nous sauver par la croix. Je crois, Seigneur, que je ne puis marcher sur vos traces qu'en portant la croix, et que, hors

d'elle et sans elle, il n'y a pour mon âme ni salut, ni sainteté.

Mais les mystères de Dieu, ou, pour parler comme saint Paul, « les folies de Dieu (1) », sont plus sages que toute la sagesse des hommes ; elles sont des abîmes de raison ; et, dès ce monde, il en découle pour l'âme fidèle assez de lumière pour que nous puissions dire que, bien que les croire soit nécessaire et suffisant pour le salut, les comprendre au moins en partie, en ébaucher dès ici-bas l'intelligence, est une consolation des plus légitimes et des plus douces pour l'âme fidèle.

## II

Voici, dans le mystère de la croix ce que nous pouvons assez facilement comprendre : c'est d'abord qu'étan pécheurs, et n'ayant péché que par un amour désordonné de jouissances non légitimes ou excessives, il est juste que nos péchés soient expiés par là privation, par le retranchement des jouissances qui proviennent du péché. La nature en souffrira, sans doute ; mais la conscience ne nous dit-elle pas que cette souffrance

(1) I Cor. I, 25.

est le juste châtiment de nos fautes, qu'elle est une opération légitime de la justice divine ; qu'à ce titre elle est un bien pour nous, puisque, seule, elle peut rétablir, en notre faveur, l'équilibre détruit par le péché ?

En second lieu, ce que nous pouvons comprendre, ce que nous devons nécessairement admettre, c'est qu'ayant été rachetés gratuitement par la souffrance volontaire et par le sang d'un Dieu, il est juste que nous allions à lui par le même chemin qu'il a suivi pour venir à nous. Quoi ! mon Dieu m'a sauvé par des supplices, des opprobres, des ignominies de toutes sortes, et je pourrais aller à lui, c'est-à-dire à ce bonheur infini dont j'ai soif, par la voie du bien-être, du plaisir, des molles jouissances ! Est-ce acceptable ! est-ce possible ! Ne serait-ce pas contraire au sens moral ?

Et enfin, si la juste expiation de nos fautes est attachée à la croix, si la pratique de la vertu qui sanctifie implique nécessairement quelque imitation des souffrances de mon Sauveur, n'est-il pas évident aussi que, pour persévérer dans le bien, surtout pour y faire des progrès, la croix sera encore nécessaire? Vous qui voulez marcher de plus près sur les traces de Jésus-Christ, vous qu'une vocation sainte appelle à la perfection. des vertus réservées, avez-vous jamais pu penser

qu'une telle gloire pût être achetée autrement que par une imitation plus parfaite des douleurs du Calvaire et des humiliations de la Croix?

« Je suis, dit saint Paul, cloué à la croix de Jésus-Christ; j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » Qui ne comprendra que les vrais disciples du divin Maître, ceux qu'il appelle à l'honneur de le suivre de plus près, dans le parfait renoncement au monde, doivent pouvoir tenir le même langage que l'Apôtre, et chercher comme lui à compléter, par leur participation libre et volontaire aux souffrances de Jésus-Christ, ce qui leur manque pour devenir moins indignes du divin modèle qu'ils contemplent sur la croix?

Ce que l'âme chrétienne pénètre moins facilement, c'est que, dans ces croix dont elle reconnaît la nécessité pour son salut et sa perfection, il s'en rencontre qui y paraissent opposées. Pourquoi tant d'obstacles semés sur le chemin de la vertu, et qui semblent intercepter les voies de la grâce? J'avais un appui pour mon âme dans les exemples, les secours, l'amitié de cet être qui m'était cher? La mort me l'enlève. J'étais plein d'ardeur au travail de ma perfection, je méditais de grandes choses, j'avais entrepris pour le service de Dieu des œuvres justement approuvées de tous? La maladie inter-

vient, qui me jette sur un lit de douleur, et rend impossible ce que l'Esprit de Dieu même semblait m'avoir inspiré. Je comptais, et c'était mon droit, sur la charité de ceux que Dieu m'avait donnés pour guides, de celles qu'il m'a choisies pour compagnes, et voilà que je ne suis pas comprise, que l'on se tourne contre moi, et que des âmes qui ne veulent elles-mêmes que le bien, et qui croient en cela travailler à la gloire de Dieu, s'opposent à mes desseins et font tout pour les renverser. Je fais des efforts sincères pour me corriger de mes défauts ; on les prend en mauvaise part et on calomnie mes plus droites intentions. Je fais un acte d'humilité, et cet acte est taxé d'orgueil. Si je m'excuse, on blâme mon amour-propre ; si je ne m'excuse pas, c'est par fierté. Si je me livre à une douce gaîté, on me déclare dissipée ; si je suis grave, on me trouve morose.

Du côté de Dieu même, à qui j'ai livré toute mon âme, je ne suis pas mieux traitée ; la sécheresse désole ma prière, les plus fatigantes distractions me poursuivent ; je trouve jusque dans l'oraison des pensées de doute et de blasphème. Est-ce bien là la croix qui doit me sauver et me sanctifier ?

Oui, c'est là vraiment la croix qui sauve et qui sanctifie : celle que les saints ont portée et

célébrée avec actions de grâces, depuis saint Paul jusqu'à sainte Thérèse; celle dont ils ont compris et glorifié le bienfait. Oh! si nous pouvions entrer et persévérer dans le sentiment de saint Paul, lorsqu'il entrevoit « ce poids éternel de gloire qu'opère en nous le moment court et léger de nos tribulations ici-bas (1) »! Si nous savions dire, avec saint Jacques : « Bienheureux l'homme qui souffre la tentation, parce que lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie (2) »!

Si, avec saint Jean, dans l'Apocalypse, il nous était donné de voir la gloire éclatante de ceux « qui sont venus de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau (3) »!

Si nous pouvions, par quelque expérience personnelle, ressentir quelque chose des transports d'amour qui échauffaient les cœurs d'un Jean de la Croix, d'une Thérèse, d'une Marie-Madeleine de Pazzi, alors que les souffrances, les humiliations, les mépris, toutes les épreuves du dedans et du dehors se réunissaient, pour leur faire goûter les amertumes par où avait passé le cœur du divin Maître! Oh! alors nous entrerions à pleines

(1) II Cor. IV, 17.
(2) Jac. I, 12.
(3) Apoc. VII, 13-14.

voiles dans la science de la croix : son obscurité se dissiperait à nos yeux, et ses saintes ténèbres, au moins aux heures de grâce, se perdraient dans la lumière !

Mais cette science transcendante de la croix n'est donnée qu'aux cœurs qui aiment ; et c'est pour cela qu'il faut tendre, de toutes ses forces, à ce degré supérieur d'union à Notre-Seigneur, au-dessus de la foi, au-dessus de la science, qui s'appelle l'amour de la croix.

## III

Aimer la croix ! qu'est-ce que cela ?

Arriverons-nous à changer la nature humaine ? Et la condition essentielle, absolue, de la sainteté consistera-t-elle à trouver doux ce qui est amer, consolant ce qui désole, agréable ce qui est opposé à tout bien-être, à toute satisfaction du corps et de l'âme ?

Non, assurément, mes Sœurs ; aimer la croix, cela ne veut pas dire trouver une consolation sensible dans les afflictions de l'âme ou dans les souffrances du corps. Ce miracle, Dieu a pu le faire quelquefois, pour montrer sa présence, au milieu des *tourments* qu'enduraient ses martyrs ;

mais ce n'est là qu'un miracle, nullement une loi ordinaire de la grâce, même pour les âmes élevées au plus haut degré de la perfection. L'amour de la croix dont je vous parle, et auquel il faut tendre, n'est pas un amour sensible ; il n'empêche pas la nature de frémir à l'aspect de la douleur : il n'est pas incompatible avec ces agonies de l'âme par où il a plu à Notre-Seigneur de passer lui-même, afin de nous instruire, au jardin des Oliviers. Qui dira que Notre-Seigneur aimait moins la croix que lui imposait son Père, à l'heure d'angoisse où le calice amer lui était présenté, qu'au moment où, triomphant sur le Thabor, il s'entretenait, avec Moïse et Elie, de la passion qu'il allait subir ? Ainsi en est-il pour nous de cet amour de la croix auquel nous devons tendre ; c'est un amour tout fondé, non sur rien de sensible, mais sur la foi à l'excellence du sacrifice, sur la conformité pleine et entière à la volonté de Dieu, sur la conviction profonde que le plus grand bien de notre âme, quoi qu'il lui en doive coûter, procédera toujours de la plus grande ressemblance avec Celui à qui il a plu de la racheter par la croix.

C'est là cet amour, tout de raison dans son essence, si je puis parler ainsi, qui fait que l'âme froidement, résolûment, se décide, avec une *énergie inébranlable*, à préférer à toutes les

consolations, à toutes les joies de la terre, même spirituelles, la croix, la croix nue du Sauveur. Sans doute, Dieu est le maître de nous faire goûter, s'il le veut, des consolations supérieures cent fois à toutes celles que le monde connaît, et sa bonté est si grande qu'il le fait souvent, je devrais dire ordinairement, pour les âmes généreuses. Des saints ont été jusqu'à se plaindre des torrents de délices dont Dieu faisait surabonder leur âme, au sein même des sacrifices les plus héroïques et des martyres les plus douloureux ; mais ces délices, elles n'ont jamais été cherchées, désirées par ces grandes âmes ; une seule chose a été cherchée, désirée, embrassée par elles, la croix, la croix qu'elles ont aimée pour l'amour de Celui qui l'a choisie par amour pour nous.

Cette croix, quand elle se présentait d'elle-même aux saints et venait au-devant d'eux, ils l'ont acceptée avec reconnaissance, comme un don privilégié de Dieu. Ils ont compris et ils se sont appliqué la parole divine qui a présidé à la vocation de saint Paul : « Celui-ci est un vase d'élection..., et c'est pourquoi je lui ferai voir combien il aura à souffrir pour ma gloire (1) ».

Et la gloire de Dieu leur est si chère, que,

(1) Act. IX, 15.

quand la croix semble leur manquer, ils vont au-devant d'elle, sachant qu'ici-bas le moyen le plus efficace de travailler à la gloire de Dieu, c'est de souffrir pour elle.

Cette croix qu'ils aiment, pour l'ordinaire ils ne la choisissent pas, ils ne la désignent point à Dieu dans leur prière ; ils trouvent avec raison plus parfait de la vouloir et de l'aimer telle que Dieu l'envoie, sous toutes ses formes, dans toutes ses dimensions, sous tous ses aspects. « Je vous demande, écrivait saint Paul aux Ephésiens, de ne défaillir point dans les tribulations que j'endure pour vous et qui sont votre gloire. Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il vous donne, par les richesses de sa grâce, de grandir en vertu par l'Esprit-Saint ; enracinés et fondés dans la charité de telle sorte, que vous en puissiez comprendre, avec tous les saints, la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur (1). »

Ce que tous les saints ont compris, c'est que les divines dimensions de la charité « qui surpasse toute science », ce sont les dimensions mêmes de la croix qu'elle met sur nos épaules. Ils ont dit et montré, par leur exemple, qu'il faut aimer la croix dans toute « sa largeur », c'est-à-dire dans

(1) Eph. III, 13-18.

sa plus grande extension à tout notre être, à tout ce qui nous touche au dedans et au dehors, et que rien ne doit être soustrait par nous à son influence sanctifiante.

« Dans toute sa longueur », c'est-à-dire dans toute sa durée, laquelle n'est d'ordinaire pas moindre que la durée tout entière de notre vie. Y a-t-il pour l'âme qui cherche Dieu un moment où, comme pour les gens du monde qui ont donné la meilleure part de leur vie au labeur quotidien, on pourra cesser de travailler, se borner à jouir des biens acquis, faisant précéder d'une sorte de repos anticipé la paix éternelle du ciel? Non, il faudra travailler toujours, lutter sans cesse, « oubliant chaque jour, dit saint Paul, ce qui est derrière nous, et nous étendant en avant (1) », pour atteindre plus haut, dans la vocation supérieure qui nous élève à Dieu, par Jésus-Christ.

Il faut aimer la croix dans « toute sa hauteur ». Qu'entendre par cette hauteur? si ce n'est ces croix plus lourdes qui semblent, pour ainsi dire, tomber du ciel pour nous écraser ; coups de foudre de la grâce, que Dieu ménage comme il lui plaît, afflictions tout à fait inattendues, épreuves que la nature proclame au-dessus de nos forces, et qui le seraient certainement si Dieu,

(1) Philipp. III, 13.

qui envoie l'épreuve, n'était aussi celui qui dispense la grâce proportionnée pour la supporter.

Mais des dimensions de la croix, celle qui nous touche le plus et qu'il est le plus nécessaire d'aimer, parce qu'elle est celle qui se fait le plus ordinairement sentir, « c'est sa profondeur ». J'entends par là ces peines intimes, secrètes, intraduisibles en langage humain, et qu'il est nécessaire, par la force des choses, de porter dans le silence. Comment, en effet, les faire connaître telles qu'on les sent, même à un directeur, quand à peine peut-on s'en rendre compte à soi-même? Peines imaginaires peut-être, peines inexplicables par aucune cause rationnelle, mais cependant peines réelles et permises par Dieu, pour purifier l'âme, en la faisant passer par le creuset des tribulations.

Que d'exemples nous en trouvons dans la vie des Saints! Et que nous avons tort souvent quand, sous le coup de l'épreuve, nous disons que personne n'a jamais passé par de tels états, prêts à nous appliquer, si nous l'osions, la parole du Saint Livre : « Vous qui passez, regardez et dites s'il y a jamais eu une douleur semblable à la mienne (1) » !

(1) Lam. I, 12.

Cette croix même si douloureuse, c'est une grande et solide vertu de savoir l'aimer, quand Dieu l'envoie, aussi longtemps qu'il l'impose, et surtout quand elle se présente à nous sous cet aspect qui en double l'amertume : l'aspect d'un état fixe et qui ne doit finir qu'avec nous. Car c'est là le côté le plus sinistre, le plus lourd de cette désolation intérieure : il semble à l'âme, par l'effet d'une illusion que Dieu permet, que cette désolation est une forme définitive de notre vie spirituelle, une manière d'être inséparable de notre être moral, et comme le dernier mot de la volonté divine sur nous. Comment le désespoir ne nous saisirait-il pas si Dieu, par des signes certains et dont lui seul sait faire entendre le sens, mais particulièrement par la voix du guide qu'il a donné à notre âme, ne lui faisait entendre que c'est bien lui qui agit, lui qui châtie parce qu'il aime, qui éprouve parce qu'il veut faire monter plus haut, qui ne cache enfin toutes ses consolations ici-bas que pour nous préparer, par une croix plus semblable à la sienne, une plus grande gloire dans le ciel !

Telle était la doctrine mille fois exprimée de votre mère, la séraphique Thérèse. Qui mieux qu'elle était capable d'enseigner l'amour de la Croix, de la Croix dans toutes ses dimensions et sous tous ses aspects ? Pourrait-on, en effet, en

citer une seule qui lui ait été épargnée? Mais qui refusera de la croire quand elle affirme énergiquement que chaque souffrance, de quelque nature qu'elle soit, est pour l'âme comme un joyau précieux, comme un diamant magnifique? Un pieux auteur, dans un livre plein de doctrine et tout brûlant du zèle de la plus haute perfection, n'a pas craint de résumer tous les enseignements sur l'utilité des souffrances, dans un chapitre intitulé : « La parfaite Croix, en la personne de la séraphique sainte Thérèse (1) ».

Et, en effet, il extrait de ses œuvres les preuves les plus complètes de cette vérité : qu'aucune souffrance d'aucun genre ne lui a été épargnée. Or, écoutons la Sainte elle-même nous dire comment elle envisage cet ensemble de croix, qui ont fait sa sainteté :

« Je connais, dit-elle, une personne (c'est d'elle-même qu'elle parle) qui, depuis quarante ans, n'a jamais passé un seul jour sans douleur. Mais elle comptait tout cela pour peu de chose, lorsqu'elle considérait que, par ses grandes infidélités, elle avait mérité l'enfer. Dieu conduira par d'autres chemins les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirai toujours celui de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'au-

(1) Boudon, *Les saintes voies de la Croix.*

tre avantage que d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais à combien plus forte raison le dois-je choisir quand, à ce premier avantage, il s'en joint un si grand nombre d'autres! Si je pouvais maintenant représenter, dans toute leur étendue, la grandeur des peines intérieures, les précédentes paraîtraient bien légères (1). »

Si cruelles que soient ses peines, vous le voyez, mes Sœurs, votre sainte Mère les aime ; elle va au-devant, elle les choisit par amour pour notre divin modèle : ce sera là notre conclusion, ce sera la résolution qui sortira pour nous de cet entretien si pratique.

Dans les états douloureux où le plaçaient ses peines intérieures et extérieures, le vénérable P. de Ravignan se répétait, en se prêchant à lui-même l'abandon, la confiance, « la paix sur la Croix » : Mon âme, il faut souffrir!

C'est la parole que nous saurons nous dire à nous-mêmes, dans de semblables épreuves, et nous la dirons sinon avec une joie sensible , du moins avec une conviction profonde et avec un solide amour : Mon âme , il faut souffrir, parce que la croix est bonne. Il faut aimer la croix, parce que, bien supportée , elle est un témoignage de notre amour pour notre divin Maître,

(1) *Le château intérieur*, VI, 1, Œuvres de Ste Thér. III, 470.

parce qu'elle est un titre de ressemblance avec lui. Il faut l'aimer, enfin, parce qu'elle renferme en elle-même une abondance de grâce qu'on ne trouve nulle part ailleurs, suivant cette parole d'une humble Sœur converse, morte en odeur de sainteté : « Il faut aimer l'oraison, mais surtout la croix ; car une once de croix vaut mieux que dix livres d'oraison ».

Ainsi soit-il.

---

CINQUIÈME JOUR.

# LA CROIX (*répétition*).

CINQUIÈME JOUR.

## LA CROIX (*répétition*).

---

*Qui non bajulat crucem suam et venit post me non potest meus esse discipulus.*

Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut pas être mon disciple.

(Luc, XIV, 27.)

Peut-être vous étonnerez-vous, mes Sœurs, en entendant le texte de cet entretien, que je semble revenir, le lendemain, au sujet qui nous a occupés la veille. Mais plutôt, vous comprendrez facilement qu'avant d'entamer un nouveau sujet, je veuille approfondir avec vous cette doctrine, la plus importante de toutes, la doctrine de la Croix. Aussi bien, vous ne voulez de ma part que des paroles d'édification et de salut, et

vous allez au-devant de mon désir, qui est de n'offrir à vos méditations que les points les plus pratiques, les plus pressants, de la perfection religieuse. Laissez-moi donc vous parler encore (et j'estime que ce ne sera pas la dernière fois) de mortification, d'abnégation, de pénitence, puisque « hors de là, si j'en crois M. Olier et tous les maîtres de la vie spirituelle, il n'y a qu'illusion et tromperie ». Laissez-moi donc, ce matin, pour donner plus d'autorité encore aux principes que nous avons exposés hier, vous présenter les sentiments de quelques saints sur ces souffrances de toutes sortes, qui sont pour nous, dans la vie chrétienne et surtout dans la vie religieuse, l'application pratique et personnelle de cette grande doctrine de la Croix, qui est l'essence même de la religion. Ainsi il nous sera plus facile de tirer parti pour nous-mêmes, en la comprenant mieux, de cette parole mystérieuse de saint Paul : « *J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ* ».

## I

Ecoutons d'abord saint François de Sales, qui, comme tous les saints, avait choisi sa de-

meure sur le mont du Calvaire, sachant qu'il n'y a pas de véritable amour sans la Croix.

« Souffrir, dit-il, est presque le seul bien que nous puissions faire en ce monde, car rarement faisons-nous quelque bien que nous n'y mêlions quelque mal. Et puis Notre-Seigneur n'est jamais si proche de nous que lorsque nous souffrons avec patience pour son amour. Bienheureux les crucifiés ! En ce monde, notre partage est sur la croix ; en l'autre, il sera dans la gloire (1).

« Aimons nos croix, elles sont toutes d'or, vues avec les yeux de l'amour (2). »

Le saint établit ainsi la hiérarchie des croix que nous devons aimer, selon l'ordre de leur mérite respectif :

« Il y a trois espèces de croix : les meilleures sont celles qui nous importunent et nous déplaisent davantage par leur continuité. Les croix qu'on rencontre dans la rue sont excellentes, mais celles qu'on rencontre à la maison valent beaucoup mieux, parce qu'elles pèsent plus.

« Les secondes sont celles qui se présentent d'elles-mêmes : voilà une quantité de croix que vous n'avez point choisies, recevez-les ; baisez-

(1) Let. DCCXII.
(2) Ib. DCCCXV.

les, aimez-les. Là où il y a moins de notre choix, il y a plus de bon plaisir de Dieu...

« C'est notre croix qu'il faut porter, non pas une autre, et son mérite n'est pas en sa qualité, mais en la perfection avec laquelle on la porte. Il y a souvent plus de vertu à ne pas dire une parole défendue, à ne pas lever les yeux pour un regard curieux, qu'à porter la haire (1). »

C'est ainsi que la fidélité à vos saintes règles, avec toutes les gênes, toutes les privations qu'elle comporte, est pour vous une croix, la meilleure des croix, hors de laquelle il n'y a pas pour vous de perfection possible.

La troisième sorte de croix, la plus haute et la plus chère à saint François de Sales, c'est l'injuste persécution.

« Heureux, dit-il, ceux qui souffrent persécution pour la justice! Cette béatitude, la dernière dans son rang, est la première en mon estime, et je la regarde comme le souverain bonheur de la vie présente. Ceux qui sont injustement persécutés portent mieux la ressemblance du Sauveur, et mènent une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu... détestés devant les hommes, mais en bénédiction devant Dieu (2).»

Quel bonheur, mes Sœurs, si vous aviez

(1) Serm. pour le jour de saint Blaise.
(2) *Esprit de saint François de Sales*, 18e part., sect. 39.

à souffrir comme les saints et les martyrs, parce que vous êtes à Dieu, parce que vous l'aimez et le servez ! Le mépris et les insultes du monde sont quelque chose de cette persécution pour la justice, à laquelle Notre-Seigneur a promis de si éclatantes récompenses. Mais pour les mériter, il faut entrer, du fond du cœur, dans les sentiments des apôtres, qui se réjouissaient à la pensée qu'eux-mêmes, pour l'amour de leur divin Maître, seraient en butte aux mêmes traitements que lui-même avait subis le premier.

Et comme les saints, il faut porter cette persécution humblement, sans mépriser ni haïr ceux qui nous l'infligent, les plaignant plutôt et priant pour eux, et quant à nous, nous estimant indignes du grand honneur de souffrir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La Bienheureuse Marguerite-Marie, celle à qui Notre-Seigneur a révélé tout particulièrement les secrets de son divin cœur, parle de la croix comme son père, saint François de Sales.

« Qu'importe de quel bois soit faite notre croix ! pourvu que ce soit une croix, et que l'amour de Celui qui y est mort pour notre amour nous y tienne attachés, cela doit nous suffire. La vie ne nous est donnée que pour souffrir et l'éternité pour jouir. Qui nous empêche d'être saints, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps

pour souffrir? Je ne vois rien qui nous adoucisse tant la longueur de la vie que de toujours souffrir en aimant. »

Saint Jean de la Croix, le maître et le disciple de sainte Thérèse, semble dans ses écrits, aussi bien que dans sa vie, réduire toute sa doctrine à celle de la croix.

« Contentez-vous uniquement en ce monde de Jésus et de sa croix. Si vous ne désirez point la croix de Jésus-Christ, vous ne désirez point sa gloire ; si vous voulez la trouver, ne la cherchez point hors de la croix. Ne vous servez des créatures qu'autant qu'elles mènent à Dieu. Cherchez toujours, non ce qui est le plus aisé, mais ce qui est le plus difficile, le travail et non le repos, et oubliant toutes les créatures, vous oubliant vous-mêmes, ne cherchez ici-bas que l'imitation de Jésus-Christ, lui laissant le soin de vous donner, suivant son bon plaisir, la consolation dont vous avez besoin ici-bas, comme vous comptez sur sa seule grâce pour mériter la vie éternelle. »

Pour saint François d'Assise, ce crucifié vivant, nous savons qu'au-dessus de tous les biens et consolations de ce monde, il mettait ce qu'il appelle « la joie parfaite », c'est-à-dire, ainsi qu'il l'explique lui-même, la réunion de toutes les douleurs et de tous les opprobres à la

fois, bien supportés pour l'amour du Christ.

On peut ranger parmi les croix les plus inévitables, les plus nécessaires et les plus utiles, celles qui forment la matière constante du combat spirituel : les tentations, souffrances que nous portons au dedans de nous, qui nous visitent à l'heure marquée par la volonté divine, à laquelle nul ne peut se soustraire, et dont l'Ecriture, aussi bien que l'enseignement commun des saints, nous révèlent la salutaire efficacité. Ecoutez sur ce point saint Bonaventure :

« O bonté ineffable du Très-Haut ! vous permettez que nous soyons tentés, non pour nous faire tomber sous les coups de la tentation, mais afin que, saisis de crainte, nous nous réfugiions en vous, le port de toute sûreté. O Seigneur, vous agissez comme une mère pleine de tendresse, lorsque, désirant revoir et embrasser son fils qui s'est éloigné d'elle quelque peu, et qui l'oublie un instant, elle frappe sa vue par quelque objet terrible, le remplissant ainsi de frayeur, et lui tend les bras pour le recevoir aussitôt que la crainte le ramène... O bienheureuse tentation, qui nous force à nous jeter entre les bras de Dieu ! Car cette mère sourit avec bonheur à son enfant, elle lui prodigue des baisers tout d'amour, l'exhorte à ne pas s'éloigner d'elle à l'avenir, de peur qu'il ne lui arrive mal, le

caresse en le pressant contre son cœur et lui offre son sein (1). »

Sainte Catherine de Sienne exprime la même doctrine en ces termes :

« Si l'âme ne supportait pas les peines et les tentations que Dieu lui envoie, d'une manière ou d'une autre, sa vertu ne serait pas éprouvée, car la vertu s'éprouve par son contraire. Comment s'acquiert et se prouve la pureté? par son contraire, c'est-à-dire par les tentations d'impureté : car celui qui s'est livré à l'impureté n'a pas besoin d'être tenté; mais si la volonté est exempte de chutes, alors le démon, le monde et la chair la tourmentent : ainsi toute chose est vaincue par son contraire.

« L'humilité aussi s'acquiert par l'orgueil. Quand l'homme se voit tenté par l'orgueil, il s'humilie aussitôt en se reconnaissant plein de défauts et d'orgueil.

« Comprenez bien qu'il ne faut pas fuir et se plaindre dans le temps des ténèbres : car des ténèbres naît la lumière. O Dieu, mon doux amour ! quelle belle doctrine vous nous donnez ! La vertu s'acquiert par ce qui lui est contraire ; de l'impatience vient la patience.

« Ainsi, par les choses contraires, l'âme ac-

(1) St Bonav. Stim. amor. III, 12.

quiert la perfection, et elle ne s'aperçoit seulement pas des progrès qu'elle a faits au milieu de toutes les tempêtes et des tentations, sans lesquelles elle ne serait jamais arrivée au port de la perfection (1). »

Aussi devons-nous conclure, avec saint Bernard, que « si la tentation nous fatigue, nous pouvons bien demander à Dieu qu'il nous en délivre, mais sans trop d'insistance ; car, en cette matière, il faut toujours se rappeler la sentence de l'Apôtre : « *Nous ne savons pas ce qu'il convient de demander* », et il vaut mieux s'abandonner entièrement à la bonté divine que de décider témérairement, par notre propre esprit, ce qui peut nous être bon (2) ».

Sur ce point si important de l'utilité, du profit pour l'âme de ce genre de croix qui s'appelle les tentations, nous avons la doctrine de tous les saints, à commencer par saint Paul, qui déclare formellement aux Corinthiens que « Dieu ne permettra pas qu'ils soient tentés au delà de leurs forces, et qu'au contraire il fera tourner la tentation au profit de leurs âmes ». Le même saint Paul, racontant les terribles et humiliantes épreuves qui le travaillent, jusque dans sa chair, nous

(1) Lett. CXXXIV, 1 et 2, t. II, p. 304, édit. Cartier.
(2) *Serm XXV, de Dir.*, 5.

apprend que le Seigneur, vainement imploré par lui, se refuse d'exaucer sa prière en lui disant : « Ma grâce te suffit (1) ». Que pouvons-nous donc faire de mieux, en pareils cas, que d'imiter les exemples de nos modèles et de nos maîtres dans la foi ? Comme eux résistons au mal, en implorant dans la tentation le secours de Dieu et de toute la cour céleste, en nous rappelant comme eux les vérités de la foi, la malice du péché, l'enfer, le ciel, mais surtout l'amour que nous devons à Dieu ; et pour nous, comme pour eux, nos tentations seront des victoires, des sources de progrès et de mérites, et des titres de plus aux récompenses éternelles. Et quand nous aurons triomphé, demeurons dans notre humilité, reconnaissant que de Dieu seul est venue la force qui nous a fait vaincre et chasser pour un temps l'ennemi.

Notre-Seigneur disait à saint Antoine, en butte aux plus terribles assauts : « Pendant que tu luttais, j'étais au milieu de ton cœur, combattant avec toi ». Cette même parole a été dite, en pareille circonstance, à plusieurs saints. Et ainsi, soyons-en toujours convaincus, la tentation, quelque horrible qu'elle soit, ne fait point fuir le divin Maître de l'âme de ses serviteurs ; il

(1) *I Cor.* x, 13. — II Cor. xii, 9.

y demeure au contraire, aide et spectateur de leur combat, et il ne les abandonne point, aussi longtemps qu'ils demeurent inébranlablement fidèles à son amour. Et comment ne pas comprendre la justesse de cette parole de saint Jean de la Croix : « Votre âme est beaucoup plus laide et plus impure, ayant le moindre attachement déréglé, que si elle était affligée des tentations les plus honteuses et des ténèbres les plus épaisses, pourvu que vous n'y donniez aucun consentement ? » Il faut donc, en cette vie, que la tentation éprouve vos vertus et les fasse croître et se fortifier ; car une vertu sans lutte, suivant le langage des saints, est une vertu sur laquelle on ne saurait compter : c'est l'épreuve seule qui en fait connaître la valeur.

Je suppose donc qu'ayant prié longtemps, priant sans cesse pour être délivrés de la tentation, nous ne laissions pas d'être toujours attaqués, gardons-nous de croire que Dieu ne nous exauce pas. La prière n'est jamais sans effet sur son cœur ; mais seulement il nous exauce, non en nous donnant le bien inférieur que nous demandons, mais le bien meilleur que nous serions exposés à perdre, si la tentation nous était enlevée. Ah ! la nature ne sait pas, elle ne saurait admettre que notre bien soit de souffrir, d'être éprouvés, et elle désire nécessairement non la douleur, mais son contraire.

Dieu est trop bon pour l'exaucer, et quand, dans les desseins impénétrables, et cependant certains de sa miséricorde, il voudrait nous laisser toute notre vie la souffrance de la plus pénible tentation, il resterait toujours vrai que nous ne serons pas tentés au-dessus de nos forces, toujours vrai que cette épreuve n'est voulue de lui que pour notre plus grand bien et pour sa gloire.

## II

Mais comment se pénétrer de ces pensées au point qu'elles deviennent des pensées familières, pratiques, d'un secours quotidien et sans effort ?

En contemplant sans cesse la Passion de Notre-Seigneur, sa mort sur la croix, dont la méditation seule peut nous inspirer l'amour de la croix.

Jésus crucifié est un objet d'admiration et d'amour. D'admiration : quoi ! un Dieu sur une croix ! un Dieu flagellé, couronné d'épines et mourant dans les supplices, et tout cela simplement, uniquement, pour le bien de l'homme, en sorte que chacun de nous peut dire avec saint Paul : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi ! » *Quelle reconnaissance* et quel amour ne doivent

pas s'allumer dans notre cœur à cette pensée! Mais l'amour, la reconnaissance demandent à se traduire par des œuvres, et quelles œuvres conviennent mieux à l'amour que celles mêmes du bien-aimé, s'il lui est donné de les accomplir! Que veut l'amour, si ce n'est s'unir par la ressemblance à son bien-aimé? De là vient que le désir de souffrir avec Jésus-Christ naît aussitôt dans l'âme qui l'aime; elle y trouve une sorte de plaisir ineffable, et, comme l'a dit Tertullien de Notre-Seigneur lui-même, elle veut se rassasier de la volupté de souffrir pour celui qu'elle aime et avec lui. C'est l'amour de condoléance, cet amour qui souffre avec ce qu'il aime et dont parle si souvent saint Paul : « *Si compatimur et conglorificabimur :* Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui ».

O Dieu! puissions-nous nous élever, au moins de temps en temps, à cette perfection de l'amour qui consiste à aimer les souffrances, à choisir, à préférer la croix! Filles de saint Jean de la Croix, ne saurons-nous répondre à Notre-Seigneur, s'il nous offre, comme à ce bienheureux, une récompense dès cette vie : « Seigneur, la récompense que je préfère ici-bas, c'est de souffrir et d'être méprisé pour vous! » Si, de la croix, Notre-Seigneur nous adressait la même question qu'à saint Pierre : M'aimez-vous? nous répondrions

avec l'apôtre : Oui, Seigneur, je vous aime. Et si le Seigneur insistait : Ma fille, m'aimez-vous plus que toutes choses? Nous dirions encore : Oui, Seigneur, ma vocation est une vocation d'amour privilégié, de sacrifice supérieur à tous ceux que vous demandez à la plupart des Chrétiens; il faut donc que je vous aime d'un amour singulier, dont la mesure s'élève bien au-dessus de la mesure commune. Eh bien donc, semble nous dire le divin supplicié, suivez-moi jusqu'au bout ; suivez-moi dans mon agonie, dans mon abandon, dans les opprobres et les ignominies. Avec moi étendez-vous sur la croix, avec moi laissez, laissez couler tout votre sang sous la morsure des pointes, sous la pointe aiguë des clous, sous le fer de la lance, pour la gloire de mon Père et pour le salut des âmes !

Et c'est ainsi, à ce degré, où seul peut élever l'amour de la Croix, que l'amour de Jésus devient un amour d'apostolat. Car Jésus-Christ communique son cœur qui répand la flamme, son esprit conquérant, à l'âme qui s'est attachée avec lui à la croix par une volonté généreuse, sans défaillance et sans retour.

L'apostolat du Carmel, si intimement lié à l'amour de la croix, ai-je besoin de vous le redire, mes Sœurs? n'est pas un apostolat lié à des fonctions extérieures, à des actes publics. C'est un

apostolat de prières, de pénitence, d'expiation, dans l'accomplissement généreux d'une règle qui ne laisse rien à la nature, mais qui ne peut être suivie par personne, dans toute sa perfection, sans qu'elle soit, pour un nombre innombrable d'âmes que vous ne connaîtrez qu'au dernier jour, une source merveilleuse de grâces et un principe de salut.

Comprenons donc, aimons, pratiquons, à la suite des Saints, le mystère de la Croix, et par là, nous aurons vraiment compris et pleinement accompli la mission sainte que Dieu nous a donnée, la vocation de choix à laquelle sa miséricorde nous a appelées et, vraies filles du Carmel, dignes enfants de sainte Thérèse, nous gagnerons des âmes et nous contribuerons à peupler le ciel, par la vertu de cette même croix qui a sauvé le monde. Ainsi soit-il.

---

## CONFÉRENCE SUR LES PETITES VERTUS

---

Saint François de Sales, commentant ces paroles du Cantique : « Vous avez blessé mon cœur, ma Sœur, mon Épouse, par un de vos yeux, par un cheveu de votre cou », dit excellemment que cette grande différence de l'œil et du cheveu qui, l'un et l'autre, blessent le cœur de l'Époux céleste, signifie les grandes et les petites vertus auxquelles s'exerce l'âme chrétienne. Non pas qu'en réalité aucune vertu chrétienne soit petite, puisque toute vertu chrétienne est au-dessus des forces de la nature, et acquiert une valeur infinie par son union avec les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par la grâce qui en découle; ajoutons encore qu'il n'y a aucune de ces petites vertus qui ne soit nécessaire à l'acquisition des grandes, et par conséquent à la perfection. Mais cet aimable saint désigne, sous le nom de petites vertus, celles qui s'exercent sans éclat, qui ne demandent pas de violents efforts, mais un travail continu et à peine aperçu ; qui sont de tous les

jours, de tous les instants, de tous les lieux, de tous les emplois, et sans lesquelles il n'y a point de vraie vie chrétienne, encore moins de vie religieuse. Ce sont celles, dit saint François de Sales, dont, universellement parlant, toutes vos actions doivent être teintes, et il ajoute, avec sa grâce souriante et sa finesse ordinaire : « Il y a des vertus plus excellentes qu'elles, l'usage néanmoins de celles-ci est plus requis. Le sucre est plus excellent que le sel, mais le sel a un usage plus fréquent et plus général (1) ». Ailleurs il appelle ces petites vertus des violettes qu croissent au pied de la croix.

Quelles sont donc ces petites vertus si nécessaires ? On pourrait en faire une longue énumération : bornons-nous, dans cet entretien, à quelques-unes des plus usuelles et des plus indispensables dans une maison religieuse : ce sont la douceur, la condescendance, la patience et le silence.

## I

La douceur : il suffit bien d'abord, pour nous rendre précieuse et chère entre toutes cette petite

(1) *Intr. à la Vie dév.* III, 1.

vertu, qu'elle soit, avec l'humilité, la seule que Notre-Seigneur nous ait spécialement recommandée en sa divine personne : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ».

Qu'est-ce donc que la douceur ? Elle ne se confond pas avec la charité ; mais évidemment elle la suppose. Elle est, suivant saint François de Sales, « la fleur de la charité ». C'est elle qui donne à cette vertu fondamentale, sans laquelle il n'y a pas de chrétien, son arome, son attrait, ce charme extérieur qui en fait goûter , non pas à nous seulement, mais à notre prochain, l'excellence. La douceur est l'opposé de la colère, de l'irritation, de la violence, des susceptibilités, du trouble : tous sentiments qui naissent d'eux-mêmes en nous, par suite des peines ou des torts, vrais ou supposés, que nous cause le prochain. Il y a, selon la sainte Ecriture, certaines colères ou plutôt certains degrés de colère qu'on peut justifier. Mais croyons-en saint François de Sales qui s'y connaissait : « Il est mieux d'entreprendre de savoir vivre sans colère, que de vouloir user sagement et modérément de la colère (1) ». Cette étude pratique vous est indispensable, mes Sœurs. La douceur qui vous est demandée n'est pas seulement celle qui se montre dans les habitudes du

(1) *Intr.* III, 8.

langage, et semble incarnée dans certaines formules que l'usage a introduites parmi vous : ces formules elles-mêmes seront vides et vaines, comme serait mensonger le nom de sœurs que vous vous donnez, si elles n'étaient la réelle expression des sentiments de votre cœur. Or le cœur n'est pas doux naturellement. Tous, tant que nous sommes, il faut bien le reconnaître, nous avons, à des degrés divers, un même fonds personnel, égoïste, orgueilleux. Un manque d'égards nous offense; une parole hautaine nous révolte, et un mécontentement sourd travaille l'âme la meilleure, quand on lui refuse ce qu'elle estime lui être dû. Que faire donc pour que notre cœur soit doux, sinon de nous habituer à lui faire violence ? J'entends cette violence tranquille et continue qui n'a point d'éclat, mais qui ne se lasse point. La vertu de douceur que Dieu aime n'est pas cette douceur de tempérament, cette insensibilité qui est plutôt un défaut de nature qu'une qualité, mais cette douceur qui vient de la vertu, et qui est compatible avec des dispositions naturelles toutes contraires. L'exemple de saint François de Sales est célèbre : muet et calme, en présence de sanglantes injures, il disait après : « Je sentais la colère bouillonner dans mon cerveau, comme un vase sur le feu ». Il mit de longues années à transformer en lui le tempérament le plus irascible qui fût jamais, en cette

débonnaireté qui l'a rendu célèbre entre les saints. C'est lui qui répondait à ceux qui le blâmaient de n'avoir pas su dire une parole sévère à un grand coupable qu'on lui avait amené : « Que voulez-vous ? J'ai fait ce que j'ai pu pour m'armer d'une colère qui ne péchât point ; et, à vous dire vrai, je ne l'ai pu : j'ai craint de perdre, en un quart d'heure, le peu de douceur que je travaille à amasser, depuis vingt-deux ans, goutte à goutte, comme la rosée, dans le vase de mon pauvre cœur». Aussi était-il arrivé à une perfection telle, qu'il n'y avait aucune de ses actions qui ne fût toute détrempée dans la douceur et la mansuétude de Jésus-Christ.

Oui, la douceur est une vertu qui, difficile pour un grand nombre, est encore la matière d'un grand combat aux âmes les mieux douées : elle s'amasse silencieusement, dans le cœur, par les efforts et l'exercice de tous les jours, comme les eaux qui suintent à travers des rochers abruptes, et finissent par former un lac limpide et paisible où se reflète le ciel.

Est-il nécessaire de dire que la douceur dont je parle n'a rien de commun avec la faiblesse ? La douceur ne serait plus une vertu, elle serait une faute, toutes les fois qu'elle nous induirait à nous relâcher dans l'accomplissement d'un devoir, par une fausse condescendance pour le prochain.

L'exercice de l'autorité requiert de la douceur, sans doute, mais une douceur qui ne fait jamais le sacrifice de la règle. C'est là une vérité trop simple pour y insister.

Mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est la force que la vraie douceur communique à l'autorité. « *Bienheureux ceux qui sont doux*, dit Notre-Seigneur, *car ils posséderont la terre.* » Cette béatitude peut s'entendre de la puissance réservée dès ici-bas à la douceur, dans le gouvernement des hommes. Il est littéralement vrai que la douceur obtient l'obéissance beaucoup plus vite et plus facilement que la violence. C'est par elle et par elle seulement que le chêne devient roseau : usez de violence contre un esprit orgueilleux ; cette violence ne fera que le raidir, et il aimera mieux être brisé que de céder. Au contraire, usez de douceur : cette volonté si fière, qui ne pliait pas devant la violence, se laisse incliner au souffle de la douceur.

Il ne faut donc pas plus confondre la douceur avec la faiblesse que la force avec la violence : la vraie douceur est la seule force vraiment puissante sur des âmes libres, et la devise de l'autorité chrétienne est celle même qui convient à la Providence de Dieu, selon l'Ecriture : « *suaviter et fortiter :* elle est douceur et force tout à la fois ».

## II

La condescendance, autre petite vertu dont nous avons besoin tous les jours, est une des formes, ou plutôt une des applications de la douceur. C'est cette disposition qui porte, dans les rapports quotidiens, à faire au prochain, pour le bien de la paix, toutes les concessions permises par le devoir et compatibles avec l'édification commune. C'est cette vertu que saint Paul recommande aux Romains : « Nous devons, nous qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes et ne pas nous plaire en nous-mêmes. Que chacun de vous cherche à plaire à son prochain pour le bien, pour l'édification ; car le Christ ne s'est pas complu en lui-même (1) ».

C'est cette vertu que le même apôtre pratique lui-même avec une charité si héroïque : « Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles ». Il ajoute cette parole si expressive et si chère à toutes les âmes qui, dans la vie commune, veulent arriver à la perfection de la charité :

(1) Rom. xv, 3.

« Je me suis fait tout à tous, afin de contribuer au salut de tous (1) ». Tout à tous, c'est-à-dire non pas seulement faible avec les faibles, mais joyeux avec ceux dont l'humeur est joyeuse, triste avec ceux qui pleurent, petit avec les petits, n'oubliant personne, si ce n'est moi-même, cherchant en toutes choses l'utilité commune, jamais la mienne. C'est cette vertu enfin que l'apôtre, parlant encore de lui-même, présente sous cette image, la plus forte qu'il puisse trouver : « Nous nous sommes faits petits parmi vous, comme une nourrice qui soigne ses enfants (2) ».

Vous le voyez : cette vertu si douce pour les autres, si agréable pour tous ceux qui vivent avec nous, surtout pour ceux qui sont, d'une manière ou d'une autre, sous notre dépendance, par exemple dans les emplois communs, où il faut nécessairement qu'il y ait une sorte de hiérarchie et que l'une ait sur l'autre une certaine autorité, cette vertu, d'une apparence si modeste, suppose, en celle qui l'exerce, un empire presque héroïque sur elle-même, une renonciation permanente et complète à ses goûts, à ses inclinations, à ses préférences personnelles. Aussi suppose-t-elle une vraie mortification ; elle ne s'ac-

(1) I Cor. IX, 22.
(2) I Thess. II, 7.

quiert que par un long usage. Il n'est donc jamais trop tôt pour faire l'apprentissage d'une vertu qui a tant de mérite devant Dieu, tant de charme aux yeux des hommes et qui fait si peu de bruit.

## III

La condescendance est fille de la patience. Du moins elle la suppose presque toujours, et n'est guère possible sans elle. Dirai-je que la patience est une petite vertu ? Elle l'est peut-être, si je considère le peu d'éclat qui l'environne; mais assurément c'est une vertu grande et très grande, si l'on regarde les fruits qu'elle porte.

Quelle vertu plus usuelle, plus nécessaire, plus méritoire ? Elle est nécessaire pour tout, pour tous, partout et toujours. Elle est faite, oserai-je dire, d'une étoffe qui peut servir à tout le monde et en toute saison, étoffe qui n'attire pas les yeux, sans doute, qui paraît un peu terne, mais qui est solide entre toutes. Si la vie de ce monde est une longue épreuve, s'il n'y a pas un seul jour sans ombre ; si, même au sein de l'amitié, si, dans l'accomplissement le plus exact du devoir, si,

dans la plus entière fidélité à la loi de Dieu, à l'amour de la perfection, il faut encore souffrir, qui ne comprend qu'une partie essentielle de cette perfection, ce sera de savoir souffrir comme il faut, c'est-à-dire exercer la patience? La patience, c'est cette vertu qui nous fait endurer toutes les peines, tous les maux, quels qu'ils soient, avec paix d'esprit, sans trouble, sinon sans tristesse : de telle sorte qu'en même temps que le cœur reste tranquille et uni à Dieu, il ne nous échappe, au dehors, ni une parole ni un signe qui soit en contradiction avec la raison, avec la bienséance, avec la parfaite charité. On conçoit que d'une telle vertu l'apôtre ait pu dire : « *Patientia opus perfectum habet :* la patience fait la perfection de l'œuvre ».

La patience, comme toutes les vertus chrétiennes, a sa source en Dieu et son modèle en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Assurément le plus patient de tous les êtres, c'est Dieu. Que ne supporte-t-il pas de ses créatures ? Quelle est sa longanimité à l'égard des pécheurs et des pécheurs les plus obstinés, les plus rebelles, coupables des crimes les plus révoltants et les plus affreux ! Cette longanimité, nous le savons expressément par la sainte Écriture, est une loi de sa Providence ; il attend pour frapper, pour punir, que la mesure des offenses soit comblée. Dieu parle à Abraham,

lui annonçant que sa race, après un long exil, doit retourner dans la terre de Chanaan ; mais cela ne se fera qu'à la quatrième génération, « car jusqu'à aujourd'hui, dit le Seigneur, les Amorrhéens, dont les enfants d'Israël doivent occuper les terres, n'ont pas encore accompli la mesure de leurs iniquités (1). » Voilà comment Dieu lui-même parle de peuples idolâtres et endurcis dans tous les crimes : quelle leçon pour nous, qui prenons souvent pour du zèle l'ardeur impatiente qui nous porte, non à remédier sur-le-champ aux désordres, aux péchés, aux imperfections dont nous souffrons dans autrui, mais à les blâmer aigrement, à les signaler sans miséricorde, à hâter leur châtiment autant qu'il est en nous ! La patience, à l'égard du prochain, consiste principalement à attendre. C'est ce que l'Église, fille de Dieu et inspirée de son esprit, ne cesse de pratiquer pour nous et sous nos yeux. Les pécheurs, les méchants, elle les souffre dans son sein, attendant toujours et préparant leur conversion. A Dieu seul de faire le suprême discernement, à la mort ; à Dieu seul d'arracher toute l'ivraie, au jour de la justice que lui seul connaît, et de la séparer éternellement du bon grain.

C'est pour cela que Notre-Seigneur veut que ses disciples possèdent toujours leurs âmes dans la

(1) *Gen.* XV, 16.

patience (1). C'est pour cela que saint Paul écrit aux Hébreux : « La patience vous est nécessaire afin que, faisant la volonté de Dieu, vous remportiez le prix qui vous a été promis (2) ».

Saint Jacques dit pareillement : « Voyez le laboureur, il attend les fruits précieux de la terre, souffrant patiemment jusqu'à ce qu'il recouvre celui de la première saison et celui de la dernière ». Il est clair que si, dans son empressement et dans l'espoir de récolter plus vite, le laboureur remuait son champ, sans attendre la saison propice, loin d'avoir une moisson plus hâtive et plus riche, il perdrait tout ce qu'il aurait semé.

Comme cette conduite est souvent la nôtre ! Sans faire attention que Dieu, que Notre-Seigneur, que notre ange gardien consument, pour ainsi dire, leur temps à nous attendre à la pénitence et à la conversion, nous voulons presser les autres ; nous prenons pour du zèle notre empressement naturel, et il suffit d'une parole dite à contre-temps, d'une réprimande trop hâtée, pour compromettre et rendre stériles les meilleures intentions de notre charité.

On raconte de M. Olier que, donnant un avertissement à un des membres de sa commu-

(1) Luc, XXI, 19.
(2) Hebr. X, 36.

nauté, et se voyant presque blâmé de l'avoir donné si tard : « Il y a deux mois, répondit-il, que je sentais le besoin de l'avertir, mais il aurait mal reçu ma réprimande, et j'ai dû attendre jusqu'aujourd'hui le moment favorable, qui devait le trouver disposé à recevoir la leçon et à en profiter ».

## IV

Voici, enfin, une autre petite vertu, trop peu pratiquée, et cependant bien importante ; c'est assurément celle de toutes qui fait le moins de bruit : je veux parler du silence.

Que de fois la sainte Ecriture appelle l'attention du chrétien sur les mérites et sur les fruits salutaires du silence !

« Celui qui garde sa bouche garde son âme, dit le livre des Proverbes ; mais celui dont la parole est inconsidérée en subira la peine (1)... »

Quoi de plus connu que la parole de saint Jacques? « Si quelqu'un se croit vraiment religieux et ne sait pas réfréner sa langue, il se séduit lui-même et sa religion est vaine. » Et le saint apô-

(1) Prov. XIII, 3.

tre va jusqu'à ajouter : « Si quelqu'un ne faillit jamais par sa parole, c'est un homme parfait (1) ».

Ce n'est pas que la perfection consiste uniquement à garder le silence, car l'Ecriture dit aussi : « Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler ». Le malheur est que trop souvent on prend l'un pour l'autre, même au couvent.

Le silence, vous le savez, mes Sœurs, est prescrit, dans une mesure plus ou moins grande, par toutes les règles religieuses. Quelques-unes le prescrivent perpétuel ; pour vous, il n'en est pas ainsi ; mais il est, et il devait être tout particulièrement en honneur dans une vie comme la vôtre, dont l'âme est l'oraison, la contemplation des choses célestes.

Quand je parle de silence, vous entendez bien qu'il n'est pas question seulement de l'abstention des paroles extérieures qui résonnent au dehors. Je veux parler aussi de ce silence intérieur qui consiste à savoir garder son âme du tumulte, produit souvent au dedans de nous par ces facultés qui nous mettent en rapport avec les choses créées : l'imagination, la sensibilité, la mémoire, les mouvements divers des passions, facultés bizarres, qui peuvent susciter, dans un esprit qu'aucune parole ne trahit, un bruit com-

(1) Jac. I, 26.

parable à celui des grandes eaux. Le silence extérieur est nécessaire le plus souvent, pour que le silence intérieur soit possible ; mais où sera complète la vertu du silence? Dans l'âme qui, fidèle aux règles qui interdisent à certaines heures toute conversation, s'applique, en même temps, à faire taire en elle tous les bruits, toutes les passions de la terre, pour rester toujours libre et ouverte du côté du ciel.

Pourquoi le silence, sous ces deux formes, qui ne se doivent point séparer, est-il un si grand bien? C'est qu'il est comme le ciment des vertus fondamentales qui sont l'essence même de la vie religieuse : le silence est un secret de recueillement, un secret de charité, un secret de perfection.

Un secret de recueillement d'abord. Comment en serait-il autrement? Une religieuse qui se répand au dehors par la parole, par l'esprit de curiosité, par la dissipation, sous quelque prétexte et quelque forme que ce soit, pourrait-elle se mettre et rester en présence de Dieu, aussitôt que sonne l'heure de l'oraison? Comment pourrait-elle rassembler toutes les puissances de son âme, pour ne penser qu'à Dieu, ne voir que Dieu? Comment peut-elle entrer à volonté « dans la compagnie des anges et des saints et parcourir, *comme dit* saint François de Sales, les vues de

de la céleste Jérusalem », quand son imagination est encore toute remplie des fantômes de la terre, son esprit occupé des récits qu'elle vient d'entendre, son cœur ému des vives impressions que lui a laissées quelque conversation trop pénible ou trop agréable ?

Non seulement l'esprit de silence favorise la prière et dispose à l'oraison, mais, si j'en crois la sainte Ecriture, « le silence tout seul est une prière : *Silentium tibi laus !* Le Seigneur est dans son temple saint : que toute la terre se taise devant sa face (1) », s'écrie le prophète. Oui, pour que le ciel parle en nous, il faut que la terre se taise, que toutes les créatures fassent silence. Notre âme est un temple plus saint que celui de Jérusalem, puisque Notre-Seigneur y descend si souvent en personne, par la sainte Communion, et y réside habituellement par sa grâce : se taire devant lui, n'est-ce pas le premier hommage qui lui soit dû, la préparation nécessaire et comme le premier bégaiement de l'oraison ?

Le silence, dans une communauté, est aussi un secret de charité. Que cela est facile à comprendre ! « Une des raisons, dit Bossuet, qui ont porté les fondateurs à recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que

(1) Habac. II, 20.

le silence unit les Frères (1).» En effet, c'est un moyen très propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse, puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens, qui la divisent et qui la détruisent. Car, pour l'ordinaire (c'est toujours Bossuet qui parle), « qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familière, sinon les défauts de ses sœurs? Ce qui apporte bien souvent le trouble et la division dans une communauté, et cela faute de silence.... Si vous ne parlez que pour le nécessaire, ajoute le grand évêque, vous garderez un long silence ! »

Enfin, le silence est un secret de perfection. Pourrait-on citer une seule âme sainte, ou en voie de le devenir, qui n'ait pas l'esprit de silence, qui ne le pratique point et ne l'aime point? Ce serait, je crois, impossible.

Sans parler de l'esprit d'oraison, et du recueillement qui est si étroitement attaché, comme nous l'avons vu, à l'observation du silence, qui ne comprend de combien de vertus, quelquefois héroïques, le silence est le principe? Qu'y a-t-il, par exemple, dans le saint Evangile, de plus éloquent, de plus instructif : les paroles de Notre-Seigneur dans le sermon sur la montagne, ou son

(1) *Boss.* IV, 97.

silence devant ses juges ? On ne saurait le décider. Et vous, pareillement, si, au lieu de vous donner, trop souvent aux dépens de la règle, la consolation de faire part de vos peines à quelqu'une de vos sœurs, vous prenez Dieu pour votre seul confident, lui faisant, dans le secret de votre cœur, le muet sacrifice de ce soulagement que la nature pourrait réclamer, mais que la règle défend, ne voyez-vous pas de quel prix sera, aux yeux du divin Maître, cette imitation de son divin silence ? Ecoutez encore Bossuet : « Peu de gens, dit-il, aiment à souffrir, et à souffrir en silence, sous les yeux de Dieu, et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos cœurs et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite... C'est dans ces occasions-là qu'il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea : memor fui Dei, et delectatus sum :* mon âme a refusé toute consolation, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé ma joie (1) ».

Mais voulez-vous entendre, après le grand évêque, une voix encore plus autorisée pour vous, celle de votre Père Jean de la Croix ? Il ne veut pas même que, pour satisfaire à ses besoins spi

(1) Boss., *ibid.*

rituels, une âme pieuse et qui ne cherche que Dieu, se répande en entretiens trop fréquents et trop prolongés avec ses directeurs.

Voici ce qu'il écrit aux religieuses de Véas : « Les paroles dissipent l'esprit, le silence le recueille et lui donne de grandes forces pour aller à Dieu. C'est pourquoi, lorsque quelqu'un a appris ce qu'il doit savoir pour avancer dans la voie spirituelle, il n'a plus besoin de recevoir de nouvelles instructions, ni de parler, mais d'accomplir ce qu'il sait, en silence, avec soin, avec humilité, avec amour, avec mépris de soi-même et sans rien rechercher de nouveau. Cela ne sert qu'à contenter l'inclination que l'on a pour les choses extérieures et à affaiblir l'esprit intérieur. La perfection est d'une si grande importance et la tranquillité d'esprit est si précieuse, que Dieu fait tout pour nous donner les moyens de l'acquérir. En effet, personne ne saurait faire de progrès dans la vie spirituelle sans agir, sans souffrir avec vertu et sans cacher ses œuvres dans le silence. Il a plu à Dieu de me faire connaître que celui qui veut parler et converser avec le prochain ne peut avoir que très peu d'attention à Dieu, et que quand il en a beaucoup, il se sent aussitôt attiré intérieurement à garder le silence et à fuir le commerce du monde. C'est une chose plus agréable à Dieu de mettre tout son plaisir en lui seul

qu'en aucune créature, quelque excellente et utile qu'elle puisse être (1). »

Ces paroles décisives du grand compagnon de sainte Thérèse suffisent pour vous faire bien entendre tout le prix de cette vertu, à la fois si petite et si grande, le silence. Aimons-le donc et pratiquons-le avec plus de zèle que jamais ; sachons nous taire beaucoup, afin que Dieu nous parle plus familièrement, plus librement et avec plus d'efficace. Appliquons-nous ce beau commentaire de saint Augustin sur une parole du Psalmiste : « *Ne sileas à me :* Seigneur, ne vous taisez pas envers moi ; je veux vous écouter. Car le Seigneur parle en secret; à beaucoup il parle dans le cœur, et un grand bruit se fait dans le grand silence du cœur, quand, de sa grande voix, il dit à notre âme : C'est moi qui suis ton salut, *Salus tua ego sum.* Oui, ô Seigneur, parlez seul et dites à mon âme : Je suis ton salut (2) ». Concluons enfin, avec Bossuet, en lui empruntant ces paroles qui expriment si bien les résolutions que cette conférence doit laisser imprimées dans vos cœurs :

« Que j'aime le silence ! que j'en aime l'humilité, la tranquillité, le sérieux, le recueillement,

(1) *Vie de saint Jean de la Croix*, II, 158.
(2) Aug. in ps. 38, IV, 429.

la douceur ! Qu'il est propre à attirer Dieu dans une âme et à y faire durer sa sainte et douce présence (1) ! »

(1) Let. de piété LIX. — T. XI, 252.

# L'ORAISON.

*Oportet sine intermissione orare.*
Il faut prier sans relâche.
(Luc, XVIII.)

Mes Sœurs, comment l'homme, pauvre créature, ver de terre imperceptible, relégué dans un coin de la création, et cependant si grand, parce que Dieu l'a choisi pour être son image et a daigné lui inspirer son amour, comment l'homme pourra-t-il entrer en rapport avec cet infini qui est Dieu? Comment pourra-t-il franchir l'abîme qui le sépare de son créateur ? Il le peut par la prière. La prière est comme un pont qui rejoint le fini à l'infini. Dieu vient le premier au-devant de sa créature ; il descend, pour ainsi dire, mais il faut aussi que l'homme monte et réponde aux avances divines. Comme l'amour prévenant et la miséricorde sont la descente de Dieu, suivant l'image employée par Isaïe : « *Utinam dirumperes cœlos et descen-*

*deres!* O Dieu, brisez la voûte des cieux et descendez ! » ainsi la prière est l'ascension de l'homme (1). Elle est le moyen nécessaire, universel, imposé à tous, toujours, pour monter vers Celui qui nous attire sans cesse, qui est notre fin dernière et notre béatitude.

Que de fois l'Esprit-Saint nous a instruits de la nécessité absolue de la prière pour le salut! « Sans moi, nous dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. Il faut prier sans cesse et ne point se lasser (2). » Sans doute les dons de Dieu nous préviennent souvent, et il n'a pas attendu notre première prière pour nous combler de biens; cependant il n'a rien promis qu'à la prière. « Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira (3). Quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve, à celui qui frappe la porte est ouverte. » Ne demander point, ne chercher point, ne point frapper, c'est donc s'exposer à ne rien avoir, à ne rien trouver, dans l'ordre du salut, c'est donc fermer la porte ; et ainsi, pour quiconque songe à sauver son âme, la prière est le premier, le plus indispensable des devoirs.

Aussi ne faut-il pas nous étonner que, dès l'ori-

(1) Ascensiones in corde suo disposuit. (Psalm.)
(2) Luc, XVIII, 1.
(3) Matth., VII, 7.

gine, l'Eglise ait fait de la prière plus qu'une obligation privée, qu'elle l'ait érigée en fonction publique, en ministère. Les apôtres, dès le début de leur prédication, y voient une de leurs missions principales ; cette mission passe avant les œuvres de charité. Ils instituent les diacres pour servir les pauvres, mais nous, disent-ils, « nous nous appliquerons à la prière, *orationi instantes erimus* (1) ». Et depuis, l'Eglise, toujours fidèle à l'esprit de son fondateur et de ses premiers pères, n'a cessé d'encourager, de bénir les associations de prières ; elle s'est souvenue de la parole du divin Maître : « Là où deux ou trois d'entre vous sont réunis en mon nom pour prier, je suis au milieu d'eux, et quelque chose qu'ils s'accordent à demander, ils l'obtiendront » (2).

Les sociétes vouées à la prière sont, avant tout, les ordres contemplatifs. Au premier rang se trouve le Carmel, et la prière y est une fonction si essentielle, que nulle n'y entre si elle n'est ou ne veut être une âme d'oraison. Ainsi pour vous, mes Sœurs, la prière n'est pas seulement votre besoin, votre devoir, comme elle est celui de tous les fidèles, de tous les hommes, elle est encore, elle est surtout votre raison d'être : vaquer à

(1) Act., VI, 4.
(2) Matth., XVIII, 19, 20.

l'oraison, c'est votre fonction dans l'Eglise, c'est votre ministère dans la maison de Dieu, ce sera le titre principal de votre gloire dans le ciel.

Tout entières à Dieu seul, quand vous franchissez le seuil du Carmel, vous dites avec l'épouse du Cantique :

« Je viens m'asseoir à l'ombre de Celui que j'ai désiré, et son fruit sera doux à ma bouche. Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. » Vous dites avec le roi-prophète : « Je me suis souvenue de Dieu et j'ai tressailli d'allégresse ».

Votre vocation à la prière continuelle, votre désir d'y correspondre sont deux choses hors de doute. En fait, comment y répondez-vous? Quels sont, dans cette sublime et douce carrière, vos obstacles, vos difficultés ? C'est à ces questions toutes pratiques que nous allons répondre.

## I

Vous n'avez pas oublié, mes Sœurs, comment votre séraphique Mère définit l'oraison.

« L'oraison n'est qu'un intime commerce d'amitié, où l'âme s'entretient seule à seule avec *Dieu, et* ne se lasse pas d'exprimer son amour

à Celui dont elle sait qu'elle est aimée » (1).

Oui, un commerce intime : c'est un enfant avec son père, une épouse avec son époux, un ami avec son ami, une créature aimée, créée par amour, avec le créateur souverainement, uniquement aimé.

Oui, un commerce intime, où l'on ne se lasse pas d'exprimer son amour à Celui qui nous a aimés le premier, qui nous a aimés éternellement ; qui, après nous avoir créés, nous a rachetés par son sang, c'est-à-dire que, nous ayant aimés innocents, il nous aime encore coupables et promet tout au repentir, au point de nous vouloir éternellement heureux avec lui dans le ciel.

Dans ce commerce intime, l'âme demande à son Dieu, avec une confiance qui croît sans cesse avec les progrès de l'amour, toutes les choses dont elle a besoin pour le servir, pour l'aimer mieux, pour accomplir plus parfaitement sa volonté.

Tous les saints exaltent, comme sainte Thérèse, l'excellence de l'oraison.

« Elle est, dit saint Vincent de Paul, l'âme de nos âmes, c'est-à-dire que ce que l'âme est au corps, l'oraison l'est à l'âme. Or l'âme donne la vie au corps et le fait mouvoir, parler, agir en toutes choses. »

(1) *Vie*, p. 98.

L'oraison est notre lumière sur les deux points qu'il nous est essentiel de connaître, et que saint Augustin résume dans cette prière, aussi courte que substantielle : « *Noverim me, noverim te* : Que je me connaisse et que je vous connaisse, ô mon Dieu », faites-moi cette grâce !

Elle est notre force, en suggérant sans cesse à notre âme les vérités de la foi qui doivent la faire agir.

Elle est surtout le grand foyer, la source de l'amour. « Celui qui néglige l'oraison, dit saint Alphonse de Liguori, cessera d'aimer Jésus-Christ ; l'oraison est une fournaise où s'enflamme et se conserve le feu du divin amour. »

Elle est si nécessaire aux religieuses, que saint Philippe de Néri disait : « Une religieuse sans oraison est une religieuse sans raison ».

Saint Liguori dit, dans le même sens : « Il est moralement impossible que la religieuse qui n'aime pas l'oraison soit une bonne religieuse ».

Saint François de Sales écrit, de son côté, à une religieuse (1) :

« Dieu sait quels sont les monastères ès quels ce saint exercice n'est point pratiqué. Dieu sait quelle obéissance, quelle pauvreté et quelle chasteté y est observée, devant les yeux de la divine

(1) Lett., 18 avril 1614.

Providence, et si les assemblées de ces filles ne sont pas plutôt des compagnies de prisonnières que de vraies amoureuses de Jésus-Christ.» Mais c'est surtout sainte Thérèse qu'il faut entendre. D'une part elle promet, avec assurance, le salut à toute âme d'oraison : « Dès qu'une âme persévère dans l'oraison, dit-elle, quels que soient les péchés que le démon lui fasse commettre, je tiens pour certain que le Seigneur finira par la conduire au port du salut. Celui qui ne s'arrête pas dans le chemin de l'oraison, arrive toujours, tôt ou tard ». Tout au contraire, « les âmes qui abandonnent cette pratique de piété n'ont pas besoin du démon pour les traîner en enfer, elles s'y précipitent d'elles-mêmes ».

N'insistons pas davantage sur une vérité si claire : les avantages, la nécessité de l'oraison, par une âme religieuse. Ce qui nous sera particulièrement utile, c'est d'en bien connaître les difficultés, pour apprendre à en triompher.

## II

Sainte Thérèse, qui s'étend avec tant de complaisance, et revient si souvent sur le bonheur, comme sur l'excellence de l'oraison, n'en a pas

moins connu et décrit toutes les difficultés. Elle nous a donné un tableau très exact des obstacles que l'oraison rencontre dans l'âme qui veut s'y livrer, et de la lutte nécessaire par où il lui faut presque toujours passer.

La première difficulté est celle de se recueillir et de faire, en son âme, cette sorte de silence que demande l'oraison.

Ce n'est pas sans résistance, en effet, que notre pauvre esprit parvient à se fixer sur les pensées spirituelles, particulièrement celles dont Dieu est l'unique objet. Les divagations capricieuses de l'imagination, les importunités de la mémoire, les préoccupations des affaires ou des choses qu'il faut laisser pour se livrer à l'oraison, les infirmités de notre âme et celles de notre corps, enfin, les tentations du démon, plus acharné contre la prière que contre toutes les autres grâces, parce que la prière est son plus grand, son plus victorieux ennemi : voilà un court résumé des diverses causes qui se réunissent pour empêcher l'âme de trouver ce recueillement qui est la condition nécessaire de l'oraison. Sainte Thérèse nous a laissé une peinture, aussi naïve qu'éloquente, des obstacles qu'elle eut à vaincre pour s'établir enfin dans la vie contemplative. « Le plus rude labeur, nous dit-elle, se rencontre dans les commencements. Très souvent, hélas ! et pen-

dant des années entières, je me préoccupais moins d'utiles et saintes réflexions, que du désir d'entendre l'horloge m'annoncer la fin de l'heure consacrée à la prière. Bien des fois, je l'avoue, j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment de me recueillir pour l'oraison ; pour me vaincre, j'avais besoin de tout mon courage, qui, dit-on, n'est pas petit (1). »

Si la difficulté de se recueillir rebute les âmes lâches, elles ne sont pas moins découragées parfois par la sécheresse qu'elles rencontrent, dans leur commerce avec Dieu. On a lu la Vie des Saints ; on a entendu parler, avec force et conviction, des joies de la prière ; on se persuade que Dieu nous doit, pour ainsi dire, cette récompense, en échange des efforts, quelquefois prolongés, que nous avons faits pour nous unir à Lui. « Lorsque je m'étais vaincue, dit sainte Thérèse, je goûtais plus de paix et de délices qu'à certains jours où l'attrait m'avait conduite à l'entretien céleste (2). » Mais pour nous le ciel est d'airain et la terre est sans eau ; nous frappons le rocher sans relâche, et rien ne jaillit ! A quoi bon lutter sans profit? Pourquoi nous épuiser, sans que jamais aucune onction intérieure vienne nous

(1) *Vie*, p. 101.
(2) *Ibid.*

avertir que Dieu nous a entendues, et nous donner des forces pour de nouveaux combats?

C'est là une des grandes épreuves de l'âme, mais je dirai aussi la plus connue, la plus souvent décrite et explorée dans tous les sens par les maîtres de la vie spirituelle. Ecoutez un résumé de leurs réponses.

La perfection de l'oraison, ou plutôt l'oraison elle-même, ne consiste pas dans les affections du cœur, dans le sentiment qui fait couler des larmes. Elle consiste tout entière dans l'énergie de la volonté; l'oraison la plus parfaite sera toujours celle qui se manifestera par le plus grand courage à se vaincre soi-même et à s'appliquer, coûte que coûte, à l'accomplissement de la volonté divine. « Sachez, dit saint Jean de la Croix, que l'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à se renoncer soi-même et à souffrir généreusement pour Dieu. » Ainsi les sécheresses dans l'oraison ne sont point un mal. Loin de là, elles exercent le soldat de Jésus-Christ, en lui donnant un moyen très efficace de lui prouver son amour par la persévérance. Dieu souvent les envoie de préférence aux âmes généreuses, pour les faire grandir. En les sevrant de ces consolations spirituelles qui flattent la partie sensible de l'âme, et peuvent quelquefois servir de prétexte et de pâture à l'amour-propre, le divin Maître les met sur

la voie des vertus solides, à l'abri de toute illusion, et en laissant les puissances mobiles de leur esprit, imagination, mémoire, sensibilité, les tourmenter par leurs capricieuses importunités, il affermit, de plus en plus, la partie supérieure de leur âme, où réside la volonté, dans une union toujours plus étroite au principe de la vie.

Quelquefois ce n'est pas seulement l'aridité de la prière qui désole les pauvres âmes, ce sont les tentations, et même les plus grossières, qui les assaillent et que rien, ce semble, ne peut mettre en fuite. Cependant cette âme, si étrangement secouée, s'est fixée dans son amour; bien plus, elle s'y enracine tous les jours davantage : semblable à un rocher battu des flots que la mer agitée semble quelquefois submerger sous son écume, mais qui la brave sans cesse, et dont chaque tempête fait ressortir davantage la victorieuse immobilité. Sans doute un tel état, que Dieu peut faire durer longtemps, est rude à la nature, il semble incompatible avec cette joie spirituelle dont parle si souvent l'apôtre, dont il fait même un commandement (1), et qu'il promet en récompense, dès ce monde, à toute âme fidèle. Il n'en est rien cependant. L'âme qui passe par ces épreuves trouve, dans sa partie

(1) Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete. (Phil., *IV, 4.)*

supérieure, une paix secrète qui vient de l'adhésion constante à la volonté divine, et que le péché seul pourrait détruire. Que l'âme donc ne s'étonne point, ne s'afflige point, outre mesure ! Qu'elle se rappelle ces sages paroles de Bossuet :

« Ne vous étonnez point des sécheresses, on dit que les années sèches, dans ces pays, sont ordinairement les meilleures. Il en est de même dans la culture spirituelle, les sécheresses ne sont très souvent qu'une concentration dans l'intérieur des dons sensibles de Dieu. Abandonnez-vous à sa volonté, n'ayant point de désirs empressés pour le retour des grâces sensibles. Vivez de foi et d'espérance (1). »

Un des prétextes les plus spécieux de découragement dans la voie de l'oraison (car il y en a mille, et le démon en suggère tous les jours de nouveaux), c'est celui-ci : je ne retire aucun fruit de mon oraison, je ne fais aucun progrès, j'y donne tout le temps que j'y puis donner, et cependant je n'avance pas, mes prières ne sont pas exaucées, je ne triomphe d'aucun de mes défauts, je n'obtiens aucune des grâces dont j'ai besoin.

Que de fois de pareilles pensées viennent alimenter en nous les défaillances et les lassitudes de la vertu, et servir de prétexte spécieux à l'ou-

(1) *Lett. spirit.*, 107.

bli de cette parole si formelle du Seigneur : « Il faut prier sans cesse et ne se lasser jamais » ! Notre-Seigneur ne nous a pas révélé le moment précis où notre prière sera exaucée; il a dit seulement qu'il faut prier toujours, et que la persévérance dans la prière est la condition du salut. Sainte Catherine de Ricci s'encourageait à prier sans cesse par cette réflexion :

« Quand nous désirons obtenir de Dieu une grâce, nous devons la demander aussi longtemps que nous ne l'avons pas obtenue, par la raison qu'il a déterminé le nombre de fois que nous devions la demander, et il ne nous exauce que quand nous l'avons rempli intégralement. Si, par exemple, il a déterminé que nous lui demanderions cent fois cette grâce, nous ne l'obtiendrons pas si nous ne la demandons que cent fois moins une. Il faut, disait-elle encore, apporter à la prière une grande confiance d'être exaucé ; car il est de nombreuses grâces que Dieu nous inspire de demander, et que nous n'obtenons pas à cause de notre défiance (1). »

Je n'avance pas, dites-vous, je ne fais aucuns progrès ! Je pourrai d'abord vous répondre avec saint François de Sales : « Qu'en savez-vous ? » Si réellement vous faisiez des progrès

(1) *Vie*, I, p. 359-360.

dans la vertu, est-ce de votre propre témoignage que vous aimeriez à en tenir l'assurance? Ne savez-vous pas, au contraire, que s'il y a dans les saints une marque certaine de leur sainteté, c'est le mépris qu'ils font d'eux-mêmes, et la sorte de conviction où ils sont (conviction qui paraît étrange à ceux qui les voient à l'œuvre) que leur vertu est nulle, leur misère profonde, et qu'ils sont à une distance comme infinie de ce but sublime auquel ils aspirent : la ressemblance avec le divin modèle? C'est qu'en effet nul n'est bon juge dans sa propre cause, et c'est à une âme qui se tourmentait sur son peu de progrès spirituel que le saint docteur de Genève faisait cette réponse : « Nous ne connaîtrons jamais notre propre perfection, car il nous arrive comme à ceux qui naviguent sur mer, ils ne savent pas s'ils avancent, mais le maître pilote qui sait, lui, où ils naviguent, le connaît. Ainsi nous ne pouvons pas juger de notre avancement, mais oui bien de celui des autres. Or, encore que nous puissions juger de la vertu d'autrui, si ne faut-il pourtant jamais déterminer qu'une personne soit meilleure qu'une autre, parce que les apparences sont trompeuses. »

Bossuet dit la même chose, dans un autre langage. Il écrit à la Sœur Germaine : « Vous cherchez à voir des progrès, vous cherchez à sentir des forces : vous n'avez qu'à tout attendre de

Dieu en pure foi de moment à autre ; vous ne trouverez de repos que dans cet entier abandon... Il n'y a rien de plus inconnu aux hommes que les conduites particulières que Dieu tient sur les âmes ; c'est un secret qu'il s'est réservé (1) ».

Rien donc de plus certain : la pensée, qui parfois obsède, que vous ne faites aucun progrès, n'est jamais un motif suffisant pour cesser ou diminuer l'oraison. Mais supposez même que votre impression ne soit pas trompeuse, et que, jusqu'à l'heure où nous sommes, vous n'ayez en rien avancé l'œuvre de votre perfection, le découragement ne saurait encore s'excuser. Au sentiment des saints, Dieu, en nous faisant attendre longuement, et peut-être jusqu'à l'heure de la mort, cette perfection que nous cherchons, ne nous a fait aucun tort ; notre vie n'a pas été stérile un seul instant. Trente ou quarante années peut-être d'attente ou de travail sans relâche ne sont pas trop, et ne sauraient payer à son prix une si précieuse moisson. Il y a, dit-on, dans la nature, des arbres qui ne fleurissent que tous les cent ans. Certes, s'il en était ainsi pour nous, de la fleur divine du parfait amour, et qu'elle ne dût éclore que sur notre lit de mort, qui pourrait dire que nos oraisons ont été vaines et que notre vie a été stérile ?

(1) Lett. cv

Mais ce ne sont là que des faits rares, ou plutôt de pures hypothèses. Dans la réalité, et selon les voies ordinaires de la Providence surnaturelle, Dieu ne laisse pas à perpétuité une âme fervente et généreuse sans consolation ; mais surtout il est trop juste pour ne pas récompenser les efforts persévérants d'un cœur qui aime, par des progrès dans l'amour, progrès qui peuvent et qui doivent le plus souvent nous échapper, mais qui n'échappent pas au regard de Dieu et de ses anges. Jamais les aridités dans l'oraison, même prolongées, même poussées jusqu'aux limites extrêmes, de ce que peut supporter une âme fidèle, n'ont empêché cette âme d'arriver au but. Croyons-en sainte Thérèse. Elle veut que l'âme ne perde jamais confiance ; qu'elle ne resserre pas ses désirs de perfection dans d'étroites limites. « Nous devons croire, dit-elle, qu'en nous appuyant sur Dieu nous pourrons, par de constants efforts soutenus de la grâce, arriver, avec le temps, à la perfection où sont parvenus plusieurs saints. Si jamais leur âme n'eût conçu ces grands désirs, si peu à peu ils n'en étaient venus à l'exécution, ils ne seraient pas montés à un état si élevé. Dieu demande et aime des âmes courageuses. Je n'ai jamais vu aucune de ces nobles âmes demeurer en chemin (1). »

(1) *Vie*, p. 150.

Ce qui trompe quelquefois les âmes les meilleures, c'est l'idée qu'elles se font, d'après certaines lectures de Vie la des Saints contemplatifs, des degrés que doit parcourir une âme, pour arriver au sommet de l'oraison et par là, croient-elles, de la perfection chrétienne. On a lu les auteurs mystiques qui traitent de ce qu'il faut appeler, avec Bossuet, les états d'oraison. On a admiré dans sainte Thérèse, en particulier, les descriptions, si pleines de charmes, souvent d'une poésie toute divine, qu'elle nous donne des voies, toujours plus hautes, par où il a plu à Dieu de l'élever à la contemplation. Sans doute on n'aspire point aux dons extraordinaires, aux ravissements, à l'extase, aux visions célestes; mais on se persuade volontiers qu'une âme d'oraison doit passer par les quatre degrés décrits par votre séraphique Mère, d'abord la méditation proprement dite, puis l'oraison de recueillement et de quiétude, puis l'union divine, et enfin ce degré suprême de contemplation qui, sans aucun travail, tient toutes les puissances de l'âme captives des consolations célestes. Surtout on se persuade que telle âme, appelée à un état particulier d'oraison, ne peut en déchoir et en changer, sans quelque faute de sa part ; que monter plus haut est une grâce, mais que redescendre est toujours une chute, châtiment de quelque infidélité.

Or cette manière de voir est une erreur dangereuse; elle engendre, pour les âmes qui en sont prévenues, autant d'angoisses vaines que de périls. La vérité est que Dieu est le maître de ses dons, qu'il communique ses faveurs comme il lui plaît, que toute âme qui se donne sincèrement à lui n'est jamais frustrée de la mesure de grâce qui lui est destinée, la bonne volonté étant la seule chose dont l'âme dispose par rapport à Dieu. Le divin Maître lui-même, dans l'effusion de ses dons, ne s'arrête jamais que devant une seule barrière : la mauvaise volonté. C'est ce que l'expérience avait appris à deux grands maîtres de la vie spirituelle. L'un, Bossuet, écrit à la Sœur Germaine :

« Au lieu de tant demander les degrés d'oraison, il faudrait, sans tant de réflexions, faire simplement l'oraison, selon que Dieu la donne, sans se tourmenter à discourir dessus. Je ne vois rien qui m'apprenne qu'on soit toujours au même état, ni qu'on ait une manière d'oraison fixe. Le Saint-Esprit jette les âmes tantôt en bas, tantôt en haut. Tantôt il semble les porter à la perfection, tantôt les réduire et comme les rappeler aux commencements. Il n'y a qu'à se conformer, dans ces changements, à la disposition où il nous met et en tout suivre son attrait (1). »

(1) *Lett, 2.*

Le vénérable Libermann exprime la même chose en termes plus précis.

« J'ai eu lieu de voir, dit-il, que toutes les théories tranchées et détaillées sur l'oraison étaient souvent inexactes et plus nuisibles qu'utiles. Il est vrai que la grâce de Dieu s'accommode à notre nature, et que, par suite, il y a une marche générale, des règles sommaires adaptées à tout ce qui est commun à tous les naturels divers. Mais arrivé au détail, on se fourvoie quand on veut donner des règles tranchées et bien déterminées, parce qu'il n'y a pas dix âmes qui se ressemblent. Les nuances de l'oraison sont extrêmement diversifiées. Ce sont de beaux plans qu'on trace sur le papier, plans qui sont arrangés carrément et qu'on trouve justes et rationnels, tant qu'on n'expérimente pas, mais qui, en réalité, ne sont pas toujours exacts (1). »

Concluons donc, mes Sœurs, que, quels que soient parmi vous les divers états d'oraison, que l'oraison vous soit douce et facile, qu'elle soit, au contraire, pleine d'aridités et de rigueurs ; qu'elle vous élève souvent aux douceurs de l'union divine, ou qu'elle vous laisse plus souvent sur le terrain de la méditation commune, la même récompense attend votre fidélité coura-

(1) *Vie du Père Libermann*, p. 613.

geuse et persévérante à ce saint exercice, prescrit également à toutes par vos règles et dont nulle ne se peut dispenser.

Quelle que soit donc la manière dont Dieu nous traite, réjouissons-nous sans cesse de ce qu'il nous a fait cette grâce de nous appeler à la vie de prière, et ne perdons jamais de vue que nous devons être des âmes d'oraison. Cet esprit de prière, qui est l'âme de votre vocation sublime, sachons le porter partout, non seulement dans les heures consacrées spécialement à la prière mentale ou vocale, mais en toutes nos actions, en toutes nos démarches, jusque dans nos récréations. Vivons partout et toujours sous le regard de Dieu, unies à lui de cœur, de volonté, de désir, alors même que notre pensée est forcément occupée ailleurs. Une parole intérieure, rapide comme l'éclair, un regard intime sur Jésus est une prière.

Rappelons-nous souvent, pour nous fortifier dans ces résolutions, qu'une âme d'oraison, du sein de sa solitude et de son silence, travaille efficacement au salut des âmes, qu'elle fait une œuvre apostolique, qu'elle est grandement utile à l'Eglise. C'est encore votre séraphique Mère qui vous l'apprend (1). Pour encourager les âmes à l'oraison, elle écrit:

(1) *Vie*, p. 118.

« Si celui qui commence fait, avec l'aide de Dieu, de persévérants efforts pour s'élever au sommet de la perfection, jamais, à mon avis, il ne va seul au ciel. Il y mène après lui une troupe nombreuse. »

Oh ! oui, mes Sœurs, si nous aimons les âmes, si nous aimons Dieu et son Eglise, soyons des âmes d'oraison. C'est de telles âmes surtout qu'on peut dire avec saint Paul, qu'elles sont « la bonne odeur de Jésus-Christ », car elles répandent partout l'amour dont elles sont elles-mêmes embrasées. Quand Marie-Madeleine voulut répandre son parfum sur la tête et les pieds du Sauveur, elle brisa le vase qui le renfermait, et, dit le texte sacré : « Toute la maison fut remplie de l'odeur des parfums ». Nous aussi brisons sans cesse nos cœurs devant Dieu, dans l'oraison, et le parfum de notre prière se répandra dans l'Eglise tout entière, et nous n'aurons pas seulement la joie d'aimer Dieu, nous aurons une joie encore plus grande : nous le ferons aimer.

Ainsi soit-il.

---

SIXIÈME JOUR

# LA VIE RELIGIEUSE

SIXIÈME JOUR

# LA VIE RELIGIEUSE

---

*Dilectus meus mihi, et ego illi.*
Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui.
(Cantic.)

Mes chères Sœurs, la vie religieuse est le plus grand acte d'amour qu'une créature puisse accomplir envers Dieu, et l'appel à la vie religieuse est la plus grande marque d'amour que Dieu puisse donner à une âme.

Que la vie religieuse soit le plus grand acte d'amour de la créature envers son créateur, cela n'est-il pas évident, puisque, par les trois vœux, l'âme non seulement se donne elle-même, mais fait l'abandon de toute la part qui lui peut revenir dans l'usage des créatures ; puisqu'elle ne se réserve que Dieu seul pour espérance et pour posses-

sion; puisqu'enfin Dieu seul lui est, tout à la fois, père, mère, époux, frère, sœur, enfant, richesses. C'est Dieu seul qui sera sa vie, puisque par l'obéissance elle s'est dépouillé de sa volonté propre, de son jugement propre, puisqu'elle lui a assujetti tous ses actes, son corps, son âme, son esprit tout entier sans réserve, et cela en tout temps et pour toujours.

Mais en même temps l'appel à la vie religieuse est le plus grand témoignage de l'amour de Dieu pour nous, puisqu'il est l'appel à la perfection de la vie chrétienne, à l'union la plus intime avec Dieu, aux moyens les plus excellents d'opérer cette union, enfin au plus grand, au plus vrai bonheur de ce monde, et à une gloire singulière dans l'autre.

J'aurai tout dit et résumé en un seul mot ma double affirmation, si je dis que la vie religieuse est l'identification la plus complète qui se puisse concevoir ici-bas, entre Jésus-Christ et l'âme fidèle: Jésus-Christ, le plus grand don de Dieu à sa créature, et en même temps la plus parfaite offrande que la créature puisse faire à son créateur.

Que cette doctrine est grande, mes Sœurs, quelle est profonde ! Qu'elle est consolante! Je demande à Dieu la grâce d'en développer quel-

ques points avec clarté, de manière à vous instruire et à vous toucher.

## I

Il suffit d'être chrétien, que dis-je ! il suffit d'être homme raisonnable pour comprendre que nous nous devons à Dieu, notre créateur, notre père et notre dernière fin. Puisque nous tenons tout de lui, c'est une injustice de ne pas reconnaître, vis-à-vis de lui, notre pleine et absolue dépendance. Mais comme ce bon maître, dans l'ordre ordinaire de la vie commune, se contente de peu ! Que son joug est doux et son fardeau léger ! L'âme religieuse, c'est-à-dire celle qui a résolu, non seulement d'être fidèle aux préceptes imposés à tous, et qui suffisent au salut, mais, de plus, d'entrer dans la voie étroite des conseils évangéliques, cette âme, choisie entre toutes, se propose de se donner à Dieu d'une manière autrement complète, d'embrasser des sacrifices qui témoignent d'un amour autrement généreux ! Toute âme chrétienne renonce au péché, au monde et à ses plaisirs défendus ; mais si, de plus, elle a entendu

l'appel secret qui fait les épouses du Seigneur, oh ! que ce renoncement s'étend plus loin ! Combien plus large est l'horizon qu'il embrasse !

La profession religieuse, a-t-on dit justement, est comme un second baptême qui vient, non seulement confirmer le premier (1), mais le perfectionner, pour ainsi dire. Elle est une mort plus profonde, plus radicale à toute vie mauvaise, à tout l'héritage du vieil homme, et par cela même qu'elle est une abdication plus complète de la vie purement naturelle, elle ouvre à la vie surnaturelle un épanchement plus vaste et lui fait porter des fruits plus abondants et plus beaux, dans le temps et dans l'éternité.

En quoi donc consiste ce renoncement plus complet? D'abord en ce que vous vivez séparées non pas seulement de l'esprit du monde, mais du monde lui-même. Notre-Seigneur, parlant de la généralité des chrétiens, de tous ceux qui croient en lui, fait à son Père cette prière : « Je ne vous demande pas, ô mon Père, de les faire sortir de ce monde, mais de les préserver du mal qui est dans le monde ». Pour vous, mes Sœurs, Notre-Seigneur vous a séparées du monde lui-même, de

(1) *Mgr Gay, Vie et vertus chrétiennes*, II, 95.

son corps, en même temps que de son esprit. Qu'est-ce que ce monde, pour lequel vous êtes mortes et qui est mort pour vous? C'est la vie de société; c'est cet ensemble de relations, permises même aux chrétiens, et dans lesquelles ils trouvent la satisfaction de leurs goûts naturels, de certains intérêts et une distraction légitime. Ces relations vous les abdiquez; mais, de plus, vous renoncez à la vie de famille : cette vie que le christianisme a rendue si douce, si élevée, et qu'il se plaît à entourer d'honneur et de respect. En y renonçant, vous ne la condamnez point, vous ne la déclarez point, contre l'ordre de Dieu, mauvaise et dangereuse ; bien au contraire, votre cœur saigne en la quittant, à cause des chères affections, des bien-aimés souvenirs que vous y laissez. Mais c'est là une séparation nécessaire, que l'amour de Dieu seul pouvait inspirer et que seul il pouvait donner la force d'accomplir.

Et pour que la fuite du monde soit complète, ce que Dieu exige encore de vous, c'est la séparation totale des occupations relatives aux besoins de la vie présente et aux biens de la fortune. Dieu vous appelle à de plus hauts labeurs, à des travaux d'un ordre supérieur, à une croix plus généreuse toujours, et souvent plus lourde, que celle que vous avez laissée derrière vous.

Vous voilà donc séparées du monde.

Avoir renoncé à ses vanités, à ses pompes, à ses plaisirs, c'était peu de chose, tout chrétien y est tenu en vertu de son baptême. Vous avez fait bien plus : des liens chers et sacrés ont été brisés. Des ruptures sont accomplies, qui ont fait peut-être couler de nombreuses larmes ; et plus douloureuses mille fois ont été pour vous les larmes dont vous avez été la cause, que celles que vous-mêmes avez répandues. Qui donc a fait cette œuvre de séparation et de mort? Est-ce un intérêt humain? Est-ce une cause naturelle ? Est-ce l'effet d'une passion de la terre ? Non, rien de tout cela : c'est l'amour pour Dieu qui a tout fait, c'est lui qui a agi seul, et le coupable de cet attentat contre nature, s'il y en avait un, il faudrait dire que c'est vous, ô Seigneur Jésus !

Mais ce Dieu, dont l'amour vous sépare de tant de biens créés, ne divise que pour unir. Il ne fait mourir à la vie séculière que pour communiquer une vie plus haute : séparée du monde, la religieuse ne s'est pas ensevelie dans un froid tombeau. Loin de là, elle est montée dans une sphère supérieure où la vie est plus intense, où le cœur, plus près de la source de tout amour, a des battements plus chauds, en même temps qu'ils sont plus réglés et plus purs. La vie du cœur, c'est de donner et de se donner : or voyez ce que

ce cœur séparé du monde sait donner à Dieu.

Il lui consacre toutes ses facultés, toutes ses puissances, jusqu'à la dernière fibre de son être. Cette intelligence qui est le noble attribut de la créature humaine, et qui lui a été donnée comme la plus haute de ses ressemblances avec son créateur, elle l'emploie uniquement à la connaissance de Dieu, de tout ce qui peut plaire à Dieu, et de tout ce qui peut le faire aimer. Car si elle étudie la science divine pour s'en nourrir, elle ne renonce pas toujours aux sciences humaines, quand l'obéissance l'y applique, mais elle n'y recherche rien de ce qui peut nourrir la curiosité, servir d'aliment à l'amour-propre, mais seulement ce qui peut tourner à la gloire de Dieu. Sa mémoire, vidée des vains souvenirs du monde, son imagination purifiée, dégagée de tous les inutiles ou dangereux spectacles, ne lui rappellent rien que les choses célestes ; elle dit avec le Psalmiste : « *Memor fui Dei et delectatus sum :* Je me suis souvenue de Dieu, et ce souvenir a fait mes délices. » Loin que la séparation des créatures et son éloignement des études profanes aient rétréci ou paralysé son esprit, elle y a trouvé une plus grande force, et tous les jours elle bénit Dieu de lui avoir ouvert des horizons plus vastes et plus lumineux, que le monde ne connaît pas ; elle chante avec David : « Je bénirai

le Seigneur, parce qu'il m'a donné l'intelligence (1). »

Comme cette intelligence consacrée à Dieu s'est agrandie et développée, cette volonté, donnée tout entière au même objet, dirigée exclusivement vers un but unique, a acquis pour le bien une force incomparable ! Hélas ! qui ne le sait, pour peu qu'il ait vécu de la vie du monde ? Ce qui fait le plus grand malheur de ceux qui s'y livrent, ce n'est pas tant l'obscurcissement de leur intelligence dans les choses de Dieu, que les infirmités de leur volonté. Elle est séduite par tant d'amorces dangereuses, elle se heurte à tant d'obstacles, elle rencontre tant de scandales, elle trouve si peu de secours, et surtout elle néglige si souvent d'aller chercher la force là seulement où elle se trouve, en Dieu même, qu'elle faiblit à chaque pas, et réduit l'homme à répéter, sous le fouet du remords ou sous l'aiguillon du repentir : « Malheureux que je suis ! je vois le bien, je l'aime, et je ne le fais pas ! Je hais le mal, et je le fais ! » L'âme religieuse, en se séparant des plaisirs du monde, s'est délivrée aussi de ses entraves ; elle peut dire avec le chantre sacré : « Les rets de l'oiseleur sont brisés, et mon âme est libre : *laqueus contritus est et nos liberati sumus* ». Elle

(1) « Benedicam Domino qui tribuit mihi intellectum. » (Ps. *XV, 7.*)

peut enfin vouloir sans obstacle, et elle s'est mise dans l'heureuse impossibilité, pour ainsi dire, de vouloir autre chose que le bien, que la perfection du bien : car elle ne veut plus rien qu'en union avec la volonté divine. De son énergie native rien ne se perd, et elle reçoit tous les jours des forces nouvelles, semblable à cet aigle dont parle l'Ecriture, emblème des âmes qui espèrent au Seigneur, dont la force se renouvelle sans cesse « et dont les ailes semblent grandir à mesure qu'il s'élance vers les hauteurs (1). »

Dites-moi ce que peut faire de plus une âme, pour la gloire de son créateur, que de se consacrer à lui de telle sorte qu'il ne lui reste rien, ni une lueur dans son intelligence, ni une parcelle dans sa volonté qu'elle ne lui ait donnée en complète, absolue et perpétuelle propriété? Direz-vous cependant qu'une telle âme, en se donnant à Dieu par un amour si exclusif, frustre, en quelque sorte, son prochain de l'amour qui lui est dû, et n'accomplit si parfaitement le premier et le plus grand des commandements qu'en sacrifiant le second, qui lui est semblable? C'est ici encore une erreur ou une calomnie du monde, qu'il faut relever en passant. Non, il n'est pas vrai que se donner à Dieu, d'un amour souverain

(1) Is., XL, 31.

et consacré par les vœux religieux, ce soit retirer rien au prochain de ce qui lui est dû, d'après le commandement divin. Dieu ne peut pas se contredire et, en donnant à une âme la plénitude de son amour, il ne saurait rien lui retrancher de l'amour du prochain qui découle nécessairement du premier, comme le ruisseau de sa source. Le cœur de la religieuse est fait à l'image du cœur de Jésus. Nul n'a plus aimé son père, nul n'a plus contribué à sa gloire, et cependant nul n'a plus donné aux hommes et n'a plus travaillé à leur salut. Ainsi de vous, âmes religieuses, tout ce que vous donnez à Dieu retombe, comme une rosée féconde, sur le prochain, en qui vous ne voyez, en qui vous n'aimez que Dieu même. Soit que la religieuse n'ait d'autre emploi que la prière, l'éducation, la pénitence solitaire, comme vous, mes Sœurs, soit que ses fonctions l'appellent à des ministères extérieurs, l'éducation, le soin des malades ; qu'elle soit Marthe ou Marie, son cœur, élevé à une ressemblance sublime avec celui qui a été percé pour nous, ne saurait séparer ce que Jésus a réuni dans son amour. Si elle prié, c'est pour le salut de tous ; si elle adore et fait pénitence, c'est en réparation pour les fautes de tous ; si elle enseigne, c'est un service public et gratuit qu'elle rend, le dispensant sans compter, sans nul inté-

rêt humain, pour le bien de ses frères. Si elle soigne les malades, c'est de préférence les pauvres, ceux qui ne sauraient trouver de soins désintéressés, de la part de ceux qui vivent dans le monde et de l'esprit du monde. Et puis-je oublier de dire que les affections domestiques n'ont pas cessé de tenir leur place légitime dans son cœur ? Elle a abdiqué les joies de la famille, elle n'en a pas quitté les saintes tendresses : elle les retrouve et les cultive au pied des autels.

C'est ainsi qu'ayant tout donné sans réserve à Dieu, elle n'a rien retranché aux hommes de ce qu'elle leur devait ; ou plutôt elle leur rend au centuple, ou plutôt à l'infini, ce qu'on lui reproche de leur avoir ôté.

Voilà, âmes religieuses, le don que vous avez fait à Dieu : voilà ce qui est renfermé dans cette solennelle consécration des vœux qui, en vous retranchant au monde, vous ont données à Dieu. Or, dites-moi, vous reste-t-il quelque chose que vous ayez réservée, quelque chose que vous ayez soustraite de ce grand et universel sacrifice ? N'est-ce pas, suivant la pensée de saint Grégoire le Grand, l'accomplissement le plus élevé, le plus complet, le plus héroïque du grand commandement de l'amour de Dieu ? « L'amour de Dieu, dit ce saint docteur, n'est renfermé dans aucune limite, *nullâ mensurâ constringitur*,

lorsqu'il est dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Celui-là aime donc bien véritablement Dieu qui peut se dire qu'il ne s'est absolument rien réservé de ce qui est à lui : *sibi de se nihil relinquit* (1). » Or telle est bien l'étendue du don que vous avez fait à Dieu : vous ne vous réservez ni vos biens, ni votre liberté, ni votre intelligence, ni rien de ce qui constitue votre être : jusqu'à la dernière fibre, tout est à Dieu ; donc il est bien vrai : le plus grand don qu'une âme puisse faire à Dieu, c'est la vie religieuse. Mais aussi, il faut bien le reconnaître, le plus grand don que Dieu puisse faire à une âme, c'est la vocation religieuse, et c'est ce qu'il me reste à vous montrer.

## II

« Celui qui aura tout quitté pour moi, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses biens, pour mon nom, recevra le centuple dès ce monde, et, dans l'autre, la vie éternelle ». Voilà, mes Sœurs, la grande

(1) Homél., II, 38.

parole du maître, qui a fondé la vie religieuse. Cette parole ne pouvait être prononcée que par un Dieu : car elle enfermait une promesse solennelle de biens qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, et il faut qu'elle soit accomplie, car Dieu ne peut se tromper ni nous tromper. Ames religieuses qui avez tout quitté, c'est donc le centuple, et Notre-Seigneur ajoute : le centuple dès ce monde, qui vous est donné en échange de ce que vous avez quitté pour Dieu. Il est vrai que le Seigneur ajoute que ce centuple, assuré dès ce monde, n'empêchera pas les persécutions, « *cum persecutionibus* », auxquelles sont trop souvent en butte ceux qui auront tout quitté pour Dieu. Quel est donc ce centuple mystérieux, compatible avec la croix et ses épreuves, qui, dès ce monde, doit récompenser votre sacrifice et précéder la récompense éternelle ?

Mais quoi ! mes Sœurs, ne l'avez-vous pas déjà compris, et la première partie de cet entretien ne vous l'a-t-elle pas déjà suffisamment révélé ? En effet, ce que Dieu peut procurer ici-bas de meilleur à une âme, n'est-ce pas le bonheur de se donner à lui sans réserve, de travailler à sa gloire, d'étendre son royaume sur la terre ? S'il fallait raisonner comme les hommes, et mesurer les choses avec des mesures humaines, vous devriez dire que le centuple en ce monde signifie cent fois plus

de richesses qu'on en a quittées, des possessions cent fois plus étendues que celles dont on a fait le sacrifice. Mais loin de nous cette interprétation charnelle, que les Pères ont toujours repoussée ! Ce qui vaut cent fois plus que les biens du corps, ce sont les biens de l'âme ; ce qui est le centuple des possessions de ce monde, ce sont les vertus qui élèvent au-dessus de ce monde ; ce qui est le centuple de toutes les espérances et de toutes les joies de la nature, ce sont les assurances, ce sont les prémices et les gages de la vie éternelle (1). Or voilà la première et la principale partie des dons magnifiques que Dieu assure à l'âme qu'il appelle à la vie religieuse. Ames choisies, âmes privilégiées, votre vocation vous destine à un travail tout divin, à une coopération admirable, dans une œuvre qui vaut mieux que toutes celles qu'accomplissent en ce monde et les intelligences les plus hautes et les volontés les plus généreuses : vous êtes appelées à l'insigne honneur de rendre gloire à Dieu, en manifestant, par vos propres vertus, quelques-uns des attributs de la suprême essence. Vous rendez un hommage public à sa sainteté, à sa charité, à sa justice : à sa sainteté, en vous sanctifiant sur le modèle du divin Maître, à sa charité en

(1) Math., XIX, 29.

vous donnant comme lui ; à sa justice, en expiant le péché par la pénitence. Vous travaillez à étendre son royaume sur la terre, vous contribuez à multiplier le nombre de ses élus. Vous donnez à la terre comme une image anticipée, comme un avant-goût de cette vie du ciel qui nous attend, et où tout se résume en deux mots : la vérité et la charité, ou, pour parler avec saint Augustin, « la joie dans la possession de la vérité, *gaudium de veritate* ». Or, je vous le demande, mes Sœurs, je le demande à tout chrétien, je le demanderais volontiers à tout esprit raisonnable et sincère : si un homme qui travaille ici-bas pour conquérir ou accroître le bien-être d'un jour, une fortune passagère, fait une œuvre licite et utile, que dirons-nous de celui qui a mission de conquérir non seulement pour soi, mais pour les autres, une fortune spirituelle incomparable, un bonheur qui ne doit jamais finir? Le poète dont l'inspiration se borne à chanter les beautés ou les gloires de ce monde, un Homère, un Virgile, fait une œuvre belle et grande assurément ; mais que cette poésie ne se compare pas à celle de David, qui chante les gloires de son fils divin, destiné à rouvrir à la postérité d'Adam les portes éternelles ; aux accents d'Isaïe, quand il voit et décrit le chemin glorieux et sanglant par où le Messie devait passer

pour arriver au triomphe; aux sublimes inspirations du voyant de Pathmos, lorsqu'il dévoile à nos yeux les splendeurs de la Jérusalem céleste ! Autant donc le ciel l'emporte sur la terre, le divin sur ce qui est humain, l'éternel sur ce qui passe ; autant la vie religieuse l'emporte sur la vie purement humaine, et autant il est sûr que, dès ce monde même, le centuple lui est assuré.

Mais les sublimités de la vocation religieuse ne feraient que nous effrayer si, à l'excellence du but à atteindre, véritable centuple assuré à l'âme que l'appel divin a trouvée docile, ne venait se joindre un autre centuple, dont notre faiblesse a besoin pour devenir capable de viser au premier. Vous allez me comprendre : pour atteindre un but cent fois plus élevé que pour le simple fidèle, il faut au religieux des moyens cent fois plus grands, des secours de la grâce cent fois plus multipliés, des protections contre l'ennemi de notre salut cent fois plus efficaces. C'est bien là, mes Sœurs, ce que Dieu dans sa bonté toujours sage, ce que l'Église dans sa prudence maternelle, assure aux brebis choisies du bercail divin.

Et d'abord, mes Sœurs, vous jouissez, parmi les créatures de Dieu, et parmi les enfants de l'Église, d'un privilège incomparable : vous êtes, par le fait même des liens volontaires que vous avez acceptés, les plus véritablement libres, les

plus heureusement libres de toutes les créatures. Car nous n'appelons pas une liberté pleine, ou du moins une heureuse liberté, celle qui consiste à pouvoir sans entrave, impunément, sans contrôle, se livrer à toutes les séductions du monde, à tous les attraits de la sensualité et de l'orgueil, à toutes les vanités de la terre. En mettant des barrières entre le monde et vous, vos vœux ont mis une barrière infranchissable, sinon entre vous et le péché, qui est le grand esclavage de l'âme, du moins entre vous et les principales sources du péché : chez vous l'orgueil, inné dans l'homme déchu, fruit maudit de la concupiscence, est brisé chaque jour par les saints assujettissements de la règle, et les prescriptions sacrées de l'obéissance ; pour vous les amorces dangereuses des sens n'ont plus de prises : une clôture inviolable vous garde pour l'unique époux de vos âmes. Et n'est-ce pas encore un affranchissement, une délivrance, que ce vœu de pauvreté, qui vous soustrait à toutes les convoitises de la terre, et vous laisse libres de vaquer entièrement à l'acquisition des richesses spirituelles et des biens qui ne périssent pas? Or, je vous le demande, si les moyens de salut sont cent fois multipliés pour vous, si les obstacles au salut sont diminués au centuple, comment ne pas reconnaître, dans ce privilège si rare, le centuple promis, dès ce

monde, à ceux qui auront tout quitté pour Dieu ?

Je pourrais vous dire la même chose de cette sécurité, de cette paix qui vous est assurée par cette vie que le monde juge si austère, et qui cependant ignore la plupart des soucis et des angoisses des hommes. Tandis que le mondain qui a joui de tous les biens, épuisé la coupe de tous les plaisirs, et n'a jamais rien refusé aux caprices de son cœur, de son imagination et de ses sens, en est invariablement réduit, si Dieu lui laisse de longs jours, à dire comme Salomon vieilli : « *J'ai vu toutes les choses qui se font sous le soleil, et j'ai reconnu que tout est vanité et affliction d'esprit* », l'âme religieuse, en possession d'un bien qui grandit toujours à ses yeux, à mesure qu'elle le connaît davantage, ne connaît rien des amers désenchantements de la vieillesse. On a dit (et cela n'est pas vrai pour les âmes livrées aux séductions du monde), on a dit que le cœur ne vieillit jamais ; mais ce qui est faux pour les victimes des passions, qu'un contact impur finit toujours par dessécher et par flétrir, est vrai, d'une vérité parfaite, pour l'âme religieuse. Dans le commerce de Celui qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin, elle reçoit chaque jour une nouvelle jeunesse. Elle chante plus joyeusement encore, sous les glaces de l'âge qu'aux débuts de sa vie, le cantique

de l'amour satisfait : « Que le Dieu d'Israël est bon pour les cœurs droits qui le cherchent ! Je me suis assise à l'ombre de celui que mon cœur aime, et son fruit est doux à ma bouche (1) ! »

C'est que, même à travers les croix et les amertumes de l'exil, elle a pu, par sa propre expérience, goûter les avantages propres à la vie religieuse, qui, au dire de saint Bernard, l'élèvent si fort au-dessus de la vie séculière. « Là l'homme vit plus purement, il offense Dieu plus rarement, il se relève plus vite, il reçoit plus fréquemment la consolation céleste ; le repos qu'il y goûte a moins d'inquiétude. »

Le saint docteur ajoute : « *Moritur fiducius*, il y meurt avec plus de confiance ! » Oui, car ayant donné à Dieu cent fois plus que les autres fidèles, ayant reçu, en échange, des grâces cent fois plus fortes ou cent fois plus nombreuses, on peut aspirer aussi, avec une sécurité incomparable, à une récompense cent fois plus élevée. Promise à tout fidèle qui meurt dans la grâce, la vie éternelle l'est surtout à l'âme religieuse. Et dans quel éclat ! dans quelle gloire !

Comme il y a ici-bas des degrés de vertu et

(1) Ps. — Cantic.

des degrés de grâces innombrables, il y a aussi dans le ciel des degrés sans nombre, et les plus élevés ne peuvent, au dire de sainte Thérèse, se comparer aux plus bas. « *Il y a*, dit le Seigneur, *plusieurs demeures dans la maison de mon Père céleste* »; et qui peut douter que les demeures les plus voisines de l'essence divine ne soient réservées aux âmes qui se sont ici-bas plus approchées d'elle, par l'héroïsme de leur vertu et la grandeur de leurs sacrifices? « Les étoiles du ciel, dit saint Paul, diffèrent entre elles en éclat et en clarté »; or, qui s'étonnera que, dans le ciel des âmes, les plus brillantes étoiles soient celles qui ont reflété le plus parfaitement les splendeurs qui jaillissent de Bethléem et de Nazareth, du Calvaire et de la Croix? Saint Jean a vu, dans des visions éblouissantes, et il a décrit la gloire des Saints. Or ne savez-vous pas qu'à la tête du cortège de l'Agneau, il a distingué ces âmes vierges qui chantent des cantiques qu'elles seules peuvent chanter, et qui sont l'incomparable privilège de la pureté sans tache? Enfin votre séraphique Mère, elle aussi, a été appelée par le divin Maître à contempler les joie célestes; elle les a décrites en termes dont aucune langue humaine n'a jamais égalé l'éloquence ni surpassé la beauté.

Or ce qui la frappe davantage, c'est la diversité des degrés de la grâce et des degrés de la gloire qui y correspondent. Elle s'extasie sur la « prodigieuse inégalité qui existe dans le ciel entre la félicité des uns et celle des autres », et saisie à cette vue d'un nouvel élan d'amour pour son divin Maître, elle s'écrie :

« Mon désir serait de consumer ma vie, mes forces, ma santé à son service, et de ne point perdre, par ma faute, le moindre degré de jouissance dans l'éternelle patrie. Je ne crains pas de le dire, si l'on me demandait lequel j'aime mieux, ou d'endurer toutes les peines de cet exil jusqu'au dernier jour du monde, à la condition de recevoir un degré de plus, si petit qu'il fût, de la gloire du ciel, ou d'y entrer dès maintenant sans rien souffrir, mais avec un peu moins de gloire, de très grand cœur j'achèterais, au prix de toutes les peines d'ici-bas, le bonheur de contempler d'un peu plus près les grandeurs de mon Dieu (1). »

Voilà, mes Sœurs, le centuple promis à la vie religieuse ; le voilà tel qu'il vous sera donné au ciel, après que vous l'aurez eu sur la terre. Oh ! qu'il faut l'aimer, cette vie ! Et pour cela ne suffit-il pas de l'apprécier à sa juste valeur, telle

(1) *Vie*, p. 556.

que Dieu l'a faite? N'est-il pas vrai qu'elle est bien l'œuvre de Dieu, et que ceux qui y sont appelés sont les privilégiés de Dieu ? N'avait-elle pas raison, cette sainte religieuse, Catherine de Sienne, quand elle disait : « Cette vie est un navire très sûr que l'Esprit-Saint lui-même a construit, et que lui-même conduit au port(1) » ? N'est-il pas vrai que l'âme qui s'y engage avec une pleine, entière et persévérante volonté, peut s'écrier avec le Psalmiste : « O Dieu ! je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi ! O Dieu! je me reposerai et je m'endormirai sur votre sein (2) ! » Et encore : « Je me réjouis de la promesse qui m'a été faite : voici que j'entre dans la maison du Seigneur ! »

Oui, mes Sœurs, réjouissez-vous, réjouissez-vous sans cesse de la part qui vous a été faite. Reconnaissez qu'elle est d'autant plus digne de votre amour que vous vous en sentez plus indignes, et que le don vous apparaît ce qu'il est réellement, entièrement gratuit. Confondez-vous dans l'action de grâces, humiliez-vous en vous regardant vous-mêmes, puis relevez-vous avec un nouveau courage, avec une énergie croissante, et concevez dans votre cœur des résolutions

(1) Dial. 158.
(2) Ps. XXII, 4 ; — IV, 9.

toujours plus généreuses, en vous redisant sans cesse : Mon bien-aimé s'est donné à moi sans réserve, et moi aussi je veux me donner toute à lui !

Ainsi soit-il.

---

## CONFÉRENCE SUR L'HUMILITÉ

Notre entretien de ce soir, mes Sœurs, aura pour objet une vertu fondamentale qui vous est chère, dont vous connaissez le prix vraiment inestimable, puisque toutes les autres ne sont rien sans elle, et qu'elle est rigoureusement nécessaire à la perfection chrétienne : vous avez déjà compris que c'est l'humilité que je veux dire.

« L'humilité, dit quelque part M. Olier, après saint Jean Climaque, est, en quelque sorte, toute vertu, ou plutôt c'est elle qui donne la vie à toutes les vertus...

« Elle est un mystère inconnu, mais un mystère résidant au fond de l'âme, qui est comme infini en la profondeur de sa vie et en la multitude de ses effets. Je la nommerais volontiers le trésor caché de l'Evangile. Je la nommerais ce petit grain de la parabole, immense en la dilatation de ses branches, de ses fruits et de son ombre (1). »

(1) Olier, *Let.*, 84.

Cette doctrine, si profonde et si vraie, nous apparaîtra dans tout son jour, si nous étudions cette vertu d'abord en elle-même, dans son essence, puis dans les actes qu'elle fait produire à l'âme chrétienne, et enfin dans les fautes que son absence ou sa défaillance lui fait commettre.

Sur un sujet si vaste, il faut renoncer à tout dire ; nous ne pouvons toucher que les sommets et nous attacher qu'aux côtés pratiques ; nous en dirons assez cependant, je l'espère, pour réveiller dans vos âmes un vif désir de l'aimer et de la pratiquer tous les jours davantage.

## I

Notre-Seigneur, interrogé par ses disciples qui demandent « quel est le plus grand dans le royaume des cieux », fait venir un petit enfant et le place au milieu d'eux, et leur dit : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant que voici, celui-là est le plus grand dans le

royaume des cieux » (1). Rien de plus clair : quel que soit ici le sens du mot royaume des cieux, qu'il désigne l'Eglise du ciel, ou l'Eglise de la terre et la grâce qui nous y fait entrer, il est certain que Notre-Seigneur pose l'humilité comme principe de la vie chrétienne, de la vie divine, de la gloire. Il ne saurait en être autrement ; car c'est l'humilité qui attire la grâce de Dieu, sans laquelle ni vertu ni vie chrétienne ne sauraient exister. « C'est aux humbles, dit l'Ecriture, que Dieu donne sa grâce. Sur qui, dit le Seigneur, dans Isaïe, sur qui reposera mon esprit, sinon sur celui qui est humble et a le cœur brisé ? »

Qu'est-ce donc que l'humilité ? Votre séraphique Mère en donne une définition bien simple et bien profonde : « L'humilité, c'est la vérité », c'est-à-dire la vérité sur nous-mêmes acceptée, confessée par l'âme, aimée en tant que vérité, aimée par amour pour Celui qui s'est anéanti jusqu'à porter pour nous la figure du péché. M. Olier, conformément à la pensée de sainte Thérèse, voit dans la connaissance vraie de sa propre misère la base et le fondement de toute humilité. « C'est là, dit-il, le premier point de la vertu d'humilité, à savoir : d'aimer sa propre vileté et sa misère ; ce n'est pas une partie, mais un fondement et une présupposition à la

(1) Matth. XVIII, 2-4.

vertu d'humilité. C'est pourquoi la seule connaissance de soi était dans les païens, et néanmoins ils n'avaient rien de cette vertu chrétienne, dont le premier pas est le plaisir et la joie que l'on prend à se connaître soi-même. Qu'est-ce donc que l'humilité? C'est l'amour de sa propre abjection. L'âme doit aimer la vileté où elle est réduite par le péché, si elle est humble, et détester pourtant son péché en ce qu'il s'oppose à Dieu (1). »

Notre misère propre a deux éléments : d'abord notre néant, comme créatures, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, puisque, dans l'un comme dans l'autre, nous n'avons rien de nous-mêmes, rien que nous n'ayons reçu et que nous ne recevions encore à chaque instant. Et il faut aimer cette pauvreté, cette indigence et ce néant qui nous font absolument dépendants de Dieu, lui rendant fidèlement toute gloire, puisqu'il est l'opérateur principal de ce qui paraît le plus à nous dans nos œuvres propres. « Ce n'est pas moi, dit saint Paul, qui fais le bien, mais la grâce de Dieu avec moi. Sans moi, dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. » Ce *rien* n'admet pas d'exception ni pour le commencement, ni pour le milieu, ni pour la fin de l'œu-

(1) Olier, *Introd.* VI, 1.

vre. Aussi l'Apôtre conclut avec raison: « Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu, et si vous avez tout reçu, de quoi donc vous glorifiez-vous? » Si l'on ne considère que la nature créée, cette nature, fût-elle exempte de toute imperfection, à raison même de son origine qui est le néant, est encore tenue à l'humilité devant Dieu. C'est ainsi que l'on a pu dire que l'humanité sainte de Notre-Seigneur est, devant la Divinité, dans une humilité et un anéantissement inexprimables. Après Jésus, Marie immaculée est la plus humble de toutes les créatures, et quant aux Esprits célestes et aux Saints du ciel, plus ils sont proches de Dieu, plus leur adoration et leur amour renferment et manifestent d'anéantissement en eux-mêmes et de reconnaissance des dons divins. « Ils jettent leurs couronnes devant le trône de Dieu, et ils disent: Vous seul êtes digne, ô Seigneur, notre Dieu, de recevoir toute gloire, tout honneur, toute puissance, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses, et que tout ce qui est, ne subsiste, et n'est créé que par votre volonté (1). »

Mais s'il s'agit de l'homme pécheur ici-bas, outre le néant naturel, sa misère a un élément plus profond, c'est le péché, cette ruine déplorable des dons de Dieu en nous, cette défaillance

(1) Apoc IV, 11).

et cette corruption à la fois de l'être naturel et surnaturel : car on sait assez que le péché, qui nous dépouille premièrement des dons de la grâce, retentit jusqu'à la nature elle-même, dont il altère l'équilibre et affaiblit les puissances. Or l'âme vraiment humble, en détestant souverainement son péché, doit cependant porter en paix son humiliation. Le pauvre, en s'efforçant avec le secours de la grâce « de se soulever de son fumier (1) », comme parle l'Ecriture, doit cependant accepter l'abjection où il est, devant Dieu et devant les hommes, et vouloir être traité comme il reconnaît le mériter. L'humilité vraie, c'est donc l'amour de son néant vis-à-vis de Dieu, l'amour de son abjection vis-à-vis des hommes. Celui-là même qui a plus reçu de Dieu, dans l'ordre de la nature et de la grâce, ne peut s'estimer plus que le plus indigent ou le plus pécheur, parce que ni l'un ni l'autre n'a rien par lui-même. Le juste a correspondu à la grâce, mais cette correspondance même est encore un don de Dieu, et bien que la perte du pécheur vienne de lui seul, c'est un trait commun à tous les saints de se mettre, par humilité, au-dessous des plus grands pécheurs eux-mêmes. Et quelles raisons peuvent-ils donner d'une affirmation qui, aux yeux du monde, sem-

(1) Ps. CXII, 7.

ble un pur paradoxe et une affirmation peu sincère ? Les voici, et elles ne manquent pas de fondement :

La première, c'est que tout ce qu'il y a de bon en eux vient de l'abondance des grâces qu'ils ont reçues, grâces qui n'ont point été faites à ces pécheurs, et dont ceux-ci peut-être auraient mieux profité qu'eux-mêmes, s'ils les avaient reçues. Et ces pécheurs, dont la vie est aujourd'hui si pleine de scandales, qui sait s'ils ne se convertiront pas ? Qui sait si ceux dont on vante aujourd'hui la sainteté ne tomberont pas demain dans l'abîme du mal ? N'a-t-on pas vu un larron, justement crucifié pour ses crimes, se convertir subitement, et passer directement de sa croix au paradis ? Et Judas, qui avait vécu dans l'intimité divine du Sauveur et fait des miracles, ne s'est-il pas précipité dans la mort éternelle ?

Ajoutons que les saints, par l'effet de l'humilité même qui est en eux, sentent mieux que les autres le fond fragile et corrompu de la nature humaine, et redisent, avec saint Augustin, que, si la grâce de Dieu les abandonnait un seul instant, ils se sentent capables de tous les crimes commis par les plus scélérats des hommes. Enfin, et c'est là une remarque d'une capitale importance, telle est la connaissance qu'ont les saints, de Dieu, de sa sainteté, de ses perfections infinies, qu'à cette

lumière ils voient et jugent leurs propres imperfections, leurs faiblesses, leurs péchés, avec une sévérité dont nous ne pouvons avoir une idée. Cette claire vue du mal du péché, et de la distance infinie qui sépare la créature corrompue du créateur, les remplit de confusion et de haine d'eux-mêmes, surtout quand ils méditent les abaissements volontaires du Sauveur, pour racheter l'homme déchu et le relever jusqu'à lui.

L'humilité a donc cet essentiel caractère, quel que soit l'état de notre âme, et quelle que nous apparaisse l'âme du prochain, de nous empêcher de nous préférer à autrui, et tout au contraire de nous porter à nous mettre, en esprit, au-dessous de tous, et, en fait, à chercher la dernière place, toutes les fois que cela se peut, sans manquer à quelque devoir de position ou de convenance. Et en agissant ainsi, l'humilité n'est ni petitesse d'esprit, ni fausseté, ni exagération, mais, au contraire, vérité, simplicité, justice, dans le sens le plus élevé, le plus complet de ce mot.

Il est facile de comprendre, mes chères Sœurs, que plus une âme avance dans la connaissance et l'amour de Dieu, plus elle grandit en humilité ; mais, réciproquement, que plus elle est humble, plus elle fait de progrès dans la connaissance et dans l'amour du divin Maître. C'est ce qui fait que, dans le langage des

saints, toute la perfection de l'âme est comprise dans la perfection de l'humilité. Aussi ne nous étonnons pas d'entendre saint Jean de la Croix nous dire que la perfection de l'amour de Dieu, que le moyen de l'union divine, comme son terme, est, du côté de la créature, la perfection de l'humilité, et que toute la perfection consiste dans le renoncement et le mépris de soi. Il écrit ailleurs : « Toutes les visions, révélations et sentiments du ciel, quelque excellents qu'on les suppose, ne valent pas le moindre acte d'humilité, laquelle a les effets de la charité, qui n'estime point ce qui lui appartient, qui ne tient pas à ce qui lui est propre, qui ne pense mal que de soi, et ne pense du bien que des autres, mais non de soi (1) ».

Ainsi l'âme va indifféremment, ou plutôt alternativement, de l'humilité à l'amour et de l'amour à l'humilité. A une sainte âme, à qui Dieu se communiquait, cette parole fut dite : « Saint Vincent de Paul a trouvé l'amour dans l'humilité, tu trouveras l'humilité dans l'amour ». Saint François de Sales disait à ses filles de la Visitation : « La charité est une humilité montante et l'humilité est une charité descendante (2) ».

(1) *Mont du Carmel*, III, 8.
(2) *Entret.* VIII.

N'est-ce pas dans le même esprit que saint Augustin, ce grand docteur et ce grand modèle d'amour de Dieu, réduisait toute perfection à l'humilité? « Si vous me demandez, disait-il, quel est le moyen d'arriver à la perfection, je vous répondrai que le premier c'est l'humilité, le second c'est l'humilité, le troisième c'est l'humilité, et quand vous m'interrogeriez cent fois, je vous répondrais toujours, c'est l'humilité. » Saint François de Sales pense de même, quand il met cette vertu au-dessus de toutes les autres : « Je vous souhaite, dit-il, sur toute perfection, celle de l'humilité. Je vous aime mieux avec plus d'humilité et moins d'autres perfections, qu'avec plus d'autres perfections et moins d'humilité (1) ».

La présence de l'humilité vraie dans une âme se décèle par sa joie, sa sérénité, sa confiance en Dieu, la paix profonde qui s'unit merveilleusement à la persuasion de sa propre abjection. « Ma très chère fille, écrivait saint François de Sales à sainte Chantal (2), l'abaissement, l'humilité, le mépris de soi-même doit être pratiqué doucement, paisiblement, constamment, et non seulement suavement, mais allègrement et

(1) *Entret.* VIII.
(2) Lett. 39.

joyeusement. » Le fidèle témoin des vertus du saint évêque de Genève nous dit de même, avec la grâce de son vieux langage : « Il n'avait pas seulement pour suspectes, mais il haïssait, voire même il décriait autant qu'il pouvait (de quoi je suis témoin auriculaire), certaines humiliations maussades, maupiteuses et lâches, et assurait que l'humilité qui ôte le courage est une fausse humilité (1) ».

C'est la propre doctrine de tous les maîtres de la vie spirituelle.

« L'homme humble, dit saint Jean Climaque, est doux, paisible, mais surtout serein et tranquille, et plein d'une joyeuse activité (2). »

« L'humilité joyeuse, dit saint Bernard, est la seule qui mérite la grâce (3). »

Enfin votre séraphique Mère exprime partout la même doctrine ; elle dit :

« La vraie humilité, quelque grande qu'elle soit, ne porte dans l'âme ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement; elle est au contraire accompagnée de paix, de plaisir, de repos... Loin de jeter l'âme dans le trouble et dans les angoisses, elle la dilate saintement et la rend plus

(1) *Espr. de saint François de Sales*
(2) Grad. 25.
(3) *In Cantic.* 34.

capable de travailler au service de Dieu (1). »

## II

Voyons maintenant l'humilité à l'œuvre, considérons les actes principaux par lesquels elle manifeste sa présence dans une âme.

Son premier acte est tout intérieur, c'est le renouvellement fréquent de ce sentiment intime de son néant, par lequel cette âme se soumet toute à Dieu, toujours disposée à reconnaître un don divin et tout gratuit, dans chacune des opérations qu'il lui est donné d'accomplir, en conformité avec la vertu chrétienne ou la perfection religieuse. C'est une action de grâces continuelle, une reconnaissance qui ne se lasse jamais, qui répète toujours la parole du Psalmiste : « *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam* : ce n'est pas à nous, Seigneur, c'est à votre nom que revient toute gloire. A Dieu seul honneur et gloire aux siècles des siècles (2) ! »

Ainsi disposée, l'âme humble souffre avec pa-

(1) *Ch. de la Perfect.*, ch. 39.
(2) I. Tim. I, 17.

tience, avec douceur et résignation, bien plus, avec joie, la pauvreté, les mépris, les délaissements intérieur et extérieur ; elle accepte sans se troubler sa médiocrité et son indigence spirituelle, trouvant très juste que Dieu réserve à d'autres qu'elle-même les grâces de choix, se faisant volontiers l'admiratrice, la servante, l'auxiliaire cachée des âmes d'élite, parmi lesquelles la pensée ne lui vient jamais de se compter. Notre-Seigneur a inséparablement uni, dans son adorable humanité, la douceur et l'humilité : « Apprenez de moi, disait-il, que je suis doux et humble de cœur. » Ainsi, dans l'âme vraiment humble, la douceur, l'affabilité des rapports est inséparable du sentiment qu'elle porte au plus profond de son être, et qui la fait se mépriser sincèrement et s'oublier elle-même. Cet oubli de soi, si agréable à Dieu, si aimable au prochain, et qui peut coexister avec les dons de Dieu les plus éminents et avec les œuvres les plus éclatantes, a été ainsi décrit par M. Olier :

« L'âme humble doit être, dans la maison de Dieu, comme une plume au gré du vent, qui, après avoir été conduite où il plaît à sa divine Majesté, pour faire son œuvre, doit tomber et retourner dans la boue ! C'est ainsi que l'âme doit faire ses œuvres, en l'abandon au Saint-Esprit ; *car alors* elles se feront dans une pureté admira-

ble et toutes en Dieu. Elle doit agir comme un laquais qui va porter les messages de son maître, et qui ne sait pas si c'est une chose qui soit à son avantage et à sa gloire, agissant seulement dans ses intentions, sans autre vue (1). »

Mais eût-elle sur toutes les autres une supériorité marquée, éclatante, l'âme humble, selon saint Jérôme, en se comparant au divin modèle, ne pourra pas s'empêcher de se mépriser, et de se réjouir de toutes les abjections qui peuvent tomber sur elle. « Abaissez-vous tant que vous voudrez, écrit ce saint docteur à Pammachius, vous ne serez jamais plus humble que le Christ. Que vous marchiez pieds nus, que vous soyez l'égal des plus pauvres... où sont les chaînes? où sont les soufflets? où sont les crachats ? où sont les fouets ? où est le gibet? où est la mort ? »

Saint Chrysostome dit à son tour : « Quelqu'un vous couvre de malédictions ; dites-vous intérieurement : Ah ! si celui qui me maudit savait tout ce que je suis, il ne se serait point borné là ! Ce que je viens de vous dire vous étonne ? Ne vous étonnez point, mais faites-le. Ah ! jusqu'à quand n'aurons-nous que des sentiments tout humains (2) ? »

(1) *Introd.*, V.
(2) Homél. XIV, *ad Antioch.*

Voilà l'âme humble, et dans ses sentiments à l'égard de Dieu, et dans ses rapports avec les créatures.

Ce sont aussi des actes excellents d'humilité que ces quatre choses, propres à procurer une grande paix, dont nous parle le livre de l'*Imitation:*

« Mon fils, étudie-toi à faire la volonté d'autrui plutôt que la tienne propre.

« Choisis toujours plutôt d'avoir moins que d'avoir plus.

« Cherche toujours la dernière place et l'infériorité par rapport à tous.

« Désire toujours et demande par tes prières que la volonté de Dieu s'accomplisse toujours entièrement en toi.

« L'homme qui agit ainsi entre dans le royaume de la paix et du plein repos (1). »

Dans le même livre se trouve encore cette maxime qui guide la conduite pratique de l'homme vraiment humble : « *Ama nesciri et pro nihilo reputari:* Aime à être inconnu et à être tenu pour rien ».

Enfin voici une marque évidente de la présence de l'humilité dans une âme : Aimer et choisir pour soi, dans la vie commune, autant que

(1) *Imit.* III, 23.

l'obéissance le permet, les offices les plus humbles, les ministères les moins relevés, les plus dédaignés, pour leur insignifiance ou leur abjection. Saint Bonaventure, quand on vint lui apporter les insignes du cadinalat, était occupé à laver la vaisselle du couvent, et l'on peut dire, quand on sait le prix de l'humilité et la valeur qu'elle donne aux moindres actes faits pour Dieu, que jamais le grand et saint docteur n'avait mieux mérité l'honneur qui venait le poursuivre et l'atteindre jusque dans le fond du cloître où il se cachait.

## III

Disons maintenant un dernier mot des fautes les plus ordinaires qui se commettent contre l'humilité.

L'amour-propre est le fonds de la nature déchue, il en occupe toutes les avenues, il en corrompt toutes les puissances; il faut donc s'attendre à trouver partout les fautes contre l'humilité, dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions.

Dans nos pensées d'abord.

A chacun de nous on peut faire la question

que les Juifs adressaient à Jean le Précurseur : « Que dites-vous de vous-même ? » Mais tous répondrons-nous avec la même humilité courageuse que le saint Précurseur ? Ah ! je le sais bien, il suffit d'un peu de foi, d'un peu de sens chrétien pour que, dans le secret, dans le fond le plus intime de notre conscience, nous comprenions qu'à cette question il n'y a qu'une réponse : Je suis un pécheur ! Mais que cette réponse arrive difficilement jusqu'aux lèvres ! Ceux d'entre nous qui ont la plus haute estime de l'humilité dans les autres, tiennent cependant avant tout, pour eux-mêmes, à l'estime des créatures. En voulez-vous la preuve ? Qu'on vous blâme, qu'on vous accuse publiquement, je ne dis pas d'une faute imaginaire, mais d'une faute que vous avez réellement commise, votre premier mouvement n'est-il pas de vous excuser, de pallier vos torts, quelquefois de les nier ?

Je vais plus loin : qu'on fasse devant vous l'éloge d'une personne étrangère, en la louant d'une qualité ou d'une vertu que vous-mêmes prétendez avoir, il n'en faut pas davantage pour vous faire souffrir. Le succès des autres vous rend tristes, et quelquefois leurs échecs vous rendent joyeuses. Aussi saint Jean de la Croix ne craint pas de dire : « Vous reconnaîtrez que vous avancez dans le service de Dieu, si vous vous réjouis-

sez des progrès des autres, et les aidez, selon votre pouvoir, à avancer davantage. » Mais qu'au contraire on vous loue, et même d'une façon impertinente, en vous attribuant, sans motif, des mérites que vous savez bien ne pas avoir, il n'importe, vous en concevrez de la joie, une joie insensée : preuve manifeste que l'orgueil n'est pas mort en vous !

Non seulement nous ressentons de la tristesse quand on nous blâme, quand on nous oublie, mais notre esprit est ingénieux à se forger mille projets qui ont pour terme et pour but de nous attirer l'éloge ou l'estime des créatures. On ne se dit guère : Comment ferai-je pour m'humilier devant Dieu, devant le prochain ? On se dit au contraire : Si je fais cela, que dira-t-on de moi et que pensera-t-on de moi ? Peut-être, si je réussis dans cet emploi, on jettera les yeux sur moi pour une charge plus élevée.

Les paroles et les actions sont les reflets naturels de la pensée : elles révèlent l'intime de l'âme. Si donc l'intérieur est dénué d'humilité, ravagé par l'amour-propre, l'humilité extérieure, celle qui se montre sur les lèvres, dans l'attitude, dans les gestes, dans ce langage convenu qui est propre aux personnes religieuses, sera bientôt démentie par des faits trop réels. Par exemple, vous n'avez que répugnance pour

les emplois auxquels vous ne réussissez pas ; au contraire, vous êtes attentive, ingénieuse à vous faire attribuer les fonctions auxquelles vous réussissez. Oh ! que celle-là est vraiment humble qui remplit son devoir tout entier avec zèle et succès, et se réjouit que personne ne s'en aperçoive, ou qu'on attribue son travail à une autre ! Faire au delà même de ce qui est permis, et passer pour une personne incapable de tout et s'en réjouir, que cela est beau, mais que cela est rare ! Que le découragement au contraire, que la tristesse est ordinaire en pareil cas ! Or cette tristesse vient de l'amour-propre.

Autant on est flatté de montrer ses qualités, autant on est ingénieux à cacher ses défauts, à pallier ses fautes. Mais surtout comment, au sortir même de l'oraison, au lendemain d'une retraite, comment reçoit-on les blâmes, les corrections, les reproches ? Si nous n'avions aucune vanité, si l'humilité l'avait totalement bannie, saurions-nous ce que c'est que les susceptibilités, les petits ressentiments secrets, les froissements dont on ne voit que trop d'exemples, même dans les communautés les plus austères ?

Et en parlant ainsi, mes Sœurs, est-ce que je veux prétendre qu'il y ait toujours péché dans les mouvements contraires à l'humilité ou même des imperfections reprochables ? Non, sans

doute ; je veux dire seulement que ces premiers mouvements, par leur fréquence, par leur intensité, montrent bien que nous sommes encore loin de la parfaite humilité.

Et maintenant, mes Sœurs, quels moyens prendrons-nous pour acquérir l'humilité, pour grandir dans une vertu qui nous est si chère et que nous reconnaissons si difficile ?

Ah! d'abord nous la demanderons tous les jours à Dieu. La prière persévérante obtient tout. Et comment Notre-Seigneur n'accorderait-il pas à nos instances ce que son cœur doux et humble désire si ardemment de nous communiquer ?

Et puis nous prendrons, pour l'obtenir, toutes les pratiques conseillées par les saints. En voici une, par exemple, que recommande saint Philippe de Néri : prendre la résolution, et la tenir, de ne s'excuser jamais quand on est reprise, même quand la réprimande est injuste. Sainte Thérèse affirme qu'une âme profite plus, par cette seule pratique réalisée une fois, que par l'assistance à dix sermons.

Une autre résolution à prendre est celle de ne jamais parler de soi, ni en bien ni en mal. Sans doute les saints ont été plus loin : ils se sont plu quelquefois à confesser tout haut, à publier leurs misères. Mais ce sont là des actes

plus propres à être admirés qu'imités. Et pourquoi? C'est que les saints, déjà parfaitement humbles, pouvaient faire ces choses insolites avec simplicité. Chez nous, elles ne seraient le plus souvent qu'un orgueil véritable, un subtil déguisement de l'amour-propre.

Enfin, et par-dessus tout, se résoudre à combattre l'orgueil jusqu'à la mort; car il ne mourra tout à fait qu'avec nous. En ce point, comme en tout le reste, ce que Dieu nous demande, ce n'est pas tant l'absolu triomphe que la persévérance du combat. Au plus avancé dans la vie spirituelle, comme à celui qui commence, saint François de Sales dit la même chose :

« Il ne faut nullement s'étonner de trouver en nous l'amour-propre, car il n'en bouge ; il dort quelquefois, mais comme le renard, qui tout à coup s'éveille et tombe sur les poules au moment où l'on s'y attend le moins. » Mais qu'importe la présence constante, ouverte ou cachée, de l'ennemi, si l'on ne s'endort jamais soi-même ! Veillez et priez sans cesse, dit le Seigneur, et cette vigilance et cette prière continuelle seront à la fois et la marque de l'humilité dans vos âmes et le moyen d'en conserver et d'en accroître sans cesse le trésor.

# SAINT JEAN DE LA CROIX

## MODÈLE DU RELIGIEUX.

---

*Mirabilis Deus in sanctis suis.*
Dieu est admirable dans ses saints.
(Ps. LXVII, 36.)

La sainte Ecriture ne cesse, à toutes ses pages, de nous attirer à l'amour de Dieu par l'admiration de ses œuvres. Toute la création, depuis les soleils qui flottent dans l'étendue, jusqu'au brin d'herbe qui pousse au fond de la vallée, est appelée en témoignage de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Celui qui a tout fait par amour. « O Seigneur, Seigneur notre Dieu, s'écrie le Psalmiste, que votre nom est admirable sur toute la face de la terre ! Seigneur, vous m'avez réjoui dans vos créatures, et je tressaille de joie en contemplant les œuvres de vos mains. Vous toutes, œuvres du Seigneur, bénissez-le, louez-le, exaltez sa gloire dans les siècles des siècles (1) ! »

(1) Ps. VIII, 2 ; XCI, 5 — Dan. III, 57.

Mais de toutes les œuvres de Dieu en ce monde, la plus grande et la plus belle, c'est l'homme, pour qui Dieu a créé toutes les autres merveilles, l'homme qu'il a fait à son image et à sa ressemblance pour commander, après lui, à tout ce qui existe. Or parmi les hommes eux-mêmes, il y a des degrés, des diversités infinies : tous sont créés à l'image de Dieu, libres, intelligents, capables de la béatitude éternelle ; mais parmi eux un petit nombre, une élite imperceptible semble être choisie pour faire éclater, d'une manière plus spéciale, la gloire de Dieu par une ressemblance plus parfaite avec l'auteur de la vie. Ces hommes privilégiés, ce sont les saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis*. Ce sont eux qui, en reproduisant, avec une fidélité héroïque, les perfections divines et les traits du modèle éternel, font éclater davantage la magnificence et la gloire de Celui auquel ils rapportent fidèlement tous les dons qu'ils ont reçus. Leur vie est comme un poème merveilleux écrit à la gloire du Très-Haut, à la gloire de Jésus-Christ et de l'Eglise son épouse.

Vous ne vous étonnerez point, mes Sœurs, que ce soit dans l'état religieux, état ordonné en vue de produire la perfection, que se trouve le plus grand nombre de saints. Et c'est un devoir de piété particulière, pour chaque famille religieuse,

de chercher principalement ses modèles en ceux qu'elle a formés et qui sont sortis de son sein. Aussi ai-je trouvé bon, pour compléter, par le plus glorieux de tous les exemples, ce que je vous ai dit de l'excellence de la vie religieuse, de vous présenter une rapide esquisse de la vie et des vertus de saint Jean de la Croix, le disciple et en même temps le coopérateur et l'ami de votre Mère Thérèse, dans la réforme du Carmel. J'essaierai de vous faire voir comment Dieu a été admirable en ce grand saint, admirable dans la prédestination dont il a été l'objet, admirable dans les voies où sa providence l'a fait passer, admirable dans les œuvres qu'il lui a fait accomplir, admirable enfin dans la gloire qu'il lui a donnée, en récompense de ses héroïques vertus.

## I

En toutes choses, c'est toujours Dieu qui nous prévient. « C'est lui, dit saint Jean, qui nous a aimés le premier. » Il ne nous demande jamais rien qu'après nous avoir préalablement donné, au moins en germe et en principe, ce que nous devons lui rendre, selon la forte expression

de saint Paul : « Nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous y marchions (1) ».

Combien cette préparation divine est visible en saint Jean de la Croix ! Elle éclate par des miracles dès son enfance. A l'âge de quinze ans, c'est la sainte Vierge elle-même qui le tire d'un puits où il était tombé, et où il devait infailliblement périr ; plus tard elle l'arrache à un bourbier qui allait l'engloutir. La première fois, l'enfant ne reconnaît pas la belle dame qui vient à son secours ; la seconde fois, il la reconnaît, mais, dit son historien, « il n'ose prendre la main qu'elle lui tend, de peur de la souiller ».

Dès ses plus tendres années, son bonheur est de servir la messe. Adolescent, et n'ayant pas encore l'idée de la mission qui lui est destinée, il essaie divers métiers. Mais, quelles que fussent son intelligence et sa bonne volonté, Dieu ne permit pas qu'il réussît dans aucun. Que d'échecs, qui froissent notre amour-propre, sont souvent ainsi de purs effets de la miséricorde divine ! Dans cet enfant du peuple, impropre à tout travail manuel, un bienfaiteur discerne un esprit propre aux études et capable d'aspirer au sacer-

(1) Eph, II, 10.

doce. Le jeune écolier réussit merveilleusement. Par reconnaissance pour la sainte Vierge, qui par deux fois lui avait sauvé la vie, il entre au couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel de Médina del Campo, pour consacrer toute sa vie à l'oraison et à la pénitence. Novice, il montre dès le premier jour ce qu'il sera jusqu'à la fin : l'oraison prend tout le temps, toute la liberté dont il dispose. On l'envoie étudier à Salamanque. Il choisit une cellule étroite et obscure, dont aucun de ses compagnons ne voulait. Mais, outre l'avantage qu'elle avait de lui faire pratiquer une pauvreté plus complète et une pénitence plus austère, cette cellule avait une ouverture sur le tabernacle de la chapelle. C'était, pour Jean, un avantage qui la rendait à ses yeux mille fois plus agréable et plus belle qu'un palais. Je ne vous dépeindrai pas les délices que goûta le saint jeune homme dans ce réduit, éclairé uniquement par un trou fait dans le toit et donnant sur sa table de travail, et où il n'avait pour lit qu'un autre trou dans le parquet, en forme de fosse. Cependant cette retraite austère ne lui paraissait pas encore assez profonde, et il songea quelque temps à se faire chartreux, pour échapper davantage aux regards du monde et se vouer plus facilement à la contemplation.

Dieu en avait décidé autrement, et il lui mani-

festa sa volonté en lui faisant rencontrer sainte Thérèse.

C'était le temps où Thérèse, après avoir entrepris avec ardeur la réforme des religieuses du Carmel, songeait à l'étendre aux religieux eux-mêmes. Une révélation de Notre-Seigneur lui fit connaître que ce jeune religieux, si fervent et si ignoré, Jean de la Croix, serait le premier de la réforme. Comme Jean, poussé par l'esprit de Dieu, était venu rendre visite à la sainte : « Mon fils, lui dit-elle, ayez un peu de patience, laissez le dessein de vous faire chartreux ; car à présent nous traitons de la réforme de notre Ordre, et je sais que vous y serez fort consolé, et y trouverez tous les moyens propres à réaliser le dessein que vous avez de plus de recueillement et d'abnégation de toutes choses ».

O rencontre des saints ! Amitiés fécondes, qui êtes, chez presque tous les saints fondateurs, un des traits principaux de leur prédestination, qui ne reconnaîtra en vous un des moyens les plus manifestes et, en même temps, les plus puissants et les plus doux, dont Dieu se sert pour créer les grandes œuvres, préparer dans son Eglise les institutions qui la réforment ou l'embellissent sans cesse, et font éclater plus particulièrement la divine assistance dont elle est l'objet ! Sainte Thérèse a plus d'une fois, dans ses écrits, remercié

Dieu du commerce qu'il avait formé entre elle et les âmes les plus vertueuses de son temps. De qui, plus que de Jean de la Croix, a-t-elle pu écrire : « Sa conversation m'était si utile, qu'il me semblait qu'elle excitait en mon âme une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer? O mon adorable Jésus, qu'elle est puissante l'action qu'exerce une âme embrasée de votre amour ! Quiconque brûle du même amour devrait aller à la suite de ces âmes, et, s'il était possible, ne s'arracher jamais d'une société si sainte. Quel avantage immense pour un malade du divin amour d'en trouver un autre blessé du même mal ! Quelle consolation pour lui de n'être plus seul ! Comme ils s'excitent l'un l'autre à souffrir et à mériter ! Comme ils se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour Dieu mille vies, si c'était en leur pouvoir (1) ! »

Quel témoignage plus touchant à la fois et plus céleste, de cette intimité établie par Dieu entre les deux âmes de vos deux saints fondateurs, que les extases où l'un et l'autre entrèrent plus d'une fois ensemble, en s'entretenant des choses divines ! Leur cœur était percé, en même temps, du même trait de l'amour divin, et il deve-

(1) *Vie de saint Jean de la Croix.*

nait visible ainsi, aux yeux de tous, que Dieu n'avait rapproché ses deux grands serviteurs que pour les associer à la même œuvre.

De cette liaison si parfaite sortirent bientôt les monastères de la Réforme des Pères Carmes. Le premier de tous fut celui de Durvelo, en tout conforme, dès son origine, à l'idéal de pauvreté, de pénitence extraordinaire, qui embrasait le cœur de Jean de la Croix. C'était une maison misérable, étroite et incommode. Pour lit, les premiers religieux n'eurent que de la paille ; leur vaisselle se composait de quelques pots de terre et de cruches cassées, mises au rebut par les laboureurs du lieu. Leurs ustensiles de cuisine consistaient en deux marmites. Leur chœur n'avait d'autre fenêtre qu'une ouverture dans le plafond : elle était formée au moyen d'une tuile qu'on ôtait le jour et qu'on remettait la nuit.

Voilà comment se manifeste, en Jean de la Croix, dès le début de sa vie sacerdotale où l'obéissance seule l'avait fait entrer, la prédestination divine qui l'appelait à être à jamais le modèle des religieux réformés du Carmel.

## II

Ne semble-t-il pas que tout est fait, et que depuis que Jean de la Croix est devenu le fondateurde la Réforme de son Ordre, donnant partout l'exemple en même temps que le précepte, il atteint le sommet le plus élevé de la perfection religieuse ? Non, mes Sœurs ; pour que l'œuvre de la Réforme soit accomplie, cette préparation merveilleuse en sainteté ne suffit pas. Ah ! Dieu est adorable dans les voies par où il fait passer ses saints, et ses voies ne sont pas nos voies, pas plus que ses pensées ne sont nos pensées ! Ce n'est pas en vain que Jean, en créant la Réforme, a pris le nom de Jean de la Croix. Dieu veut que son œuvre soit parfaite, et pour cela il veut qu'elle soit particulièrement marquée du sceau de la Croix. Dieu veut que son serviteur devienne comme un réservoir inépuisable de la doctrine austère qui fait les contemplatifs, non pas seulement pour les contemporains, mais pour tous les siècles, et c'est pourquoi il veut l'initier jusqu'aux dernières profondeurs de la science de la croix.

Qui donc sera chargé de faire peser la croix sur les épaules du saint réformateur? Les démons? Ah! ils ont leur part, sans doute, dans les épreuves infligées à l'austère religieux: l'ennemi des hommes lui apparaît et lui déclare qu'il traversera toujours ses desseins, et le pouvoir merveilleux que le Seigneur donne à son serviteur, contre Satan et ses suppôts, prouve assez que, toute sa vie, Jean de la Croix eut à se défier de leurs pièges.

A défaut des démons, sont-ce les méchants? A ne juger que par le cours ordinaire des choses humaines, il est probable que la grande entreprise de Jean de la Croix suscitera contre lui des colères, des jalousies, des passions basses. Et cependant l'histoire ne nous dit rien de précis à ce sujet.

Mais, leçon plus instructive, et où éclate tout particulièrement un dessein de la sagesse divine, Dieu permettra que son serviteur soit persécuté cruellement, arrêté, jeté en prison, dans une captivité longue et dure, qu'il y souffre de la chaleur et du froid, de la faim et de la soif, qu'il soit, en un mot, traité avec moins d'indulgence que des criminels d'Etat, que des hérétiques soumis à l'Inquisition, et cela par des gens de bien, par des religieux, par des saints peut-être, qui croiront servir la cause de Dieu, en mal-

traitant odieusement le serviteur de Dieu.

Quel touchant récit que celui de sa captivité! Son unique crime, c'est son zèle : on le déclare intempérant, excessif, inopportun, dangereux. Ne peut-on donc réformer l'Ordre sans lui imposer un nouvel habit? Est-il besoin de revenir à ces longues oraisons, à ces pénitences, à ces jeûnes inconnus depuis si longtemps? On lui oppose, sans fondement, il est vrai, mais avec toute l'apparence du droit, un décret d'un chapitre général de l'Ordre, pour l'obliger de quitter l'habit de la Réforme. Sur son refus, on lui applique la peine édictée contre le religieux désobéissant, selon la discipline d'alors. On lui assigne pour prison une petite cellule de six pieds de large et de dix pieds de long, sans autre ouverture qu'un trou de trois doigts, dans la toiture : tellement, que, pour réciter le saint office, il est obligé de monter et de se tenir debout sur un petit banc, qui est tout son mobilier. Tous les vendredis, on le mène au réfectoire, où il dîne par terre, au pain et à l'eau, et reçoit ensuite une rude correction de la main des religieux.

Un mot pourrait le délivrer : qu'il renonce à la Réforme ; mais ce mot, il ne le prononcera pas!

Neuf mois s'écoulèrent ainsi, et le Saint resta si rigoureusement soustrait à tous les yeux que personne, hors du couvent, ne soupçonna son

sort. En vain Thérèse consultait Notre-Seigneur dans l'oraison : aucune réponse ne lui était donnée, ce qui faisait dire à la Sainte que « Dieu en avait pris la charge, puisqu'il le cachait si bien à ses amis ».

Cependant que faisait le Saint, dans cette dure épreuve ? Personne ne put recueillir de sa bouche aucune plainte : il excusait ses frères sur la bonne foi qui justifiait leurs sévérités et, inébranlable dans sa confiance en Dieu, c'est de la main de Dieu seul qu'il attendait le secours.

Ce secours lui vint au temps marqué, c'est-à-dire au moment où, à bout de forces, il va succomber, étouffé par la chaleur, épuisé par le besoin. C'était le jour de l'Assomption : la sainte Vierge qui, tant de fois déjà lui avait été secourable, lui apparaît encore, et, lui ordonnant de quitter sa prison, elle lui en fournit elle-même les moyens, humainement impossibles à découvrir.

Si des hommes du monde lisaient ce récit, quel étonnement pour eux, quel scandale peut-être ! Mais vous, mes Sœurs, vous savez, avec l'Apôtre, que ce qui est souvent folie aux yeux des hommes est sagesse aux yeux de Dieu, et que, dans la vie des Saints comme dans l'histoire de Notre-Seigneur et de son Eglise, « la folie de la croix est plus sage que la sagesse des hommes ». Non, les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

Pour Dieu, les obstacles mêmes se tournent en moyens ; les persécuteurs de Jean de la Croix, qui devaient anéantir son œuvre et l'écraser dans son germe, n'ont réussi qu'à la rendre plus solide, plus indestructible, en faisant éclater la sainteté de son fondateur, et en rendant évidente l'assistance céleste dont il était l'objet. Cette prison de Jean de la Croix, si incompréhensible, si scandaleuse au sens humain, a été pour lui une école de sagesse toute divine ; pour le monde, une preuve sans réplique de la vérité de sa mission ; pour l'Ordre des Carmes réformés, le point de départ d'un triomphe désormais assuré.

## III

Oui, mes Sœurs, la prison de Jean de la Croix a été pour lui une école de sagesse divine. Là, il n'avait, il ne pouvait lire d'autre livre que le crucifix ; il n'avait pas d'autre consolation que la méditation de la croix, pas d'autres entretiens qu'avec le Seigneur : c'est là qu'il conçut et qu'il entreprit ces ouvrages célèbres qui ont fait de lui, avec sainte Thérèse, le plus grand docteur de l'Eglise dans les choses mystiques ; c'est là qu'il composa la *Montée du Carmel*.

C'est dans sa prison qu'il apprit et qu'il devint capable d'enseigner à tous les siècles le prix, vraiment merveilleux, du détachement de nous-mêmes, et non pas seulement de nos dons naturels, mais aussi des dons surnaturels, pour ne chercher que Dieu seul et sa gloire ; c'est là qu'il apprit, pour transmettre cette science à tous ses disciples, dans toute la suite des générations, le secret de trouver le Créateur dans la fuite des créatures, la possession de tous les biens dans l'oubli de soi-même, et dans le néant volontairement cherché Celui qui est le tout de l'âme, c'est-à-dire Dieu même.

C'est là enfin qu'il put goûter par lui-même, afin de l'apprendre à toutes les âmes chrétiennes, le bonheur de la souffrance ; c'est là que Dieu lui fit faire, dans cette sublime science, des progrès si extraordinaires que, sorti de captivité, il ne pouvait plus parler des souffrances sans entrer en extase, au souvenir de celles qu'il avait endurées pour le pur amour de Jésus crucifié et par zèle pour la perfection religieuse.

Sa captivité, dans l'esprit de ses persécuteurs, devait ruiner absolument la Réforme naissante : dans les desseins de Dieu, elle devait au contraire l'affermir et la fonder à jamais. Rappelez-vous, mes Sœurs, au livre des Actes des Apôtres, le récit de la captivité de saint Pierre et de sa merveilleuse

délivrance. Pierre est enchaîné étroitement, et, humainement, il n'a plus à attendre que son supplice. Mais voilà qu'un ange apparaît et lui dit : « Lève-toi promptement », et au même instant ses chaînes brisées tombent de ses mains, les portes de la prison s'ouvrent, et il passe impunément sur le corps des sentinelles endormies. A ces signes, comment ne pas reconnaître l'intervention de Dieu ?

Mais comment ne pas la reconnaître, pareillement, dans la délivrance de Jean de la Croix ? Celui que la sainte Vierge est venue arracher à sa prison par un miracle manifeste, comment douter qu'il n'eût été véritablement choisi par la sainte Vierge pour réformer son Ordre ? Qui osera désormais fermer les portes à celui devant qui le Ciel lui-même les a ouvertes ? Qui pourra se flatter d'enchaîner la parole de celui dont Dieu lui-même a fait tomber les chaînes ? Les persécuteurs de Jean avaient pu jusque-là alléguer peut-être leur bonne foi : désormais quelle excuse leur reste ?

Si, par les merveilles de sa prison, son œuvre est manifestement déclarée divine, il en est de même de la doctrine qu'il prêche. Dieu seul a pu la lui dicter. Ses visions, ses extases ne sont point trompeuses, puisque Dieu les confirme par des *signes extérieurs* et sensibles, que la mau-

vaise foi seule peut nier. Reconnaissons donc que c'est bien véritablement cette prison de Jean de la Croix qui devient la pierre angulaire, le point de départ du triomphe de la Réforme. Désormais le Saint sera écouté de ses frères partout où Dieu l'enverra. Il les trouvera dociles dans tous les efforts qu'il fera pour rappeler l'esprit primitif, pour remettre en honneur la contemplation, la pauvreté exemplaire, l'amour des souffrances, et rendre au Carmel son antique gloire, tout entière fondée sur l'étroit embrassement de l'oraison et de la croix.

Je ne puis énumérer les maisons qu'il fonda, les chapitres qu'il présida, les charges qu'il exerça dans le Carmel réformé ; toute sa vie, d'ailleurs, est uniforme, et quiconque l'a entendu une fois prêcher les vertus, dont partout il donne l'héroïque exemple, sait ce qu'il dira, ce qu'il fera partout où l'obéissance religieuse l'enverra jusqu'à son dernier soupir. Disons seulement qu'en vain il se cache, en vain il fuit les honneurs et les charges. A défaut des hommes, c'est Dieu lui-même qui décèle à tous les regards les mérites de son serviteur, et confirme de plus en plus, non seulement pour ses contemporains, mais pour tous les siècles, la divinité de sa mission : la grâce des miracles l'accompagne partout, comme *un sillon* lumineux ; il connaît le secret des

cœurs, il révèle l'avenir, mais surtout il a sur les démons une telle puissance, qu'on lui amène de partout les possédés et qu'il les guérit.

Cet état de sainteté croissant toujours et se manifestant toujours davantage au dehors, ne vous étonnez pas que Jean, le proscrit, le persécuté d'autrefois, devienne plus que jamais, à mesure que les années avancent, le maître des esprits et des cœurs. Aussi bien, devenu l'image merveilleusement fidèle de son divin Maître, il exerce conjointement la vie active et la vie contemplative, et rien n'échappe à son zèle ; il fait à la fois l'office de Marthe et l'office de Marie : il peut servir le prochain et entrer dans tous les besoins les plus humbles, sans cesser un seul instant de goûter l'entretien céleste. Devenu, comme Jacob, fort contre Dieu même, il ne craint plus d'être vaincu par l'excès même de son amour et d'être ravi en extase. Comme Notre-Seigneur sur la terre, il peut traiter de toutes les choses d'ici-bas, sans cesser de voir la face du Père qui est aux cieux : il n'a qu'à se montrer pour changer les âmes. Quelquefois on voit des rayons lumineux environner sa tête, plus souvent son corps exhale une suave odeur qui agit sur les cœurs plus encore que sur les sens, et qui les convertit sans paroles.

Que dirai-je enfin, mes Sœurs ? car il est temps

de conclure le récit de cette merveilleuse vie, et d'en tirer pour nous les conséquences pratiques qu'elle renferme, en si grande abondance, pour notre édification et notre avancement spirituel. Elles se résument en un seul mot : la perfection religieuse cherchée et trouvée dans l'amour de la croix.

Dans le comble de gloire où il est parvenu dès ce monde, notre Saint, toujours semblable à lui-même, ne cesse de vouloir et de chercher une seule chose : l'abjection, l'humiliation, la souffrance, c'est-à-dire la croix et toujours la croix. « Dieu, avait-il écrit, a une telle horreur de voir les âmes enclines aux grandeurs que, quand même il les commande et les y introduit, il ne veut pas qu'elles s'y portent avec empressement ni avec le désir de commander (1). » Loin de se prêter avec complaisance aux honneurs extérieurs que la Providence lui imposa si souvent, le Saint n'aspirait qu'à une chose : mourir oublié et méprisé pour l'amour de son maître.

Peu de temps avant sa mort, une nuit, à Ségovie, il entend soudain un crucifix prendre la parole et lui adresser cette demande : « Jean, quelle récompense désires-tu pour les services que tu m'as rendus ? — Seigneur, répond le Saint,

(1) *Montée du Carmel*, p. 170.

je ne veux d'autre récompense en ce monde que de souffrir et d'être méprisé pour vous. »

La même question, vous le savez, mes Sœurs, avait aussi été adressée miraculeusement au docteur angélique, saint Thomas d'Aquin. Sa réponse avait été celle-ci : « Je ne veux d'autre récompense, Seigneur ,que vous seul ». Dirai-je que la réponse du saint docteur est moins parfaite que celle du saint réformateur ? Non, mes Sœurs ; je dirai seulement que Notre-Seigneur a voulu que jusqu'à la fin notre Saint, fidèle à la grâce qui l'avait appelé, rendît témoignage à cet amour de la Croix dont il avait voulu porter le nom, digne fils, digne frère d'armes de celle qui avait pour devise : « Ou souffrir, ou mourir » !

Dieu exauça dans la mort le vœu de son fidèle serviteur. Il était malade, déjà affaibli par ses longs travaux, et cependant on s'apprêtait à l'envoyer aux Indes, et quelques esprits jaloux voyaient ce départ avec joie, et regardaient comme une disgrâce pour le Saint ce que lui-même regardait comme une faveur de plus accordée à son zèle ; mais la maladie ne permit pas qu'il s'embarquât. Obligé de recevoir des soins, et libre de choisir le monastère où sa santé le contraignait de prendre du repos, il préféra à tout autre le monastère d'Ubéda, parce que Ubéda

était très pauvre, et aussi parce que le prieur de ce couvent n'avait pour lui aucune sympathie. Il s'apprêtait à y souffrir, et dans son corps et dans son cœur. Dévoré par une plaie vive, il endura, sans se plaindre jamais, et la rigueur des remèdes et la rigueur plus grande de l'abandon où on le laissait, et cela jusqu'à l'heure de sa mort que Dieu lui avait révélée et qu'il avait prédite à ses frères.

Ainsi sa mort fut semblable à sa vie ; ainsi, jusqu'à son dernier soupir, il nous prêche l'amour de la pénitence et de la croix. O grand apôtre du Carmel, ô vous qui avez si héroïquement tracé le chemin à ces âmes innombrables qui, dans tout le cours des siècles, vous suivront dans l'âpre chemin de la perfection religieuse, obtenez aujourd'hui à celles qui m'écoutent une large effusion de cet esprit d'union à la croix de Jésus-Christ, qui vous a fait si grand sur la terre et au ciel ! Gravez dans nos cœurs, en traits ineffaçables, ces maximes qui vous étaient chères, et qui sont le résumé de votre doctrine comme de votre vie :

« Ne cherchez point Jésus-Christ hors de la croix. Ne vous servez des créatures qu'autant qu'elles mènent à Dieu ; cherchez toujours non ce qui est le plus aisé, mais ce qui est le plus difficile, le travail, non le repos, et oubliant toutes

les créatures, vous oubliant vous-mêmes, ne cherchez ici bas que l'imitation de Jésus-Christ, lui laissant le soin de vous donner, suivant son bon plaisir, la consolation dont vous avez besoin ici-bas, comme vous comptez sur sa seule grâce pour mériter la vie éternelle. »

Ainsi soit-il.

---

SEPTIÈME JOUR.

# L'AMOUR DE L'ÉGLISE.

UNCLASSIFIED

SEPTIÈME JOUR

# L'AMOUR DE L'EGLISE

---

*Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*
Voici le tabernacle où Dieu réside avec les hommes.
(Apoc. XXI, 3.)

L'amour de l'Eglise est une vertu sans laquelle on n'est pas chrétien, à plus forte raison sans laquelle la perfection religieuse ne saurait se concevoir. Nous disions hier que le plus grand témoignage d'amour qu'une créature puisse rendre à Dieu, à Jésus-Christ, c'est la profession religieuse : or l'amour de l'Eglise fait partie essentielle de l'amour que nous devons à Jésus-Christ, puisque l'Eglise, suivant le langage que les Pères empruntent à saint Paul, c'est le corps même de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ conti-

nué, achevé, parvenu à sa plénitude; puisque, par une ineffable bonté de Dieu, Jésus-Christ, qui est toute plénitude en lui-même, a cependant en vous, dit l'Apôtre, une seconde plénitude, laquelle lui vient de la perfection de ses membres qui constituent proprement l'Eglise (1). Voilà pourquoi l'amour de l'Eglise, en se confondant avec l'amour de Notre-Seigneur, est pour tout chrétien, pour tout religieux, une vertu essentielle, fondamentale. Mais j'oserai dire qu'elle l'est surtout pour vous, mes Sœurs. Cet amour de l'Eglise, vous devez le posséder à un degré éminent, si vous voulez être vraiment les filles de sainte Thérèse : tant votre mère a clairement exprimé sa volonté de faire du Carmel réformé un auxiliaire dévoué de la sainte Eglise, par la vie de prière, de pénitence et de perfection.

Comment donc nous, religieux, religieuses, devons-nous aimer l'Eglise ? Ah ! sans doute l'Eglise a droit à l'amour de tous ses enfants au même titre : elle est la mère de toutes les âmes, elle est leur patrie, elle est le foyer inextinguible où elles reçoivent l'étincelle sacrée qui leur communique le germe de la vie éternelle. Mais combien les âmes que leur vocation appelle

(1) « Occurramus omnes... in virum perfectum in mensuram *ætatis* plenitudinis Christi. » Eph. IV, 13.

à la perfection religieuse ne sont-elles pas plus étroitement tenues à lui témoigner leur amour ! N'est-ce pas elles que l'Eglise entoure de plus de soins, à qui elle révèle ses plus hauts secrets, pour qui elle réserve ses meilleurs trésors ? Aussi, quand je veux analyser les sentiments dont votre cœur doit être animé pour l'Eglise votre mère, je trouve qu'il doit l'aimer d'un amour d'admiration d'abord, parce que, vivant sans cesse dans son intimité, pour ainsi dire, il chérit en elle la plus belle des œuvres de Dieu qu'il lui soit donné de contempler, après Jésus-Christ lui-même.

Vous devez l'aimer, en second lieu, d'un amour de reconnaissance sans mesure, à cause des grâces de choix dont vous êtes l'objet.

Mais vous n'auriez rien fait encore et vous seriez infidèles au devoir de l'amour de l'Eglise, si, à l'amour d'admiration et de reconnaissance, vous ne saviez joindre l'amour de dévouement et de sacrifice ; car si la foi qui n'agit pas n'est pas une foi sincère, que faudrait-il penser d'un amour qui serait sans action, qui ne serait pas capable de se dévouer, de se sacrifier pour ce qu'il aime ? Méditons chacune de ces pensées.

## I

L'Eglise, même au regard superficiel de ceux qui ne la voient que par le dehors, est certainement la plus grande chose qui soit ici-bas, une société unique, incomparable par son étendue, son unité, sa puissance, les bienfaits manifestes dont elle remplit le monde. Combien, qui la maudissaient de loin, sans la connaître, en la voyant de près, ont été forcés de changer de langage, et, remplaçant le blasphème par l'admiration, se sont écriés comme Balaam : « Que tes tentes sont belles, ô Israël, combien vastes et magnifiques tes pavillons » ! Que sera-ce donc pour le chrétien, pour le religieux qui la voit par le dedans, qui y contemple, qui voit en action les merveilleux ressorts de la vie surnaturelle ; qui constate, dans l'Eglise, la réalisation merveilleuse des prophéties de la loi ancienne, des figures de la loi nouvelle ?

« La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem, » dit Isaïe. Comme cette parole est merveilleusement accomplie dans l'Eglise et par l'Eglise, qui non seulement nous

promulgue les commandements de Dieu, mais ses conseils, et qui, par sa doctrine, sa prédication, ses apôtres, ses saints, ses martyrs, répand partout la connaissance de la vérité !

Daniel avait vu l'Eglise sous la figure d'une petite pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main humaine, et qui brisait et remplaçait tous les empires (1). Quel accomplissement plus manifeste de cette prophétie que la fondation et l'existence de l'Eglise, que sa perpétuité au milieu des siècles, à travers les ruines successives de tous les empires? Quel aveugle refuserait de reconnaître en elle ce royaume des cieux qui est cependant sur la terre, ce royaume sans limites terrestres, qui renferme des hommes de toutes nations, de toutes langues, et dont cependant il faut dire, avec saint Paul, qu'en lui « il n'y a ni Grec, ni juif, ni Scythe, ni barbare, ni homme libre, ni esclave », où le sexe lui-même n'établit aucune inégalité, mais « où tous les hommes sont un, parce qu'ils sont tous un en Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est tout en tous (2) » !

Surtout n'est-elle pas « la colonne et le fondement de la vérité (3) » ? la solution vivante, éter-

(1) Dan. II, 34.
(2) Gal. III, 28. — Col. III, 11.
(3) I Tim. III, 15.

nelle, de tous les problèmes qui fatiguent ici-bas les âmes, la lumière et le foyer de toutes les intelligences ? « On cherche vainement, dit Bossuet, dans la médecine un remède unique et universel qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, qu'il soit capable de la guérir de toutes ses maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine se trouve dans la science sacrée.... Elle présente un remède général contre toutes les hérésies dans l'amour de l'Eglise, qui rétablit si heureusement le principe de la religion qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes, l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies... Qu'est-ce que l'Eglise ? C'est l'assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué » (1).

Et c'est parce que l'Eglise est Jéus-Christ répandu, communiqué aux âmes, que l'Eglise est non seulement la lumière et la vérité, mais aussi la sainteté, qui n'est autre chose que cette lumière et cette vérité devenues vivantes, fécondes,

(1) *Pensées chrét. et mor.*, t. IV, p. 279.

et produisant leur fruit. Regardez la sainteté dans l'Eglise, car ce n'est que là qu'on la voit, on la cherche fait vainement ailleurs. Quel admirable spectacle n'offre-t-elle pas dans les vertus, l'héroïsme, ou même la vie simplement chrétienne de ses enfants de tout rang, de tout sexe, de tout âge, de tous pays! Dans ses institutions, quelle pureté ! Quelle noblesse! Quelle dignité ! Quel dévouement et quel amour! Quelle admirable connaissance des besoins de l'humanité! Enfin à quelle hauteur n'élève telle pas les intelligences et les cœurs qui lui sont soumis! O sainte Eglise notre mère, qui peut donc seulement vous voir telle que vous êtes, et ne pas vous aimer! Quelle âme sincère peut, sans éprouver l'émotion qu'on ressent au contact de ce qui est divin, contempler vos légions de pontifes, de prêtres, de religieux, de vierges, plus belles aux jours de la persécution et du martyre qu'au jour de la paix et du triomphe! Qui peut, sans admiration, vous voir, avec les splendeurs de vérité, de charité, de sainteté, qui ceignent votre front! Toujours opprimée et toujours victorieuse, toujours dans les angoisses et toujours pacifique et sereine, illuminant les plus épaisses ténèbres, rendant glorieux les sépulcres de vos enfants, dominant encore, par la souveraineté du génie et de la vertu, ceux qui vous foulent aux pieds, et répandant à flots vos dons et vos trésors

sur les fils parricides qui déchirent le sein de leur mère, toujours ensanglanté et toujours fécond!

Or, mes Sœurs, qui mieux que nous connaît toutes ces grandes choses? Qui plus que nous est appelé à recueillir ces trésors de sainteté et de vérité, qui font la gloire et la beauté de l'Eglise? Mais savez-vous ce qu'il faut craindre? C'est que, vivant de ces merveilles, nous ne les admirions pas assez! Il en est du monde surnaturel comme du monde naturel : on y vit, on en jouit avec une sorte d'insensibilité injustifiable. C'est la remarque de saint Augustin (1). « Nous vivons, dit ce saint docteur, au milieu de vrais miracles de la nature sans même les apercevoir. Qui de nous considère comme une merveille le lever et le coucher du soleil, le cours des cieux, la suite régulière des saisons, la naissance des fleurs, la moisson sortant du grain de blé qui pourrit dans le sillon? Cependant ce sont là autant de miracles de la toute-puissante bonté de Dieu, auxquels l'accoutumance nous rend insensibles et dont la cessation nous semblerait presque une injustice. » Ainsi en arrive-t-il à l'égard des merveilles surnaturelles pour les chrétiens, les prêtres, les religieuses : vivant, pour ainsi dire, dans

(1) Saint Augustin revient souvent, dans ses œuvres, sur cette importante pensée. Voy. dans l'édition de Migne, II, 372, 519; III, 1458, 1592; IV, 1164; V, 699, 725, 1139, 1157; VII, 291, 713.

l'océan des grâces de l'Eglise, nous sommes exposés à ne plus les sentir aussi vivement. Une seule messe à laquelle nous assistons devrait nous causer des transports d'admiration! Que de miracles renfermés dans l'Eucharistie, dans tous les sacrements! Or, tout cela nous vient par l'Eglise, aussi aimable, aussi merveilleuse dans sa beauté voilée de la terre, qu'elle le sera dans l'épanouissement de son triomphe au ciel.

Mais quand on pense que toutes ces grandeurs, toutes ces sublimités sont des dons gratuits de Dieu à l'homme, qu'elles n'ont été créées, manifestées que pour nous, à l'amour d'admiration se joint nécessairement l'amour de reconnaissance.

## II

Cet amour de reconnaissance nous est inculqué à toutes les pages des saints livres : « *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*, dit saint Paul, Rendons grâces à Dieu pour le don ineffable qu'il nous a fait ». Ce don ineffable, c'est Jésus-Christ, c'est l'Eglise. Et cette action de grâces qu'il recommande, il la veut perpétuelle et il en donne sans cesse l'exemple. Il écrit aux Corin-

thiens : « Sans cesse je remercie mon Dieu pour vous de la grâce de Dieu qui vous a été donnée en Jésus-Christ (1) ». Il écrit à ceux de Thessalonique : « Nous rendons grâces à Dieu sans interruption. En toutes choses rendons grâces à Dieu : car telle est la volonté de Dieu en Jésus-Christ pour vous tous (2) ».

Qui ne se rendrait volontiers à ces recommandations de l'Apôtre ? C'est par l'Eglise que nous viennent tous les dons de Dieu, depuis la grâce du Baptême qui nous a fait chrétiens, jusqu'à la suprême consolation qui nous viendra de l'onction du mourant ; c'est par l'union à l'Eglise que nous arrivons à la vie éternelle : hors de l'Eglise point de salut, mais en elle et par elle la participation à toutes les grâces, depuis la grâce initiale de la foi jusqu'à celle qui consommera en nous la charité parfaite.

Mais ce qui fait l'objet nécessaire de la reconnaissance de tout chrétien n'est rien, si je le compare à ce qui doit nourrir l'action de grâces de l'âme religieuse. O que l'Eglise, libérale pour tous les hommes, généreuse pour tous les chrétiens, a été prodigue pour vous, mes chères Sœurs ! Cette forme de vie qui vous élève au-

(1) I Cor. I, 4.
(2) *I Thess.* II, 13 ; V, 18.

dessus du commun des fidèles, c'est l'Eglise qui l'a instituée, c'est elle qui la conserve, la protège, la défend avec une sollicitude toute maternelle. L'Eglise vous a entourées d'honneur et de privilèges, comme la plus précieuse partie de son troupeau, et les sentiments d'affection et d'estime spéciales qu'elle a pour vous, elle les inspire à tous les fidèles. Elle multiplie pour vous les instructions, les conseils, les grâces. Si on peut dire de la sainte Eglise, avec le *Magnificat*, qu'elle comble de ses biens tous ceux qui ont faim, on peut dire qu'elle les verse à ses religieuses avec une incomparable largesse. Qui, plus que vous, éprouve le dévouement de ses prêtres, la sollicitude de ses pontifes? Elle vous députe ses évêques, ou ceux qui tiennent leur place, pour vous consacrer à Dieu et recevoir vos vœux ; elle frappe de ses censures les plus sévères ceux qui vous outragent. Enfin elle vous fait part de son titre d'honneur : elle appelle chacune de vous, comme elle-même, l'épouse de Jésus-Christ.

Mais voici qui est plus précieux encore : l'Eglise, honorant en vous ce titre d'épouse qu'elle vous reconnait, vous concède avec Notre-Seigneur une intimité de vie particulière. Le saint-sacrement repose dans vos maisons ; il en est l'hôte principal et perpétuel, et rangées ou

prosternées au pied de son tabernacle, vous lui formez comme une garde d'honneur. Outre l'oraison perpétuelle et l'adoration dont l'Eglise vous confie la charge, elle vous associe encore, par la récitation du saint bréviaire, à la prière de ses prêtres, de ses évêques et de son chef. C'est donc à l'Eglise que les fidèles rendent hommage, en vous entourant de tant de pieux respects ; mais aussi c'est par vous, comme par les prêtres, que les impies blasphèment l'Eglise. Comme ils ne la séparent jamais de son sacerdoce, quand ils l'outragent, ainsi vous font-ils l'honneur, quand ils s'élèvent contre vous, de croire s'en prendre à l'Eglise elle-même : tant vous êtes, en quelque sorte, solidaires de tout ce qui la touche, respect ou mépris, amour ou haine, culte pieux ou révolte impie.

Et voilà encore une gloire insigne dont vous êtes redevables à la sainte Eglise : il n'y a pas de persécution contre elle dont vous ne receviez le contre-coup, dont vous ne preniez votre part. Quelle joie doit faire tressaillir votre âme quand, pour l'amour de Jésus, et à cause du nom de ses épouses que vous portez, la palme du martyre plane sur votre tête ! Etre persécutées, bannies, dépouillées, même livrées à la mort, voilà une perspective qui s'offre à vous, dans les temps sombres où l'impiété triomphe et s'acharne à la

ruine de l'Eglise. Elle n'est pas faite pour vous troubler. Vous vous rappelez que saint Paul adressait aux chrétiens de son temps ces paroles, en guise de félicitation : « Il vous a été donné non seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui ». Pensez donc souvent à quelle reconnaissance envers l'Eglise tant de bienfaits, tant de gloire vous engagent. Que cette action de grâces se mesure à l'amour dont vous êtes l'objet, et retenez, pour les méditer chaque jour au pied des autels ou dans le secret de vos cellules, ces belles paroles de Bossuet : « Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies ; rien à dédaigner quand on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit : *in fimbreis aureis* (Ps. 44), que l'Époux a été charmé même d'un de ses cheveux (Cantic. IV), tant ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux (1) » !

Avec le même grand évêque, aimez à contempler toutes choses dans la lumière de l'Eglise, à laquelle tout se rapporte. Admirez avec lui, dans les transports d'une reconnaissance que rien ne lasse, « la relation de toutes choses à l'Eglise et de l'Eglise à toutes choses ». Dites-

(1) Bossuet, *loc. cit.*, p. 279.

vous avec lui que l'obscurité de ses mystères, dont la méditation est le fond de votre vie, est plus lumineuse que toutes les clartés de la science humaine, car « hors de l'Eglise la lumière éblouit, dans l'Eglise l'obscurité illumine, parce que Dieu, qui aveugle avec la lumière, éclaire, quand il lui plaît, avec de la boue (1) ».

## III

Et maintenant croiriez-vous avoir satisfait à vos devoirs envers l'Eglise si votre admiration et votre reconnaissance ne se traduisaient pas par des actes? Jésus-Christ et l'Eglise, c'est tout un, puisque c'est l'Époux et l'Épouse, puisque l'Eglise n'est que Jésus-Christ continué, complété, communiqué et répandu. Aussi, de même que l'amour de Notre-Seigneur n'est pas véritable sans les œuvres qui le manifestent, ainsi l'amour d'admiration et de reconnaissance pour l'Eglise est vain, s'il n'engendre le dévouement et le sacrifice. Il est écrit de la Foi : « Montrez-nous

(1) Bossuet, *Ibid.*

votre foi par vos œuvres ». A plus forte raison l'amour vrai se montre par les œuvres. « Celui qui aime accomplit la loi. » Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit lui-même : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon père ! » Combien, dans le temps où nous sommes, frappées de la grandeur et de la beauté de l'Eglise, de son influence bienfaisante sur la civilisation, de la morale divine dont elle est le canal inépuisable, l'ont célébrée dans un langage digne d'elle ! On peut dire qu'ils ont eu pour elle un véritable amour d'admiration, et même de reconnaissance. Lui ont-ils cependant rendu tout l'amour qui lui est dû? Et leur amour n'aura-t-il pas été stérile? Aura-t-il produit le fruit de leur propre sanctification, s'ils n'ont su la glorifier encore par leur obéissance fidèle, jusqu'au dévouement complet, jusqu'au sacrifice?

C'est là surtout qu'est pour vous le devoir envers l'Eglise, vous ses enfants privilégiées. Ne vous semble-t-il pas que ce que vous savez, ce que vous méditez chaque jour, des grandeurs et des bienfaits de l'Eglise, doit vous porter sans cesse à vous redire à vous-mêmes : « O sainte Eglise de Dieu, ô ma mère, toi qui es plus pour moi que mon père et ma mère, que mon frère et ma

sœur, toi qui es la source de toutes mes joies en ce monde, parce que tu nourris et fécondes sans cesse toutes mes espérances pour l'autre, par quel sacrifice pourrai-je donc te témoigner toute ma reconnaissance? Je puis ajouter à ta gloire par tout acte de vertu, par un exercice de renoncement, par une victoire sur moi-même, par une oraison plus fervente ou plus prolongée, en souffrant mieux et davantage pour la conversion des âmes, pour l'humiliation et la défaite de tes ennemis ! O sainte Eglise, ma mère, si je suis toute à toi, n'est-ce pas mon bonheur et ma gloire de te servir avec un dévouement sans autre limite que mes forces, et jusqu'à mourir pour toi ! »

Voilà, mes Sœurs, les élans généreux que suscite en vos cœurs l'amour de l'Eglise. Or en ce point, aussi bien qu'en tout le reste, Notre-Seigneur daigne être notre modèle. Ce qu'il a fait pour l'Eglise est le type de ce que nous devons faire nous-mêmes, pour marcher sur ses traces.

L'Eglise est sortie du côté ouvert du Sauveur. Elle lui est une épouse, mais une épouse de sang « qu'il a aimée jusqu'à se livrer pour elle ». Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il a enseigné, il l'a rapporté à ce grand but : former son Eglise, « la sanctifier, dit saint Paul, en la purifiant par le baptême d'eau dans le

Verbe de vie, afin de la rendre une Eglise glorieuse, sans aucune tache, ni ride, ni défectuosité d'aucune sorte, mais toute sainte, toute immaculée (1) ».

Si c'est là ce que Notre-Seigneur a voulu pour son Eglise, s'il a voulu que cette sainteté parfaite fût le prix de son sacrifice, nous qui sommes cette Eglise elle-même, qui formons son corps, que ne devons-nous pas à la sublime grandeur d'une telle origine ? N'est-ce pas notre devoir de ne rien épargner pour effacer de nos âmes, c'est-à-dire des membres vivants de ce corps mystique, jusqu'à la moindre souillure? Le premier acte de notre dévouement à l'Eglise, ce sera donc le fidèle accomplissement de toutes ses volontés sur nous, la garde ponctuelle et universelle des saintes règles qu'elle nous a données, l'obéissance entière à toutes ses lois, l'application constante et généreuse à réaliser toutes ses intentions, dont la première, ou pour ainsi dire l'unique, est de créer la sainteté sur la terre. Or la première sainteté à laquelle vous ayez à travailler, la seule à laquelle vous puissiez vous appliquer directement et immédiatement, c'est la vôtre. Vous devez être, dans

(1) Eph. v, 25-27.

l'Eglise militante sur la terre, ce que sont les séraphins dans l'Eglise triomphante du ciel. Placées par la vie de contemplation, qui est la vôtre, au premier rang et comme à une cime où, plus proches de Dieu que les autres fidèles, ce semble, votre prière ne connaît ni interruption ni obstacle, vous devez refléter de plus près la beauté divine, par une vie toute enflammée d'amour, toute céleste et toute surnaturelle. Puis, comme dans le ciel les anges inférieurs reçoivent, pour s'en embellir, le rayonnement des phalanges plus élevées (1), votre zèle, loin de se borner à vous mêmes, se répand sur l'Eglise entière, pour y développer ou y engendrer la sainteté. Depuis le Pontife suprême jusqu'au dernier de ses membres, depuis ses enfants les plus soumis et les plus fidèles, jusqu'aux pécheurs les plus révoltés et les plus ingrats, il n'est rien que n'embrasse votre dévouement pour la gloire de votre mère. Estimez-vous donc infiniment heureuses, si les sacrifices de toute une vie pouvaient effacer une seule ride sur le front de l'Eglise, empêcher la moindre souillure, ajouter à l'éclat de sa face le plus humble rayon de beauté.

« La beauté de la fille du roi est toute inté-

(1) Cette belle conception est de saint Thomas d'Aquin.

rieure, » dit le Psalmiste. Cela signifie sans doute que c'est la sainteté intime de l'Eglise, cette fille du roi des rois, qui forme son essentielle beauté. Mais comme l'épouse de Salomon, quel que fût le mérite supérieur de ses vertus visibles à l'œil de Dieu seul, ne dédaignait point d'en rehausser l'éclat par la variété des ornements et par l'éclat de ses franges d'or, ainsi l'Eglise de Dieu a jugé utile, dans son passage sur la terre, de s'entourer d'une pompe sainte, et d'attirer les hommages des peuples par l'éclat de ses cérémonies. Aussi nul n'aime véritablement l'Eglise, s'il n'est prêt à se dévouer pour son culte, pour sa discipline, en même temps que pour ces dogmes divins où toute sainteté prend ses racines. C'est ce qu'avait compris et ce que voulait faire entendre votre mère, quand elle disait « qu'elle donnerait sa vie pour maintenir la plus petite des cérémonies de l'Eglise ». Je n'ai pas besoin de vous dire que ces sentiments doivent être les vôtres. Rien n'est petit, dans tout ce qui touche au corps comme à l'âme de l'Eglise.

Ne traitez donc point légèrement les fautes que vous pourriez commettre contre les moindres observances : assistance au chœur, saint office, usages relatifs à la réception des sacrements. Toutes ces choses sont divines, sont su-

blimes, ou en elles-mêmes, ou par ce qu'elles rappellent, ou par ce qu'elles signifient. Qu'il est facile, hélas! par l'accoutumance qui vient de leur sainte prodigalité parmi vous, de les traiter comme des choses vulgaires ou sans importance! Craignez la routine, et pour y échapper n'oubliez jamais que tout dans l'Eglise est surnaturel, mais surtout ses membres vivants. De vous, mes Sœurs, on peut et on doit dire, en un certain sens, ce que dit l'*Imitation* des élus du sacerdoce, qui ont le bonheur de s'approcher chaque jour du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « O que ces mains doivent être pures! ces lèvres chastes! ce corps saint! Qu'il doit être sans tache ce cœur du prêtre, dans lequel descend si souvent l'auteur de toute pureté! » Et moi je dis : O qu'elles doivent ressembler à des anges ces filles de sainte Thérèse, toutes les fois qu'elles se réunissent dans le chœur pour chanter les louanges de Dieu, toutes les fois qu'elles se prosternent dans l'oraison, toutes les fois qu'elles se disposent à recevoir les sacrements, toutes les fois qu'elles s'approchent de l'autel, toutes les fois que, dans le travail qui leur est imposé, elles s'occupent des ornements de l'Eglise, des saintes reliques ou de tout ce qui peut servir au culte divin!

Enfin, mes Sœurs, l'Eglise sur la terre est principalement représentée, dans son œuvre exté-

rieure, par les ministres des autels : de quel respect ne devez-vous pas les entourer ! quelles prières adresser au ciel pour leur sainteté, pour leur multiplication, pour le succès de leur zèle ! Quelle part vous devez prendre à toutes leurs épreuves ! Saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Il n'y a pas de jour que je ne meure pour votre gloire (1) » ! Il ne voulait pas se contenter de souffrir de ses propres chaînes, de ses propres prisons, de ses tribulations de toute sorte. Comme il se réjouissait des moindres triomphes de ses frères dans la foi, il était inquiet, jusqu'à en être consumé, de tous les scandales qui éclataient, il était malade avec les malades. Ah ! votre zèle pour l'Eglise n'approchera jamais de celui d'un St Paul, et il ne vous sera sans doute pas demandé d'aller jusqu'au martyre pour lui témoigner votre amour. Du moins promettez-vous d'embrasser, dans votre dévouement pour son service, absolument tout ce qui se rapporte à sa sainteté, à sa gloire, à sa beauté, et par là vous serez vraiment les filles de sainte Thérèse ; par là vous mériterez de vous rendre aussi, quand le dernier moment sera venu, ce témoignage que se rendait à elle-même votre sainte mère, quand, pour s'encourager à paraître devant Dieu, elle mettait au-dessus de tous ses

(1) I Cor. xv, 31.

mérites celui qu'elle exprime en cette simple parole :

« Enfin, Seigneur, je meurs fille de votre Eglise ! »

Ainsi soit-il.

---

## CONFÉRENCE SUR L'HUMILIATION

### ET L'HUMILITÉ.

---

Tout le monde admet, mes chères Sœurs, que l'humilité est une vertu de choix, une vertu nécessaire, indispensable pour le salut, dans une certaine mesure ; mais à coup sûr, et dans une mesure beaucoup plus large, indispensable pour la perfection : « Si vous ne devenez comme ces petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu », dit le Seigneur ; nous pouvons ajouter : Si vous ne devenez petits entre les petits, vous ne trouverez point de place parmi les parfaits. C'est donc un des buts nécessaires du travail de vos âmes dans cette retraite, mes chères Sœurs, de vous efforcer d'atteindre ce degré supérieur d'humilité, qui est le signe distinctif de la sainteté et le premier pas qui y conduit.

Or le Psalmiste nous indique le moyen le plus sûr, le meilleur d'y atteindre, dans un passage trop

peu médité ; c'est ce verset que vous récitez tous les jours, à Matines : « *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me :* il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, pour que j'apprenne ce qui doit me justifier à vos yeux ».

L'humiliation, mes Sœurs, voilà le grand moyen, le moyen abrégé, mais sûr, pour entrer dans les voies de l'humilité véritable, et c'est un point si important que j'ai trouvé bon de lui consacrer cette conférence.

## I

Il s'agit ici de l'humiliation qui nous vient de Dieu, ou par la permission de Dieu, sans choix de notre part. Ce n'est pas qu'il ne faille de soi-même chercher l'humiliation qui conduit à l'humilité, car il est écrit : « Humiliez-vous en toutes choses et vous trouverez grâce devant Dieu (1) ». Mais il est trop clair que si nous n'avons jamais d'humiliation que celles que nous-mêmes aurons choisies, nous n'irons pas loin. Dieu seul qui a fait un à un, dit l'Ecriture (2), le cœur de tous

(1) Eccli., III, 20.
(2) « Finxit singillatim corda eorum. »

les hommes, sait seul aussi les bons endroits où il faut frapper, d'autant meilleurs que ce sont d'ordinaire ceux que nous n'aurions pas choisis. Aussi se plaît-il lui-même à humilier l'âme qu'il veut conduire au sommet de la perfection, en toutes choses, c'est-à-dire dans tout son être, dans toutes ses facultés, partout où l'orgueil s'élève : or nous savons, par expérience, que l'orgueil est devenu, pour ainsi dire, le tout de l'homme, qu'il l'a envahi tout entier dans son cœur, dans son esprit, dans son corps ; d'où il faut conclure qu'il est bon d'être humilié dans toutes ces parties, sous tous ces rapports, afin que l'humilité prenne partout la place de l'orgueil.

En quoi consiste l'orgueil du cœur de l'homme ? Il consiste à vouloir être aimé. L'instinct du cœur, c'est de chercher égoïstement l'amour ; nous voulons être aimés, sans trop nous inquiéter de savoir si nous sommes dignes de l'être. Nous demandons volontiers à la créature, et nous recherchons comme le plus grand des biens la félicité qui vient d'un amour partagé. Régner par le cœur ! quel rêve ! Qui ne l'a, aux jours de sa jeunesse, caressé quelquefois ? Etre, pour ainsi dire, le mobile et la fin d'une autre âme, qui s'unit à la nôtre par un lien volontaire et spontané ; la posséder au point de

remplir, d'envahir toutes ses facultés affectives, son imagination, ses désirs, lui tenir lieu de tout un monde, et former comme le dernier et suprême horizon de ses pensées! Ces expressions paraissent exagérées, et cependant elles ne peignent que bien faiblement les ambitions du cœur humain livré à sa pente naturelle, et dépourvu de ce regard vers Dieu que la grâce seule peut donner.

Mais Dieu a mis le remède à côté du mal : ce rêve s'évanouit quand on croit l'atteindre. O quelle douleur! quelle humiliation, quand c'est le dédain, le mépris, l'indifférence qui nous accueillent, là où nous pensions avoir mérité, où nous comptions recevoir le témoignage de l'amour! Que de haines sont nées de l'amour méprisé!

C'est une plaie sanglante faite à notre cœur, c'est surtout un affront cruel infligé à notre amour-propre. Et pourtant recueille-toi, rentre en toi-même, réfléchis, âme chrétienne : ne vois-tu point la pente fatale qui t'entraînait? Ne voulais-tu point, ou du moins ne t'exposais-tu pas à ravir au créateur, dans un cœur fait pour lui, la première place qui lui est due? Qui sait si cette affection que tu recherchais, et que tu croyais innocente, n'était pas pour toi un piège, l'occasion d'une redoutable chute? Médite, au pied

des autels, les saintes jalousies du cœur de Jésus, et bientôt tu comprendras la miséricorde cachée au fond de cette dure, de cette inoubliable épreuve, et tu rediras au Seigneur, avec des larmes de reconnaissance, la parole du Psalmiste : « Il m'est bon, ô mon Dieu, que vous m'ayez humiliée, pour m'apprendre ce qui peut me rendre juste à vos yeux » !

L'orgueil de l'esprit, sans être plus profond que celui du cœur, est peut-être plus dangereux, parce qu'il se discerne moins vite, parce qu'il est plus étendu, plus vivace, plus opiniâtre. On veut être aimé sans doute, et cet instinct ne meurt guère ; mais peut-être se passerait-on encore plus facilement d'amour que d'estime. On croit à son mérite ; on apprécie en soi-même certaines qualités que tout le monde n'a pas ; on croit mériter la confiance, avoir droit, en quelque sorte, à certaines fonctions, et, sans ambitionner les charges, on se persuade cependant que le suffrage s'égarerait s'il ne tombait pas sur nous ; ou bien, si l'on en est déjà revêtu, on se persuade qu'on est indispensable et qu'on ne saurait pas être remplacé.

Mais voilà que tout vient démentir nos prévisions et ruiner nos secrètes espérances ! Ces qualités que nous nous reconnaissons, nous sommes seuls à les admirer ; cette confiance qui nous semblait *due, on* nous la refuse. Les charges

sont confiées à d'autres : on nous relève de nos fonctions, et tout le monde, excepté nous, est satisfait.

C'est là, pour la pauvre nature, une humiliation cruelle, d'autant plus sensible qu'on ne saurait confier son chagrin à personne. Heureuse êtes-vous, si vous avez la force de ne pas laisser voir au dehors votre mauvaise humeur, par des paroles brusques, des manières chagrines, des critiques aigres, des silences mornes et significatifs ! Heureuse êtes-vous surtout, si quelque noir découragement ne s'empare point de votre âme et ne vous porte pas, sous mille prétextes, plus vains les uns que les autres, à laisser interrompu le travail de votre perfection ! C'est ce qui arriverait si, décidément, vous aviez vendu votre âme à l'orgueil, si vraiment vous étiez incapable de comprendre la leçon que Dieu, dans sa miséricorde, a voulu vous donner, si vous refusiez le progrès que, par l'humiliation, sa bonté vous prépare.

Car voulez-vous savoir les profits que, selon le plan divin, vous devez rapporter de cette plaie cruelle infligée à votre amour propre ?

D'abord elle est un remède salutaire à votre présomption. Sur quelle pente fatale n'étiez-vous pas peut-être ! Quelques encouragements *donnés* à vos premiers efforts, quelques flatteries

adressées à vos bonnes dispositions naissantes, comme on en donne à un enfant, voilà sur quoi s'appuyait votre confiance en vous-même. Si les choses avaient tourné au gré de vos désirs, peut-être étiez-vous gâtée, amoindrie pour toujours. Combien, dans le monde, ne voyons-nous pas, tous les jours, de destinées qui semblaient devoir être brillantes, à en juger par les premiers succès ! Mais ces succès mêmes ont été la perte de celui qui les avait remportés, en le plongeant, pour toute sa vie, dans les langueurs d'un incurable orgueil! Hélas! dans le monde, de telles chutes sont fréquentes, parce que, dans le monde, on n'a pas d'amis, on n'a que des flatteurs ou des envieux ; on n'a pas, comme ici, la ressource de l'oraison qui éclaire, de la pénitence qui relève. Mais ces chutes ne sont-elles pas possibles, même dans le cloître ? Oui, sans doute, à moins que la salutaire humiliation, qui a si cruellement froissé notre esprit, ne nous ouvre les yeux et ne nous fasse dire : Mon Dieu ! qu'il m'est bon que vous m'ayez humilié, pour me bien faire connaître toute la profondeur de mon orgueil, et toutes les ruses de mon amour-propre !

Mais peut-être ne nous étions-nous pas trompés, peut-être avons-nous réellement les indices d'une vocation, d'une aptitude à tel emploi, et c'est précisément, l'amour-propre aidant, ce qui

nous a perdu, ou plutôt ce qui pouvait nous perdre. Nous ne comprenions pas que l'aptitude la plus réelle a besoin d'être fécondée par le travail. Sans le travail, les dons les plus précieux du ciel peuvent rester stériles ou devenir funestes. Il a été dit à Adam après la chute : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* ». Cela est vrai du pain de l'âme ou de l'esprit, comme du pain matériel ; mais de même que verser la sueur de son front est pénible à la nature, il est dur, autant que nécessaire, de féconder, par un labeur quotidien, les dons de l'âme et les semences de la grâce. Nous l'avions oublié ; nous prétendions, prématurément, atteindre aux récompenses du travail sans les fatigues du travail : une bonne humiliation, un salutaire échec est venu nous rappeler à la vérité. N'est-ce pas le cas de dire : « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié » !

D'autres fois la blessure salutaire de notre amour-propre a un autre but : nous révéler que nous nous trompions nous-mêmes sur nos propres aptitudes, et nous mettre sur la voie des véritables. Telle se croit capable d'administrer, qui ferait mieux de rester à prier dans sa cellule ; une autre aspire à la haute contemplation, qui ne rendra de vrais services qu'en se livrant aux emplois actifs de la Communauté. On s'était cru

appelée à exercer une influence utile par tel office de charité, par exemple en servant les malades à l'infirmerie; mais on apprend, à ses dépens, que pour un tel emploi la bonne volonté ne suffit pas. Il a fallu l'humiliation d'un rude échec pour nous faire entendre qu'un tel office n'était pas fait pour nous.

Venons maintenant aux humiliations dont notre corps est le sujet: leur rôle est des plus importants pour produire l'humilité. Car, quoi qu'en disent certains philosophes, le corps fait partie tellement essentielle de notre être, que l'humilité ne s'asseoira jamais solidement dans notre âme si le corps lui-même ne lui sert, en quelque manière, de support et de soutien.

C'est qu'en effet à l'orgueil du cœur, à l'orgueil de l'esprit, qui sont les redoutables écueils de la perfection chrétienne, vient se joindre aussi, jusqu'au sein du cloître, l'orgueil des sens ; j'appelle de ce nom la jouissance immodérée, égoïste, des biens extérieurs et sensibles. Dans le monde, la plupart des hommes sont fiers de quelque chose : les uns de leurs richesses, les autres de leur beauté, tel de sa noblesse, tel de sa santé ou de ses avantages physiques. Ici toutes ces vanités semblent bannies, coupées jusque dans leurs racines. Pourrions-nous affirmer cependant que jamais personne d'entre vous ne

s'est complue en elle-même, dans quelque avantage extérieur, ne fût-ce que la santé qui permet de suivre plus exactement la règle, de faire plus de pénitence ; ne fût-ce que le son ou la qualité de la voix, qui donne une plus grande facilité pour chanter, au chœur, les louanges de Dieu ?

Eh ! bien j'ose dire qu'en ce point encore Dieu a pourvu aux saintes exigences de l'humilité, et c'est pour la rendre plus féconde, plus complète, plus méritoire, qu'il envoie aux corps eux-mêmes les salutaires épreuves qui doivent nous humilier. Vous les connaissez ces maladies, ces infirmités, ces accidents, ces impuissances, ces difformités quelquefois, qui viennent couper court aux plus subtils, aux plus imperceptibles rêves de l'amour-propre. Il faut accepter des soulagements, il faut recevoir des soins, alors qu'on se glorifiait peut-être de n'avoir qu'à en donner aux autres. Il faut que les joies de l'oraison soient remplacées par les angoisses de la maladie : on priait avec délices, on chantait les louanges de Dieu. Il faut que la prière se transforme en souffrance ; il faut se taire et gémir silencieusement, dans le fond d'une infirmerie ou dans le secret d'une cellule, au lieu de s'unir au chant du chœur.

Qu'est-ce à dire, mes Sœurs ? Pourquoi ces déceptions ? Pourquoi ces ruines ? C'est que Dieu

vous veut plus parfaites; c'est qu'il veut vous anéantir à vos propres yeux; c'est qu'il veut extirper jusqu'à la dernière racine de votre confiance en vous-mêmes; c'est que, sans ces humiliations, vous n'auriez jamais pu atteindre à l'excellence de ces vertus, qui sont les compagnes nécessaires et les fruits de l'humilité. Je veux dire la patience et le détachement : vertus que les humiliations du corps font naître presque nécessairement dans une âme fidèle.

La patience, je n'ai pas à vous en faire l'éloge, après que l'Apôtre nous a dit que « son œuvre propre est la perfection (1) », après que Notre-Seigneur l'a recommandée à ses disciples, comme le moyen unique de profiter des épreuves de la vie : « Vous posséderez vos âmes dans la patience ».

Quant au détachement, il est encore plus évident qu'il suit les humiliations du corps, qu'il en découle de lui-même, comme un ruisseau de sa source. Car qui ne se détacherait de la vie présente, quand elle ne vous offre plus que des dégoûts, quand elle semble ne plus marquer sa présence que par des douleurs ? Qui ne s'élèverait d'autant plus facilement vers les biens à venir qu'ici-bas il a vu ses espérances les mieux fondées, ses vues en apparence les plus sages, s'ef-

(1) Opus perfectum habet. Jac. I, 14.

fondrer devant une maladie, une infirmité subite, un accident vulgaire, en un mot devant un grain de sable que Dieu tenait en réserve, pour nous montrer le peu que nous sommes et achever d'abattre notre orgueil !

Oh ! oui, moi qui me berçais de tant d'aspirations que je croyais absolument pures, dénuées de tout reste d'amour-propre, moi qui cherchais le bien sans doute, mais en me flattant de jouer un rôle important, nécessaire, dans le service que je voulais rendre à Dieu et aux âmes, je vois bien à présent que mes pensées n'étaient pas encore assez droites, aux yeux de Celui qui sonde les reins et les cœurs ! S'il me veut malade, infirme, impuissant, c'est qu'il y trouve sa gloire, mais non pas au détriment de mon âme : en l'affligeant ainsi par mon corps, il achève de la purifier, il l'unit plus étroitement à lui ; il me rend plus capable du bien que je rêvais, en me mettant dans une voie plus sûre, moins enviable et moins belle au regard des hommes, mais plus grande et meilleure à ses yeux : il m'est donc bon, ô mon Dieu, que vous m'ayez humilié !

En résumé, mes chères Sœurs, un bienfait général et certain résulte pour nous de l'humiliation, de quelque part qu'elle vienne, quelle que soit la place que Dieu ait choisie, dans notre

cœur, dans notre esprit, dans notre corps, pour nous l'infliger.

Elle achève de nous faire connaître à nous-mêmes, en nous révélant les dernières profondeurs de notre orgueil, que nous ne connaîtrons jamais assez. Car « se connaître soi-même, selon saint Bernard, c'est se prendre en horreur ». Le malheur d'une âme qui n'est pas une âme d'oraison est précisément, selon ce saint, de n'être pas assez capable de se haïr et de se mépriser.

La dernière illusion de l'âme qui cherche Dieu sincèrement, c'est de se croire déjà humble ; c'est de se persuader qu'elle en est déjà venue à ce point d'humilité qui fait aimer, rechercher l'abjection. Or cette illusion, que faut-il pour la dissiper ? Une bonne humiliation non prévue, non attendue, qui fond à l'improviste sur ce cœur qui se croyait tout à fait détaché, sur cet esprit qui se persuadait n'avoir d'autre pensée que celle de la perfection, sur ce corps qui tant de fois s'était offert en victime. On voit alors qu'on s'était trompé, qu'il y a encore un long chemin à faire ; et si l'on est sage, si l'on aime vraiment et sincèrement l'humilité, c'est avec un vrai sentiment d'action de grâces que l'on redira la parole du Psalmiste : Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié !

O mes Sœurs, comme les saints, nos modèles, ont bien compris, bien pratiqué cette doctrine! C'est d'eux seulement qu'on peut dire qu'ils ont littéralement, et non pas seulement de bouche, mais de cœur, suivi ce conseil suprême de perfection: chercher l'humilité par la voie de l'humiliation, et de l'humiliation volontaire.

Vous parlerai-je d'un saint François d'Assise, d'un saint Jean de Dieu, courant les rues, dans des vêtements déchirés, pour se faire insulter et traiter comme des fous?

Vous rappellerai-je votre Père, saint Jean de la Croix, qui ne veut pour toute récompense ici-bas que souffrir et être méprisé ?

Mais c'est surtout votre séraphique Mère qu'il est bon de contempler, comme le modèle qui vous touche de plus près et qu'il vous est le plus facile d'imiter.

Forcée par l'obéissance d'écrire le récit de sa vie, vous savez sur quels points elle aime à s'arrêter. Autant il lui coûte de raconter les grâces privilégiées dont Notre-Seigneur la comble, autant elle se plaît à parler de ses infidélités. Elle y revient sans cesse, et en termes tels qu'on la croirait la plus grande des pécheresses, et qu'il a fallu une enquête minutieuse, au procès de sa canonisation, pour qu'on pût déclarer avec certitude qu'elle n'avait jamais commis un seul péché

mortel, jamais perdu l'innocence de son baptême.

Quelqu'un lui disait un jour: « Prenez garde à la vaine gloire ! — De la vaine gloire, répondit-elle avec une vraie surprise, et de quoi pourrais-je en avoir? Dieu me fasse plutôt la grâce de ne point désespérer de mon salut, pauvre pécheresse que je suis ! »

Les louanges lui étaient insupportables, et elle en souffrit cruellement jusqu'au jour où, par le progrès de sa vertu, elles lui devinrent totalement indifférentes. En revanche, quand il arrivait qu'on la méconnût et qu'on la traitât avec mépris, sa joie ne pouvait se contenir. Un jour qu'elle était insultée par une foule dans un pays inconnu, elle ne put s'empêcher de murmurer aux oreilles de sa compagne :

« Ma fille, il n'y eut jamais d'harmonie si délicieuse pour mes oreilles que celle que j'entends maintenant. Oh ! que ces braves gens ont raison ! »

Les pratiques d'humilité dont elle était avide, et par lesquelles elle se mettait sans cesse aux pieds de la dernière de ses filles, partaient chez elle d'un cœur tout pénétré du sentiment de son indignité, croissant toujours avec les grâces dont Notre-Seigneur l'accablait. Qui croirait qu'à la fin de sa vie, alors que sa sainteté consommée, brillant de tout son éclat, était sur le point d'aller

recevoir sa récompense, elle alla jusqu'à conjurer son supérieur (1) de lui retirer l'habit qu'elle avait, dit-elle, si mal porté ? Le Père, estimant ce que valait une telle âme, entra dans ses vues sans se faire prier et, à la grande joie de Thérèse, lui fit reprendre l'habit de novice, et ne l'admit qu'au bout de plusieurs jours à renouveler ses vœux (2).

De pareils exemples, mes Sœurs, ne nous touchent que parce que celle qui les donnait n'y mettait aucune affectation, et, en pratiquant si hautement l'amour de l'abjection, ne faisait qu'exprimer au dehors les sentiments qui étaient réellement dans son cœur. Un pareil langage, de pareils actes, nous ne pouvons songer à les reproduire, parce que chez nous ce serait manquer de simplicité et que les dispositions réelles de nos cœurs seraient en contradiction avec nos paroles. Mais pourquoi en est-il autrement chez les saints, chez notre sainte Mère en particulier ? C'est, mes Sœurs, parce que ces grandes âmes sont, vis-à-vis de Notre-Seigneur, dans un état d'intimité dont nous ne pouvons qu'à grand'peine nous faire une idée. C'est que, voulant imiter Notre-Seigneur jusqu'au bout, et répondant avec une générosité sans mesure aux sollicita-

(1) Alors le P. Jérôme Gratien.
(2) *Vie de sainte Th.* II, 385.

tions de la grâce, elles ne pouvaient reculer devant l'humiliation volontaire, qui est le trait le plus complet de ressemblance avec notre divin modèle.

Voyez, en effet, s'il est un seul genre d'humiliation que Notre-Seigneur se soit épargné à lui-même. Après avoir lavé les pieds à ses Apôtres, sans excepter le traître Judas, Notre-Seigneur leur disait : « Je vous ai donné l'exemple : ce que j'ai fait le premier, faites-le à votre tour ». Il aurait pu énumérer tous les actes qui remplissent sa vie, et montrer qu'il n'en est pas un qui ne soit une humiliation volontaire.

L'humiliation du cœur : Notre-Seigneur l'a éprouvée. Peut-il y en avoir de plus cruelle que d'être méconnu, maltraité par ceux qu'on aime, que d'être abandonné par les amis qu'on a choisis, que d'être trahi et vendu par l'un d'eux?

L'humiliation de l'esprit : Notre-Seigneur, le Verbe et la Sagesse de Dieu, annonce aux hommes une doctrine divine : il est traité de fou et d'insensé, et c'est cette doctrine même qui attire sur lui le châtiment réservé aux esclaves.

Humiliation dans son corps : quelle partie de son corps n'a été humiliée ? Ses épaules sillonnées par les fouets, sa face auguste couverte de

crachats, tout son corps ignominieusement dépouillé sur la croix, sa tête dérisoirement et cruellement couronnée d'épines : est-il rien qui manque à ces humiliations les plus sanglantes, les plus cruelles, mais aussi les plus gratuites, les plus imméritées, les plus volontaires qui aient jamais paru au regard des hommes ?

Et c'est pour cela aussi (grande consolation pour nous, si pétris d'orgueil) que rien ne manque à la réparation qu'il offre à son Père, pour les péchés des hommes, péchés qui tous ont leur racine dans l'orgueil : orgueil du cœur, orgueil de l'esprit, orgueil du corps et des sens.

C'est quand on pense que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire disciples de Jésus crucifié, et, avant d'être crucifié, trahi, bafoué, humilié, rassasié de tous les opprobres, de la part de toute espèce d'hommes, savants ou ignorants, élevés en dignité ou abjects et dégradés, et tout cela en vertu de sa volonté expresse et de son libre choix, c'est alors que l'on comprend la soif d'humiliation qui dévorait les saints ; c'est alors qu'on s'étonne que, parmi les disciples du divin Maître, l'orgueil et tous les genres d'orgueil tiennent encore une si grande place ; que, parmi les religieux et religieuses, il y en ait tant qui ne comprennent point l'usage personnel que nous avons à faire de la

parole du Psalmiste : Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié !

Oh ! puissions-nous la mieux comprendre et en faire un plus fréquent usage ! C'est pour vous y amener, mes Sœurs, que vos saints fondateurs ont institué parmi vous tant de pratiques d'humilité, et vous ont invitées à ne les jamais laisser tomber en oubli. De ces pratiques, petites en apparence et facilement dédaignées par les esprits superbes ou superficiels, aucune n'est petite, si elle est faite dans l'esprit qui l'a inspirée. Toutes ont un but infiniment élevé, souverainement important : nous mettre en présence des humiliations de Jésus-Christ et faire pénétrer dans notre cœur l'humilité qui seule fait les saints, l'humilité sans laquelle nulle d'entre vous ne saurait se dire une digne fille de sainte Thérèse, une véritable enfant du Carmel.

---

# LA B. MARIE DE L'INCARNATION

## ET L'AMOUR DE L'EGLISE.

---

*Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.*
J'ai été saisi d'un zèle ardent pour le Seigneur, le Dieu des armées.

(III, Reg. XIX, 10.)

Nous avons médité ce matin sur cette grande chose, l'amour de l'Eglise, et nous avons vu que nulle vertu ne doit être plus chère au cœur d'une enfant du Carmel. Je reviens ce soir sur le même sujet, et peut-être vous intéresserai-je davantage, et vous ferai-je entrer, d'une manière encore plus efficace, dans les saintes résolutions qu'il vous a déjà suggérées, en vous présentant non plus des théories, mais un exemple, et un exemple domestique. C'est en effet à une grande Carmélite, à votre seconde fondatrice après sainte Thérèse, à la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, que je demanderai, ce soir, de vous

faire bien connaître les vrais caractères de ce zèle apostolique qui doit être le vôtre, et que sainte Thérèse a tant de fois désiré de faire passer, de son âme, dans l'âme de toutes ses filles.

Vous avez lu, mes Sœurs, la Vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation et vous vous rappelez de quelle crise sortait l'Eglise de France, quand elle fut donnée à la terre : les guerres de religion venaient à peine de finir, après avoir semé de ruines, tant morales que matérielles, le sol de notre pays. Dieu qui aime la France lui donna, pour la régénérer, toute une famille de grands saints : les François de Sales, les Chantal, les Vincent de Paul, les Bérulle, les Condren, les Olier, je ne nomme que les plus illustres, et parmi eux, et non pas au dernier rang, celle qui fut choisie de Dieu pour introduire le Carmel en France, la Bienheureuse Mme Acarie, que l'Eglise connaît et honore sous le nom de Marie de l'Incarnation. Or je ne crains pas de le dire : cette humble femme, qui avait été une grande dame dans le monde, cette mère de six enfants qui, après avoir introduit le Carmel en France, voulut y faire profession et y mourir en qualité de Sœur converse, je ne crains pas de dire qu'elle fut une des plus actives, des plus influentes, des plus parfaites, parmi ces âmes apostoliques qui alors régénérèrent notre pays, et le remirent, pour tout un siècle, à la tête de la ci-

vilisation chrétienne. Il nous sera donc bon, mes Sœurs, de voir comment le cœur de cette fondatrice du Carmel français fut celui d'un apôtre; comment elle travailla, avec un succès incomparable, à la conquête des âmes, et comment, dans les phases si diverses de sa carrière, qui a connu tous les états, elle n'a cessé de mériter qu'on lui appliquât la parole de votre saint patriarche, le prophète Elie, lorsque, rendant lui-même témoignage au Seigneur de l'ardeur de son zèle pour sa gloire, il s'écriait : « *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* : j'ai brûlé de zèle pour le Seigneur Dieu des armées ». Rappelons d'abord, en très peu de mots, la vie de notre Bienheureuse et montrons ainsi dans son vrai cadre ce zèle apostolique, cet amour de l'Eglise qui fut le caractère dominant et le trait le plus touchant de sa sainteté.

## I

Sur les cinquante-deux années qu'elle vécut, Mme Acarie en passa trente et une dans l'état du mariage, dont elle remplit héroïquement tous les devoirs et dont elle connut toutes les épreuves,

celles du moins qui se rencontrent dans un mariage bien assorti.

Née d'une famille noble et bien partagée par les dons de la fortune, le premier essor de sa piété naissante l'avait portée déjà au mépris des vanités du siècle et aux renoncements de la vie religieuse. La résistance de sa famille l'obligea à rester dans le monde. Mariée, à dix-sept ans, à un homme digne d'elle, elle dut partager avec lui toutes les rigueurs d'une vie traversée par les plus cruelles disgrâces. Poussé par son zèle religieux, son mari s'était signalé parmi les plus ardents défenseurs de la Ligue, et, pour son triomphe, il avait noblement dépensé ou engagé la meilleure partie de sa fortune. La victoire de Henri IV lui valut tout à la fois l'exil et la ruine.

Sa jeune femme, chargée de six enfants dès l'âge de vingt-huit ans, vit un jour tout saisir chez elle pendant qu'elle dînait, tout jusqu'aux plats de sa table, jusqu'à la vaisselle, jusqu'au siège où elle était assise. Réduite à mettre en gage tout ce qui lui restait, elle refusa obstinément de se séparer de biens d'avec son mari, disant qu'elle l'aimait trop pour refuser de partager quoi que ce soit de son amertume. A ceux qui venaient lui apporter des consolations elle répondait :

« Quand on croit à la Providence, on n'est étonné d'aucun événement ; j'ai de grandes gra-

ces à rendre à Dieu de m'avoir détachée des biens temporels, avant qu'on me les enlevât réellement. » Et elle allait jusqu'à rire des inquiétudes qu'on lui exprimait.

Ce n'est pas qu'elle se croisât les bras en attendant la Providence ! Non ; cette pieuse mère, réfugiée chez ses parents pendant sa détresse, consacrait ses heures à poursuivre elle-même, au palais de justice et chez les hommes de loi, le redressement des affaires de son mari, et elle étonnait les jurisconsultes par la netteté, la force et la précision des mémoires qu'elle leur soumettait, après les avoir rédigés elle-même, sans le secours de personne.

Quand ses affaires domestiques furent rétablies, et qu'elle put rentrer dans la maison que sa prudence et son activité lui avaient rendue, tout en restant le modèle des épouses et des mères, et en faisant toujours passer avant tout le reste les devoirs de son état, elle put se livrer à son zèle pour les bonnes œuvres, et travailler à ce qu'elle aimait par-dessus tout : la gloire de Dieu par le salut des âmes.

Quel tableau que celui de l'hôtel Acarie, au début du XVII^e siècle ! La maison était réglée comme un couvent, et les domestiques eux-mêmes, en assez grand nombre, donnaient l'exemple de la plus exacte piété. Dans ce riche salon, on

ne s'occupait que de bonnes œuvres. Là, sous la présidence de notre sainte, se rencontraient, un jour ou l'autre, toutes les âmes d'élite, les plus saints religieux, les plus illustres directeurs qu'eut alors Paris, et tout ce qui avait à cœur l'avancement du royaume de Dieu.

S'agissait-il de la conversion des protestants? On pouvait, en toute sûreté, demander aide et protection à Mme Acarie, chez qui le futur cardinal de Bérulle, son premier conseiller et son ami, saint François de Sales et tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes apostoliques, envoyaient volontiers les âmes ébranlées. Mme Acarie achevait, par sa douceur et sa persuasion, ce que leurs arguments avaient commencé. Un contemporain, conseiller d'État, a attesté que le nombre des conversions auxquelles Mme Acarie avait pris part, ne s'élève pas à moins de dix mille!

Son succès était le même pour toutes les œuvres que la charité lui inspirait. Elle n'épargnait rien, ni crédit (et elle en avait jusqu'à la cour), ni temps, ni argent pour soutenir les nouveaux convertis, pour instruire les ignorants, pour ramener au bien les personnes de son sexe tombées dans le désordre.

Mais surtout un point l'intéressait, le relèvement et la réforme des ordres religieux. Comment une simple femme du monde, une sécu-

lière, arrivait-elle à persuader à des religieux, à des religieuses, le plus souvent à des supérieurs, la nécessité de reprendre la vie de pauvreté, d'obéissance, la clôture, toutes les vertus de l'observance primitive ? C'est là un des plus rares secrets de son zèle, un des plus caractéristiques, et c'est ainsi qu'elle mérita de devenir en France l'introductrice de la réforme de sainte Thérèse, la vraie fondatrice du Carmel, dont l'établissement donna un branle décisif à la restauration religieuse du XVII^e siècle. C'est au Carmel que, pour couronner toutes ses œuvres, elle devait elle-même entrer, avec toutes ses filles, pour achever d'y faire éclater le zèle apostolique, l'amour de la Sainte Eglise, dont elle était dévorée depuis sa jeunesse.

Quels furent donc les caractères de ce zèle qui, après avoir amené dans le monde des résultats si prodigieux, devait achever de la perfectionner dans le cloître, et embaumer du parfum de la plus héroïque sainteté les solitudes du Carmel?

## II

Le premier caractère de ce zèle admirable, ce fut d'être entièrement et toujours surnaturel. Oui,

c'est Dieu même et Dieu seul qui, dès l'origine, par une inspiration répétée, continuelle et manifeste, est allé chercher cette femme mariée, cette mère de famille, pour la mettre à la tête de ces œuvres de prosélytisme, et faire d'elle l'habile et actif instrument de sa grâce.

Cette grande dame, qui est du monde le plus élevé, est une directrice des âmes sans pareille. Elle est consultée par des religieux, des prêtres, des évêques mêmes ; mais en se prêtant à rendre les réponses qu'on lui demande, elle ne fait qu'obéir à ses directeurs. D'elle-même elle ne va jamais au-devant, elle n'entreprend jamais rien pour satisfaire son esprit propre, ou obéir à des vues humaines, même les plus honnêtes. Elle tient rigoureusement la résolution qu'elle a prise, de ne se mêler d'aucune œuvre qu'autant qu'elle y sera manifestement poussée par un mouvement intérieur de la grâce, ou un conseil de ses supérieurs. Visitée par l'extase dès l'âge de vingt-deux ans, et recevant de Dieu des lumières miraculeuses, elle ne s'inspire cependant jamais, dans ses actes, que de l'obéissance.

Mais, de même qu'elle reçoit toujours de Dieu la première impulsion pour toutes ses démarches, toutes ses actions, c'est à Dieu aussi qu'elle en rapporte toute sa gloire. « Non, dit-elle, avec le Psalmiste, ce n'est pas à

nous, Seigneur, c'est à votre nom seul qu'appartient toute gloire. » N'allez pas lui dire qu'elle a été choisie de Dieu pour introduire en France les filles de sainte Thérèse ; qu'elle a réformé jusqu'à dix ordres religieux, amené à Paris, entre autres, les sœurs Ursulines ; qu'elle a répandu des aumônes avec une profusion inouïe, elle vous répondrait qu'elle n'a jamais été qu'un instrument secondaire ; que si elle a pris part à l'établissement du Carmel, elle n'a fait que suivre les inspirations du cardinal de Bérulle et d'autres saints directeurs ; que si elle a fait tant de charité, c'est comme distributrice du bien des autres, et qu'enfin, si elle a mis la main à vingt œuvres diverses, ce n'est que pour gâter tout ce qu'elle a touché. En un mot, tout est surnaturel dans son zèle ; elle ne voit que Dieu, elle ne veut que Dieu, elle s'oublie elle-même partout et toujours, poussant jusqu'à l'héroïsme le plus littéral le précepte du divin Maître : « Reniez-vous vous-même », et s'appliquant, avec une simplicité sans pareille, la recommandation évangélique : « Faites tout ce qui vous est commandé, et après, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ».

Ce zèle surnaturel a un second caractère qui n'est pas moins marqué au coin de l'esprit de Dieu. Rien n'égale sa prudence. La grâce, dit

l'Ange de l'école, ne supprime pas la nature, il la perfectionne. C'est ainsi que ce zèle si surnaturel est merveilleusement servi, chez Mme Acarie, par une prudence extraordinaire. Elle applique littéralement la maxime de saint Ignace : « Il faut se fier à la Providence, comme s'il n'y avait pas de moyens humains, et employer les moyens humains, comme s'il n'y avait pas de Providence ». Or nul ne savait les mettre en œuvre plus habilement qu'elle. De même que, lorsqu'il s'était agi de rétablir les affaires de son mari, elle consacrait ses nuits à rédiger des mémoires pour les avocats et les hommes d'affaires, et les jours à visiter les juges, ainsi, quand il était question d'une œuvre intéressant la gloire de Dieu ou le service du prochain, elle n'épargnait ni visites, ni démarches, ni argent.

Mieux que personne elle savait que le démon, hélas ! se sert de tout contre les âmes, et qu'il sait mettre en avant mille prétextes, mille obstacles, pour entraver l'œuvre du salut : ce sont tantôt les relations du monde, les difficultés de famille, tantôt la pauvreté, la maladie, les chagrins. Que de précautions à prendre donc, que de difficultés à lever souvent, pour arriver jusqu'à un pécheur et pouvoir lui parler de son salut ! Mme Acarie n'épargnait rien pour réussir. Nul n'excellait comme elle à faire, pour ainsi

dire, le siège d'une âme, à détruire insensiblement toutes les défenses qui empêchaient Dieu d'entrer dans la place, et c'est, le plus souvent, après avoir péniblement dissipé tous les vains prétextes, levé tous les obstacles et gagné le cœur, qu'elle arrivait enfin à tirer du mal quelque pauvre pécheur et à le remettre dans la voie du salut.

J'ai parlé de prudence, de moyens humains, de saintes industries ; mais, hâtons-nous de le dire, cette prudence n'avait rien de commun avec ces finesses, ces habiletés que le monde admet sans difficulté à son usage, et qu'il blâme si aigrement dans les personnes religieuses, aussitôt qu'il croit les rencontrer chez elles. La prudence admirable de notre Bienheureuse s'alliait avec la plus inflexible droiture. Elle disait : « Si, dans le monde, on paraît faire cas d'un homme qui se conduit avec finesse, Dieu l'a en horreur et ne l'assiste jamais de son esprit. Le meilleur moyen de réussir en tout, c'est d'y mettre de la droiture. La droiture seule peut faire du bien et procurer la paix ».

A ce zèle surnaturel et prudent, il faut reconnaître un troisième caractère, la persévérance. Il ne faut pas s'étonner que, chez notre Bienheureuse, des œuvres ainsi inspirées, ainsi conduites, fussent menées à bonne fin par une persévérance

inflexible. Et comment en aurait-il pu être autrement? Les deux mobiles qui produisent l'inconstance, je veux dire la passion et l'intérêt, n'existaient à aucun degré chez elle. Pourquoi, en effet, les hommes sont-ils si changeants dans leurs voies ? Pourquoi se découragent-ils dans leur entreprise? Pourquoi des désespoirs mortels succèdent-ils trop souvent aux illusions d'une espérance sans fondement? C'est que, soit qu'ils suivent l'attrait des passions de leurs cœurs, soit qu'ils s'attachent à la poursuite des intérêts matériels, ils sont toujours sur un terrain mouvant. Ce qui la veille séduisait l'esprit a perdu son charme aujourd'hui ; ce qui hier nous semblait utile, le lendemain nous est devenu nuisible. Il n'en est pas ainsi pour l'âme qui ne cherche que la gloire de Dieu. Elle n'a d'autre passion que de satisfaire la volonté de Dieu qui ne change pas, d'autre intérêt que celui des âmes, lequel se réduit à l'unique nécessaire. C'est pour cette raison que notre Bienheureuse marchait à son but avec une constance infatigable, que rien ne déconcertait jamais. Elle mettait rigoureusement en pratique une maxime qui lui était chère, savoir : « qu'il ne fallait jamais abandonner les choses qu'on avait commencées pour le Seigneur ». Rencontrait-elle des obstacles ? elle y voyait un gage de succès, car

Dieu ne voulait pas, disait-elle, que les choses entreprises pour sa gloire réussissent autrement que par la Croix. Mais surtout si la chose semblait tourner contre sa propre réputation, et lui attirer quelque mépris de la part des hommes, oh ! alors, c'était double profit, et elle doutait encore moins du succès.

C'est que ce zèle si pur et si ardent était encore accompagné de l'humilité la plus touchante. Vous l'avez déjà assez compris par tout ce que j'ai dit. Il faut y insister cependant. Quand on parle des saints, on ne saurait trop mettre à nu le fondement divin de leur sainteté. Ce fondement qui porte tout le reste et qui, à lui seul, est plus merveilleux que tout l'édifice, c'est leur humilité, c'est leur mépris d'eux-mêmes ; c'est leur conviction profonde et sincère, sujet d'un étonnement toujours nouveau pour quiconque les étudie, qu'ils ne sont rien, ne valent rien, ne peuvent rien par eux-mêmes, et ne sont que des instruments indignes, aux mains de la miséricorde divine.

Cette loi commune de la sainteté reluit en notre Bienheureuse avec un éclat incomparable, et Dieu permit, ce qu'il ne fait pas toujours, que son humilité fût satisfaite, même au regard des hommes. Cette femme si délicate de corps, si distinguée d'esprit, liée toute sa vie avec ce que la cour

et la ville comptaient de plus considérable, cette fondatrice du Carmel, enfin, obtint comme une faveur, après son veuvage, d'entrer au Carmel, mais, sur sa demande expresse et sous l'inspiration d'une grâce particulière, en qualité de Sœur converse ! Là, au comble de ses vœux, sa fonction, son bonheur sera de servir à la cuisine et de laver la vaisselle. Encore ne s'était-elle jamais cru digne de franchir le seuil du Carmel, et avant de faire ses vœux, elle disait : « Si avant d'entrer ici j'avais connu la vie religieuse comme je la connais, jamais je n'y serais entrée. Une religieuse doit être humble et obéissante, et je n'ai pas ces vertus ; je voudrais qu'on ne prît avec moi aucun engagement et qu'on pût me renvoyer quand on le jugerait à propos ; car il n'est pas raisonnable qu'une servante, aussi inutile que je le suis, tienne ici la place d'une personne qui servirait Dieu avec ferveur ».

On croit entendre saint Vincent de Paul, « le plus saint prêtre de son siècle » , au jugement de saint François de Sales, dire et répéter que, « s'il avait su d'avance les vertus qu'exigeait le sacerdoce, jamais il n'aurait pu accepter la prêtrise ».

Le jour où notre Bienheureuse reçut l'habit, interrogée si c'est par pur amour pour Dieu qu'elle vient en religion, elle n'osa répondre, et ensuite elle rendit ainsi raison de son silence :

« Ces mots de pur amour de Dieu m'ont effrayée et je n'ai pas osé répondre... Pouvons-nous jamais savoir si nous agissons par amour de Dieu ? Notre nature est si pleine de vaine recherche d'elle-même, qu'on croit souvent ne faire que pour Dieu ce qu'on fait pour soi-même. Je ne sais si j'ai jamais rien fait pour un motif si pur. »

Je ne tarirais point, si je voulais seulement rapporter quelques-uns des mille traits qu'on a recueillis de son humilité. Je ferai seulement une remarque, c'est que cette humilité était rendue comme nécessaire par l'ardeur même de son zèle : il fallait que son infatigable activité pour les œuvres de Dieu pût s'exercer sans aucun danger pour elle et recevoir de Dieu la bénédiction de la fécondité. J'en ai dit assez, mes Sœurs, en vous faisant comprendre et admirer cette belle vie, pour vous faire entrevoir par quelles raisons mystérieuses il a plu à la Providence de donner à cette âme, dévorée du zèle de la gloire de Dieu et de l'amour de l'Eglise, la mission d'introduire en France le Carmel et d'être la sainte Thérèse de la France.

Je veux cependant tirer encore une conclusion plus générale et bien consolante pour vous, mes Sœurs, du court tableau de sainteté que je viens d'esquisser.

Je l'ai dit au début de cet entretien : la Bienheureuse Marie de l'Incarnation eut une part efficace, glorieuse, à la régénération de la France, à une époque où notre patrie sortait à peine d'une anarchie sanglante, résultat naturel de près d'un siècle de révolutions. N'admirez-vous point que l'exercice de son zèle pour la conversion des âmes, commencé dans le monde, soit venu s'achever et se perfectionner dans la clôture la plus rigoureuse, et dans la solitude du Carmel ? N'admirez-vous point que ce zèle apostolique l'ait portée, non pas à fonder quelque ordre militant de mission ou d'enseignement, comme notre âge en a vu s'établir un si grand nombre, mais des maisons de retraite absolue, de silence et de prière ?

Ah ! mes Sœurs, il y a là une grande leçon chrétienne, qui doit vous faire apprécier davantage l'excellence de votre vocation ! Comme partout, comme toujours, depuis l'origine de l'Eglise, Notre-Seigneur, dans ce grand mouvement de régénération qui a fait du XVII^e siècle un des plus grands de l'histoire, a voulu donner la première place, « la meilleure part, *optimam partem* », non pas aux savants, aux brillants orateurs, aux puissants écrivains, mais à la prière humble, pénitente, obscure et cachée. Les travaux de Marthe étaient nécessaires, ils ont tenu toujours

une grande place; mais l'oraison de Madeleine devait occuper la première. C'est que là, en effet, réside la plus grande force de l'homme, parce qu'elle agit directement sur le cœur de Dieu : « Sans moi vous ne pouvez rien faire », dit Notre-Seigneur à ses apôtres. C'est ce langage, oserai-je dire, que l'esprit de prière, accompagné de l'esprit de pénitence et de sacrifice, qui en est inséparable, peut tenir à toutes les autres puissances de l'homme. « Sans moi vous ne pouvez rien faire » pour le salut des sociétés, même temporelles. Oui, pour qu'un siècle se relève, c'est-à-dire pour que les hommes redeviennent bons et chrétiens, pour que la sagesse rentre dans les esprits, la prudence dans les conseils de la politique, l'ordre dans la cité, la paix au foyer domestique, il faut qu'il y ait des âmes qui se dévouent dans le secret, qui s'immolent, comme des victimes de bonne odeur, pour le salut de tous et qui se consacrent à demander à Dieu et, avec sa grâce, à mériter tous ces biens. C'était là essentiellement la pensée inspiratrice de votre sainte Mère, quand elle a fondé le Carmel. Il faut ajouter, ce qui doit toucher nos cœurs d'un saint orgueil et d'une patriotique reconnaissance, que c'était la vue des maux de la France, le « désir, dit-elle expressément, de remédier aux maux que l'hérésie faisait en France », qui fut un des principaux motifs de la

réforme entreprise par elle et d'où vous êtes sorties. « Il me semblait, écrit la sainte, que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui s'y perdaient en grand nombre... Je résolus donc de faire ce qui dépendait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques, avec le plus de perfection possible, et porter le petit nombre de religieuses qui sont ici à faire la même chose, et je crus que Dieu serait content si nous nous occupions à prier pour les prédicateurs, les protecteurs de l'Église et les hommes savants qui soutiennent sa querelle. »

Ainsi la pensée du salut de la France est une des racines, une des bases même de la réforme de sainte Thérèse : c'est la France chrétienne qu'avait premièrement en vue l'ardent apostolat de sa prière. Ne nous étonnons donc pas qu'elle ait daigné apparaître elle-même à la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, pour la porter à établir le Carmel au cœur même de la France, et que le Carmel, établi parmi nous, ait eu une si grande part à la restauration de notre pays, ravagé et divisé par l'hérésie au XVIe siècle.

Votre rôle, mes Sœurs, est-il moins grand, moins opportun aujourd'hui qu'il ne l'était au XVIIe siècle, et votre zèle pour l'Eglise a-t-il moins de quoi s'exercer ? En vain la tourmente révolutionnaire vous avait-elle dispersées, par-

tout vos monastères se sont relevés, multipliés, et aujourd'hui ils sont plus nombreux, sans comparaison, qu'ils ne l'étaient avant les sanglantes destructions de Quatre-vingt-treize ! N'êtes-vous point convaincues qu'en rendant à la vie de prière et de contemplation cette place privilégiée, Dieu a encore sur la France des desseins de miséricorde ? Il dépend en partie de vous, mes Sœurs, de la ferveur de vos oraisons, de votre pénitence, de l'ardeur de votre zèle pour l'Eglise, que ces desseins soient accomplis. Demandez donc à sainte Thérèse, demandez à la Bienheureuse Marie de l'Incarnation une effusion nouvelle de cette flamme apostolique, si essentielle à la vocation du Carmel, et ne sortez jamais de l'oraison sans pouvoir dire comme votre saint patriarche, comme les saintes âmes qu'il a inspirées de son esprit : « *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum :* Je suis dévoré de zèle pour le Seigneur, le Dieu des armées ».

Ainsi soit-il.

---

HUITIÈME JOUR.

# LA JOIE SPIRITUELLE.

19***

HUITIÈME JOUR.

# LA JOIE SPIRITUELLE

---

*Gaudete in Domino semper, iterum dico: Gaudete.*

Réjouissez-vous dans le Seigneur ; je vous le répète : Réjouissez-vous.

(Phil. IV, 4.)

Mes chères Sœurs, c'est un paradoxe vraiment bien étrange que la doctrine chrétienne tout entière. Les prophètes qui ont annoncé les jours du Messie décrivaient ainsi sa venue : « Le Seigneur m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la joie aux captifs, la liberté à ceux qui sont dans les fers, pour consoler ceux qui pleurent sur Sion, leur donner une couronne au lieu de cendre, une huile de

joie au lieu de larmes, un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé (1). »

Aussitôt que se lève l'aurore si longtemps attendue de l'Evangile, écoutez le cantique des Anges aux Bergers : « Voici que je vous évangélise une grande joie qui sera pour tout le peuple. Gloire à Dieu dans le Ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (2). »

Mais à peine Notre-Seigneur prend-il la parole que la croix apparaît, comme condition de cette joie :

« Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et chargés de peine, et je vous consolerai. Prenez mon joug sur vous. Mon joug est doux et mon fardeau léger. Celui qui veut me suivre, il faut qu'il porte sa croix chaque jour (*quotidie*), qu'il se renonce à lui-même. Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Le bonheur que promet Notre-Seigneur a donc pour condition les croix, les larmes, les persécutions, ou du moins il est toujours compatible avec elles. Mais ce n'est pas dire assez : dans ce bonheur il y a des degrés, et ces degrés sont précisément proportionnels aux degrés des souffrances et au poids de la croix.

(1) Is. LXI, 1. — Luc, IV, 18.
(2) Luc, II, 10, 14.

« Si quelqu'un a quitté sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses fils, ou ses champs pour mon nom, il recevra le centuple, même dans ce monde, et dans l'autre la vie éternelle (1). »

C'est la promesse faite spécialement à ceux qui veulent suivre les conseils évangéliques et entrer dans la voie parfaite : à ceux qui se bornent à observer les commandements, Notre-Seigneur ne promet que le ciel : « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements »; mais à ceux qui veulent suivre de plus près Notre-Seigneur, le centuple, « dès ce monde, *etiam in tempore hoc* », leur est assuré.

Quel est ce mystère, mes Sœurs ? Quel est ce mélange extraordinaire de souffrance et de joie, de bonheur dès ce monde et de douleurs volontairement cherchées, embrassées en ce monde ? Quel est ce joug qui est un vrai joug, et qui par conséquent pèse sur les épaules, et qui cependant est doux, à ce point que ceux qui le portent en trouvent leurs maux allégés ?

Evidemment, Notre-Seigneur n'a voulu, en aucune sorte, nous dissimuler le poids nécessaire de la croix, ce que Bossuet appelle quelque part dans son grand style : « la face hideuse de l'Évangile ».

(1) Marc, x, 29, 30.

Lui-même a voulu entrer en agonie et trembler devant la croix : que sera-ce donc de nous?

Mais en même temps il dit avec assurance à ses disciples : « Mon joug est doux, que votre cœur ne se trouble point, je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, une paix que le monde ne connaît pas ».

Enfin nous voyons, dès les premiers jours de la prédication évangélique, la double et mystérieuse prophétie réalisée dans les apôtres : « Je surabonde de joie dans les tribulations », dit saint Paul; et aux premiers chrétiens persécutés avec lui, il fait un précepte de la joie : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je ne cesse de vous le redire : réjouissez-vous ! »

Il est donc vrai : il y a, dès ce monde, une joie spéciale pour les chrétiens, et cette joie grandit avec les efforts méritoires de la vertu, avec l'acceptation plus entière du joug, des immolations évangéliques. Dieu, qui est le bonheur substantiel, en laisse, dès cette vie, couler quelques gouttes sur ceux qui l'approchent, sur ceux qui l'aiment. Cherchons la nature et les conditions de cette joie.

# I

Quelle est, mes Sœurs, le bonheur propre à l'âme fidèle ? Ce ne peut être ni celui du mondain qui consent à satisfaire ses passions et à oublier sa fin dernière, ni celui du juif charnel qui se réjouit dans la possession des biens de la terre. Ajoutons : ce n'est pas même celui des Saints, alors que, dans les délices de l'extase, comme un saint Paul, une sainte Thérèse, ils oublient la vie présente, et, dans des moments rapides, goûtent par avance les délices du ciel. Ces dons extraordinaires, par où il plaît à Dieu de manifester quelquefois la sainteté des âmes, ne doivent jamais être désirés : la prudence d'ailleurs nous fait un devoir de ne pas les envier aux saints ; car Dieu les leur fait acheter trop chèrement, et peu d'entre nous seraient capables de les payer du même prix. Le bonheur auquel nous pouvons et devons aspirer, c'est un bonheur compatible avec la croix sentie, acceptée, et qui vient de la croix même : en telle sorte qu'on peut dire que le gibet douloureux et ignominieux du Calvaire, où Jésus expire, est un arbre de joie qui la

donne plus abondante, à mesure qu'on sait mieux en cueillir et en savourer les fruits.

Ce bonheur a pour essence la paix de l'âme. L'Esprit-Saint nous le décrit en maint endroit de l'Ecriture. La Sagesse divine, qui n'est autre que la grâce de Dieu, en tant qu'elle introduit l'esprit de l'homme dans la science des choses éternelles, la Sagesse nous est montrée descendant du ciel. Elle va au-devant de l'âme de bonne volonté et se présente à elle, avec un visage riant, la prévenant par une providence attentive. Elle nous demande de nous réjouir aussi à son approche. « Qu'il se réjouisse, chante le Psalmiste, le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur (1) ! » Et voici en quels termes David atteste qu'il l'a trouvé : « Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie au Dieu vivant ». Le même Esprit-Saint nous met en garde contre la tristesse : « La tristesse en a tué plusieurs, et elle n'est utile à rien ». Ailleurs il nous fait voir le mariage de la sainteté et du bonheur, en termes qu'on ne saurait trop retenir : « La joie du cœur est la vie de l'homme et un trésor inépuisable de sainteté... Réunissez toutes les puissances de votre cœur dans la sainteté de Dieu et repoussez loin de vous la tristesse (2) ». C'est cette doctrine

(1) Sap. VI, 17. — Ps. CIV, 3.
(2) Ps. LXXXIII, 3. — Eccli. XXX, 23-25.

des livres saints qu'ont développée à l'envi les saints docteurs.

« Quand on sert Dieu, dit saint Thomas, les causes de joie nous environnent de toutes parts. Aussi les justes n'ont pas un grand besoin de plaisirs extérieurs, parce qu'ils portent en eux-mêmes une source continuelle de plaisir. Les saints, dit-il ailleurs, ont leurs fêtes spirituelles, qui consistent dans les joies de l'esprit. Et, en effet, telle est la nature de l'homme, dit un autre docteur, saint Bonaventure citant saint Grégoire le Grand, qu'il ne peut jamais être sans plaisir : il aime les plaisirs spirituels ou ceux de la chair (1). Saint Thomas reprend : « L'homme ne peut vivre longtemps avec ce qui le contriste. Si donc la vertu était triste, il ne pourrait la supporter longtemps : la joie est de l'essence de la vertu : *Delectatio est de necessitate virtutis* (2) ».

Les grands docteurs du moyen âge se faisaient, en parlant ainsi, l'écho de leur maître saint Augustin : « Nous ne pourrions triompher de l'amour des choses temporelles, s'il n'était combattu par la suavité des choses éternelles. Et d'ailleurs n'est-ce pas, ajoute le saint docteur,

(1) Pharetra.
(2) Saint Thomas, *in ep. ad Phil.* — *In* Joan. VII.

une exigence de la raison, que l'homme soit heureux par ce qui le fait bon (1) » ?

Enfin, être incapable de goûter la joie de la vertu, c'est, au dire des saints, un mauvais signe. N'est-ce pas votre mère Thérèse qui disait qu'elle n'aimait pas « les saintetés de mélancolie », et qu'elles ne devaient point avoir accès au Carmel ? O que cette décision est sage ! Car la vie du Carmel étant toute fondée sur la croix et son amour, comment une âme pourrait-elle supporter une pareille vie, si elle n'était pas capable d'embrasser la croix avec joie ?

C'est qu'en effet cette joie intime, ce plaisir mystérieux de la vertu, dont l'Ecriture et les saints docteurs viennent de nous faire le tableau et de nous montrer la nécessité, la source en est dans la croix librement aimée et généreusement acceptée. Cette joie, née de la croix, ne se nourrit que par la croix; pour qu'elle se maintienne, pour qu'elle grandisse et se développe, il faut la persévérance à porter la croix. A tous Notre-Seigneur a dit : « Celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin ». Mais on peut dire que c'est aux religieux, figurés plus spécialement par ses apôtres, que Notre-Seigneur adresse ces pa-

(1) Necesse est ut fiat homo beatus unde fit bonus. *De music.* VI, 52.

roles : » C'est vous qui êtes demeurés avec moi dans mes épreuves, et moi je vous prépare un royaume comme mon Père l'a préparé pour moi, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (1) ». « Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui, » dit saint Paul ; parole qui a commencé à s'accomplir dès ce monde, car saint Paul nous le dit : « Je surabonde de joie dans mes tribulations ». Remarquons que nulle part, dans l'Ecriture, il n'est dit : « Je surabonde de joie dans le repos ». L'idée de repos en ce monde, au moins comme fin à atteindre, est absente des saints Evangiles. Tout au plus est-il dit : « *Requiescite pusillum*, reposez-vous un peu ». Par cette douce parole, Notre-Seigneur veut inviter ses apôtres à reprendre des forces pour un nouveau travail, pour de nouveaux combats, pour de plus difficiles victoires.

C'est dans l'éternité seulement que sera atteint, pour fruit de nos labeurs, le repos dans la puissance et dans la gloire. « Celui qui aura vaincu, dit le Seigneur, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône. » S'asseoir, se reposer, jouir, cela est donné à l'homme pour récompense

(1) Luc XXII, 18-30,

après le combat, jamais avant. C'est donc dans la fatigue du combat, et comme dans les bras mêmes de la croix, que la joie spirituelle nous est promise. C'est la manne du voyageur, ce n'est point encore le froment des élus.

Cette joie, qui est compatible avec les amertumes de la croix, ne l'est point, en revanche, avec les consolations de la terre : si une joie purement naturelle prend pied dans une âme, la joie surnaturelle décroît d'autant. Supposons qu'après avoir goûté la solitude avec Dieu, les délices de la prière, les mystérieuses consolations de la pénitence, l'âme retourne aux choses mondaines, se prête de nouveau à la conversation du monde, elle ne savourera plus autant les douceur de Dieu; le repos qu'elle aura pris parmi les hommes lui rendra plus pénibles les combats pour Dieu, et elle apprendra, par une prompte expérience, que Dieu n'admet point de partage, et qu'en donnant à ses enfants fidèles cette joie que le monde ne connaît pas, que le monde ne saurait donner, il entend tellement montrer qu'elle est d'essence toute surnaturelle et toute céleste, qu'il la retire aussitôt à quiconque, après en avoir éprouvé les délices, les dédaigne pour retourner aux joies des mondains.

Mais essayons maintenant de nous rendre compte des conditions de cette joie spirituelle.

Essayons de nous l'expliquer et d'en trouver la cause mystérieuse.

Toute joie, dans le cœur de l'homme, dérive d'un amour satisfait.

Or l'amour du chrétien, pour un Dieu crucifié, ne saurait trouver sa satisfaction et sa joie que dans l'imitation fidèle et dans la ressemblance volontaire de l'amour même que Dieu, le premier, a manifesté pour l'âme en la rachetant par son sang. Vous allez me comprendre : supposez Dieu resté dans sa gloire, après avoir créé l'homme : sans doute cette noble créature, faite à l'image de son créateur, comblée de ses bienfaits, eût été étroitement obligée à la reconnaissance; mais, devenue coupable, eût-elle pu comprendre assez, malgré son péché, la nécessité de témoigner à Dieu son amour en souffrant ? Au contraire, quand ce même Dieu, du sein de sa gloire et de son bonheur infini, est descendu jusque dans nos ténèbres, afin de souffrir et d'expier pour chacun de nous, notre cœur endurci a été percé comme par le trait d'une lumière toute nouvelle. Ce Dieu qui m'aime, je dois lui rendre amour pour amour. Mais comment l'aimer, sinon en l'imitant? L'amour porte à ressembler à ce qu'on aime. Eh ! Seigneur, comment vous imiterai-je? Puis-je hésiter un seul instant? Quand même vous n'auriez pas recommandé à vos enfants de porter la croix, l'ins-

tinct du cœur ne m'avertirait-il pas, que pour aller à un Dieu qui vient à moi portant une croix pour mon amour, il faut que moi-même, par amour pour lui, je porte la croix ? Pourrais-je être heureux dans la compagnie d'un Dieu anéanti, humilié, couvert de plaies que je lui ai infligées par mes péchés, en restant moi-même exempt de souffrances, amoureux de mon bien-être, esclave des plaisirs du corps, des voluptés des sens ? Mais, au contraire, si, pressé d'une généreuse émulation, je vais à lui, rempli des mêmes sentiments qui l'ont fait descendre jusqu'à moi, haïssant le péché qu'il déteste, souffrant volontairement pour l'expier, et mettant, à son exemple, sur mes épaules coupables la croix qui a meurtri son corps innocent, comment, dans cet acte d'amour, ne pas goûter de la joie, une joie qui vient non de la souffrance, mais de l'amour qui la fait choisir, qui la fait aimer ? Voilà comment la joie naît de la souffrance. C'est un phénomène dont l'amour seul est la condition et le principe, dont il est l'unique et nécessaire explication.

Vous concevrez facilement, mes Sœurs, que ce bonheur spirituel est tout intérieur, qu'il se nourrit d'oraison, de méditation, de recueillement, de solitude et de silence. Ayant sa source en Dieu que nous ne trouvons pas au dehors, mais au dedans, il faut en chercher, en cultiver la flamme

au dedans de nous, dans le secret du cœur. « Toute la beauté de la fille du roi est intérieure, » dit le Psalmiste, il faut en dire autant de son bonheur. Et d'ailleurs, y a-t-il jamais un vrai bonheur qui ne soit quelque chose d'intérieur, d'intime ? Y a-t-il un bonheur qui ne recherche pas le mystère? Tout bonheur est semblable à la goutte de rosée : la rosée ne dure qu'autant qu'elle reste cachée dans le sein de la fleur qu'elle rafraîchit.

Vous donc qui voulez goûter, dans l'amour de la croix, la joie spirituelle qui en découle comme un parfum céleste, recueillez-vous, craignez la dissipation de l'esprit et des sens. Occupez-vous chaque jour, par l'oraison, à ramasser au dedans toutes les puissances de votre âme, si facilement dispersées par les impressions du dehors : c'est en vous réfugiant au fond de vous-mêmes que vous y trouverez Dieu, et avec lui son onction, sa douceur, cette paix et ce repos sacré qui sont les fruits bénis de la croix

## II

Analysons maintenant les éléments intimes de la joie spirituelle.

Elle a comme deux facteurs principaux : la liberté et la paix.

La liberté d'abord.

L'âme humaine est essentiellement une force libre, or tout être ne peut trouver le bonheur qu'en agissant conformément à sa nature : d'où il suit que le bonheur de l'âme chrétienne, c'est d'avoir recouvré sa liberté et d'agir dans sa plénitude. L'homme naturel, livré à lui-même, est, par l'effet de la pente originelle, toujours plus ou moins captif des sens, de l'imagination, du monde extérieur. « Il est facile de démontrer, dit saint Augustin, que nous sommes des captifs. » Et pour une âme noble, le sentiment de cette captivité, que la conscience atteste, est une douleur perpétuelle. L'Apôtre ne nous dit-il pas : « Vous êtes appelés par votre vocation à la liberté »? Cependant il n'y a de vraiment libres que les heureux captifs de l'amour divin. Vous allez le comprendre.

Cette précieuse liberté consiste elle-même en deux choses : premièrement, être maîtres chez soi. Combien croient être maîtres et sont esclaves ! L'imagination, les sens, les passions, la nature extérieure, tout cela est donné de Dieu à l'âme pour lui servir dans le travail de sa sanctification ; mais, chez la plupart, remarque saint Chrysostôme, ce sont là des serviteurs qui battent leur maître. Combien, même parmi les personnes religieuses, sont esclaves, en tout ou en partie, de leur imagination, de leur amour-propre, de leur corps ! Ne sentez-vous pas le bonheur d'être affranchi de ces puissances, et de s'en servir au lieu d'en être dominé ? Chaque fois que notre conscience nous fait un reproche, ne voyez-vous pas qu'elle constate un des points de notre esclavage ? « Malheureux homme que je suis, disait saint Paul, je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas ! Qui me délivrera ? » Heureuse liberté que celle qui vient de la grâce et qui, en nous délivrant de nous-mêmes, pour nous soumettre plus étroitement au joug de Dieu, nous apporte la paix !

Etre maître chez soi, c'est la première partie de notre liberté : faire ce que l'on veut en est la seconde. Or, âmes chrétiennes, âmes qui cherchez la perfection surtout, quelle est votre volonté ? Que voulez-vous faire ? Sans doute vous sanc-

tifier, avancer tous les jours l'œuvre de votre réforme intérieure, faire des progrès dans le divin amour ? Quand vous réalisez ces saints désirs sans trop d'efforts, sans trop de peine à vaincre les inclinations contraires et à triompher des pièges de l'ennemi, vous avez la meilleure preuve de votre liberté reconquise par la grâce, et alors la joie de l'esprit remplit votre âme, et elle rejaillit jusque sur votre visage.

C'est, en effet, la remarque d'un observateur profond, d'un des plus délicats investigateurs des richesses de l'âme (1). « Il y a, dit-il, des figures humaines qui sont comme délivrées et lumineuses ; d'autres semblent captives, contractées, ténébreuses. » C'est la grande différence entre les hommes : ceux qui sont captifs du péché et du monde et ceux que la grâce a rendu libres. Ceux-ci, jusque par leur visage, attirent les âmes innocentes, et sans doute aussi le regard des Anges se repose sur eux avec complaisance. Ce qu'on a pu remarquer du moins, c'est que les plus fidèles images des anges, « les petits enfants, du sein de leur nourrice, se penchent vers eux et se laissent aller dans leurs bras ».

Voilà donc le premier élément de notre joie : la liberté intérieure. L'âme affranchie suit

(1) Le P. Gratry, *Conn. de l'âme*, II. 100.

sans entrave tous les attraits célestes. « Deux choses, dit saint Augustin, constituent le bonheur : vouloir le bien et pouvoir ce que l'on veut (1). » C'est le bonheur auquel, dès ce monde, l'âme fidèle a le droit d'aspirer.

Le second élément de la joie spirituelle, après la liberté, c'est la paix ; cette paix que Notre-Seigneur a laissée en héritage à ses disciples, et qui n'est si rare sur la terre que parce que le nombre de ses disciples est trop restreint. Mais vous, mes Sœurs, vous êtes vraiment des disciples, des enfants fidèles, et en vous doit reluire ce signe caractéristique du vrai chrétien : la paix.

De quoi se compose cette paix céleste, qui naît de la croix et qui l'accompagne ? Elle se compose d'abord d'une chose que les heureux du monde ignoreront toujours, de sécurité. Le chrétien possède un bien qu'il sait au-dessus de toutes les vicissitudes humaines, qui échappe à toutes les atteintes de l'inconstante fortune : ce trésor, c'est la foi, qu'il sait divine ; il dit avec saint Paul : « *Scio cui credidi :* Je sais en qui j'ai mis ma confiance ! » Et cette sécurité grandit et s'affermit sans cesse dans l'âme fidèle, par la connaissance expérimentale qu'elle a de Dieu, de ses grâces, de ses consolations et de ses lumières, aussi bien

(1) *De Trinit.* XIII, 5. — Op. VIII, 1020.

que de ses épreuves : chaque oraison, chaque communion reçue, chaque sacrifice offert en accroît le trésor. Or « la sécurité de l'âme, nous dit le saint Livre, c'est un festin continuel : *secura mens, juge convivium* ». L'épouse du Cantique est dans l'ivresse de ce festin, quand elle chante : « Je possède celui que mon cœur aime, et il ne m'échappera jamais : *Tenui eum, nec dimittam* ».

Mais cette sécurité, relative à la possession de biens surnaturels et invisibles, ne serait pas complète si elle n'était accompagnée d'espérance. L'espérance porte sur les biens à venir dont la foi est le principe. En sécurité sur ce qu'il possède, le chrétien fidèle vit cependant toujours dans l'attente d'un bien meilleur, dont celui d'ici-bas n'est que le germe avant-coureur. La pensée des biens éternels lui est toujours présente, et ces biens lui apparaissent toujours plus lumineux, et plus rapprochés « Le sentier du juste, dit l'Ecriture, est semblable à un flambeau lumineux dont l'éclat va toujours croissant, jusqu'à ce qu'il se perde dans le jour parfait (1). » Et comment voulez-vous qu'une telle espérance ne soit pas un principe de joie ? « Les chrétiens, dit saint Paul, ont la joie de l'espérance : *Spe gaudentes;* par l'espérance, ils possèdent d'avance

(1) Prov. IV, 18.

le salut : *Spe salvi facti sumus.* » Et s'il est vrai qu'il n'y a pas de bonheur sans espérance, et que le bonheur ici-bas se mesure moins aux biens qu'on possède qu'à ceux qu'on attend, il faut bien dire qu'aucun bonheur n'est plus grand que celui du fidèle, puisqu'aucune espérance n'est plus vaste et plus assurée.

Enfin la paix chrétienne a un troisième caractère que j'ai déjà indiqué : elle ne se compose pas seulement de sécurité et d'espérance, elle a encore pour caractère le recueillement. Et veuillez le remarquer, mes Sœurs, c'est là un principe essentiel du bonheur de l'âme et de tout bonheur. Il lui faut le silence qui jouit, le repos dans la possession, repos qui ne se confond point absolument avec la sécurité; car la sécurité est l'assurance de ne pas perdre ce que l'on a, tandis que ce repos est la jouissance actuelle de ce qu'on possède. Cette jouissance est proprement celle de l'amour, qui accompagne la fois et qui couronne l'espérance. C'est le point le plus élevé, le plus mystérieux du bonheur de l'âme, le plus semblable au bonheur du ciel dont il est l'aurore, et voilà pourquoi la joie spirituelle se nourrit de solitude et de silence. J'aime mon Dieu, je me recueille, je me repose dans cet amour, et, dans ce repos sacré, je puise de nouvelles forces pour l'action ; je m'y plonge avec délices, comme dans un océan de

vérité et de beauté. Je goûte cette béatitude, reflet anticipé de celle du ciel, que saint Augustin définit si heureusement : « *Beatitudo est gaudium de veritate.* La béatitude, c'est la joie de la vérité possédée ». Pures délices, saintes joies, accessibles à toutes les âmes affranchies par la croix ; expression la plus haute ici-bas du bonheur qui découle de l'amour divin, et auquel aucune jouissance humaine ne saurait se comparer !

Voilà, mes Sœurs, dans une rapide esquisse, la substance et les éléments de cette joie spirituelle qui doit être, en ce monde, le fruit naturel et la meilleure récompense de vos sacrifices. N'oubliez pas que vous avez le droit et le devoir d'y tendre. N'oubliez pas que tous les éléments de ce bonheur sont toujours entre vos mains. Ne vous les laissez jamais ravir par les misérables saillies de l'amour-propre, par la dissipation, par les retours de la sensualité et de l'égoïsme. Cette joie, fidèlement entretenue, sera votre principale force dans toutes les épreuves, elle donnera de l'onction à toutes vos croix. « Aucun genre d'armure, dit saint Chrysostôme, n'est plus fort que la joie selon Dieu (1). »

« L'ami de l'époux qui se tient près de lui et

(1) Hom. I in II Cor.

entend sa voix, disait Notre-Seigneur, goûte une joie profonde, aux accents de cette voix. » Sur quoi saint Augustin ajoute cette réflexion : « La joie qu'il goûte, il ne la tire pas de lui-même ; car qui voudra se réjouir en tirant la joie de son propre fond sera toujours triste ; mais celui qui veut trouver sa joie en Dieu sera toujours joyeux, parce que Dieu est éternel. Voulez-vous donc avoir une joie éternelle ? Tenez-vous étroitement uni à Celui qui est éternel (1) ». Mais qui donc se tient plus près de l'époux que vous mêmes, enfants du Carmel ? Qui entend plus clairement sa voix ? Saint Ignace disait que, pour une âme qui est toute à Dieu, il n'y a aucun sujet d'affliction sur la terre. Saint François de Sales écrivait à sainte Chantal : « Vous voulez être toute à Dieu ? en voilà bien assez pour être toujours heureuse et contente ». Et, de fait, si jamais, sur cette terre, on a vu resplendir, non pas l'instant d'un éclair, mais d'une manière stable, le rayonnement du bonheur sur un visage humain, on peut dire que c'est uniquement sur les traits des saints qu'on a pu observer ce rare et consolant phénomène.

Il est écrit, dans la vie de saint Martin, que ja-

(1) Op. III, 1502, Tr. XIV, *in* Joan. 2.

mais on ne le vit triste. Moi qui vous parle, j'ai approché, dans ma jeunesse, ce vénérable curé d'Ars, dont la vie crucifiée paraîtra plus tard une légende à ceux qui ne l'ont pas vu de leurs yeux: il m'est resté une ineffaçable impression de la sérénité lumineuse de ce paisible visage, transfiguré par la prière et par la pénitence.

Etes-vous entrées pleinement, mes Sœurs, dans le chemin de la joie spirituelle? Ah! sans doute, ce serait vous faire injure, ce serait méconnaître votre vocation sainte que de croire que vous n'y avez pas fait, au moins, les premiers pas. Mais, mes Sœurs, une fois qu'on y est entré, est il possible de reculer? Sans doute, l'âme reste toujours libre, et elle peut profiter, hélas! de sa liberté pour regarder en arrière. Mais, alors, voici comment la grâce, négligée ou méprisée, se venge et rappelle l'âme à son devoir. La joie spirituelle, une fois goûtée, ne peut plus être oubliée, alors même que le péché nous l'a fait perdre. Le seul souvenir de ce bien perdu rend impossible la compensation que la nature voudrait trouver dans les illusions de l'amour-propre, dans les satisfaction des sens, dans les vanités de l'esprit mondain, dans les fades sentiers de la tiédeur. N'auriez-vous qu'un instant goûté la paix chrétienne, c'est assez, vous ne serez plus heureuses ailleurs : pas plus qu'une fille

de roi qui a goûté les plaisirs délicats du palais de son père ne pourrait désormais se trouver heureuse dans les joies de la rue. Exilé du paradis terrestre, Adam ne dut jamais l'oublier, et quelque consolation qu'il ait rencontrée dans son exil, il dut sentir jusqu'à la fin que c'est derrière lui qu'était le vrai bonheur !

Ne vous exposez jamais, mes Sœurs, à de semblables regrets, et pour cela efforcez-vous de ne jamais laisser se refroidir votre ferveur ; embrassez étroitement la croix; soyez vigoureuses dans le combat contre les faiblesses de la nature, contre les illusions de l'amour propre, contre les misères de la chair et du sang, et toujours étroitement unies, par un amour sans repentance, à Celui qui est le bonheur souverain, vous recevrez sans cesse, de cette source divine, comme les étincelles de cette joie intime qui est ici-bas l'annonce et l'aurore des joies éternelles.

Ainsi soit-il.

---

## CONFÉRENCE SUR L'OFFICE DIVIN.

---

C'est un grand honneur que vous fait la sainte Eglise, mes chères Sœurs, de vous appliquer à la récitation de l'office divin. Vous vous y appliquez chaque jour, aussi bien que les ministres de Dieu engagés dans les ordres sacrés, et pour vous, comme pour eux, le grand ministère de la prière publique et perpétuelle fait partie de votre vocation. Aussi bien que le lévite qui fait le premier pas, dans la milice des ordres sacrés, la jeune novice qui prend le voile du Carmel reçoit de l'Esprit-Saint, par la bouche du Pontife qui doit recevoir ses vœux, cet ordre dont elle ne sera jamais relevée jusqu'au dernier soupir : « *Psallite sapienter :* Vous avez à chanter dignement les louanges de Dieu ». C'est une obligation étroite, imposée par l'Eglise aux religieux appelés aux offices du chœur ; nul ne saurait s'y soustraire ou l'omettre sans nécessité, qu'il ne se rende coupable d'une faute grave. Quel honneur, mes filles ! Qu'il vous

est bon d'en méditer, d'en sentir toute l'étendue ! Par l'accomplissement de ce devoir, vous répondez au côté apostolique de votre vocation, qui tenait tant à cœur à votre sainte mère. Car ce n'est pas pour vous seulement, pour votre consolation ou votre sanctification personnelle, que vous passez chaque jour de longues heures à réciter le saint office : vous remplissez, au nom de l'Église tout entière, et pour les besoins de tous, un ministère public. En effet, si j'en crois le Psalmiste, cette fonction devrait être celle de la terre tout entière : « Habitants de toute la terre, célébrez la gloire de votre Dieu; chantez, réjouissez vous, faites retentir vos cantiques (1) ». C'est donc la voix de toute la terre que vous faites monter, tous les jours, aux pieds du trône de Dieu. Vous en avez pris l'engagement, et à la voix du Pontife qui vous confiait cette grande fonction, vous avez répondu avec le Roi-prophète : « Oui, je chanterai pour le Seigneur, toute ma vie; la mort seule mettra fin à mes cantiques (2) ».

Mes Sœurs, comment répondez-vous à cette obligation? Comment tenez-vous la parole donnée

(1) Jubilate Deo, omnis terra; cantate, et exsultate, et psallite Ps. XCVII, 4.

(2) Cantabo Domino in vita mea, psallam Deo meo quamdiu sum. Ps. CIII, 33.

à Dieu, à votre saint ordre, au monde entier? Quand le Seigneur vous redit, au fond de l'âme: *Psallite sapienter*, chantez dignement mes louanges, pouvez-vous toujours répondre : Oui, Seigneur, je les chante d'une manière digne de vous? Voilà une question à se poser dans un temps de retraite, et c'est pour vous aider à faire la réponse que je veux vous redire ce que c'est que l'office divin, dans quel esprit il faut le réciter, dans quelle intention l'Eglise vous admet à le répéter chaque jour, et je réduirai le tout à trois réflexions.

Le saint office est un mémorial perpétuel des devoirs sublimes de votre vocation.

Il est une exhortation perpétuelle à cet amour de Dieu qui, seul, peut vous la faire bien remplir.

Il est, enfin, comme une image, une anticipation des récompenses célestes.

Ces trois idées nous sont fournies par saint Augustin, lorsqu'il dit que, si nous lisons les livres des Prophètes et des Apôtres, c'est « pour nous rappeler l'objet de notre foi, pour consoler notre espérance, pour enflammer notre charité (1) ».

(1) Aug. VIII, 294. « Ad commemorationem fidei nostræ, ad consolationem spei nostræ, ad exhortationem caritatis nostræ. » *Contr. Faust.* XIII, 13.

## I

Le saint office, c'est, avant tout et premièrement, l'Ecriture sainte elle-même, dans ses parties les plus belles et dans son ensemble, mise sous les yeux du chrétien qui le récite. L'Eglise, mes Sœurs, vous traite comme elle traite ses prêtres : elle n'a pas voulu qu'aucune partie des saints Livres fût soustraite à vos regards. Or demandons à saint Augustin ce que c'est pour l'âme fidèle, désireuse de nourrir sa piété, que la sainte Ecriture. « Elle est, nous dit-il, comme un tableau, un spectacle divin qui passe sous nos yeux (1). » Mais si nous allons au fond, si nous pénétrons l'intime de cette divine représentation, nous y trouvons le cœur même de Jésus-Christ (2). Cette expression, je la remarque dans l'admirable lettre du saint docteur à Honorat, où il commente le psaume XXI et la Passion de Notre-Seigneur, qui est prédite avec une exactitude merveilleuse dans ces pages inspirées. « Mon cœur, dit le Seigneur, par la bouche du Psalmiste, est

(1) Spectaculum divinitus exhibitum, V. 298.
(2) Scriptura quasi cor Christi.

devenu comme de la cire, réduite en fusion au dedans de moi. » Il y a certainement dans ces paroles, dit le saint docteur, un profond mystère : par son cœur, que veut-il nous faire entendre si ce n'est ces « saintes Ecritures, où se tenait profondément caché le dessein qui maintenant a éclaté au grand jour, quand sa Passion a réalisé toutes les prophéties dont il avait été l'objet » ?

Ailleurs le même saint compare l'Ecriture à la table d'un festin où nous sommes invités à nous asseoir, et où nous trouvons une nourriture abondante, appropriée à tous nos besoins (1).

Quant au style de la sainte Ecriture, accessible à tous, dit le saint docteur, il ne peut être pénétré dans son sens que par un bien petit nombre ; mais les choses claires qu'elle renferme sont comme le langage d'un ami familier, qui parle sans fard au cœur des savants et des ignorants ; quant aux mystères qu'elle cache, elle ne les relève pas par un langage superbe, propre à rebuter les esprits trop lents ou ignorants. Au contraire, « elle invite toute âme, par la simplicité de sa parole, non seulement à se nourrir des vérités manifestes, mais à s'exercer à la recherche des vérites cachées, n'ayant d'ailleurs pas d'autre sens dans ce qui est obscur que dans ce qui est clair.

(1) Epulæ in scripturis sanctis, V, 581.

Par ses enseignements, les esprits pervers sont efficacement corrigés, les esprits de faible portée efficacement nourris, les grands esprits salutairement réjouis (1) ». C'est donc tout le mystère du Christ que la sainte Ecriture fait passer sous nos yeux, dans le saint office, pour nourrir, relever, encourager nos âmes, autant que pour les instruire.

Mais, de plus, l'office divin est une prière, une supplication adressée à Dieu. Aux prêtres investis, par leurs fonctions sacrées, du ministère de la prière publique, il est dit, dans le saint Livre, que leur devoir sera « de pleurer entre le vestibule et l'autel », pour obtenir le pardon des pécheurs. En récitant le même office que les prêtres, vous participez à cette même fonction de la prière expiatoire. Mais quelles prières sont plus puissantes auprès de Dieu que celles que le Saint-Esprit lui-même a inspirées? Saint Paul, dans son épître aux Romains, leur dit : « Nous ne savons comment prier; mais l'Esprit-Saint lui-même intercède pour nous, avec des gémissements ineffables ». Or cette parole s'applique littéralement au saint office ; car ce qui en fait le fond, ce sont les psaumes inspirés par Dieu même, et si merveilleusement appropriés à nos besoins, à nos misères

(1) Lettre à Volusien.

et à nos peines. « Les paroles que nous venons en partie d'entendre, en partie de chanter, dit saint Augustin, commentant devant son peuple le psaume XXVI, à peine pouvons-nous nous dire avec vérité qu'elles sont nôtres : car ce sont les paroles de l'Esprit-Saint, plus que les nôtres. Mais, réciproquement, si nous disons qu'elles ne sont pas nôtres, c'est un vrai mensonge. Car nul ne gémit s'il ne souffre, et le cantique qui vient de retentir à vos oreilles, plein de douleur et de larmes, ne saurait convenir à celui qui ne peut jamais souffrir. Mais c'est que le Seigneur est miséricordieux et nous misérables ; et, dans sa miséricorde, daignant parler à des malheureux, il daigne aussi se servir du langage des malheureux ; et c'est ainsi que ces deux choses sont vraies : la parole du psaume est la nôtre et en même temps elle n'est pas la nôtre... Elle est nôtre, parce qu'elle exprime notre misère ; elle n'est pas nôtre, parce que c'est un pur don de sa grâce qui nous a mérité de gémir ainsi (1). »

Voilà l'excellence de la prière du saint office. Nous exprimons à Dieu nos propres sentiments, mais avec un langage qui ne saurait pas ne pas lui plaire, car c'est le sien : nous parlons à Dieu le langage de Dieu.

(1) Enarr. in ps. XXVI, op.t. IV, p. 199.

Pour que votre prière soit plus efficace, vous le savez bien, mes Sœurs, vos saintes règles ont voulu que votre vie fût une vie de pénitence et d'expiation. En assistant chaque jour au saint sacrifice de l'autel, vous vous unissez à la divine victime, désirant vous immoler avec elle pour le salut des âmes. Or ces deux sacrifices, celui de la grande victime et celui de l'âme fidèle qui tire tout son prix du premier, sont perpétuellement rappelés par le livre sacré dont vous récitez les paroles : « La plénitude et la fin de la sainte Ecriture, dit encore saint Augustin, c'est l'amour de Dieu et l'amour du prochain » ; c'est Jésus-Christ figuré, annoncé, raconté, célébré ; c'est la grande victime, présentée aux yeux de notre cœur sous tous ses aspects, depuis la première parole qui la promet au monde, au lendemain du péché originel, jusqu'au chant d'allégresse de l'Apocalypse, qui nous montre dans le ciel le triomphe de l'agneau.

Voilà donc, mes Sœurs, le premier enseignement que vous trouvez dans ce Bréviaire que l'Eglise a mis en vos mains : il est le rajeunissement perpétuel de votre foi, parce qu'il est le mémorial perpétuel des devoirs de votre vocation ; ajoutons qu'il est aussi une exhortation perpétuelle pour votre charité.

## II

Vous l'avez déjà compris par tout ce que nous venons de dire : le saint Bréviaire, il ne saurait en être autrement, ne parle à votre esprit que pour échauffer votre cœur. Eh! qui ne sait que l'Ecriture sainte, où bat le cœur du Christ, pour parler comme saint Augustin, n'est point un de ces livres qui donnent une lumière froide, destinée tout au plus à éclairer l'intelligence, mais au contraire une lumière chaude, propre à enflammer la volonté et à lui faire concevoir une sainte ardeur? Que les livres saints tomberaient promptement des mains du chrétien qui, forcé par une règle quotidienne d'en parcourir chaque jour les pages, n'y verrait pas autre chose que des compositions littéraires, bientôt monotones par leur continuelle répétition, fardeau fastidieux et d'autant plus accablant qu'il est obligatoire ? Mais il n'en n'est pas ainsi pour l'âme religieuse qui lit les saints Livres, dans l'esprit où ils ont été écrits. Que de fois, au contraire, après y avoir retrouvé, pour la centième fois, la même page, ne peut-elle pas se dire, comme les disciples, après la conversation d'Emmaüs : « N'ai-

je pas senti mon cœur tout brûlant au dedans de moi ? »

Mais ce qui prévient toute satiété, le saint Bréviaire, à côté des extraits de l'Écriture qui le composent, a aussi, presque chaque jour de l'année, une partie plus spécialement destinée à réveiller en nous, par des exemples, les ardeurs de la divine charité : je veux parler des légendes des saints.

Quelle merveilleuse galerie de portraits héroïques l'année chrétienne, en se déroulant, ne nous donne-t-elle pas à parcourir ? Après l'étude de Notre-Seigneur, dont l'office nous rappelle chaque jour les mystères, vient celle de ses plus glorieux serviteurs : le Bréviaire nous offre à méditer successivement tous les genres de sainteté . Des saints de toutes conditions, de tout âge, depuis les Apôtres, les Docteurs, les Pontifes et les Martyrs, jusqu'aux simples religieuses, aux saintes femmes, aux vierges, aux enfants, se succèdent sans relâche sous nos yeux, et viennent chaque jour nous exciter à une généreuse émulation. Pouvons-nous ainsi être mis chaque jour en contact avec ces âmes héroïques, sans entendre plus d'une fois, au dedans de nous-mêmes, retentir cette parole de saint Augustin : « Eh ! quoi, ne pourrai-je donc point faire ce qu'a fait celui-ci ou celle-là ? »

Quelle riche matière à nos méditations ! Quelle exhortation continuelle ! Si Notre-Seigneur, selon le grand docteur d'Hippone, « est la lumière principe qui se répand sur toutes choses, les saints sont comme une lumière réfléchie, comme des flambeaux allumés à la source divine. » Ils nous montrent comment, nous aussi, nous pouvons recevoir la divine lumière et, éclairés, échauffés par elle, devenir flambeaux à notre tour.

C'est là sans doute la première et la meilleure manière d'honorer les saints, et c'est celle qu'a particulièrement en vue l'Eglise, en faisant du récit de leur vie une partie intégrante du saint office. Mais ce n'est pas tout : l'âme qui aime Dieu se réjouit de tout ce qui peut contribuer à sa gloire. Aussi les mérites des saints, aujourd'hui couronnés dans le ciel, sont pour elle un précieux aliment de la prière d'action de grâces. « *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam :* Nous vous rendons grâces, ô Dieu, pour votre grande gloire. » Ainsi chante l'Eglise, au saint sacrifice de la messe ; par là elle nous invite à nous réjouir du surcroît de gloire qui revient à Dieu par les mérites de ses saints, lesquels ne sont eux-mêmes qu'un écoulement, un prolongement des mérites de Jésus-Christ. Offrir à Dieu une action de grâces qui lui est si agréable, c'est ce que nous faisons par le saint Bréviaire, quand

nous le récitons dans l'esprit de l'Église.

Ce n'est pas tout encore : ces saints qui jouissent, quelques-uns depuis de si longs siècles, de la vision béatifique, sont toujours puissants ; leurs mérites sont toujours vivants devant le trône céleste. « Leurs cœurs, dit saint Augustin, sont comme des encensoirs toujours fumants, aux pieds de Dieu (1). » Mais cette puissance, c'est pour nous qu'ils la conservent, c'est pour nous qu'ils l'exercent ; leurs mérites nous appartiennent, et la charité sans défaillance et sans déclin qui les consume à jamais, dans les splendeurs des cieux, aime à se répandre sur leurs frères qui combattent encore ici-bas, dans les ombres de l'exil. Nous pouvons donc, nous devons les prier ; ce n'est pas en vain que le Bréviaire nous met en communication constante avec eux. Nos cœurs aussi devraient être des encensoirs toujours brûlants, d'où s'exhale le parfum de la prière : que de fois cependant ce cœur est sec et cet encensoir refroidi ! Mais voici les saints dont nous relisons la vie, et dont nous célébrons le triomphe. Pourquoi ? si ce n'est pour nous souvenir que nous avons en eux non seulement des protecteurs, mais des suppléants célestes : à défaut des sentiments de notre cœur, offrons à

(1) I. 781.— *Confess.* x, 4.

Dieu ceux qui ne cessent de les animer. Nous pouvons, pour ainsi dire, à l'aide de nos mains mortelles, balancer ces encensoirs du ciel et offrir à Dieu le parfum qui s'en exhale pendant toute l'éternité.

## III

Aliment de l'amour, la prière liturgique est par-dessus tout l'expression de l'espérance : comme la sainte Écriture qui en est la base, elle nous est donnée, selon le même saint Augustin, pour être « la consolation de notre espérance, *ad consolationem spei nostræ* ». Qu'il faudrait vous plaindre, mes Sœurs, si la récitation du saint office n'était pas pour vous une consolation !

Et comment en serait-il autrement ? Nous avons parlé de la joie spirituelle qui est, ou du moins devrait toujours être l'état de l'âme chrétienne ici-bas, et qui, à la différence des bonheurs de ce monde, est compatible avec toutes les épreuves. Or le saint office est l'expression *propre* de cette joie : il est une « action de grâces

sans fin pour le don ineffable de la rédemption (1) ».

Un pieux auteur l'a très justement remarqué (2). L'Eglise, même militante, est une société joyeuse ; une société qui chante toujours, qui elle-même a voulu nommer chacun des jours qui s'écoulent, en attendant la bienheureuse éternité, un jour de *férie*, c'est-à-dire de vacance, un moment de fête, un temps de réjouissance. Cela semble un paradoxe, dans une doctrine si sérieuse et dont l'austérité effraie tous les esclaves de la vie mondaine, qui font profession de ne chercher que le plaisir ; et pourtant rien n'est plus vrai, rien n'est plus justifié pour l'âme vraiment et profondément chrétienne : c'est le centuple promis dès ici-bas à l'âme généreuse par Celui qui ne sait pas mentir. C'est qu'en chantant les louanges de son Dieu, l'Eglise commence ici-bas ce qu'elle fera éternellement dans le ciel. « Les œuvres de votre justice, ô mon Dieu, ont été l'objet de mes cantiques, dans le lieu de mon pèlerinage (3) ! »

Aussi la récitation de l'office divin, qui revient pour vous plusieurs fois chaque jour, qui marque le commencement et la fin de vos heures si la-

(1) Gratias Deo super inenarrabili dono ejus. Saint Paul, II Cor. IX, 15.
(2) Mgr Gay.
(3) Ps. CXVIII, 54.

borieuses, doit être pour vous un temps d'allégresse, un moment de repos : d'allégresse quand s'ouvre la journée : c'est comme le signal de la trompette pour le soldat qui se met en marche; de repos, quand arrive, avec le soir, la cessation du travail : mais le matin, comme le soir, une source de consolation et de paix. Avec le Psalmiste, vous dites : « Je me suis souvenue de vos jugements, ô Seigneur, et j'ai été consolée ». Dans ces entretiens avec Dieu, en lui redisant les paroles dictées par la vérité éternelle, vous goûtez par avance ce que saint Augustin nous représente comme une des plus grandes joies du ciel : « la joie de la vérité possédée, *gaudium de veritate* ».

En vous parlant du ciel où vous aspirez, la prière liturgique, par un contraste nécessaire, vous parle de l'exil où vous êtes encore, mais jamais pour autre chose que pour vous consoler. Vos larmes coulent encore, je le veux bien, et elles couleront jusqu'à la fin ; mais ce sont les larmes des Israélites captifs sur les bords du fleuve de Babylone. « Là nous nous sommes assis et nous avons pleuré au souvenir de Sion. » Seulement les fils de Juda ne sont pas tous assurés de revoir leur patrie, beaucoup laisseront leurs os dans la terre étrangère ; ils suspendent leurs harpes aux branches des saules et refusent de chanter des cantiques de joie. Pour

vous, dans l'exil même, la joie est permise, elle est commandée, elle est facile, parce que le retour dans la patrie est moralement assuré, parce que vous êtes déjà dans le chemin qui y conduit.

C'est là une joie toute intime : aussi bien est-ce la seule qui convienne à des chrétiens, à des religieuses, comme le dit encore le saint docteur que j'ai cité si souvent. « Nous qui portons Dieu dans l'intime de notre âme, comment pourrions-nous chercher des joies au dehors (1) ? » Or cette joie intime qui est la nôtre, que Dieu ne se borne pas à nous permettre, mais qu'il nous promet et qu'il nous commande, après la sainte messe et la sainte communion, c'est au Bréviaire que nous la devons. Qu'il ne soit donc jamais un fardeau, une charge, ou, si c'est un fardeau, que ce fardeau soit semblable, pour nous, aux ailes des anges qui semblent ne peser sur leurs épaules que pour les aider à monter au ciel !

## IV

Un mot maintenant sur les conditions requises pour se bien acquitter de ce devoir.

(1) I. 1188.— *De music.* VI, 14.

Ces conditions dérivent tout naturellement de la notion que nous venons de donner du saint office.

En récitant le saint office, c'est à Dieu que nous parlons, en un langage tout divin. Ayons donc toujours, en le récitant, l'intention actuelle ou du moins virtuelle de parler à Dieu. Cette intention peut être de deux sortes, et toutes deux peuvent être unies ou séparées. Je puis avoir une intention générale, priant au nom de toute l'Eglise, comme remplissant une fonction publique, demandant à Dieu, pour toutes les créatures, les choses qui leur sont nécessaires, mêlant à la fois dans cette prière l'action de grâce pour les bienfaits reçus, la satisfaction pour les offenses de tous, la demande pour les besoins de chacun ; mais je puis avoir, en outre, une intention particulière soit pour mes propres besoins, pour acquérir quelque vertu, me délivrer de quelque imperfection, soit pour les nécessités d'une personne chère, nécessités spirituelles ou même temporelles. On conçoit que ces deux ordres d'intentions ne s'excluent nullement l'un l'autre, et peuvent au contraire parfaitement coïncider dans la même prière. Une seule chose est requise : c'est que notre cœur soit d'accord avec notre bouche, qu'il ne désavoue jamais en rien les paroles sacrées que nos lèvres prononcent, et que la

gloire de Dieu en soit vraiment le suprême objet.

Est-il nécessaire d'insister sur la révérence qui doit accompagner un langage adressé à Dieu même? L'esprit de l'Eglise est si formel sur ce point, qu'il nous est demandé, avant l'office divin, de nous y préparer, suivant la parole du saint Livre : « Avant la prière prépare ton âme, afin de ne pas être comme quelqu'un qui tente le Seigneur ». Attachez donc une grande attention, mes Sœurs, à la tenue même extérieure, qui doit être la vôtre, en accomplissant ce grand devoir : la posture du corps, le son de la voix, la prononciation, les inflexions, les repos, rien de tout cela ne doit être indifférent. Ne lit-on pas, dans la vie de sainte Gertrude, qu'elle vit un jour un démon à ses côtés, occupé à noter jusqu'aux syllabes et jusqu'aux lettres qu'elle omettait dans le saint office, pour en faire contre elle la matière d'une accusation, au jour du jugement ? Si ce n'est là qu'une légende, elle a au moins un grand sens et exprime une grande vérité : c'est que, si un verre d'eau donné pour Notre-Seigneur ne restera pas sans récompense, et si, réciproquement, il n'y aura pas une parole oiseuse dont nous ne devions rendre compte, à plus forte raison devons-nous croire que nous aurons à répondre d'une parole ou d'un geste

accompagné de quelque irrévérence dans l'accomplissement de nos devoirs du chœur, comme aussi nous pouvons être assurés que le zèle qui nous y fera accomplir, ponctuellement et respectueusement, la plus humble des rubriques, ne sera pas sans récompense.

A l'intention et à la révérence nécessaires pour bien s'acquiter du saint office, il faut joindre deux autre conditions : la première est l'attention, la seconde la dévotion.

Je n'ai pas besoin de vous définir l'une et l'autre, je veux me borner à vous rappeler quelques sentences des saints à ce sujet.

Saint François de Sales, parlant à ses Filles de la Visitation de la manière de réciter l'office, leur dit : « Premièrement, il faut se préparer, pour le dire dès l'instant que l'on entend la cloche qui nous y appelle ; il faut, à l'imitation de saint Bernard, demander à votre cœur ce que c'est qu'il va faire, et non seulement en cette occasion, mais aussi entrant à tous nos exercices, afin que nous apportions à chacun d'eux l'esprit qui lui est propre ; car il ne serait pas à propos d'aller à l'office comme à la récréation : à la récréation, il faut porter un esprit amoureusement joyeux, et en l'office un esprit sérieusement amoureux. Quand l'on dit : *Deus in adjutorium meum intende,* il faut penser que Notre-Seigneur nous dit réci-

proquement : « Et vous, soyez attentifs à moi » (1).

Cette attention doit porter sur la prononciation, sur la fidélité à observer les moindres règles. « Il faut considérer, dit le même saint, que nous faisons le même office que les Anges, quoique en divers langages, et que nous sommes devant le même Dieu devant lequel les Anges tremblent, et tout ainsi qu'un homme qui parlerait à un roi se rendrait fort attentif, craignant de faire quelque faute, tout de même en devons-nous faire à l'office, nous tenant sur nos gardes, crainte de faillir. »

La plupart d'entre vous n'ayant pas la connaissance du latin, vous ne pouvez pas donner à l'office ce genre d'attention qui consiste à considérer le sens littéral des paroles, à mesure que vous les prononcez; aussi n'est-il pas nécessaire ; ce qui suffit, c'est l'attention spirituelle par laquelle on envisage Dieu présent, ou bien on s'attache à quelque considération ou quelque mystère qui nous excite à l'amour de Dieu. Par là on satisfait au précepte de l'Apôtre : « Nous célébrons les louanges de Dieu de cœur, aussi bien que de bouche ». Il est clair cependant que la connaissance, que vous aurez promptement acquise, du sens général des psaumes vous

(1) Entret. XVIII.

permettra facilement de suivre le précepte de saint Augustin, en vous unissant fidèlement aux intentions du Psalmiste dont vous répétez les paroles. « Quand le psaume est une prière, priez; s'il exprime un gémissement, gémissez; une action de grâce, remerciez; une espérance, espérez; une crainte, craignez. Tout ce qui est écrit, dans ces divins cantiques, est comme le miroir des divers sentiments de l'homme. »

Que vous dirai-je, enfin, mes Sœurs, de la dévotion que vous devez apporter à la récitation du saint office? N'est-il pas clair que, plus cette dévotion sera grande en vos âmes, mieux vous satisferez à un devoir si important ? Aimez à y nourrir votre piété, par la grande idée que vous vous ferez (et qu'il ne faudra jamais laisser se flétrir par l'habitude et par la routine) de l'excellence de la fonction que vous remplissez au chœur. « Celui qui se présente à Dieu, dit saint Jean Chrysostôme, comme un ambassadeur chargé de lui présenter l'intercession de toute la terre et de lui demander pardon pour tous les hommes, et non seulement pour les vivants mais pour les morts, quelles dispositions assez dignes de cette grande mission pourra-t-il jamais concevoir (1) ? » Pour y entrer, le plus sûr moyen sera toujours

(1) *De Sacerdot VI*, 4.

celui que recommande Thomas à Kempis.

« Quand vous êtes au chœur, dit-il, placez Jésus à votre droite, Marie à votre gauche et tous les saints autour d'eux ; que toutes vos Sœurs soient comme des anges de Dieu, et conservez l'espérance que celles avec qui vous chantez sur la terre, vous chanterez un jour éternellement avec elles dans les Cieux (1). »

(1) *De disciplina claustrali*, VIII.

# LA VIE NOUVELLE

*Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*
Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.
(Col. III, 3.)

Mes chères Sœurs, nous approchons de la fin de cette retraite, et déjà nous entrevoyons le terme où nous devons arriver; l'état où, avec la grâce de Dieu, elle doit nous établir et nous laisser. Toutes ces vertus que nous avons méditées : humilité, pauvreté, obéissance, mortification; toutes ces branches de la croix, à l'ombre desquelles nous avons goûté l'esprit de sacrifice et l'amour de la perfection ; ces oraisons ferventes, enfin, par lesquelles vous vous êtes efforcées de faire passer, de votre esprit dans votre cœur, tant de saintes pensées, tout cela vous a fait entrer dans cette mort mystique dont parle saint Paul, et qui est, ici-bas, une expression nécessaire de la perfection

chrétienne et religieuse. « Vous êtes mortes, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Mais, mes chères Sœurs, ces grandes choses : la pénitence, la mortification, la croix, les vertus mêmes d'humilité, d'obéissance et toutes les autres, qui font mourir la nature, ce ne sont encore que des moyens, ce n'est pas la fin. Ce que nous voulons, ce que nous cherchons comme notre but suprême, ce n'est pas la mort, c'est la vie. Notre-Seigneur n'a pas dit : Je suis la mort, je suis les ténèbres ; il a dit : Je suis la vie, je suis la lumière. La mort, proprement dite, le renoncement qui irait à anéantir l'être de la créature ne peut venir de Dieu, qui est l'être et la vie par essence ; et puisque nous tendons à Dieu comme à notre fin, que nous nous unissons à Dieu, notre terme ne saurait être dans la mort, mais dans la vie, dans une vie supérieure à la vie naturelle, dans la vie même de Dieu.

Aussi, vous l'avez déjà compris, et il faut que toute âme chrétienne l'entende, ce que la croix, la pénitence, la vie religieuse, en un mot, tue en nous et doit nécessairement faire mourir — *mortui estis*, — ce n'est pas la vie, c'est plutôt la mort ; ce n'est point la nature, l'être que Dieu nous a donné, c'est le néant surajouté par le péché. La liberté de l'âme, fruit de la grâce, est aussi une mort, mais la mort des puissances fatales qui

nous retenaient captives. Comme le dit saint Paul : « Nous qui voulons mourir, nous ne voulons pas être dépouillés, mais revêtus par-dessus, en sorte que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie ». C'est, en d'autres termes, la doctrine dont saint Thomas a fait l'axiome si connu : la grâce ne détruit pas la nature, elle la perfectionne, elle la purifie, elle l'élève, elle la déifie. Ce que nous cherchons donc, dans cette mort volontaire de tout ce qui en nous est purement humain et terrestre, c'est-à-dire de tout ce qui porte la trace du péché et de ses suites, c'est la puissance de vivre d'une vie meilleure, comme le malade, qui n'a qu'une vie infirme et languissante, cherche, par la suppression des puissances morbides qui l'ont enchaîné, la santé et la délivrance. Et c'est ainsi que Notre-Seigneur, qui nous prêche la mort et nous la donne, par la participation au mystère de la croix, nous dit cependant qu'il est venu « pour que nous ayons la vie, une vie plus abondante » que celle qui vient de la nature et se borne au monde présent.

Quelle est donc cette vie nouvelle qui nous est promise, qui n'est pas encore le ciel, à laquelle il faut atteindre dès ici-bas, et qui jaillit de la mort? La réponse à cette question fera la matière de cet entretien.

# I

Ici encore, comme en toutes choses, c'est Notre-Seigneur qui est notre modèle et notre réponse. Sa vie mortelle, jusqu'à sa résurrection, est le type et l'image de notre mort volontaire, et sa vie ressuscitée, celle qu'il mena pendant quarante jours sur la terre, avant de monter dans la gloire du ciel, est le type de la vie nouvelle que l'âme religieuse doit trouver dans ces actes mêmes, destinés à faire mourir en elle la vie de la nature et les suites du péché. « Si nous avons été implantés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, dit saint Paul, nous le serons aussi par la ressemblance de sa résurrection (1). »

Comme la vie de Notre-Seigneur ressuscité a commencé dès ici-bas, ainsi pouvons-nous prétendre, dès ici-bas, à la ressemblance de Notre-Seigneur pendant les jours qui suivirent sa sortie du tombeau et précédèrent son ascension. Notre vie ne saurait jamais atteindre, dès ce monde, à la ressemblance de la vie glorieuse de notre

(1) Rom. VI, 5.

Chef dans le ciel. Ce jour viendra ; mais dès ici-bas, l'âme morte au péché, au monde, à elle-même n'aurait pas atteint assez la ressemblance avec le Divin modèle, si, en imitant les abaissements et les humiliations de sa vie mortelle, elle ne retraçait aussi, en quelque sorte, en elle-même les traits de sa vie ressuscitée.

Quelle fut donc, ici-bas, la vie de notre Divin maître après sa résurrection ?

Remarquons d'abord que Notre-Seigneur sorti du tombeau par le miracle de sa toute-puissance, en y puisant des qualités nouvelles pour sa nature humaine, n'a rien perdu de celles qu'il possédait auparavant. Il reste parfaitement homme : lui-même tient à en convaincre ses disciples, lesquels ne peuvent pas croire d'abord qu'un homme sorti d'entre les morts soit un homme véritable. « Touchez et voyez, leur dit Notre-Seigneur ; un esprit pur n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'en ai (1). » Pour achever de les convaincre, il boit et mange avec eux. C'est donc véritablement un corps humain qui est le sien ; mais ce corps, tout en restant un corps de chair, a contracté les qualités de l'esprit : c'est un corps spirituel, impassible, agile.

Un corps spirituel, c'est-à-dire tellement sou-

(1) Luc, XXIV, 39-42.

mis, assujetti aux lois de l'esprit, qu'il ne fait qu'un avec lui et a contracté les prérogatives de l'esprit, sans perdre les attributs de la matière.

Quelle belle image du progrès accompli dans l'âme religieuse, au moyen de cette mort mystique dans laquelle la pénitence l'a fait entrer! Sans doute en elle la nature humaine reste tout entière, et elle n'a pas, comme Notre-Seigneur, une nature divine unie à celle-ci ; mais les puissances inférieures de cette nature sont domptées, elles sont presque entièrement soumises aux lois de l'esprit, comme celui-ci l'est à Dieu. La chair est devenue un instrument docile de l'âme : elle lui sert pour mériter, mais jamais plus pour offenser Dieu ; l'attrait à la révolte, que la concupiscence avait déposé en elle, semble avoir disparu pour ne laisser place qu'à une humble et légitime obéissance.

Le corps de Jésus ressuscité est désormais impassible : il ne saurait plus même souffrir des atteintes de la malice humaine, et la trace, encore visible dans ce corps glorieux, des épines, de la lance et des clous, n'est plus qu'un ornement, un trophée, qui atteste son triomphe. Ce corps est agile, c'est-à-dire qu'il n'est plus soumis aux lois de la pesanteur ; il se transporte où il veut sans effort, sans fatigue et sans délai.

Et vous aussi, mes Sœurs, il y a telle souffrance

à laquelle vous avez, pour ainsi dire, échappé pour toujours : c'est la souffrance qui vient des inquiétudes et des peines attachées aux intérêts et aux passions de cette vie mortelle. Sans doute vous n'êtes point exemptes des douleurs d'ici-bas, et cependant il n'y a guère qu'une douleur qui vous touche : celle qui vient du péché, de l'offense à Dieu, en vous ou dans les autres. Vous savez que ce mal-là est le seul qui vaille réellement nos soupirs et nos larmes ; pour tout le reste, Notre-Seigneur vous a communiqué quelque chose de sa glorieuse impassibilité.

Le corps de Jésus ressuscité est agile. Chez vous, c'est la sainte obéissance qui produit une image de ce miracle : elle vous transporte sans résistance partout où elle vous manifeste une volonté divine, et elle communique à vos âmes la souplesse, la docilité des esprits célestes.

Notre-Seigneur, après sa résurrection, apparaît à ses Apôtres ; il converse, il boit et mange avec eux ; mais néanmoins, il ne demeure pas avec eux comme autrefois, il ne partage pas leur vie, et la plus grande partie de ces quarante jours qu'il doit passer sur la terre, est consacrée sans nul doute à des entretiens mystérieux avec son Père.

Dans les heures qu'il donne à ses Apôtres, c'est bien une présence réelle, palpable, visible

et tangible ; on sent cependant que la vie de ce monde n'est plus, comme auparavant, son centre réel : tout en parlant à ses Apôtres, il leur dit, par allusion au temps qui a précédé sa mort et sa résurrection : « *Lorsque j'étais avec vous* (1) ». Ainsi, après sa résurrection, en un sens il est réellement avec eux, et, en un autre sens très véritable, quoique présent il n'est plus avec eux, il n'est plus de leur compagnie, il appartient à un autre monde, à une vie d'un ordre supérieur. Mais, dans les visites intermittentes qu'il rend à ses Apôtres avant de les quitter pour jamais, que se propose-t-il, que fait-il ? L'Evangile nous l'apprend. D'abord il affermit leur foi en leur faisant toucher, pour ainsi dire, par leurs mains et par leurs yeux, l'accomplissement manifeste de la prophétie de sa résurrection, tant de fois entendue de sa bouche et jamais comprise ; ensuite, il leur apporte la paix : *Pax vobis*. C'est sa première parole à sa sortie du tombeau, et la paix qu'il leur communique est cette paix céleste, que lui seul peut donner et que le monde ne connaît pas. Il leur communique le Saint-Esprit : « *Accipite spiritum sanctum* », et avec le Saint-Esprit et ses dons, il leur confirme la mission apostolique : « Allez et enseignez : *Ite et docete* ». Enfin, au moment de se

(1) Luc, XXIV, 44.

séparer d'eux pour toujours, il leur révèle que, tout invisible qu'il doit être désormais à leurs yeux de chair, il restera toujours présent réellement au milieu d'eux : « *Ecce ego vobiscum sum* : voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ». Et ainsi, comme nous le dit le livre des Actes, dans ces quarante derniers jours passés avec ses disciples, il ne les a entretenus que d'une seule chose, « du royaume de Dieu : *loquens de regno Dei* ».

O que cette conduite de Notre-Seigneur ressuscité, dans ses rapports avec les Apôtres, offre à toute âme appelée à la vie parfaite un modèle admirable des sentiments et des actions qui doivent être les siens, pendant tout le cours de cette carrière mortelle !

Et d'abord, mes Sœurs, vous le remarquerez, la plus grande partie des jours que Notre-Seigneur ressuscité passe sur la terre est consacrée à Dieu seul Il est au milieu des hommes, mais il converse sans cesse avec Dieu. N'est-ce pas là l'accomplissement divin de ce précepte que saint Paul adresse à tous les chrétiens : « Usez de ce monde comme n'en usant pas », et encore : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ » ?

Quoique presque uniquement absorbé par ses communications avec son Père, cependant Notre-

Seigneur est encore sur la terre, il a encore une œuvre à y accomplir. Aussi ne se soustrait-il pas entièrement à la société de ses disciples. « Il se montre à eux », dit le texte sacré, toutes les fois que sa sagesse le juge convenable, mais toujours pour affermir leur foi, relever leur courage, leur rappeler leur mission, les établir dans la paix; en un mot, leur parlant toujours et uniquement « du royaume de Dieu ».

C'est la parfaite image des rapports que la charité vous oblige de conserver avec le dehors. Dans votre vocation, mes Sœurs, ces rapports sont courts et fugitifs; ils sont pour vous, à la différence de plusieurs ordres religieux, non une règle, mais une exception. Mais lorsqu'ils se produisent, voulez-vous qu'ils vous soient toujours une source de sanctification, jamais un danger? Regardez Notre-Seigneur ressuscité au milieu de ses Apôtres! Vous êtes vraiment présentes en ce monde, comme Notre-Seigneur ressuscité; mais, pas plus que lui, votre centre n'est désormais en ce monde : votre corps y est, mais vos pensées, votre cœur, vos désirs sont ailleurs. Ce n'est pas que vous ne puissiez connaître bien des choses qui s'y passent et vous intéresser aux personnes que vous y avez laissées; mais rien de toutes ces choses et aucune de ces personnes ne vous intéresse par rapport aux

biens, aux consolations, comme aux peines de la terre. La charité vous oblige à voir tout par le côté céleste; dans vos relations, à ramener tout à cette fin, et à regarder comme inutiles, perdues ou funestes, les heures que vous auriez consacrées aux choses ou aux personnes du monde, dans l'esprit du monde ou dans les vues du monde.

Mais à ces personnes du monde, avec qui la charité chrétienne vous fait parfois un devoir de converser ou de correspondre, que devez-vous donner? Que doivent-elles attendre de vous? Précisément ce que Notre-Seigneur ressuscité communiqua à ses Apôtres.

C'est d'abord la foi à sa résurrection, et par conséquent à sa divinité, à la divinité de l'Église que Notre-Seigneur affermit dans ses Apôtres. O mes Sœurs! que votre rôle est beau, qu'il est bienfaisant à l'égard du prochain, si votre conversation toute surnaturelle, toute céleste, toute pénétrée des parfums d'une vie supérieure à celle d'ici-bas, est pour tout ce qui vous approche comme une prédication, plus ou moins directe, mais réelle, des vérités éternelles, du néant de ce monde, de la nécessité d'y vivre de telle sorte qu'on devienne un jour capable de la bienheureuse résurrection! Il est certain, et vous le savez, que les entretiens de votre mère

sainte Thérèse avaient une puissance merveilleuse pour porter à Dieu tous ceux qui l'approchaient. Tous n'entraient pas en extase, comme saint Jean de la Croix quand il s'entretenait de Dieu avec sa sainte amie ; mais tous, sans exception, étaient touchés, émus, portés à Dieu, et sortaient du parloir, où notre sainte les avait reçus, meilleurs qu'ils n'y étaient entrés.

Ce que Notre-Seigneur ressuscité donne encore à ses Apôtres, c'est la mission de prêcher l'Evangile ; c'est la paix, la sainte confiance qui doit accompagner une œuvre entreprise sous l'impulsion de l'Esprit-Saint et avec l'assistance, toujours certaine, de Notre-Seigneur.

Sans doute, mes Sœurs, ce serait vous induire en une étrange présomption, que de vous suggérer la pensée que vous avez à montrer leur voie aux personnes du monde, ou à leur apporter les consolations d'en haut (1). Et cependant, voyez si, dans ces rapports toujours passagers et rares que vous avez avec le dehors, il y a autre chose à faire pour vous que de travailler à donner à ces âmes ce que, d'ordinaire, elles viennent chercher auprès de vous : le réveil et l'encouragement de leur foi, la lumière de leur intelligence, la paix de leur cœur. Tantôt c'est une vocation, en germe

(1) Ecc. I, 3.

ou en espérance, qui vient s'éclairer de vos conseils et invoque, avec vos prières, le secours de votre expérience; tantôt, et plus souvent encore, ce sont des âmes, cruellement blessées par les épreuves de la vie, qui viennent vous demander des paroles de consolation, et qui doivent, dans votre entretien, retrouver la paix et la force de l'espérance. Ne faut-il pas, pour donner tout cela, que vous vous représentiez pour modèle Jésus ressuscité?

## II

C'est dans cet état que la retraite, si elle porte tous ses fruits, doit vous constituer : car il s'agit, non d'une résolution passagère, non d'une émotion de quelques jours, mais d'un état durable, et cela toujours en vous inspirant de l'exemple de Jésus ressuscité. « Jésus ressuscité ne meurt plus, nous dit l'Apôtre; la mort désormais n'aura plus sur lui aucun empire. » C'est par la mort qu'il est entré dans la vie : cette mort n'a été qu'un instant, la vie qui en résulte est éternelle ; « la mort a été absorbée, engloutie dans sa victoire. » C'est bien à quelque chose de pareil *que* nous aspirons : pourrait-on concevoir une

résurrection, une vie nouvelle qui serait passagère? Au delà et au-dessus de la vie que Notre-Seigneur mène sur la terre avec ses Apôtres, après sa résurrection, il n'y en a plus qu'une seule qui soit possible, c'est la vie du ciel. C'est à celle-là que vous arriverez, quand le temps sera venu ; mais, en attendant ce moment, la vie que vous menez ici-bas doit s'éloigner de plus en plus de celle que vous avez laissée dans le monde, pour se modeler tous les jours davantage sur celle de Jésus ressuscité. C'est de ce point de vue qu'il faut considérer, pour les juger, toutes vos pensées, toutes vos actions, tous vos désirs. Nous l'avons assez dit : il n'y a pas un jour, pas une heure qui soit exempte de tentation, pas une, du moins, où nous ne sentions que l'équilibre de notre âme est un équilibre instable, qu'un rien peut détruire. Qu'il est bon, qu'il est salutaire, dans ces incertitudes douloureuses, d'avoir sans cesse les yeux attachés sur Celui qui est toujours au milieu de nous, pour dire à l'âme : « La Paix soit avec vous! C'est moi, ne craignez point! Regardez quelle vie incorruptible, sainte, impassible, j'ai rapportée du tombeau : non encore remonté vers mon Père, mais déjà tenant au ciel plus qu'à la terre, et ne me mêlant encore au temps que pour lui apporter l'éternité. »

Je me figure, mes Sœurs, une communauté

de Carmélites toute composée de chrétiennes, menant entre elles et dans leurs rapports avec Dieu et avec le monde, la vie de Jésus ressuscité.

En elles je vois des créatures encore vivantes de la vie naturelle, mais cette vie n'est plus défigurée par le péché. Toutes les passions qui l'abaissent, toutes les faiblesses qui la diminuent, tous les appétits qui la dégradent, sont domptés, vaincus, et n'attestent plus leur présence que par de faibles restes. Elles sont mortes de la mort que saint Paul recommande. Y a-t-il en elles, cependant, une seule destruction qui porte sur ce que Dieu a fait? En aucune sorte. Leur cœur n'est pas mort; il est vivant, très vivant. Il est élargi, il bat même avec chaleur. Mais ses aspirations ne vont plus qu'aux choses célestes; ce cœur est embrasé d'un ardent amour; il réside en Dieu par un désir ininterrompu, et il descend sur les hommes par une charité sans ombre et sans défaillance. Ce cœur est semblable à celui que saint Thomas sentit battre, quand il mit la main dans la plaie faite par la lance au côté de Jésus ressuscité, et d'où, visiblement, ne pouvaient se faire entendre que deux pulsations, l'une vers le Père céleste auprès duquel il allait remonter, *vado ad Patrem;* l'autre vers les Apôtres qu'il allait quitter, en leur laissant sa paix, son amour

et leur mission de charité sublime : « *Allez et enseignez toutes les nations* ».

Et votre intelligence est-elle morte? Doit-elle mourir? Y a-t-il un seul de ses rayons qui doive s'éteindre? Oh! ne serait-ce pas un blasphème de prétendre que ces esprits ont perdu de leur clarté, qui, dès ici-bas, ne veulent plus rien voir qu'à la lumière de Dieu? « *In lumine tuo videbimus lumen.* C'est dans votre lumière, ô Dieu! que nous verrons la lumière. » C'est là, en effet, c'est dans ce foyer éblouissant, d'où toute vérité descend, que vos intelligences, vivant de cette vie ressuscitée, vont chercher chaque jour les éléments de leur activité.

*Mortui estis :* Vous êtes mortes, je le veux, aux sciences partielles, bornées, terrestres, et dont l'objet ne s'élève pas plus haut que l'atmosphère épaisse de ce monde qui passe ; mais que vous êtes vivantes, au contraire, pour toutes les idées des choses éternelles!

Enfin, mes Sœurs, vos sens eux-mêmes sont-ils morts tout à fait? Ah! s'il s'agit des obstacles, des révoltes par lesquels, dans l'homme déchu, ils s'opposent à la vie supérieure de l'intelligence, de la raison comme de la foi, plût au ciel qu'ils fussent morts, en effet!

Mais s'il s'agit de l'office qu'ils ont à rendre à l'âme immortelle, à laquelle les a unis la volonté

créatrice, non, vos sens n'ont rien perdu de leur vie, pas plus qu'ils ne font défaut à Notre-Seigneur ressuscité d'entre les morts : ils sont devenus des serviteurs dociles, des organes fidèles de l'âme immortelle !

Voilà, mes Sœurs, une idée de l'état dans lequel l'entière conformité aux règles et à l'esprit de votre saint Institut doit vous constituer. Tout y contribue, en effet, à vous détacher de la terre, à faire mourir en vous tout ce qui est purement humain, pour laisser l'essor libre et sans entrave à tout ce qui est surnaturel et divin. J'oserai dire que vos maisons sont comme des officines de résurrection : vous y préparez, vous y buvez sans cesse des breuvages d'immortalité. Tout votre travail consiste à dépouiller de plus en plus la vie terrestre, pour vous revêtir d'une vie supérieure, qui descend du ciel. Permettez-moi une comparaison. Des moyens ingénieux servent aux hommes pour purifier les substances qui servent à alimenter leur existence d'un jour ; ils savent rendre pure l'eau qu'ils ont puisée dans le torrent fangeux. Le pain qu'ils mangent, le vin qui les désaltère, les plantes amères d'où ils tirent des sucs nourrissants, ont passé par mille opérations diverses, avant d'être employés à la fin salutaire qu'on leur destine : c'est donc une espèce de mort que traversent ces choses maté-

rielles, avant d'atteindre à un état supérieur à celui qu'elles tenaient de la nature : pâle image de l'œuvre qui s'accomplit en vous, et par laquelle vous vous élevez, au moyen d'une mort apparente, à une vie dès ici-bas toute céleste, image de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, en attendant l'immortalité !

Oh ! mes Sœurs, demandons à Dieu de comprendre ces grâces, d'y être de plus en plus fidèles, et de vivre ici-bas de telle sorte que la vie du ciel, qui vous attend, soit moins pour vous une vie nouvelle que le perfectionnement de celle-ci et l'achèvement de votre résurrection. Ainsi soit-il.

---

NEUVIÈME JOUR.

# LA SAINTE COMMUNION ET LE CŒUR DE JÉSUS

NEUVIÈME JOUR.

# LA SAINTE COMMUNION ET LE CŒUR DE JESUS

---

*Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum.*

O Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité.

(Ps. LXXII, 16.)

La Bienheureuse Marguerite-Marie, cette âme privilégiée à qui Notre-Seigneur a révélé, pour les manifester au monde, les secrets de son cœur adorable, avait coutume de dire que, dans la sainte Communion, elle allait chercher « le Dieu de son cœur et le cœur de son Dieu ».

Il n'est guère possible, mes Sœurs, de résumer mieux, et en moins de paroles, ce qu'une âme fidèle va chercher et ce qu'elle trouve dans le sacrement de l'autel. Aussi, voulant vous parler

aujourd'hui de la sainte Eucharistie, le trésor, la richesse de vos âmes, l'aliment perpétuel de votre amour, je n'ai trouvé rien de meilleur à vous présenter que le simple commentaire de cette parole de la Bienheureuse : « Dans la sainte Communion, je vais chercher le Dieu de mon cœur et le cœur de mon Dieu ».

Quel est le Dieu de mon cœur? Qu'est-ce que le cœur de mon Dieu ?

## I

« Le Dieu de mon cœur », c'est l'expression que l'Esprit-Saint avait enseignée au Psalmiste longtemps avant la loi d'amour. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que veux-je de vous sur la terre? s'écrie le saint Roi dont notre divin Sauveur a voulu naître ici-bas. Mon cœur et ma chair ont défailli d'amour : vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ! »

Le Dieu du cœur de l'homme, c'est un Dieu profondément inconnu de toute la terre avant la promulgation de l'Evangile ; c'est un Dieu auquel on va par le chemin de l'amour. Bien que contenue explicitement dans le Décalogue, cette douce obligation d'aimer Dieu n'était guère pratiquée,

dans le peuple d'Israël, que par quelques âmes d'élite, et c'est à juste titre que l'ancienne loi reste désignée par ce nom : la loi de crainte. « Craignez le Seigneur, disent les Saints Livres ; tremblez devant son sanctuaire. Le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu ! » Le peuple d'Israël ne connut guère de la sagesse que le commencement. Cette sagesse, qui est la connaissance de Dieu, la science de la vie divine ébauchée par la crainte, ne s'épanouit que dans l'amour. La seule crainte de Dieu, c'est Dieu connu par la surface : on ne le connaît dans son fond, dans son essence intime que lorsqu'on a compris l'Apôtre bien-aimé définissant d'une parole le maître adoré sur le sein duquel il avait reposé sa tête : « Dieu est amour, *Deus caritas est* ». L'amour substantiel, c'est son nom, c'est son nom propre : il n'en a pas d'autre, ou du moins tous les autres noms, même les plus redoutables qu'il puisse recevoir, se rapportent à celui-là, le seul qui désigne son essence. « Or, ajoute saint Jean, voyez comment le Père céleste a voulu manifester l'amour qui est en lui : il a voulu que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu (1). » Tel est le grand privilège de la loi nouvelle.

(1) I Joan. III, 1.

Dieu craint a fait le peuple juif ; Dieu aimé a fait le peuple chrétien ; Dieu aimé jusqu'au sacrifice complet de soi-même a fait les monastères : familles dont l'amour est l'unique lien, et où se réalise par excellence la parole du même Apôtre : « L'amour bannit la crainte : *caritas foras mittit timorem.* »

Mais voyez, mes Sœurs, comment cet amour possède l'âme chrétienne. Ce n'est pas un amour qu'on loge dans son âme, à côté des autres sentiments qui peuvent la remplir; non, cet amour est plus grand que notre cœur; il l'enveloppe, il le possède, et il renferme en lui, absorbe en lui ou rapporte à lui toutes les affections de notre cœur. C'est bien l'amour dont parle le saint Cantique : « Que l'homme donne toutes les richesses de sa maison pour l'amour, et il méprisera comme rien tout ce qu'il a donné (1) » ! C'est cet amour dont saint Paul nous fait entendre que, « sans dépouiller notre âme d'aucune de ses richesses, il la revêt de telle sorte que tout ce qui est mortel en nous est absorbé par la vie ». Comme il est écrit de notre intelligence, arrivée à la vision béatifique, que c'est « dans la lumière divine qu'elle verra la lumière », ainsi il est vrai que c'est dans cet amour, qui est Dieu

(1) Cant. VIII, 7.

même, que s'exerce toute notre puissance d'aimer. En un mot, l'acte de cet amour est l'image fidèle de celui qui s'accomplit dans le ciel et qui en fait la joie : « *Intra in gaudium Domini tui :* Entrez dans la joie de votre Seigneur », sera-t-il dit à l'âme bienheureuse. Ce n'est pas la joie qui entre dans nos cœurs comme pour s'y renfermer, c'est notre cœur qui entre dans la joie, dans la béatitude céleste pour se perdre en elle : or la joie, la béatitude de Dieu, c'est son essence ; elle se confond avec l'amour.

C'est ce Dieu « qui est plus grand que notre cœur, dit saint Jean (1) », et dont l'amour nous enveloppe et nous possède, que nous allons chercher dans l'Eucharistie.

Mais ne faut-il pas craindre que cette grandeur même nous accable et nous écrase ? N'est-il pas écrit que celui qui veut approfondir la majesté divine sera accablé par la gloire ? Et chercher un amour au-dessus de la capacité de nos faibles cœurs, n'est-ce pas nous exposer au même péril ?

Non, mes Sœurs, si le Dieu amour qui est plus grand, non seulement que nos cœurs, mais que l'univers et tous les mondes réunis, se donne à nous tout entier dans l'Eucharistie, le chef-d'œuvre de cet amour même est de savoir s'a-

(1) Joan. III, 20.

baisser, s'adapter à tous les besoins, et comme se rétrécir à la mesure de nos âmes. Quand le prophète Elisée veut ressusciter le fils de la Sunamite, il se couche sur son corps, se faisant petit pour que ses yeux touchent les yeux de l'enfant, pour que les mains de l'homme de Dieu couvrent ses mains, et c'est ainsi que la chaleur et la vie reviennent dans ces membres déjà glacés (1). C'est ce miracle que l'amour de Dieu opère chaque jour sur notre âme, dans la sainte Eucharistie : il s'abaisse, se conforme à nos besoins et se proportionne à nos misères. Dans nos inquiétudes et nos peines (et qui s'approche jamais de son Dieu sans avoir à verser dans son sein un flot d'amertumes ?), il est là, recevant chacune de nos plaintes, écoutant chacun de nos soupirs, comme si nous étions seuls à implorer sa miséricorde, comme si nous étions l'unique objet de ses sollicitudes. Avec quelle confiance ne pouvons-nous pas emprunter le langage du Psalmiste : « O mon âme, pourquoi donc êtes-vous triste ? Espérez en votre Dieu », puisqu'il est là, tout près de vous, pour vous entendre. Ne savez-vous pas que plus votre amertume est grande, plus vous êtes assurée de le trouver ? N'est-ce pas l'Eucharistie qu'entre-

(1) IV Reg. IV, 3-4.

voyait le prophète du Sinaï quand il disait, de la part de Dieu, au peuple d'Israël : « Lorsque vous viendrez là chercher le Seigneur votre Dieu, vous le trouverez, pourvu seulement que vous le cherchiez de tout votre cœur, et que vous épanchiez devant lui toute la tribulation de votre âme (1) » ?

Comme il est le Dieu de mes tristesses, il est aussi le Dieu de mes joies, le Dieu qui réjouit ma jeunesse, le Dieu dont les consolations viendront me chercher jusque dans les bras de la mort, « car, alors même qu'il me tuerait, j'espérerais encore en lui » (2).

S'adapter aux besoins présents de notre cœur, c'est beaucoup ; mais pour un cœur humain, ce n'est pas encore assez ! Notre cœur vit beaucoup moins de ce qu'il possède que de ce qu'il désire et de ce qu'il espère. Son amour souffrirait s'il se sentait emprisonné dans des bornes, il lui faut l'infinité de l'amour, l'immortalité de l'amour, toute beatitude par l'amour.

Or, l'amour humain satisfait trouve bien vite des bornes ; il arrive vite à la satiété ; son caractère propre est de s'épuiser par son usage. Pour en finir avec une passion, le moyen le plus

(1) Deuter, IV, 29.
(2) Job, XIII, 15.

assuré, s'il n'était le plus dangereux, est d'ordinaire que cette passion ait été satisfaite. La jouissance vive et prolongée expire dans le dégoût. Il n'en va pas de même de l'amour que Dieu allume dans nos âmes. La soif qu'il suscite renaît de sa satisfaction même. Je sais bien qu'il est écrit, et c'est de la bouche même de Notre-Seigneur qu'est tombé cet oracle : « Celui qui aura bu de cette eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif » ; mais Notre-Seigneur n'ajoute-t-il pas : « Cette eau que je lui donnerai sera une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle » ? Et cela ne veut-il pas dire que, si l'eau céleste de la grâce éteint à jamais la soif des amours de ce monde, elle donne à nos âmes un élan qui, ici-bas, n'atteindra jamais son terme, puisque c'est à l'éternité seule qu'il aspire, et ainsi la parole du Seigneur ne contredit en rien, elle confirme, au contraire, cet autre passage des Saints Livres, à propos de la sagesse substantielle qui est Dieu même : « Celui qui se nourrit de moi aura encore faim, et celui qui me boit aura encore soif »(1). Ainsi, plus notre cœur se nourrit par l'Eucharistie de la substance divine, plus il veut s'en nourrir encore. Plus il s'étend et s'élargit pour concevoir le bonheur d'un amour

(1) Eccl. XXIV, 19

dont il ne reçoit ici-bas que des étincelles, mais dont le foyer est au delà, et ainsi la soif de l'infini est entretenue en nous par l'aliment sacré, par le breuvage mystérieux qui nous en nourrit et nous en abreuve sans cesse.

Qui dit infinité de l'amour dit nécessairement immortalité de l'amour. Que serait un amour dont notre cœur aurait la certitude ou seulement la crainte qu'il doive finir un jour ? C'est parce qu'il est vraiment la source, le gage et l'objet d'un amour immortel, que le Dieu de l'Eucharistie est vraiment le Dieu de notre cœur. Notre cœur n'en conçoit et n'en veut point d'autre, et même, quels que soient les démentis perpétuels qu'apporte à chacun l'expérience de la vie, on peut dire que, si le cœur humain se livre aux amours terrestres, c'est toujours en les revêtant, par une illusion que rien ne lasse, d'un caractère d'immortalité. Dans l'Eucharistie, point d'illusion, point de déception, point de craintes ! Le Dieu d'amour qui vient rassasier ce cœur affamé se donne pour ne jamais se reprendre ; la flamme qu'il allume ne s'éteindra jamais, parce que son terme, c'est l'éternité où tout demeure, où rien ne passe ; où le progrès même se conçoit pour l'être créé, mais jamais la défaillance ni le déclin.

Enfin, c'est parce que le Dieu de l'Eucharistie est le Dieu de notre cœur qu'il ne nous promet

et ne nous fait concevoir d'autres béatitudes que celle qui vient de l'amour : non pas que le ciel, qui nous montrera Dieu, en même temps qu'il comblera toutes les aspirations de notre cœur, ne doive révéler aussi à notre intelligence les trésors et les merveilles de la sagesse infinie, mais parce que c'est l'amour qui, au ciel comme sur la terre, est le vrai centre et le principe nécessaire de toute béatitude. Essayez de concevoir un bonheur où l'amour n'est pas, vous ne sauriez en venir à bout. D'une vie heureuse par tout le reste ne retranchez que l'amour, vous aurez tout retranché. Au contraire, dans une âme que mille amertumes environnent, mettez un amour satisfait : vous aurez, pour ainsi dire, chassé la douleur, ou plutôt cette douleur sera transfigurée, elle sera devenue du bonheur !

O sainte Eucharistie, ô Dieu du cœur de l'homme, qui nous dira jamais assez ce que vous faites pour le cœur ! Non, cette œuvre admirable ne peut être exprimée tout entière par des paroles. Chaque âme la sent, mais à des degrés divers, et ce qu'éprouve l'âme d'un saint, je serais impuissant à le redire ; du moins j'essaierais de vous faire voir que, si le Dieu de l'Eucharistie est bien vraiment le Dieu de notre cœur, c'est parce qu'en elle nous trouvons, avec la

Bienheureuse Marguerite-Marie, le cœur de notre Dieu.

## II

Le cœur est le principe de la vie : c'est lui qui en règle le cours et en détermine les mouvements ; aussi la vie est-elle toujours en proportion avec la santé du cœur lui-même. Si le cœur est vigoureux et sain, la vie qu'il communique aux membres sera généreuse et féconde. Que sera-ce donc, pour employer l'image si expressive de notre Sainte, que sera-ce quand le cœur dont il s'agit de recevoir l'impulsion est le cœur de Dieu même, quand la vie qu'on veut y puiser est la vie de Dieu même? Car c'est là l'objet des désirs de l'âme qui va trouver Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour. Devenir participant de la nature divine, arriver à vivre de la vie divine, c'est tout le Christianisme. « En vertu des grandes et précieuses promesses que le Seigneur nous a faites, dit saint Pierre, nous devenons participants de la nature de Dieu, nous séparant de la concupiscence, des corruptions de ce monde (1). » Et saint Augus-

(1) II Petr. I, 4.

tin, appliquant justement à l'Eucharistie les paroles de l'apôtre, croit entendre Notre-Seigneur lui dire : « En te nourrissant de ma chair, ce n'est pas moi qui serai changé en toi, mais c'est toi qui seras transformé en moi ». Or cette transformation, c'est par le cœur qu'elle s'opère, c'est le cœur de Jésus qui absorbe le nôtre et se substitue à lui.

Comment comprendre ce mystère de l'amour divin ? Comme tous les autres, il écrase notre faible intelligence. Essayons cependant de nous en faire une idée.

N'est-il pas vrai que Dieu nous a donné son Fils pour nous racheter et nous sauver ? Mais en nous donnant son Fils, par là même il nous a donné son cœur. Moralement parlant, cela n'est-il pas éclatant d'évidence ? Où est en effet le cœur d'un père, le cœur d'une mère ? il est là où est son enfant. « Or nul, dit Tertullien avec vérité, nul n'est père, nul n'est mère autant que Dieu. » Il est donc vrai qu'en nous donnant son Fils unique, il nous a une première fois donné son cœur au Calvaire. Mais ce n'était pas assez pour lui. Il fallait que ce don se perpétuât et pût se renouveler jusqu'à la fin du monde. « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; faites ceci en mémoire de moi..., et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* » Ainsi le

premier don est perpétué, renouvelé sans fin. Quoiqu'il soit remonté au ciel, Jésus est resté toujours avec nous, il devient notre bien, notre trésor, le principe toujours renouvelé en nous d'une vie qui n'est pas la nôtre ; c'est toujours le cœur de notre Dieu qui s allie au nôtre pour l'élever sans cesse à la vie divine, en le transfigurant sans cesse.

Mais comment se fait cette union? Y en a-t-il, des preuves expérimentales, capables de tomber sous nos sens? Non, sans doute : le mystère de la vie humaine reste le plus profond des secrets, même dans l'ordre purement naturel. Comment, dans les ténèbres d'ici-bas, le mystère de la vie divine pourrait-il se dépouiller des ombres qui l'enveloppent? Et pourtant il a plu à Notre-Seigneur de manifester par des grâces singulières, toutes miraculeuses, en certaines âmes privilégiées, ce qui est le don de toute âme en grâce, particulièrement dans la sainte Eucharistie. Sans parler de votre héroïque mère, dont le cœur de chair fut transpercé par le dard brûlant du séraphin, une autre grande sainte, Catherine de Sienne vit un jour, dans une vision, Notre-Seigneur lui ôter son cœur et mettre à sa place son propre cœur, dont elle sentit le battement plusieurs semaines, comme celui d'un cœur plus grand que le sien. Et la Bienheu-

reuse Marguerite-Marie, si bien faite pour nous entretenir de ce mystère, par sa propre expérience, vit un jour une étincelle brûlante jaillir du divin cœur qui lui était montré, et venir embraser le sien d'un feu qu'elle ne connaissait pas.

Mais, sans recourir aux faits miraculeux, ne pouvons-nous pas constater comment, en nous-mêmes, nous recevons, nous possédons, par la foi et par la grâce, mais surtout par la sainte Eucharistie, ce même don qui a été manifesté à ces âmes privilégiées par des révélations sensibles ? Oui, par la foi vivante, par la grâce à tous les degrés, par la vertu des sacrements qui nous la communiquent, ce sont les sentiments, la vie même du cœur de Jésus qui passent dans le nôtre. Comment entendre autrement l'apôtre, quand il vous dit : « J'agis, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi » ; mieux encore : « Je vis et non pas moi, mais c'est Jésus-Chrit qui vit en moi » !

Mais quoi ! ces paroles elles-mêmes ne sont qu'une traduction, ou plutôt une reproduction des paroles expresses de Notre-Seigneur, dans l'Evangile : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui. Je suis la vigne et vous êtes les rameaux. Demeurez en moi, et moi je demeurerai en [illegible] (1) »

(1) Joan. XIV, 23 ; XV 4.

Mais pourquoi cette venue, cette demeure en mon âme? Que viennent y faire les personnes divines? Qu'y fait Jésus par la sainte communion? Il vient vivre en nous pour faire vivre en nous toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Dans les saints, cette présence de Jésus se manifeste même par des actes extérieurs d'une puissance surhumaine. « Au nom de Jésus, lève-toi et marche, » dit saint Pierre au boiteux de naissance assis à la porte du temple. Et saint Paul ne craint pas de dire tout haut : « N'est-ce pas le Christ qui parle par ma bouche »? Mais si Notre-Seigneur ne manifeste pas sa vie en nous par des miracles, il la révèle certainement par les vertus que lui seul peut nous inspirer, lui seul nous donner la force de pratiquer.

Ames religieuses, qui avez voué au Seigneur des vertus héroïques, par la pratique des conseils de perfection, réjouissez-vous en pensant que c'est Jésus lui-même qui vient en vous pour les accomplir en vous et avec vous, mêlant sa vie à la vôtre, de telle sorte qu'il est très exact de dire, en un sens, qu'elles ne se distinguent pas, suivant la parole formelle de l'Apôtre : « Ce n'est pas moi qui fais ces œuvres, c'est la grâce de Dieu avec moi ; ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ».

Vous avez promis la pauvreté parfaite : or il est

en vous, il vit en vous celui qui vous en a inspiré l'amour. C'est lui qui, par sa présence, vous en donne perpétuellement le saint attrait et la grâce, en vous redisant au fond du cœur, chaque fois qu'il vient vous visiter par la sainte Eucharistie : « Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards ont leur tanière, mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ».

Et d'où vous vient la sainte obéissance, avec son renoncement perpétuel, avec ses sacrifices toujours renouvelés, avec l'immolation incessante de l'égoïsme qui fait le fond de votre nature déchue ; la sainte obéissance dont on peut dire qu'elle est véritablement votre pain quotidien et la nourriture de vos âmes? Elle vous vient de cette voix qui retentit sans cesse au fond de votre cœur, quand vous avez reçu la sainte communion : « J'ai une nourriture à manger que les hommes ne connaissent pas... Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre ». C'est cette même voix si connue qui vous redit : « J'ai été obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, et à l'autel, où le sacrifice du Calvaire se renouvelle chaque jour, j'obéis encore, non seulement à mon Père, mais encore au prêtre, à la voix duquel je descends du ciel, pour aller jusqu'à vous ».

Mais voici, âmes religieuses, votre plus précieuse richesse : c'est la pureté parfaite. Or, où habite ce trésor sans prix ? Vous savez bien qu'il est dans le cœur de Jésus : la pureté de Jésus, on peut dire qu'elle est tout l'Évangile. Jésus vierge, né d'une mère vierge, prêchant la virginité, s'entourant de vierges ; ce Jésus qui livre en pâture toute sa personne et tous ses actes aux blasphèmes sacrilèges de ses ennemis, mais ne permet pas que la moindre éclaboussure de la calomnie puisse une seule fois rejaillir jusqu'à sa pureté, ce Jésus vit en vous par la sainte Eucharistie. Par elle, il vous rend douce et facile cette victoire perpétuelle sur la vie des sens, qui vous rend dignes de l'Époux divin. Oh ! n'est-ce pas vraiment le cœur de votre Dieu qui bat dans le vôtre, qui, à chaque battement, lui communique un souffle nouveau de cette vertu angélique, le plus radieux ornement et la plus riche parure des habitants du ciel ?

Et pour que toutes ces vertus réservées puissent briller en vous d'un éclat que rien ne vienne jamais ternir, il faut encore que vous sentiez en votre âme une autre pulsation du cœur de Jésus : « Apprenez de moi, vous dit-il sans cesse, que je suis doux et humble de cœur ». O sainte humilité, gardienne de toutes les vertus, mais d'autant plus nécessaire que les vertus sont plus hautes,

où va vous chercher, où vous trouve sans cesse l'âme religieuse, si ce n'est dans la sainte Eucharistie?

Pauvreté, chasteté, obéissance, humilité, et je pourrais y ajouter toutes les vertus chrétiennes, on peut bien dire que ce sont toutes ces gloires réunies qui constituent le cœur de Jésus, comme tous les rayons qui jaillissent du soleil, si on pouvait les réunir, formeraient le corps et la substance de ce grand astre. Or, tous les rayons du divin Soleil, la sainte Eucharistie les renferme; mais elle ne les possède que pour les communiquer, donnant ainsi à l'âme fidèle précisément ce que la bienheureuse Marguerite-Marie allait lui demander : le cœur de son Dieu.

N'est-il pas vrai, mes Sœurs, que toutes ces vérités si consolantes et si hautes, dont je viens de vous entretenir, vous les connaissez par votre expérience? N'est-ce pas après la communion surtout que vous aimez la pauvreté, la chasteté, l'obéissance? N'est-ce pas dans la communion que vous les demandez à Jésus? N'est-ce pas à la table sainte que vous renouvelez mille fois le serment d'être toujours pauvres, toujours pures, toujours obéissantes, pour l'amour de Celui qui vous y communique son propre cœur? N'est-ce pas à la sainte commuuion que vous expérimentez le mieux la bonté et la douceur de votre Dieu,

et que vos âmes recueillies entendent plus distinctement la voix de Celui qui vous demande de si grands sacrifices? N'est-il pas vrai, enfin, que la sainte Eucharistie étant le plus grand témoignage de l'amour divin, le commencement du ciel même, par l'union réelle qu'elle établit entre vous et Notre-Seigneur, c'est à la table sainte que votre cœur touche de plus près le cœur de votre Dieu? que c'est là, enfin, que vous redites avec le plus de joie, par la voix du Psalmiste : « Qu'y a-t-il de meilleur pour moi dans le ciel? et que puis-je désirer sur la terre? Mon cœur et ma chair ont défailli : vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes, ô Dieu, mon partage pour l'éternité ! »

Concluons cette méditation par la belle prière du Père de Condren, laissée par lui en héritage, non seulement à tous les prêtres, mais aussi à tous ceux qui aiment à aller puiser la vie au divin Tabernacle, c'est-à-dire dans le cœur même de Jésus : « O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez dans vos serviteurs et vos servantes, en l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de votre force, dans la perfection de vos voies, dans la communion de vos mystères. Dominez toute puissance ennemie, par votre Esprit-Saint, à la gloire de votre Père. »

Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCE SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

---

Nous savons, mes Sœurs, que Dieu veut le progrès de nos âmes, qu'il y travaille sans cesse, qu'il l'attend toujours. Et cependant, âmes chrétiennes, âmes religieuses, pour qui nous formons et qui formez tous les jours les vœux les plus ambitieux de perfection, êtes-vous en progrès? Depuis le temps que vous servez Dieu, avez-vous pu constater que vous ayez fait quelques pas en avant? Peu d'entre vous, peut-être, oseraient répondre affirmativement. Sans doute, quelles que puissent être vos impressions particulières, je ne crains pas de l'affirmer : il n'est pas possible que la seule persévérance dans l'observation fidèle de la règle soit restée stérile pour vous. Faites-vous cependant tous les progrès que vous pourriez faire? Peut-être que non. Pourquoi?

Un pieux auteur (1) en cherche les causes, et il

(1) Le P. Faber, de l'Oratoire.

en signale une qu'il regarde comme la principale, et qui est celle-ci : notre manque de confiance en Dieu. Qu'est-ce que donc que cette confiance si nécessaire au progrès de l'âme? C'est une vertu qui suppose la foi et l'espérance, et quelque chose de plus qui vient s'y joindre : c'est comme un composé exquis de l'un et de l'autre, qu'on pourrait appeler le parfum de la foi et la fleur de l'espérance. Or je dis, avec notre auteur, que, pour les âmes déjà pieuses, déjà ferventes, c'est cette confiance filiale en Dieu qui est le principal ressort du progrès, tellement que, sans elle, le progrès est rendu, pour ainsi dire, impossible. C'est cette pensée que je voudrais aujourd'hui justifier en la développant devant vous.

## I

D'abord, quel est le signe caractéristique de cette confiance en Dieu? Pour être tout à fait clair, je vais commencer par vous la définir : c'est le repos de notre esprit dans la pensée habituelle de la présence, de la toute-puissance et de la miséricorde de Dieu, considéré moins comme notre créateur et notre souverain maître, que comme notre père et notre sauveur.

Cette définition a son fondement, à la fois, dans la sainte Écriture et la raison.

« O Dieu, chante le Psalmiste, dès le sein de ma mère j'ai été jeté dans vos bras... Seigneur, ne me lâchez point, gardez-moi comme la prunelle de votre œil : protégez-moi à l'ombre de vos ailes. » Que de fois ne se reproche-t-il pas d'avoir trop craint et de ne pas assez espérer. « O mon âme, pourquoi êtes-vous triste et pourquoi vous troublez-vous? Espérez en Dieu... Non, nous ne craindrons point, quand même la terre serait ébranlée, quand même les montagnes seraient précipitées au fond de la mer (1). J'irai au Seigneur, au Dieu qui réjouit ma jeunesse? » Pourquoi le Psalmiste dit-il ma jeunesse? C'est parce que la jeunesse est l'âge de la confiance, et quand il s'agit de ses rapports avec Dieu, l'âme ne vieillit point, elle rajeunit plutôt, à mesure que cette confiance grandit : « Tous ceux qui espèrent au Seigneur sentiront leur force se renouveler, » dit Isaïe (2). Pourquoi le prêtre qui monte chaque jour à l'autel, même après cinquante années de sacerdoce, répète-t-il toujours la parole du Psalmiste : « Je vais à l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse »? C'est

(1) Ps. XLV, 3.
(2) Is. XL, 31.

qu'aux pieds du tabernacle, il apporte, avec les prières mystérieuses qui font descendre du ciel la victime éternelle, l'hommage, toujours plus fervent, d'un amour qui ne connaît pas de rides, d'un cœur qui ne saurait veillir.

Dans le saint Évangile, dont l'ancien Testament n'était que l'annonce et la figure, les appels de Dieu à l'âme, pour créer en elle la confiance filiale, prennent un accent de tendresse encore plus pénétrant, comme pour laisser notre froideur sans aucune excuse.

C'est un Dieu fait homme pour l'amour de nous qui nous dit : « Je suis le bon pasteur, et le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis... Je connais mes brebis, et je les appelle une à une par leur propre nom ». Ce même Dieu, devenu pasteur, ne peut voir une seule de ses brebis s'égarer, sans aller la chercher au milieu des épines et la rapporter sur ses épaules.

Ailleurs, ce n'est plus à un pasteur que ce grand Dieu daigne se comparer : il descend encore à des termes plus familiers ; il est comme « la mère poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes ». Enfin, la vue des égarements volontaires, des infidélités persévérantes et obstinées de ceux qu'il voulait sauver lui arrache des larmes : « J'ai voulu vous réchauffer sous mes ailes, mais vous n'avez pas voulu : *Noluistis !* »

Or considérez, mes Sœurs, qu'il y a loin d'une Jérusalem infidèle et révoltée contre son Sauveur à une âme chrétienne qui, si misérable qu'elle soit, a cependant la foi et veut travailler à son salut. Comment donc Jésus, si tendre pour l'enfant révolté, jusqu'à le poursuivre de son amour et de ses larmes au fond même de l'abîme où il va s'engloutir, pourrait-il être sévère et dur pour celui qui croit à sa parole, qui craint sa justice et désire observer sa loi? Aussi pouvons-nous dire sans témérité que c'est à nous, aussi bien qu'aux apôtres eux-mêmes, que Notre-Seigneur fait entendre, par des expressions d'une tendresse singulière et privilégiée, qu'il les distingue entre tous ceux qu'il aime, et leur donne un rang, comme un titre qui n'appartient qu'à eux. « *Filioli*, dit-il à ses apôtres, mes petits enfants! » et ailleurs : « Je ne vous appelle point mes serviteur, mais mes amis ». Aussi pouvons-nous dire, avec le P. Faber, que l'esprit de l'Evangile ne respire que tendresse, et ainsi, selon l'Evangile, les vrais rapports de l'âme fidèle avec son Dieu sont ceux-ci : tendresse plus que paternelle de la part de Dieu, confiance toute filiale de la part de l'âme.

Eh! bien, je vous le demande, mes Sœurs, Dieu pouvait-il, dans sa toute-puissance, trouver quelque chose de plus, pour nous encourager à

une sainte familiarité? Les saints ne l'ont pas pensé, et ils le prouvent bien, et par leurs paroles et par leurs pratiques. Selon saint Grégoire le Grand, toute l'Ecriture n'a pas d'autre but que de nous fortifier, dans les souffrances présentes, par l'espérance des biens futurs. « Pourquoi Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, nous inviterait-il si souvent à nous appuyer sur lui, s'il ne voulait pas nous porter? Dieu ne saurait nous tromper; il est incapable de s'offrir à nous porter, puis de se retirer aussitôt que nous voulons nous appuyer sur lui. Voyez l'enfant, ajoute le même saint, oublie-t-il un seul instant, dans ses peines, que sa mère est là pour le secourir? Eh bien! l'homme doit rougir de ne savoir pas faire pour Dieu ce que l'enfant fait si naturellement pour sa mère (1). »

Assurément, mes Sœurs, l'autorité de l'Ecriture suffit, et au delà, pour nous bien faire entendre ce que c'est que la confiance en Dieu et le devoir de cette confiance; mais il n'est pas sans intérêt de voir comment notre seule raison, froidement interrogée, nous conduit encore au même résultat. Ce devoir si doux, si consolant, d'une confiance tendre et filiale en Dieu, est en

(1) Saint Thomas, cité par le P. Saint-Jure, *Connaiss. et am. de N.-S. J.-C.*, III, 21.

même temps une prescription de la raison.

Et d'abord Dieu est notre créateur, et nous sommes sa créature. Je n'en veux pas davantage pour conclure qu'il a vis-à-vis de nous les droits, mais aussi qu'il s'est imposé les devoirs et les charges d'un père. Pourquoi? Parce que la création est un acte de pure bonté, toute gratuite, avant d'être une opération de la puissance et de la sagesse divine.

Mais voyez dans quels rapports sa seule essence divine nous constitue vis-à-vis de lui. Esprit pur, tout-puissant, partout présent, contenant toutes choses dans son immensité, embrassant le présent et l'avenir, il nous enveloppe de tout côté et nous porte dans son sein. Voyez l'oiseau dans l'air, le poisson dans l'Océan! Du premier, on peut dire que l'air est la vie qu'il respire; du second, que les flots de la mer lui servent de vêtement : c'est notre situation réelle, nécessaire, relativement à l'être divin, ou plutôt, ce n'est encore là qu'une trop faible et imparfaite image. Comme esprit pur, dit la raison, et la théologie avec elle, Dieu est plus présent à notre âme que notre âme ne l'est à elle-même.

Supposez l'oiseau doué d'intelligence et de raisonnement, oubliera-t-il un seul instant le fluide bienfaisant qui l'environne, qui le porte, sans lequel ses ailes ne sauraient se mouvoir?

Ne l'aimera-t-il pas, comme on aime son élément, sa force, son principe de vie?

Eh! bien, saint Paul nous le dit : « En Dieu nous avons la vie, le mouvement et l'être ». Nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, pas le plus petit mouvement de l'âme ou du corps, sans lui. Nous ne saurions nous séparer de lui un seul instant, sans retomber dans le néant. Or c'est un dogme de notre foi chrétienne que cet élément divin, immense, infini, universel, par lequel et au sein duquel nous vivons, a un nom propre que la raison soupçonne, balbutie, mais que le chrétien seul prononce avec une pleine assurance ; ce nom est : *charitas*, charité, amour. Et ainsi nous vivons, nous nous mouvons, nous renouvelons à chaque instant l'être que nous sommes au sein même de l'amour créateur. Voyez donc si la confiance filiale envers cette bonté souveraine, toujours présente, n'est pas justifiée par la raison.

Mais l'Evangile seul pouvait nous révéler l'immensité des effets de cette bonté toute gratuite du Créateur envers sa créature : « Il a vraiment pris sur lui toutes nos langueurs, et il a porté lui même toutes nos peines ». C'est ce qui fait que notre vrai modèle, dans nos rapports avec Dieu, c'est bien visiblement le petit enfant vis-à-vis de son père et de sa mère. Dans ses

maux, disions-nous tout à l'heure avec saint Thomas, l'enfant n'oublie pas un seul instant que sa mère est là, prête à le secourir. Naïvement il se persuade que cette mère, dont un secret instinct lui a révélé l'amour, est toute-puissante pour le soulager dans toutes ses peines. Sainte illusion qui fait sourire et qui attendrit ! Mais cette illusion n'en est pas une, quand il s'agit de Dieu ; c'est, au contraire, la plus certaine comme la plus douce des réalités.

La pratique des saints, fondée sur les plus expresses paroles et sur les faits de l'Evangile, nous montre l'application de cette consolante doctrine, sous son jour le plus saisissant. Leur confiance va, pour ainsi dire, jusqu'à défier Dieu d'être sévère, alors même que sa justice semble déjà s'exercer sur le pauvre pécheur agenouillé devant lui. Ce qui les excite à cette sainte audace, c'est entre autres, l'exemple de cette Chananéenne du livre saint, que Notre-Seigneur commence par repousser avec une insistance d'une mystérieuse dureté. D'abord à sa prière suppliante il ne répond pas un mot. Les disciples qui, d'ordinaire, écartent les importuns, sont touchés eux-mêmes de la prière d'une mère affligée, et intercèdent pour elle. Notre-Seigneur ne se laisse pas toucher. « Je n'ai été envoyé, dit-il, qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » La pauvre mère

qui prie non pour elle, mais pour son enfant, ne se rebute pas. Prosternée, elle répète : « Seigneur, ayez pitié de moi » ! Mais Jésus, à la dureté de son silence, ajoute la dureté d'une réponse, qui ressemble à une injure : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens » ! La pauvre Chananéenne va-t-elle se lasser ? Non. Que ne peut la foi aiguisée par l'amour maternel ! Que faut-il admirer de plus, dans sa réplique, ou la profondeur de l'humilité, ou la sublimité de la confiance ? « C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens eux-mêmes se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ! » A ce coup, Notre-Seigneur ne résiste plus, un cri d'admiration lui échappe : « O femme, votre foi est grande ! Qu'il soit fait comme vous le désirez (1) ! »

Chose singulière ! c'est à sa sainte mère, elle-même, que Notre-Seigneur a voulu adresser la première parole, d'apparente dureté, qui soit dans le saint Evangile. « Mon fils, lui dit Marie, aux noces de Cana, ils n'ont plus de vin. » Qui, plus que Marie, avait droit de compter sur un prompt miracle. Vous savez la réponse : « Femme, que vous importe à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue ». Evidemment, cette réponse,

(1) Matth. xv, 22-27.

tout le monde l'aurait prise pour un refus. Que fait Marie ? Elle ne s'en émeut pas. « Faites, dit-elle aux serviteurs, tout ce qu'il vous dira. » Et le miracle de Cana, le premier de tous, est accompli. Ainsi, avant la Chananéenne, la Vierge Marie ne croit pas à la dureté qui semble respirer dans les paroles de son fils : elle n'y croit pas, parce qu'elle connait le cœur de Jésus !

Ainsi ont toujours procédé tous les saints, dans leurs rapports avec Dieu : ils savent qu'en lui parlant, ils parlent à un père, et qu'un père ne repousse jamais l'enfant, même le plus criminel, lorsqu'il revient à lui. Ils savent, selon la parole de saint Augustin, que « Dieu est un père, une mère : un père parce qu'il a créé, parce qu'il appelle, parce qu'il commande, parce qu'il régit ; une mère, parce qu'il ne cesse de nous réchauffer, de nous nourrir, de nous allaiter, de nous porter (1). »

C'est bien dans cet esprit que notre vénéré Père de Condren donne cet avis aux âmes chrétiennes et religieuses (2) :

« Faites des efforts soutenus pour vous représenter Notre-Seigneur aimable, plein de compassion pour vous, portant lui-même votre croix et vous appelant à lui, et jamais comme votre

(1) Aug. in Ps. XXVI, n. 18.
(2) Let. p. 335, édit. Pin.

juge, ni sous aucun aspect sévère, car il n'est jamais ainsi pour nous qu'après la mort (1); tant que nous vivons, il est notre avocat. C'est s'abuser lourdement que de croire le contraire. Figurez-vous-le donc tel qu'il est en vérité, et ne vous donnez point de peine gratuitement et sans cause. Fuyez les méditations pleines de crainte : nourrissez votre âme de Notre-Seigneur, dans lequel seul se trouve le remède à vos tentations, par des considérations de son amour pour vous. »

Voilà, mes Sœurs, comment une confiance inaltérable, pleine de paix et de joie, forme le fond solide, inébranlable, de toute vraie piété. C'est là, pour le dire en passant, ce qui confond les faux jugements, disons les calomnies du monde, à l'endroit de la vie chrétienne et religieuse. La dévotion, selon quelques-uns, consisterait à vivre craintif et malheureux dans ce monde, sous le regard irrité de Dieu, dans l'espoir d'être bienheureux dans l'autre. Ils ne font pas réflexion que l'amour bannit la crainte, et que la confiance habite au fond de l'âme pénitente. Parce qu'ils

(1) Il est bien clair que le vénérable auteur ne parle ici que de l'âme qui paraît au tribunal de Dieu en état de péché. A toute âme en grâce Notre-Seigneur, au sortir de cette vie, ne peut se montrer sévère, puisqu'il lui dit : « Venez, les bien-aimés de mon Père, au royaume qui vous est préparé de toute éternité ».

vous voient sans plaisirs en cette vie, ils se persuadent que vous êtes sans bonheur. Ils oublient, a dit justement une illustre chrétienne, « que le bonheur est chrétien, si le plaisir ne l'est pas (1) ». C'est une pensée déjà exprimée par sainte Thérèse elle-même, parlant des premières filles qui la suivirent dans sa Réforme : « Plusieurs, parmi elles, ont passé leur jeunesse dans les vanités du monde où elles étaient engagées et où elles auraient pu vivre heureuses, à en juger par ses maximes : ici elles sont les plus joyeuses : Dieu leur paie en vrai bonheur les faux plaisirs qu'elles ont quittés pour lui (2) ».

J'arrive à une seconde considération : cette confiance chrétienne que nous venons de décrire est souverainement utile, ou plutôt nécessaire au progrès de l'âme dans la perfection.

## II

« Pourquoi, dit le P. Faber, y a-t-il tant d'âmes chrétiennes qui n'arrivent pas à une perfection plus haute ? C'est à cause de leur manque

(1) Mme Swetchine.
(2) *Vie*, I, 339.

d'amour filial pour Dieu. » Ces âmes restent dans les régions inférieures de la crainte ; elles se découragent facilement, elles ne remportent jamais de grands triomphes, semblables à ces soldats qui sont d'autant moins victorieux qu'ils doutent de la victoire.

Cette confiance filiale est un devoir : pourquoi ? Parce que Notre-Seigneur a donné à tous les chrétiens, sans exception, le droit de compter sur les consolations qui viennent de lui, parce qu'il a pourvu à ce qu'ici-bas la pratique des vertus, même les plus rigoureuses et les plus difficiles, ne fût pas sans attrait. « Mon joug est suave et mon fardeau léger. » C'est à tous que Notre-Seigneur adresse ce céleste appel à la confiance filiale. Son service est un joug, la pratique des vertus chrétiennes, pour notre nature corrompue, est un fardeau ; mais si c'est un joug, il faut que nous sachions que, selon sa volonté expresse, le joug est « suave ». C'est un fardeau, mais un « fardeau léger » qui n'écrase point. Sans doute il faut combattre ses passions, il faut faire pénitence, il faut porter sa croix, il faut s'attendre à souffrir. Tout cela est vrai. Que de fois nous vous l'avons répété ! Et cependant c'est méconnaître le plan divin, c'est presque calomnier Notre-Seigneur que de lui attribuer le dessein cruel de nous faire souffrir, de

nous voir souffrir ici-bas sans compensation, sans consolation, sans un principe intérieur de joie surnaturelle qui accompagne toutes les épreuves, qui survit à toutes, doit nous aider à triompher de toutes. Ce principe intérieur de consolation et de joie, c'est cette confiance filiale qui a pour mission de rendre suave le joug du Seigneur et léger son fardeau.

Cette confiance est un encouragement toujours présent et compatible avec tous les maux, toutes les épreuves de la vie. C'est elle qui fait dire au Psalmiste : « Non, ô Seigneur, il n'y a point d'épreuve que je redoute, car vous êtes avec moi (1) ». Et en effet, si intime, si profonde que soit la douleur, il y a quelque chose de plus profond en nous-même, c'est Dieu présent, dans l'intime de l'âme, avec toute sa puissance et tout son amour.

Et cet encouragement intime et profond, loin de diminuer, grandit dans l'âme chrétienne, à mesure que l'épreuve augmente ; car plus l'âme se sent accablée, impuissante, plus elle comprend qu'elle doit compter sur le secours de Dieu. Ne voyez-vous pas, dans l'Ecriture sainte, comme dans la vie des saints, que c'est chez les plus éprouvés que cette vertu de la confiance

(1) Non timebo mala, quoniam tu mecum es. (Ps. XXII.)

filiale éclate davantage? L'ancien Testament et le nouveau se font écho sous ce rapport : « Lors même qu'Il me tuerait, dit Job sur son fumier, j'espèrerais encore en Lui » — « C'est dans une tribulation, dit saint Paul, que je surabonde de joie. »

Par cela même que la confiance filiale est pour l'âme une consolation, un encouragement, elle est aussi une force. En effet, elle nous dégage de nous-mêmes, qui sommes une faiblesse, pour nous faire passer en Dieu, qui est notre force.

Plus la confiance en Dieu grandira dans vos cœurs, moins vous croirez en vous-mêmes, et plus vous sentirez Dieu en vous.

Sortir de son pays, c'est le commandement que Dieu fait à Abraham : « *Egredere*, Sors ». C'est aussi la parole que Dieu dit à l'âme : « *Egredere*, Sors, quitte-toi toi-même, renie-toi ; mais sois assurée que plus tu auras fait le vide en toi-même, non seulement en confessant ton infirmité, mais en reconnaissant que moi seul je suis la force, plus tu sentiras ma divine présence ». — « Il faut qu'il croisse et que moi je diminue, dit le saint Précurseur, en parlant de Notre-Seigneur et de lui-même. » C'est l'effet que produit la vraie confiance en Dieu : les bras de Dieu s'ouvrent d'autant plus largement que nous nous dépouillons plus de nous-mêmes. Voyez, dans saint Paul,

comme ces deux choses se touchent et se soutiennent mutuellement : le vif sentiment de sa faiblesse et le sentiment non moins vif de la force qui lui vient de Dieu : « C'est quand je me sens faible, dit-il, que je deviens fort ». C'est cette confiance en Dieu qui est la mère et la compagne du saint abandon, duquel on peut dire qu'il est le grand chemin de la sainteté.

Cette confiance en Dieu, régnant dans une âme, est comme une espérance de victoire : la victoire du salut d'abord, puis la victoire sur tous les obstacles qui s'opposent à notre perfection.

Le saint roi Josaphat, se trouvant en présence d'une multitude ennemie, sentit la crainte envahir son cœur. Alors un prophète vint le trouver de la part du Seigneur, et dit : « Prêtez l'oreille, vous tous, enfants de Juda, et vous qui habitez Jérusalem, et toi, roi Josaphat, voici ce que vous dit le Seigneur : Ne craignez point et n'ayez pas peur de cette multitude, car ce combat que vous allez livrer, ce n'est pas le vôtre, c'est celui de Dieu... Ce n'est pas vous qui combattez ; ayez seulement confiance, et vous verrez le secours du Seigneur descendre sur vous. O Juda et Jérusalem ! n'ayez ni crainte ni terreur : demain, vous sortirez contre eux, et le Seigneur sera avec vous (1) ! »

(1) II Paralip. xx, 15.

Combien cette assurance prophétique s'adresse plus particulièrement aux âmes chrétiennes dans les combats du Seigneur! Comment peuvent-elles oublier jamais qu'elles ne luttent jamais seules, et que celui qui est avec elles ne laissera jamais vaincre son allié que par sa propre faute? Comment peuvent-elles oublier que Dieu, leur appui, leur compagnon, en même temps que leur chef dans le combat, sait toujours faire tourner toutes choses au bien de ses élus, *omnia propter electos?* Oui, tout, mes chères Sœurs, et principalement nos tentations, nos peines, nos douleurs, nos maladies, nos sécheresses dans l'oraison : en sorte qu'il n'y a jamais un jour, une heure, un moment où nous n'ayons le droit de dire avec Isaïe : « Voici mon Dieu, mon Sauveur; j'irai en toute confiance, et je ne craindrai point (1) ».

C'est donc à vous, mes Sœurs, à vous en particulier, qu'il faut répéter avec une sainte assurance la parole que Notre-Seigneur disait à ses Apôtres : « *Confidite:* Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point (2) ».

Oui, c'est par la confiance que vous obtiendrez tout du cœur de Dieu. Il ne cesse, par la voix de vos saintes règles, par les inspirations de

(1) Is. XII, 2.
(2) Marc. VI, 50.

sa grâce, de vous provoquer à plus d'amour, à plus de sacrifices pour sa gloire. Et ce serait pour que ces désirs fussent stériles, pour vous lasser inutilement à la poursuite de biens qu'il ne veut pas vous donner! Loin de nous des pensées si injurieuses à sa bonté, si contraires à sa nature! Non, Dieu ne met pas dans l'âme un désir, dont il est le seul objet, pour ne pas le satisfaire. Quand donc vous sentez en vous le désir d'une vertu, ardent, profond, persévérant (car ce sont-là les désirs qui viennent de Dieu), ayez confiance! Croyez fermement que Dieu vous donnera ce que lui-même vous fait lui demander ainsi.

*Confidite.* Dieu est votre père, mais de plus il est votre époux : ces seuls titres ne disent-ils pas tout à votre âme? Un enfant, une épouse, n'ont-ils pas droit à la gloire, au bien, au bonheur de leur père, de leur époux? Et ne sont-ils pas d'autant plus vrais enfants, vraies épouses, qu'ils aspirent à une plus grande union, à une plus grande ressemblance avec leur père, avec leur époux?

Courage donc, mes Sœurs, jetez vos cœurs hardiment dans le sein de votre père céleste, de votre époux divin ; dites lui sans crainte : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Me voici : je ne veux que votre volonté, je la veux tout

entière et pour toujours. Je ne serai rassasiée que lorsque, devenue semblable à vous autant que l'humaine nature le permet, je vous serai unie à jamais dans l'éternité. »

Et n'en doutez pas, à cette confiance toute filiale de vos cœurs, un surcroît de bénédictions, de paroles consolantes répondra toujours. Vous entendrez la parole du Sauveur venant à vous sur les eaux agitées, c'est-à-dire au milieu même de toutes vos épreuves, comme il est venu à ses apôtres sur le lac de Génésareth : « *Ego sum, noli timere :* C'est moi, ne craignez point ! » comme il s'est révélé à ces malades, à ces pécheurs de l'Evangile, à qui leur foi méritait des miracles : « Ayez confiance, votre foi vous a sauvés ! »

C'est cette confiance absolue, persévérante, héroïque, qui a fait la plus belle part de la sainteté de votre mère Thérèse, et elle a laissé en héritage à ses enfants des paroles et des exemples bien capables de vous guider dans tous les genres de tentations. Elle ne veut pas que les âmes soient étroites et scrupuleuses, sous prétexte de perfection. « Croyez bien, dit-elle à ses filles, que Dieu ne s'arrête pas à une foule de petites choses. Gardez votre âme à l'abri d'inquiétudes sans fondement, qui pourraient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez une

intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne craignez pas, avec cela, de vous donner une sainte liberté d'esprit et de cœur. Ces craintes, loin de vous rendre meilleures, vous feraient tomber dans des imperfections et vous empêcheraient de faire du bien aux autres (1). »

Craignez-vous quelquefois d'avoir perdu la grâce, sans savoir quel péché vous aurait valu ce malheur? Rappelez-vous cette parole de Notre-Seigneur à Thérèse, en proie à ce genre d'épreuve :

« Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres, nul ne se perdra sans le savoir. »

Mais peut-être vous vous exagérez la crainte de vos moindres manquements. Entendez donc votre sainte Mère vous redire : « Souvent ce qui est faute aux yeux des hommes ne l'est pas aux yeux de Dieu, qui seul connaît notre nature et notre faiblesse ».

Enfin, car cette tentation se voit aussi parmi vous, est-ce la crainte excessive de la mort, de la mort subite, qui vous travaille? Même en ce dernier cas, la Sainte ne veut pas qu'on s'effraie. « Dieu, dit-elle, nous prend toujours au moment où nous sommes le mieux préparés, où il

(1) *Vie*, I, 369.

nous est le plus avantageux de mourir (1). »

Et ailleurs elle nous révèle le glorieux et mille fois consolant privilège assuré par Notre-Seigneur aux monastères du Carmel :

« Ma fille, lui dit le divin Maître, j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront en ces monastères : qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort. »

Vous en conclurez avec moi, mes Sœurs, que s'il y a un lieu en ce monde où doive être répétée et goûtée la parole du Seigneur: *Confidite,* c'est un monastère du Carmel.

(1) Lettre 131, p. 176.

---

# LE SACRÉ-CŒUR

## AMOUR ET SACRIFICE.

---

*Qui diligit legem implevit.*
Celui qui aime a accompli la loi.
(Rom. XIII, 8.)

« Aimez et faites ce que vous voudrez. » C'est par ces paroles célèbres, mes Sœurs, que saint Augustin a traduit ce texte de saint Paul. Rien donc ne nous importe comme de savoir aimer. Nous sommes bons ou mauvais suivant les objets de nos affections et suivant la manière dont nous les aimons, et comme l'affection a le cœur pour organe et pour centre, c'est donc, en definitive, le cœur qui décide de tout, et ce serait un sage proverbe que celui-ci : « Dis-moi qui tu aimes, comment tu aimes, et je te dirai ce que tu vaux ».

Aussi est-ce avec une juste raison que la

sainte Eglise de Dieu nous invite à considérer sans cesse, à méditer le cœur de Jésus, modèle du nôtre, ce cœur foyer inextinguible d'amour. La dévotion du Sacré-Cœur n'est nouvelle que pour ceux qui auraient oublié que c'est l'amour de Dieu pour l'homme, et de l'homme pour Dieu, qui constitue l'essence même de la religion, puisque tous ses mystères sont des mystères d'amour. Et comment nous approcher du cœur de Jésus, sans nous sentir atteints de la flamme sainte qui le dévore : amour de Dieu, amour des hommes, double amour qui n'en fait qu'un seul, et dans lequel est enfermée toute la loi : *Qui diligit legem implevit.*

Mais vous le remarquerez, mes Sœurs, quand vous levez les yeux vers ce divin cœur, tel qu'il nous est représenté d'après la révélation faite à la Bienheureuse Marguerite-Marie, ce qui doit attirer votre attention, ce n'est pas seulement la flamme dont il est consumé, c'est aussi la couronne d'épines qui l'entoure et la large et profonde blessure qui le traverse. Cette couronne qui a ensanglanté la tête de Jésus sur la croix, d'où vient qu'elle nous est représentée autour de son cœur ? Cette plaie du cœur, d'où vient elle ? C'est l'amour qui a fait tout cela, c'est l'amour qui en est l'explication et la raison dernière. Notre-Seigneur n'a supporté tant et de si sanglants

outrages que parce qu'il aimait et pour montrer son amour. Aussi je trouve pour nous, dans ce cœur adorable, ainsi présenté à nos hommages, une double leçon, la révélation d'une double loi: premièrement la loi de l'amour ou de la charité pour Dieu et pour le prochain, sans laquelle il n'y a pas de salut, et secondement la loi du sacrifice, fruit de l'amour, glorification et perfection de l'amour. C'est cette double leçon que je voudrais essayer de vous redire, autant que me le permettra ma faiblesse.

## I

Je ne perdrai pas mon temps à vous démontrer que le besoin d'aimer est inné au cœur humain, et que c'est là, parmi tous les êtres créés, le noble privilège de l'homme. Les animaux ont des instincts, des appétits, des pentes irrésistibles et fatales qui les poussent aveuglément à la satisfaction de leurs besoins. Au-dessus de tous ces instincts, l'homme seul a un cœur qui aime et qui s'attache par des liens purs et sacrés, libres, indépendants de toute contrainte, aux objets de son choix. C'est là une de ses plus glorieuses

ressemblances avec Dieu. Aussi, parmi les reproches adressés par saint Paul aux victimes des erreurs païennes, se trouve celui-ci : « *Sine affectione*, ils sont sans affection »; leur cœur égoïste ne bat plus, il est dégradé, ravalé au niveau des instincts de la brute ; ils ont détruit, effacé l'empreinte de Dieu sur leur cœur : ils n'aiment plus, *sine affectione!*

Mais ce qui rend tout raisonnement superflu, c'est l'exemple même de Notre-Seigneur. Notre divin maître a voulu éprouver, et nous montrer vivantes dans son cœur toutes les affections humaines, pour les autoriser et les régler par son exemple : son cœur est comme un miroir céleste où se reflète, à l'état parfait, tout ce que l'âme humaine emporte d'affections et de sentiments légitimes.

Pour commencer par les choses inférieures et remonter tous les degrés des affections humaines, je dirai que le premier objet où s'attache notre cœur, c'est la nature inanimée, cette création magnifique au sein de laquelle nous vivons, ce sont les biens extérieurs auxquels tant de cœurs humains s'efforcent aujourd'hui de borner tous leurs désirs.

Notre-Seigneur n'en dit que quelques paroles ; mais elles suffisent pour nous apprendre ce qu'est le monde et la place qu'il doit occuper dans

notre cœur : il est une œuvre de Dieu, destinée à vous parler de son auteur. Les oiseaux du ciel, les lys des champs, voilà les docteurs qu'il invoque pour vous rappeler cette Providence qui ne laisse pas tomber un cheveu de notre tête, sans la permission du Père céleste. C'est, sous une autre forme et en d'autres termes, la leçon donnée par le Psalmiste : « *Cœli enarrant gloriam Dei :* les cieux racontent la gloire de Dieu ». O hommes, la terre est belle, les cieux sont resplendissants, toute la création est éclatante de beauté ; mais il ne faut pas l'aimer pour elle-même, il faut l'aimer comme on aime un bienfait reçu, pour l'amour du bienfaiteur ; il faut l'aimer comme on aime une image, même très imparfaite, pour l'amour de celui qu'elle représente.

Cette leçon, sur l'usage des créatures, a été comprise, mes Sœurs, par tous les saints. Un saint François d'Assise, un saint François de Sales, une sainte Thérèse ne voient aucun être de la création qui ne leur rappelle quelque mystère de Dieu, qui ne leur soit une symbole des choses de l'âme. Sainte Thérèse voit couler une source limpide : elle pense aux eaux célestes de la grâce. Saint François de Sales, au même spectacle, soupire : « Ah ! quand boirons-nous à longs traits dans les sources du Sauveur » ! A la

vue d'un fleuve dont le cours se précipite : « Quand irons-nous à vous, ô Dieu, comme ces eaux vont à la mer » ! Saint Augustin, avec sa mère Monique, contemple d'une fenêtre d'Ostie l'immensité des flots, et tous deux, à ce spectacle, rêvent à une autre immensité, et leur cœur reçoit des ailes pour s'élever, loin de tout ce qui passe, dans la région de l'infini qui ne passe pas !

Mais montons plus haut que la nature inanimée. Voici les hommes qui couvrent la terre : immense famille de frères dont à peine quelques-uns nous sont connus. Est-ce que mon cœur n'a aucun devoir à l'égard de cette multitude innombrable, où presque tous ignorent et ma personne et mon nom ? Ah ! le Seigneur Jésus les a tous aimés, puisqu'il est mort pour tous, et il veut me rappeler chaque jour le devoir de les aimer tous, en me faisant dire chaque jour à Dieu : « Notre père ! c'est-à-dire père de tous les hommes mes frères, n'en oubliez aucun, et accordez à mes prières, non pas seulement mon propre salut, mais le salut de tous, *adveniat regnum tuum !* »

Dans cette foule cependant, où aucun ne lui est indifférent, le cœur de Jésus a des privilégiés : c'est tout ce qui souffre et tout ce qui est pur.

Les malheureux d'abord : ceux du corps et ceux de l'âme. « *Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous soulagerai.* » Des pécheurs, en

particulier, il a dit : « *Je suis venu appeler les pécheurs* ».

Tout ce qui est pur. « *Laissez venir à moi les petits enfants*, dit-il, *le royaume des cieux est pour eux et pour tous ceux qui leur ressemblent.* » Les pécheurs (et tous les hommes sont pécheurs), il ne peut pas ne pas les aimer, puisque c'est pour eux qu'il est descendu du ciel ; les petits enfants, il les aime, parce que leur innocence lui rappelle le ciel d'où il est descendu !

Dans cette foule humaine, il y a un certain nombre d'hommes qui parlent la même langue que moi, qui ont respiré en naissant le même air, qui habitent une terre dont ils disent et dont je dis avec eux : ma patrie !

La patrie ! mot sacré dans toutes les langues humaines ; la patrie, terre privilégiée, parce que c'est celle où j'ai appris à dire pour la première fois : mon père, ma mère ! mon Dieu ! Terre formée de la poussière de mes aïeux, et où je reposerai à leurs côtés ; terre unique à qui, en reconnaissance de la vie qu'elle lui a donné, tout homme digne de ce nom est prêt à sacrifier ses jours !

Cet amour de la patrie terrestre, le cœur de Jésus l'a connu. Ecoutons la grande voix de Bossuet : « Jésus nous en a montré l'exemple ; les Juifs même le reconnaissaient pour un si bon

citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce centenier qu'en disant de notre Sauveur : « Il aime notre nation. » Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses concitoyens ?... Lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses évangélistes remarquât qu'il mourait spécialement pour sa nation : « *quia moriturus erat pro gente* (1). »

Grande et généreuse passion que l'amour de la patrie ! Mais elle ne suffit pas encore aux aspirations les plus intimes et les plus délicates du cœur humain. Où est-il le malheureux qui, dans cette foule d'êtres vivants qui couvrent le sol, tous aimables à divers titres, mais surtout parce que Jésus les a tous aimés, où est-il le malheureux qui n'ait senti, ne fût-ce qu'une heure dans sa vie, le besoin de faire un choix, de donner plus particulièrement son cœur à quelqu'un, avec la seule prétention de recevoir en échange l'équivalent de ce qu'il a donné ? Avoir des amis, c'est-à-dire des êtres chers à qui on accorde bien au delà de cette charité qui est due à tous et qui

(1) Or. fun. de Michel Le Tellier.

n'exclut personne, c'est là encore un des besoins, une des gloires, c'est aussi une des douleurs du cœur de l'homme.

Notre-Seigneur eut des amis : ce vaste cœur, qui nous enfermait tous, a voulu rendre hommage à ce noble sentiment de l'amitié en le partageant. Saint Jean, à la Cène, repose sur sa poitrine, et il se nomme, avec un juste orgueil, le disciple que Jésus aimait. Lazare aussi est aimé de Jésus, au point que sa mort lui arrache des larmes. « Voyez, disent les Juifs attendris, à quel point il l'aimait ! *Ecce quomodo amabat eum !* »

Que dirai-je enfin ? Il y a un autre genre d'affection, la plus générale et la plus nécessaire, qui est le centre et la base de la société humaine, et que Notre-Seigneur a tenu à partager pour la sanctifier : c'est de la famille que je veux parler. Notre-Seigneur, le second Adam, aurait pu descendre du ciel dans la plénitude de l'âge, naître avec toute la perfection de la virilité, comme un autre Adam. Il ne l'a pas voulu, il a préféré s'incarner dans le sein d'une femme, venir au monde petit enfant, pour être porté dans les bras d'une mère, pour avoir à honorer et à chérir dans saint Joseph la dignité paternelle. Il a voulu enfin honorer et relever, par sa présence à Cana, le seul lien des affections humaines qu'il n'ait

pas voulu porter : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni (1) ! » Cette parole a suffi pour assurer à jamais aux nœuds sacrés du mariage, avec l'indissolubilité, le respect des hommes et les bénédictions du ciel.

J'ai énuméré toutes les affections dont le cœur humain est susceptible ; j'en ai remonté tous les degrés et je les vois toutes pratiquées, honorées, bénies, divinisées dans le cœur de Jésus. Mais que dis-je ? Les ai-je bien nommées toutes ? Non, j'ai oublié la principale, la première et la plus haute, celle dont toutes les autres dépendent et qui, elle-même, ne dépend d'aucune : vous avez nommé l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu ! Quoi, me direz-vous, mes Sœurs, est-ce là une affection naturelle ? N'est-ce pas une pure vertu qui vient de la grâce d'en haut ? Sans doute, loin de moi la pensée de contester que l'amour de Dieu, cet amour en qui se résume toute la loi, soit la première des vertus et la plus grande des grâces. Et cependant, avec la théologie, il faut dire qu'en dehors même des âmes déjà pleinement livrées à la grâce, et vivant

(1) Matth. XIX, 5.

de la vie chrétienne, il n'y a personne qui, en s'interrogeant sérieusement, à certaines heures, n'ait trouvé vivant en soi le besoin de Dieu et quelque désir de l'aimer. C'est l'expresse doctrine de saint François de Sales : « N'est pas possible, dit-il, qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire même par le seul discours naturel, ne ressente un certain élan d'amour que la secrète inclination de notre nature suscite au fond du cœur (1) ».

Eh ! n'est-ce pas un besoin initial d'aimer Dieu, que ce sentiment de l'infini qui poursuit l'âme au milieu même des dissipations de la vie, et dont un poète a dit :

Je ne sais, malgré moi l'infini me tourmente !

N'est-ce pas une vérité profonde que celle qu'exprime si bien une modeste chrétienne, devenue célèbre vingt ans après sa mort, de la meilleure des célébrités, celle qui fait du bien aux âmes en les élevant à Dieu : « Vous dites une grande vérité quand vous trouvez qu'outre les affections de ce monde, le cœur a besoin de quelque chose de plus spirituel ; je sens pourquoi, sans pouvoir trop le dire : il y a de ces choses qui sont si intimes qu'on ne peut pas les produire au dehors, mais l'âme les

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, I, 16.

sent (1). » Oui, mes Sœurs, cet instinct, ce sens du divin se trouve au fond des âmes, toutes créées de Dieu à son image. On pourrait dire qu'il y a une loi d'attraction spirituelle, comme il y a une loi d'attraction matérielle ; mais tandis que celle-ci attire tous les corps, par la pesanteur, au plus profond des abîmes, au centre de la terre, l'attraction spirituelle élève les cœurs en haut, et ne leur laisse de repos que lorsque, sollicités par la grâce, ils auront franchi toutes les sphères du monde créé et des affections terrestres, pour ne se reposer qu'en Dieu.

Ai-je besoin de vous dire, mes Sœurs, que c'est le cœur de Jésus qu'il faut contempler pour y voir le type parfait, absolu, de l'amour de Dieu ? Le but premier de toutes ses œuvres, c'est la gloire de son Père. « *Il faut que le monde connaisse que j'aime mon Père*, nous dit-il, *et le commandement que mon Père m'a donné, je l'accomplis* (2). » Aimer Dieu par-dessus toutes choses, « de tout son cœur, de toute sa force, de tout son esprit », c'est la Loi et les Prophètes ; apprendre cet art divin, c'est le tout de l'homme, et pour l'apprendre, il n'y a qu'une école, c'est l'école du cœur de Jésus.

Mais prenez garde, mes Sœurs, j'ai nommé

(1) Eugénie de Guérin.
(2) Joan. XIV, 31.

l'amour divin qui doit, dans nos cœurs, régler et dominer tous les amours : il n'en faut pas davantage pour nous faire entendre que la loi d'amour qui nous régit ici-bas est une loi de sacrifice.

## II

Non, mes Sœurs, l'amour de Dieu ne peut pas entrer dans une âme sans y faire entrer en même temps, et du même coup, l'esprit de sacrifice.

« Je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux. Le Seigneur a pour nom : le Dieu jaloux, le Dieu qui n'admet pas de rival (1). » Que signifient ces paroles, dites à Moïse et à son peuple, si ce n'est : « Je dois tenir la première place dans ton cœur. Aucune affection ne pourra jamais ni me chasser de ton cœur, ni me remplacer, ni me primer sans crime ». C'est ce qu'exprime énergiquement saint Augustin : « Aimer une créature humaine à la place du Christ, c'est un amour adultère ».

Je n'en veux pas davantage pour compren-

(1) Ex. XX ; 5, XXIV, 14.

dre que, comme le cœur de Jésus, tout cœur chrétien doit, à son tour, être percé par la lance du sacrifice. J'aime, j'ai au cœur l'affection la plus légitime, la plus sainte. Oh ! prenez garde, âme chrétienne, si vous suivez la pente de la nature, toutes vos puissances vont bientôt être envahies. Dieu sera oublié, et cet oubli, c'est le principe de tous les maux. « Aimer une créature à la place du Christ, c'est un amour adultère. » Ne voyez-vous pas que le premier sacrifice demandé à votre nature déchue, portée à l'égoïsme et à la sensualité, c'est, quoi qu'il puisse en coûter, d'aimer Dieu par-dessus toute chose, de préférer Dieu et sa loi sainte même aux meilleures joies de la terre? Le premier sacrifice est donc celui de toutes les affections qui excluent l'amour de Dieu ou le font passer au second rang, ce qui est la même chose que l'exclure. Si vous pouviez douter de cette nécessité, regardez le cœur de Jésus, et voyez si, dans les affections dont ce cœur est plein, il en est une qu'il ait préférée à l'amour de son Père. C'est les yeux fixés sur ce divin modèle que saint François de Sales s'écriait : « Si je savais qu'il y eût dans mon cœur une seule fibre qui ne fût pas toute détrempée de l'amour divin, je l'arracherais tout aussitôt. »

Ce n'est pas assez que l'amour de Dieu soit sou-

verain et tienne en notre cœur la première place, il ne sera réellement souverain qu'autant qu'il sera la règle et le principe inspirateur de toutes les autres affections : c'est l'amour de Dieu qui, dans ces affections diverses dont est composée la vie du cœur humain, doit donner à chacune sa place et assigner son rang. Patrie, famille, amis et vous tous, biens de cette vie, quels que vous soyez, c'est à l'amour de Dieu à vous tracer le rôle que vous devez remplir dans mon existence. Que de sacrifices exigent souvent ces affections saintes ! Que de violences elles m'imposeront peut-être, si je veux être fidèle à leur donner pour règle le seul amour de Jésus ! Dans tous les doutes, c'est le cœur percé du divin Maître, ce cœur à la fois brûlant et sanglant, qu'il faudra consulter. Un seul regard suffira souvent pour remettre l'ordre et la paix dans mon âme. Notre-Seigneur, lui aussi, ne les a-t-il pas toutes éprouvées, ces affections, et ne leur a-t-il pas donné pour règle unique la volonté de son Père ? Et ne vous a-t-il pas, en ce point comme en tout le reste, donné son exemple pour loi ? « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez aussi. »

Cet exemple, médité, adoré chaque jour, nous conduira bien vite, pour exclure le péché, et surtout pour marcher dans la voie des conseils

évangéliques, non seulement à régler, mais aussi à mortifier nos affections naturelles.

Car si l'exclusion du péché, cette règle inflexible imposée à tous, est déjà une violence faite à notre nature corrompue, le désir de la perfection nous poussera encore bien plus avant dans la voie du sacrifice. Que de fois il faudra, pour satisfaire aux exigences du saint amour, que le cœur soit crucifié ! Que de fois il faudra, suivant l'Apôtre, une circoncision spirituelle qui, par le retranchement et la mort volontaire, laisse une plus libre place à l'action de l'amour divin !

Voulez-vous le comprendre ? Voyez les exemples que nous donne le cœur adorable de notre divin Maître.

Il aime Marie comme elle n'a jamais été, comme elle ne sera jamais aimée. Il la quitte cependant, après trente ans d'une vie de soumission et de tendresse, passée sans interruption auprès d'elle, pour aller où l'appellent la volonté de son Père et le service des âmes. Chose plus héroïque, il consent, ou plutôt il veut que sa Mère assiste au drame de la Croix et que son cœur virginal soit brisé par le spectacle sanglant du Calvaire. Ressuscité, il ne la prend pas avec lui, mais la laisse sur la terre languir de longues années, sous la garde de saint Jean.

Jésus aime sa patrie : les larmes qu'il a versées

sur elle le proclament assez haut; il ne la menace pas moins des châtiments divins, et prophétise la ruine que son endurcissement a méritée, parce que tel est l'ordre de son Père.

Il aime saint Jean, il se fait rendre par Pierre un triple témoignage d'amour supérieur à celui de tous les autres; il n'enverra pas moins l'un et l'autre à l'apostolat et au martyre,

Marthe et Marie, les sœurs de Lazare, et Lazare lui-même lui sont comme une seconde famille, et tiennent une place particulière dans son cœur; il ne les visite néanmoins que rarement, et d'eux aussi il fera des privilégiés de la pénitence et de la croix.

Enfin il aime tous ses disciples et il est aimé d'eux; il les quitte cependant, et pour jamais, aussitôt que l'exige la gloire de son Père et leur propre bien : « Je m'en retourne à Celui qui m'a envoyé, et parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur ; mais en vérité, je vous le dis, il vous est avantageux que je m'en aille (1) ».

Et ainsi Notre-Seigneur semble n'avoir connu toutes les affections humaines que pour les immoler toutes, ou plutôt (car son cœur n'en désavoue aucune) pour les mortifier, pour en faire, au temps

(1) Joan. XVI, 5-7.

marqué, la matière d'un sacrifice à la gloire de son Père.

Mais que dis-je? L'amour de Dieu dans une âme peut aller plus loin, demander des retranchements autrement sensibles. Toute âme appelée, par une vocation sainte, à la parfaite imitation du cœur de Jésus, devra connaître plus que des renoncements momentanés, des éloignements partiels ou temporaires, des abstentions faciles à supporter.

Ce cœur divin, ai-je dit, est ouvert à l'amour de tous les hommes et de chacun d'entre eux, à tous les malheureux, à tous les pécheurs, à tous les innocents. Qui ne comprendra donc, ô Seigneur Jésus, que le plus glorieux effet que puisse produire dans une âme l'amour de Dieu, c'est la parfaite imitation de cet amour généreux pour tous les hommes, qui la porte à se donner sans partage à tous, comme vous vous êtes donné vous-même?

Mais dès lors, vous le comprenez, mes Sœurs, et depuis les jours de l'Evangile, la longue lignée, jamais interrompue, des amants de la perfection chrétienne, l'a compris comme vous : nul ne voudra suivre de près Notre-Seigneur dans l'apostolat, dans l'héroïsme de la prière, dans le martyre, qu'il ne soit forcé d'abord de quitter son père et sa mère, ses amis, de renoncer non pas sans

doute à leur affection, mais à leur présence, aux joies de leur entretien, aux témoignages de leur tendresse? Ne faut-il pas qu'il renonce, comme Jésus, aux liens du foyer domestique, qu'il n'ait d'autre épouse que les âmes, d'autres enfants que ceux que lui donnera la sainte charité?

Tel est, en effet, le sacrifice que demande l'amour divin, l'amour du Dieu jaloux à ces âmes privilégiées que Notre-Seigneur a attirées par ces paroles : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, distribuez-le aux pauvres et suivez-moi. Celui qui aura quitté pour moi père, mère, femme, enfants, celui-là recevra le centuple, dès ce monde avec des persécutions, et dans l'autre la vie éternelle ». Tel est le sacrifice, inconnu jusque-là, dont le Seigneur a ouvert et aplani les voies à toutes les âmes désireuses de le suivre dans les voies de la perfection religieuse.

Oui, Seigneur Jésus, ô grand docteur de l'amour divin, c'est là la plus haute leçon que nous puissions recueillir de votre cœur percé de la lance, déchiré par les épines et en même temps consumé par de mystérieuses flammes! Quiconque entend cette leçon (et votre suprême bonheur dès ce monde, c'est de l'avoir entendue, mes Sœurs), celui-là, à l'exemple du divin Maître, peut répéter à son tour : « Moi aussi j'ai à répandre le feu sur la terre, et qu'est-ce que

je désire, si ce n'est que cette flamme s'allume?» J'ai voulu et je veux, tous les jours de ma vie, que la flamme de l'apostolat consume mon cœur, qu'elle s'entretienne sans cesse par l'oraison, qu'elle se développe par la pénitence, qu'elle déborde au delà de cette enceinte, qu'elle se propage et se répande, et que, par une sainte contagion, elle contribue à conserver la charité dans le cœur des enfants innocents, des vierge pures, des lévites du Seigneur, à la rallumer dans celui des pécheurs, à l'accroître dans celui des justes. J'ai tout quitté en ce monde, j'ai regardé toutes les richesses d'ici-bas comme un vil fumier, pour conquérir, pour propager l'amour de Jésus-Christ. Que puis-je vouloir autre chose sur la terre ?

Mais le voulant ainsi, mes Sœurs, et tel est bien votre désir, je le sais, quel moyen d'atteindre ce but si sublime, si ce n'est de suivre, d'aussi près que possible, les exemples du cœur de Jésus? Comme lui aimer et, aimant comme lui, comme lui souffrir ! Le divin époux ne se suit, dans les sentiers ardus de l'apostolat, qu'à la trace du sang, et pour être capable d'y entrer, il faut se résoudre à mêler son propre sang aux gouttes du sang divin. C'est quelquefois le sang même de nos veines, quand Dieu nous fait la grâce du martyre, mais c'est toujours le sang de l'âme, ces

il faut combattre la nature ; il faut dompter, mortifier, quelquefois percer, crucifier son cœur, il faut travailler sans cesse à en arracher quelques fibres trop humaines. A ce prix, la flamme s'allume, elle grandit, elle se propage, elle devient conquérante pour la gloire du bien-aimé. De l'âme qui est ainsi consumée, elle jaillit pour atteindre au loin les âmes, et parce que le plus grand, le plus héroïque des sacrifices a rempli cette vie donnée à l'amour de Jésus sans retour, sans défaillance et sans partage, la plus magnifique des récompenses lui est assurée : car Notre-Seigneur y a engagé sa parole : « Cette âme recevra le centuple dès ce monde et, dans l'autre, la vie éternelle ».

Ainsi soit-il.

---

DIXIÈME JOUR.

# LA SAINTE VIERGE ET LE CARMEL.

DIXIÈME JOUR.

# LA SAINTE VIERGE ET LE CARMEL.

---

*Dicit Mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis facite.*

La Mère de Jésus dit aux serviteurs : Tout ce qu'il vous dira, faites-le.

(Joan. II, 5.)

Mes chères Sœurs, votre séraphique Mère se plaisait à appeler son Ordre l'Ordre de la sainte Vierge ; elle appelait ses filles les filles de la Vierge ; vos monastères étaient pour elle « les colombiers de la Vierge », et toutes vous avez présent à la mémoire le souvenir de cette vision célèbre, où la Mère de Dieu apparaît à la Sainte qui avait installé sa statue sur la chaire priorale du monastère de l'Incarnation d'Avila, comme si elle seule dût être la prieure perpétuelle. « Tu

as bien fait, ma Fille, fut-il dit à Thérèse, tu as bien fait de me mettre ici. Je serai présente aux louanges que les religieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai (1) ».

Nous pouvons affirmer sans témérité, mes Sœurs, que les Carmélites d'Avila ne sont pas les seules dont les prières soient agréables à la Mère de Dieu et offertes par elle à son divin Fils. Toutes les filles de Thérèse lui sont chères ; car toutes sont habituées, comme leur sainte fondatrice, à regarder Marie comme leur mère, leur modèle, leur spéciale protectrice, et, après Notre-Seigneur, le premier objet de leur culte et de leur amour. Elles sont habituées à ne jamais séparer la mère de son fils, sachant que l'un et l'autre sont réellement inséparables, et qu'elles n'entendent jamais retentir au fond de leur cœur la voix de Marie, sans qu'il ne leur semble recueillir de sa bouche les paroles de la divine Mère, aux noces de Cana : « Tout ce que mon Fils vous aura dit, faites-le ».

Cette obéissance parfaite à Notre-Seigneur, la très sainte Vierge en a été, la première, le modèle accompli, et c'est pourquoi nous pouvons ohercher en elle le type absolu, achevé de la vie reli-

(1) *Vie de sainte Thérèse*, II, 29.

gieuse. Là aussi sont les raisons du culte spécial que vous devez à la Mère de Dieu. Aussi rien ne nous sera plus utile que de méditer ensemble quelques mystères de la vie de la très sainte Vierge, où se montrent particulièrement les prérogatives et les vertus qui sont propres à la vie religieuse.

Qu'est-ce, mes Sœurs, que la vie religieuse en général, et la vôtre en particulier ?

Si je l'envisage du côté de l'âme elle-même, c'est une vie de préservation merveilleuse, par rapport au monde et à ses dangers.

Si je la regarde du côté de Dieu, c'est une vie d'expiation, de pénitence, pour lui rendre toute la place qui lui est due et que le péché lui ravit.

Si je la regarde enfin du côté des hommes, c'est une vie de dévouement et de charité pour le salut de leur âme et de leur corps.

Or, sous ces trois aspects, la vie religieuse trouve un parfait modèle dans le mystère de Marie.

## I

C'est Dieu lui-même qui, « vous ayant aimé le premier », comme toutes ses autres créatures vous a de plus prévenues d'une grâce particulière,

en vous tirant du monde, et en mettant, entre vous et lui, une sainte et infranchissable barrière.

Quand, pour la première fois, vous avez passé ce seuil béni, avec l'intention de ne jamais regarder derrière vous, et de vous consacrer pour jamais à l'oraison, à la pénitence, à la méditation des choses éternelles, n'avez-vous pas pensé, mes Sœurs, que ce que vous faisiez vous-mêmes, la sainte Vierge, la première de toutes, l'avait fait de longs siècles avant vous? C'est le pieux mystère de la Présentation. Lorsqu'en effet, toute jeune encore, la tradition nous la montre entrant dans le temple du Seigneur, que se proposait-elle, sinon d'y passer sa vie tout entière, loin des regards des hommes, occupée aux louanges de Dieu, appelant, de ses vœux innocents, la venue de Celui qui devait racheter Israël et sauver le monde? Profondément ignorante de la grande destinée qui lui était réservée, et cependant pleinement fidèle à une grâce qui, chez elle, n'avait jamais reçu aucune atteinte et avait prévenu sa naissance, Marie avait, dans sa pensée, dit au siècle un éternel adieu.

Modèle de l'âme religieuse, elle avait voulu conquérir, au prix d'une captivité volontaire, une sainte liberté; elle disait, avec le Psalmiste, ces paroles que vous avez répétées vous-mêmes avec transport, au jour de vos vœux:

« *Laqueus contritus est et nos liberati sumus :* le filet est rompu, et nous voilà libres ». Et ailleurs : « O Seigneur, vous avez rompu mes liens, et je vous sacrifierai sans fin une hostie de louange » (1).

Considérez un instant, mes Sœurs, de quels éléments se composent ces liens du monde et de la chair qu'il a fallu rompre, à la suite de la sainte Vierge, pour assurer à votre âme cette liberté qui fait sa gloire et votre joie ; considérez les dangers dont vous êtes affranchies. En deux mots, vous êtes préservées du monde et de vous-mêmes.

Du monde d'abord : il n'est plus pour vous qu'un souvenir affaibli, semblable à une mer dont les flots ne font plus entendre qu'un retentissement lointain et un sourd murmure. Vous l'avez laissé derrière vous, ce monde où, selon saint Jean, « tout est concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, orgueil de la vie » ; ce monde où, dit saint François de Sales, « le vice domine la vertu, où l'ambition tient l'empire, où l'on boit le péché comme de l'eau, où l'on voit les échantillons de l'enfer ». Vanités des plaisirs, préoccupation des affaires, embarras des richesses, soucis de la cupidité, rien de tout cela n'existe plus pour vous.

Mais ce n'est pas assez d'être préservé

(1) Ps. CXV, 16.

de ces agitations du dehors: le monde qu'il faut surtout vaincre n'est pas celui qui bruit autour de nous, c'est celui qui s'agite au dedans de nous-mêmes, l'amour de soi, l'esprit propre, l'orgueil, la sensualité, les faiblesses du cœur : or, contre tout cela, vous devez trouver dans la sainte obéissance un rempart que rien ne peut abattre; votre pauvreté volontaire en forme un autre, et la sainte chasteté complète cette triple enceinte qui empêche l'ennemi de passer.

Voilà la préservation merveilleuse que la vie religieuse procure aux âmes, voilà comment elle les dispose à recevoir sans obstacle, sans interruption et comme sans limites, les effusions de la grâce céleste. Mais quelle consolation pour vous, mes Sœurs, de penser que Marie a voulu vous devancer dans cette voie, et que ce temple de Jérusalem, où elle vient enfermer son enfance, lui est un cloître où elle vous donne l'exemple de cette séparation absolue, qui ferme à l'âme toutes les issues vers le monde, et ne lui laisse d'échappée que du côté du ciel !

## II

Vie de préservation, par rapport au monde, la vocation religieuse est, par rapport à Dieu, une vie de pénitence et d'expiation.

Que de fois déjà, mes Sœurs, dans le cours de cette retraite, nous avons parlé de croix, de mortification, de pénitence ! Et pourquoi ne parlerions-nous pas encore, en contemplant Marie, notre grand modèle, de ces vertus qui sont le nerf et le fond de la vie religieuse, de la vôtre en particulier? Unie et consacrée à Jésus pour le suivre d'aussi près qu'il lui est possible, l'âme religieuse sait bien qu'ici-bas un seul chemin mène à lui : le chemin de la croix. Elle sait bien que la souffrance volontaire est le plus grand témoignage de l'amour, et c'est pour cela que Marie toute pure, n'ayant rien à expier pour elle-même, n'a pas laissé de prendre part à la Passion de son divin Fils, et a voulu dépasser toutes les créatures dans son martyre, comme elle les dépassait toutes par son innocence immaculée. Nous donc qui voulons marcher sur les traces de Jésus, en portant la croix à sa suite, nous avons besoin

de contempler Marie et de l'invoquer ; car après Jésus, c'est elle qui, la première, frappe nos regards sur la montagne du Calvaire. Elle est debout au pied de la croix, et elle concentre en son cœur toutes les douleurs qui abreuvent la sainte victime qu'elle a portée dans son sein. C'est là la consommation et le dernier terme d'un martyre qui date de loin, du jour même où a retenti à ses oreilles la prophétie du saint vieillard Siméon. Suivez en esprit toutes les douleurs qu'a voulu endurer le divin Maître. A chacune de ses souffrances correspond une souffrance de Marie. Quelles angoisses ont pressé son cœur, lorsqu'Hérode voulut mettre à mort le saint Enfant, lorsqu'elle dut fuir en Egypte avec son précieux fardeau ! Quelle inquiétude mortelle, quand elle crut l'avoir perdu dans le temple! Mais surtout (car il n'est pas possible de supposer qu'une clairvoyance prophétique n'ait pas été donnée à Marie) comment se faire une idée de l'état de cette âme la plus tendre, la plus aimante qui fût jamais, toujours en présence des douleurs, des outrages, des supplices dont son Fils devait être abreuvé ? N'est-il pas vrai que Marie, par sa compassion, est vraiment crucifiée avec Jésus, vraiment transformée par l'amour en Jésus souffrant et mourant, de telle sorte qu'on peut dire, avec saint Bernard, qu'on

ne sait ce qui est le plus étonnant, ou des douleurs de Jésus ou de la compassion de Marie, et que c'est à bon droit que la reine des Vierges est aussi appelée la reine des Martyres.

Et c'est pour cela encore, mes Sœurs, qu'elle est votre mère, votre modèle et l'objet choisi de votre culte. En entrant au Carmel, vous aussi vous avez dit, comme le divin Maître, quand il entre dans le monde revêtu de notre chair, afin de pouvoir expier et souffrir : « Voici, Seigneur, que je viens pour accomplir votre volonté ! Cette volonté, c'est que je souffre et que j'expie pour les pauvres pécheurs ; que je sois un holocauste perpétuel sur l'autel du sacrifice ; que je n'attende rien des créatures, tout de Dieu seul ; que Lui seul donne la consolation à mes peines et les adoucisse par l'onction de sa grâce ; je compte, et déjà je sais par expérience que ce n'est pas en vain, je compte sur le centuple que le Seigneur a promis à ceux qui auront tout quitté pour lui ; mais ce centuple mystérieux doit se faire sentir dans mon âme, comme dans l'âme de Marie, au milieu même de l'épreuve, des luttes, des immolations de la nature, dans une paix que le monde ne connaît pas et que Dieu seul peut donner. »

C'est dans cet esprit, mes Sœurs, que vous ne faites pas un seul mouvement dans la carrière de la pénitence, qui est essentielle à votre

vie, sans rencontrer à côté de vous Marie pour vous sourire, vous encourager, vous prêter l'appui de son cœur et de son bras maternel. Etes-vous en contemplation devant l'enfant de Bethléem, aux prises, dès sa naissance, avec la pauvreté, avec la rigueur des saisons, avec la rage de ses ennemis ? C'est dans le cœur même de Marie, qui, la première, a ressenti l'écho de ces souffrances, que vous allez puiser les sentiments que vous devez offrir au saint enfant.

Votre méditation vous porte-t-elle à contempler Jésus dans les fatigues de son ministère sacré, en butte à l'envie des Pharisiens, aux ingratitudes des foules, aux inintelligences de ses disciples eux-mêmes ? C'est encore Marie qui inspire votre oraison. Car quelle oraison meilleure peut occuper vos esprits que celle qui consiste à nous mettre à la place de la divine Mère quand, séparée volontairement de son Fils, de corps mais non de cœur, elle le suit, par la pensée, dans le chemin si rude qui doit aboutir au Calvaire ? « Bienheureuses, disait cette femme du peuple, bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui nous ont nourri ! » Bienheureuses, dirons-nous à notre tour, les âmes qui n'auront, pour suivre Notre-Seigneur dans toutes les épreuves de sa vie, dans toutes les douleurs de sa mort, d'autres pensées, d'au-

tres vues, d'autres impressions que celles qui remplirent l'âme de Marie ; qui sauront, si j'ose ainsi parler, lui emprunter son imagination pour se représenter, son esprit pour considérer, son cœur pour sentir les douleurs, aussi bien que les joies du Fils de Dieu !

## III

La vie religieuse, enfin, est une vie de charité et de dévouement pour les hommes.

Votre sainte Mère, vous ne l'oubliez jamais, mes Sœurs, a voulu que, du sein de votre solitude profonde, cachées à tous les regards, vous fussiez cependant des apôtres, travaillant efficacement à la conversion, au salut des pauvres pécheurs. Tout ce qu'un saint Paul dit de son zèle à gagner les âmes, des sacrifices qu'il accomplit pour accroître le nombre des enfants du royaume, des membres de Jésus-Christ, vous pouvez, vous devez le dire de vous-mêmes. « Je suis tout prêt, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, à donner très volontiers tout ce que j'ai, et de plus à donner même ma vie pour vos âmes (1) .» Et ailleurs :

(1) II Cor. XII, 15.

« C'est pour l'amour de Jésus-Christ, dit-il aux Philippiens, que tout ce qui pouvait m'être avantageux, aux yeux des hommes, je l'ai regardé comme une perte. Bien plus, j'estime que tout est perte, comparé à l'éminente science de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour qui j'ai voulu tout sacrifier, et je regarde toutes les choses de ce monde comme du fumier, afin de gagner Jésus-Christ (1). »

Ces ardentes paroles, quand, du fond de vos cellules, vous jetez les yeux sur vos frères qui combattent dans le monde, elles viennent d'elles-mêmes sur vos lèvres, elles réchauffent vos cœurs, elles nourrissent vos oraisons. Ces sentiments apostoliques sont l'âme de votre prière continuelle, et votre seul regret est de ne pas voir autrement qu'avec les yeux de la foi, tant que vous êtes loin de la patrie, les fruits de cet apostolat.

Or, mes Sœurs, quel est toujours votre grand modèle, votre grand secours, dans ce travail caché qui a pour but le salut des âmes ? N'est-ce pas encore la sainte Vierge Marie ?

Voici qu'après la triomphante Ascension de Notre-Seigneur, les apôtres sont réunis au cénacle, attendant la venue du Saint-Esprit, avant de commencer la prédication qui doit fonder l'Eglise.

(1) Philip. III, 7-8.

Quelle est cette femme qui est assise au milieu d'eux et semble présider le collège apostolique ? C'est la bienheureuse Vierge. Elle doit, elle aussi, recevoir le Saint-Esprit et être, une fois de plus, revêtue de la vertu d'en haut. Néanmoins elle ne recevra mission ni de prêcher la parole de Dieu, ni de remettre les péchés, ni de consacrer le corps adorable de Notre-Seigneur ou de distribuer les sacrements, et cependant elle exercera, dans la propagation du saint Evangile, une action incomparable. Comment cela? C'est un profond mystère. L'Evangile ne nous le dit pas. A partir du jour du cénacle, la mère du Sauveur disparaît, pour ainsi dire. Nous ne savons rien des années qui précèdent sa glorieuse Assomption. Nous ne connaissons pas la date de sa mort. Nous ne savons pas, au juste, où est le tombeau que son corps n'a fait que toucher. Elle, dont les miracles remplissent les siècles chrétiens, la tradition ne nous dit pas qu'elle en ait fait un seul de son vivant. Se mêlait-elle, au moins, dans les œuvres de charité, avec les saintes femmes qui continuèrent, auprès des apôtres, le ministère qu'elles avaient rempli auprès du Sauveur avant sa Passion ? L'histoire n'en dit rien. Quoi donc ? Etait-elle inactive, inutile à la propagation du royaume de Dieu ? Ce serait un blasphème de le penser. Que faisait-

elle donc? Elle faisait, mes Sœurs, indubitablement, ce qui est votre propre vocation. Elle aimait, elle priait, elle souffrait, elle intercédait, elle se sanctifiait elle-même par son union étroite à toutes les intentions, à toutes les volontés, à tous les désirs de ce divin Fils, dont la volonté insondable la retenait sur la terre. Séparée de la vie extérieure et militante de l'Eglise, elle ne faisait qu'un, par l'oraison, avec Celui qui avait fondé l'Eglise en répandant ce sang qu'il avait puisé dans ses chastes entrailles. Après la disparition du Sauveur, comme aux jours de sa sainte enfance, elle conservait et méditait sans cesse, dans son cœur, tous les mystères de ses abaissements et de sa gloire. « Son état, dit Bossuet, était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante, et, au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié et pouvait dire avec l'Apôtre : *Je meurs tous les jours* (I Cor. xv, 31). Mais l'amour venait au secours et soutenait sa vie languissante. Un désir rigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenait sa langueur et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour (1). »

(1) Deuxième serm. sur l'Assomption

En même temps que sa vie intérieure était un exercice continuel de douleur et d'amour contemplatif, elle était mêlée, par un amour actif et agissant, sans défaillance ni relâche, à toutes les œuvres, à toutes les épreuves de l'Eglise naissante. Ecoutons encore Bossuet :

« Marie lui fut donnée pour être son appui et l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyait son Fils dans tous ses membres ; sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient, son cœur s'animait dans le cœur de tous ceux qui gémissaient pour leur aider à crier miséricorde ; elle entrait dans les plaies de tous les blessés pour les aider à leur soulagement, dans tous les cœurs charitables pour les presser de courir au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. Elle agissait dans tous les apôtres pour annoncer l'Evangile, dans tous les martyrs pour le sceller de leur sang ; enfin généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples (1) ! »

Voilà, mes Sœurs, voilà en Marie, votre mère, le parfait modèle de votre vie de charité et de dévouement pour les hommes ; voilà le type absolu de ce genre de vie apostolique qui a le

(1) *Id. ibid.*

cloître pour centre, la prière et la pénitence pour moyen, la gloire de Dieu et le salut des âmes pour but, et dont l'unique principe est l'ardent amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

## IV

Et maintenant, mes Sœurs, le fondement solide de votre dévotion à la très sainte Vierge étant posé, il n'y a plus, à la suite des Saints, que quelques conclusions pratiques à en tirer, dans ces jours de retraite ; ou plutôt, car maintes fois vous avez médité sur le sujet qui nous occupe, il s'agit de renouveler, de rajeunir vos précédentes résolutions.

Ce n'est pas assez de vous dire que vous êtes enfants de Marie, il faut vous efforcer, tous les jours davantage, de justifier ce titre, et pour vous y encourager, rien n'est meilleur que de considérer comment les vertus de votre Mère ont engendré sa gloire, et comment, participant à ses mérites, vous avez aussi une part spéciale à son triomphe.

C'est encore Bossuet qui en fait la remarque. Sans doute Marie, en vertu de la seule prédestination dont elle a été l'objet, par un choix tout gratuit

de la sagesse divine, est revêtue, dès ce monde, d'une gloire incomparable. Elle est immaculée dans sa conception ; elle est vierge et reine de toutes les vierges ; en devenant mère, elle commande à Celui qui est son créateur et son sauveur. « Elle possédait, dit Bossuet, trois biens précieux, une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ ; elle avait un fils bien-aimé « *dans lequel,* dit l'apôtre, *habitait toute plénitude* » (Coloss. I, 19).

Rien de tout cela, cependant, n'aurait suffi pour amener son triomphe, comme on peut dire, mes Sœurs, que l'excellence de votre vocation, qui vous rend si semblables à la vierge Marie, ne suffirait point, par elle seule, pour vous faire participer à sa gloire. En vain vous auriez sa pureté, en vain vous auriez comme elle offert à Dieu l'hommage d'une perpétuelle obéissance, disant comme elle : « *Ecce ancilla Domini,* je suis, je veux être à jamais la servante du Seigneur », si toutes ces grandeurs n'étaient mises en œuvre, en quelque sorte, et développées par une autre vertu qui est le principal ornement des vierges chrétiennes, je veux dire l'humilité. Or voyez, selon Bossuet, comment cette vertu met le sceau à toutes les grandeurs de Marie.

« Voilà, dit-il, une créature distinguée excellem-

ment de toutes les autres, mais son humilité très profonde la dépouillera, en quelque façon, de ses merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de Mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante; elle, qui est séparée de tous par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus, elle perd jusqu'à son fils sur le Calvaire; et je ne dis pas seulement qu'elle perd son fils parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle; mais elle le perd, ce fils bien-aimé, parce qu'il cesse, en quelque sorte, d'être son fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place: « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » — « O change-o *commutationem*, s'écrie saint Bernard, on lui ment, donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son fils de l'humilier. »

Vous le voyez assez, mes chères Sœurs, on ne comprendrait pas, on n'honorerait pas assez le mystère de Marie, si on n'y admirait pas, si on ne s'efforçait pas d'imiter son humilité. Non seulement Notre-Seigneur lui en a donné la grâce, mais il a voulu lui en fournir les moyens et la matière. Et vous, mes Sœurs, quand vous

contemplez Marie, quand vous vous réjouissez du choix que Notre-Seigneur a fait de vous pour ses épouses, ah! qu'après l'élan de la reconnaissance, le premier cri de votre cœur soit une parole d'humilité! Que votre conviction profonde, absolue, tous les jours croissante, soit que l'humilité seule peut garder, développer en vous les dons divins et les amener à leur glorieuse récompense! Ce qui est couronné en Marie, c'est son humilité bien plus que ses prérogatives singulières. Si elle est élevée sur toutes les créatures par la prédestination divine, elle n'arrivera au trône qui lui est préparé que sur les ailes de l'humilité. C'est encore ce que nous dit Bossuet, dans son style incomparable :

« O Mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelé servante, l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures! O Vierge toute sainte et toute innocente, plus pure que les rayons du soleil! vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs, votre humilité va vous relever, vous serez l'avocate de tous les pécheurs.... Vous aviez perdu votre Fils; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps sur cette terre étrangère; parce que vous avez subi une telle humiliation, le Fils veut rentrer dans ses droits qu'il n'avait cédés

à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur le bien-aimé : *innixa super dilectum* (1). »

Je m'arrête, mes chères Sœurs. Enfants de Marie, je vous en ai dit assez pour vous rappeler et la gloire de votre Mère et la nature du culte que vous devez lui rendre. Vivre en sa compagnie et à ses pieds dans tous les exercices du saint amour, tel qu'il se pratique sur la terre, c'est-à-dire dans l'épreuve, dans la souffrance, dans la séparation de tout ce qui est humain et créé, bénissant Dieu de cette vie si semblable à la sienne, loin du monde et près de Dieu, victimes volontaires, à la suite de la grande victime et pour le même objet, la gloire de son Père et le salut des âmes, enfin apprenant de la Mère de Dieu le secret de cette humilité qui est véritablement le levain de toutes les vertus et qui seule féconde l'amour : voilà, mes Sœurs, ce qu'est pour vous le culte de la Bienheureuse Vierge Marie et la vocation des filles de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Ainsi soit-il.

(1) Cant. VIII, 5.

## SAPERE AD SOBRIETATEM.

Je voudrais aujourd'hui, mes Sœurs, vous entretenir d'un sujet malaisé à définir d'un mot, et qui parfois vous fera sourire. Je voudrais vous prêcher la modération dans le service de Dieu, dans le zèle, dans le travail de la perfection religieuse. Certes, cette modération n'est pas la tiédeur! Et cependant, aux yeux de ceux qui pèchent contre la vertu même dont je veux vous entretenir, elle a parfois cette apparence et porte ce nom odieux. Les esprits justes ne sont point exposés à cette erreur, et plus volontiers ils nomment *discrétion*, d'un mot que connaissent tous les maîtres de la vie spirituelle (1), cette vertu dont je viens vous parler, et qui nous est recommandée par saint Paul dans ce texte si souvent cité, et rarement cité à propos : « Il ne faut pas

(1) Voyez les *Colloques* de Cassien.

être plus sage qu'il ne faut, mais être sage avec sobriété, chacun suivant la mesure de foi qu'il a reçue de Dieu en partage (1). »

Pour ne pas nous égarer, voyons d'abord quel est, suivant l'interprétation des Pères, le sens littéral, grammatical, de ce texte. Il convient d'en rapprocher un autre auquel on donne d'ordinaire la même signification; c'est celui-ci : « *Rationabile sit obsequium vestrum*, que votre obéissance soit raisonnable ».

Ecoutons saint Augustin et autres docteurs ; ils considèrent ce texte au point de vue dogmatique, et voici le sens qu'ils lui donnent :

« Ne soyez point curieux à scruter les choses de la foi, vous efforçant de savoir plus et au delà de ce qu'enseigne ou permet une foi saine : car là est la racine des hérésies. »

Saint Chrysostome commente ainsi ces textes, au point de vue moral :

« Il ne faut pas s'estimer plus qu'il ne convient, il faut avoir de soi une opinion sobre, retenue et modeste ; il faut éviter surtout une pétulance orgueilleuse et arrogante, toujours prête à s'attribuer un rôle. Prenez garde de vouloir aller au delà de la mesure de votre talent et de vous ingérer dans les fonctions d'autrui. »

(1) Rom. XII, 3.

Sur ce texte : « que votre culte soit raisonnable », saint Basile donne le commentaire suivant : « Accomplissez la volonté divine avec circonspection, sans zèle inconsidéré, mais conduits par la saine raison et de sages conseils : c'est la raison qu'il faut prendre pour guide, non l'impétuosité de l'esprit et la passion ».

Saint Anselme dit plus sobrement : « Faites vos bonnes œuvres de telle sorte que vous puissiez toujours en rendre raison ».

Saint Thomas fait une application de ce texte à la mortification corporelle : « Que cette mortification, dit-il, ne soit pas excessive, mais modérée et raisonnable ».

Saint Bernard résume tout ce qui précède, en donnant à la vertu que saint Paul recommande le nom qui la désigne ordinairement :

« La discrétion, dit-il, est la modératrice et le guide des vertus, des affections, des mœurs. A chaque vertu elle assigne sa place, et c'est cette place, bien gardée, qui en fait la mesure, la beauté et la perpétuité. Retranchez la discrétion, la vertu même deviendra vice. »

La pensée de saint Paul, ainsi expliquée, n'est que la reproduction d'une axiome de philosophie morale d'un des plus grands hommes de l'antiquité, d'Aristote. « *In medio stat virtus*, la place de la vertu est à égale distance des extrêmes. »

Saint Thomas fait justement remarquer que lorsqu'il s'agit des vertus théologales, si on ne considère que leur objet, qui est Dieu, cette maxime n'a pas d'application : « En effet, on ne saurait trop croire en Dieu ni trop espérer en lui, ni trop l'aimer ; mais, par rapport à nous, il n'en est pas de même. Nous pouvons pécher par excès ou par défaut, dans la manière d'exercer ces vertus (1) ».

Tous ces préliminaires posés, arrivons aux considérations pratiques qui doivent remplir cette conférence, destinée à vous montrer, suivant la pensée de saint Bernard, que sans la discrétion nos vertus mêmes peuvent devenir des vices.

## I

Et d'abord, quand saint Paul, qui nous prêche Jésus crucifié et le salut par la Croix, nous prêche aussi la raison, faut-il s'en étonner? La raison souveraine, c'est Dieu même, et la raison dans l'homme c'est la ressemblance principale avec Dieu. « Seigneur, dit le Psalmiste, la lumière

(1) 1ª 2ª LXIV, 4.

de votre visage est empreinte sur nous. » Saint Thomas et tous les Pères entendent cette « lumière du visage divin », de l'intelligence souveraine dont notre intelligence est un reflet : il est trop facile, dès lors, de comprendre que, sans raison, il ne saurait y avoir ni religion, ni piété possible.

Mais, quelle que soit l'essence de la raison considérée dans sa divine origine, ne la regardons ici, comme le demande notre sujet, que dans son sens moral et pratique, et voyons ce qu'elle est.

Elle est la faculté de juger sainement des choses, de leur donner leur vraie mesure, de les apprécier telles qu'elles sont, de les mettre chacune à leur place, assignant à chacune avec exactitude sa juste importance.

On peut dire que c'est cette raison dont Dieu a usé en créant le monde. « *Vous avez fait toutes choses,* dit l'Ecriture, *avec nombre, poids et mesure.* » Vous avez tendu à vos fins tantôt par la douceur, tantôt par la force, *suaviter et fortiter*, tempérant l'une par l'autre et ne donnant à chacune que le juste développement qui lui était nécessaire pour le but que vous poursuiviez.

De même un esprit parfaitement raisonnable, nous l'avons déjà dit plus haut (1), est un esprit

(1) *Confér. sur l'humeur.*

dont toutes les puissances seraient en parfait équilibre, qui ne pencherait jamais trop ni d'un côté ni de l'autre.

Or, mes Sœurs, il faut bien le dire et le répéter, cet équilibre de l'esprit, qui fait que toutes les puissances sont à leur place et jouent leur rôle, s'acquittent de leur fonction avec une harmonie parfaite, se prêtent un concours mutuel, sans que l'une usurpe sur l'autre, soit pour la remplacer, soit seulement pour entraver son action ; c'est ce qu'il y a de plus rare au monde, de plus difficile à réaliser; en approcher est déjà une vertu, un phénomène rare et qu'il faut signaler, quand on le rencontre.

Il n'est pas difficile de donner la raison de cette guerre intestine que nous portons en nous : elle vient de notre nature elle-même, composée, dans son unité évidente, de facultés évidemment diverses et en apparence contradictoires. Outre cette dualité fondamentale, le corps et l'âme, que le péché originel a constituée en état de lutte habituelle, il y a dans notre âme des besoins qui paraissent ne pouvoir se satisfaire, le plus souvent, qu'aux dépens les uns des autres. Il y a, d'une part, la raison ; de l'autre, l'imagination, la sensibilité, siège des passions de toute nature. Notre cœur a des instincts qui contrarient les vues de notre esprit. Or chaque faculté de

l'homme est comme le cœur humain tout entier, elle est insatiable : l'esprit veut tout connaître et tout comprendre, le cœur veut aimer sans mesure, la sensibilité jouir de tout; et ainsi on peut dire que, naturellement, en nous chacune de nos facultés empiète sur l'autre et ne trouve à se satisfaire qu'au détriment de l'autre. C'est au milieu de ces conflits perpétuels qu'il faut que l'âme cherche et trouve la paix qui suppose l'équilibre.

Ce simple aperçu vous fait comprendre, mes Sœurs, et la difficulté pour une âme de se conduire elle-même et le besoin qu'elle a d'une direction, et par suite l'excellence de la vie religieuse, où l'autorité de supérieurs sages et respectés se joint toujours à celle de la règle, pour aider vos âmes et les guider, sans les perdre de vue un seul instant, jusqu'au seuil même de l'éternité.

Dans la vie religieuse, l'obéissance, intérieure et extérieure, met chaque chose à sa place. D'une part, la règle dit ce qu'il faut faire et ne pas faire; de l'autre, nos pensées elles-mêmes, nos impressions les plus intimes, reçoivent une direction de nos pères spirituels. Et cependant faut-il croire que l'obéissance supplée à tout ? Est-ce qu'elle dispense d'une action personnelle pour arriver, en toutes choses, à ce « *rationabile obsequium* », dont

parle saint Paul ; à cette « discrétion » qui donne seule aux vertus religieuses tout leur éclat ? Assurément non. Et c'est pourquoi il est bon de passer en revue les fautes que l'âme la plus vertueuse est exposée à commettre en cherchant le bien, en le pratiquant, mais non pas avec cette « sobriété » que recommande saint Paul.

Il y a des vertus où l'on peut excéder, il y a des imperfections, des défauts qu'on peut prendre pour des vertus.

En fait de vertus où l'on peut excéder, il y a ces ferveurs indiscrètes, touchantes par leur zèle, mais blâmables par leur excès, par leur forme, par les conséquences qui en découlent dans les rapports avec le prochain, par leur importunité. C'est certainement dans ce défaut que tombait cette bonne religeuse que sainte Thérèse prie, un jour de Pâques ou de Pentecôte, de chanter un cantique devant la communauté. « — Oh ! ma Mère, répondit la religieuse, chanter en un si beau jour ! Ne vaudrait-il pas mieux retourner à l'oraison ? — Allez, allez, ma fille, reprit sévèrement la sainte Mère, allez contempler, dans votre cellule, et laissez vos Sœurs se réjouir avec le bon Jésus. » Une pénitence suivit la réprimande.

C'est un excès aussi que ces scrupules qui portent une âme timorée à examiner sans cesse si elle ne manque pas à la charité. Voici le conseil que

lui adresse le bon sens de sainte Thérèse :

« Croyez bien que Dieu ne s'arrête pas à une foule de petites choses. Gardez votre âme à l'abri d'inquiétudes sans fondement, qui pourraient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez une intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne craignez pas avec cela de vous donner une sainte liberté d'esprit et de cœur. Ces craintes, loin de vous rendre meilleures, vous feraient tomber dans des imperfections et vous empêcheraient de faire du bien aux autres (1). »

Telle religieuse, sagement persuadée que l'oraison est le grand moyen d'aller à Dieu et de lui plaire, se persuadera faussement qu'elle peut, par certains efforts de cerveau, se donner un degré d'oraison sublime, où Dieu ne l'appelle pas. Elle n'attend pas l'action du Saint-Esprit, elle la devance et prend souvent l'effort de son imagination échauffée pour une influence de la grâce céleste. Telle autre attache à certaines pratiques une importance qu'elles n'ont pas, et fait de certaines dévotions sa seule préoccupation devant Dieu, sans songer qu'elle oublie, pour satisfaire son goût, des points importants de la règle. Il y en a qui, s'attachant aux douceurs de l'oraison et aux consolations qu'elles reçoivent dans la prière, pren-

(1) *Vie*, t. I, p. 369.

nent les encouragements que Dieu donne à leur faiblesse pour des preuves qu'elles sont arrivées à un point éminent de perfection. D'autres, par un excès tout contraire, se persuaderont que Dieu les abandonne à cause des sécheresses, des distractions, aussi insupportables qu'involontaires, de leur oraison.

Qui ne connaît aussi l'importance exagérée que certaines âmes attachent aux pratiques de la pénitence corporelle ? Elles vont, sur ce point, au delà de toute mesure, se passant de permission sous quelque prétexte imaginaire, ou supposant des permissions qu'elles n'ont pas. Si on leur fait à ce sujet des remarques, elles répondent qu'elles ne sont pas venues en religion pour se ménager, que les religieuses sont des victimes volontaires, et que d'ailleurs elles ne tiennent pas à la vie, etc.

On peut pécher par excès même dans la régularité et l'obéissance : on les pratique au détriment même de la charité, qui est cependant la règle des règles, qui doit servir à les interpréter, et qui seule en fait connaître le véritable esprit.

S'il y a des vertus dans lesquelles on excède, il y a aussi des défauts, des relâchements, des imperfections que l'on prend pour des vertus. On se relâche, par exemple, sous le moindre prétexte, de l'assiduité à l'oraison, de la fidélité à la règle. Les raisons que certaines religieuses se donnent

à elles-mêmes et qu'un bon juge ne trouverait pas suffisantes, elles les appellent de la piété bien entendue. Elles ne sont pas, disent-elles, comme ces personnes qu'une ferveur indiscrète pousse sans cesse à faire au delà de leur force, et qui en sont punies par l'obbligation de se voir mettre sans cesse au soulagement; elles veulent se ménager pour aller loin, pour aller toujours. D'ailleurs, ajoutent-elles, elles ne sont pas venues en religion pour se tuer, etc., etc.

Ces mêmes personnes manquent-elles à la parfaite sincérité dans leurs conversations, à la charité dans leurs jugements? Qu'on se garde bien de les reprendre! On ne le ferait que par étroitesse d'esprit : une piété large, à la sainte Thérèse, n'a pas de ces scrupules!

D'autres fois un rien les froisse, elles trouvent qu'on manque de procédés à leur égard. Ne leur dites pas que leur susceptibilité est excessive, et que c'est là une des plus dangereuses atteintes de l'amour-propre : elles sauront fort bien vous répondre que ce qu'on appelle à tort en elles susceptibilité, n'est pas autre chose qu'un juste sentiment de leur dignité, un point d'honneur nullement semblable à celui qu'il faut justement condamner dans les mondains, mais que, pour être religieuse, on n'en a pas moins droit à des égards, etc.

Rien de plus varié, rien de plus ingénieux que les sophismes que l'on sait trouver pour justifier toutes ces misères.

« On ne saurait trop aimer Dieu, et la seule mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure. » Telle est la réponse que fera la personne qui pèche par un zèle indiscret, ou une dévotion désagréable au prochain. Sans doute on ne saurait trop aimer Dieu; mais saint Thomas répond qu'on peut se tromper ou excéder dans la manière de témoigner cet amour.

« Les Saints, nous dira quelque autre, accusée de mortification indiscrète, les Saints en ont bien fait d'autres ! » Sans doute; mais d'abord il n'est pas prouvé, du moins jusqu'ici, que vous soyez une sainte, et, de plus, la première marque de sainteté donnée par le Saint le plus mortifié, c'est la docilité à renoncer à une pratique de pénitence, aussitôt que les supérieurs la défendent.

Telle enfin allèguera « la folie de la croix ». Mais saint Paul, qui l'a célébrée, n'en a pas moins prêché la sobriété, la modération dans la sagesse.

Voilà les sophismes par excès. Les sophismes par défaut ne sont pas moins nombreux ni moins spécieux.

Vous vous ménagez trop, vous vous relâchez trop facilement de vos pénitences, dira-t-on à une Sœur qui semble sur le chemin de la tiédeur.

— « Mais, répondra-t-elle, j'ai une santé si délicate, j'ai été si malade autrefois ! Charité bien ordonnée commence par soi même ! »

Telle autre est sans gêne vis-à-vis de la règle : elle parle quand il faut se taire ; elle est en retard à la récréation, au chœur, partout. On le lui fait remarquer. Elle répond aujourd'hui par un prétexte, demain par un autre, et ajoute : « Après tout, la règle n'oblige pas sous peine de péché ! » D'autres fois elle dira que la charité passe avant la règle, et que c'est manquer à l'esprit de la règle que de se rendre esclave de tant de minuties, bonnes pour les novices. Elle est ancienne, elle est chargée d'occupations : on peut bien lui passer quelque chose !

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples, et vous savez, mes Sœurs, que je n'invente rien. Outre la faiblesse naturelle qui nous rend tous sujets à ces misères, et qui se manifeste et par nos manquements journaliers, et par ces pitoyables prétextes que l'amour-propre nous suggère pour les justifier, je croirais volontiers que le démon, ennemi de la perfection religieuse, et qui désespère d'amener les épouses de Jésus-Christ à de grandes fautes, cherche sa revanche en les harcelant par mille petits côtés, les rendant quelquefois infiniment plus faciles que les personnes du monde à se pardonner mille petites délicatesses,

mille petits relâchements, nombre de susceptibilités mesquines, de jalousies imperceptibles, de froissements sans causes ou produits par des riens. Ce qui fait dire aux gens du monde, toujours malins et volontairement aveugles pour les vertus solides et fondamentales qui se pratiquent dans les cloîtres, qu'après tout, les religieuses ne sont pas plus parfaites que les autres, que même elles sont moins charitables, plus susceptibles, moins mortifiées, moins judicieuses que les chrétiennes ordinaires. Ces réflexions manquent-elles toujours de fondement? Je ne voudrais pas l'affirmer, en me bornant, bien entendu, aux côtés extérieurs de la dévotion, aux infiniment petits qui font l'objet de cet entretien.

Que ferons-nous donc pour échapper, autant que possible, aux défauts que je viens de signaler?

## II

Disons-le d'abord franchement : cet équilibre parfait qui, dans un même caractère, ne laisse place à aucun désordre, si léger qu'il soit ; qui laisse toujours à la raison, à la sensibilité, à chacune de nos facultés, aux divers mobiles qui

agissent sur nous, leur place légitime, sans empiètement ni défaillance, cette harmonie complète, en un mot, de tous les ressorts qui composent l'être humain ; tout cela est un idéal qui n'a sans doute été atteint qu'une seule fois, c'est-à-dire par l'homme parfait, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelques saints en ont approché, il est vrai, et aucun, à mon sens, avec une plus étonnante perfection que saint François de Sales, en qui l'homme, le chrétien, l'évêque semblent ne laisser rien à désirer au plus exigeant ; mais si, en cette matière, il faut nous résigner à ne jamais atteindre le plus parfait, il n'en est pas moins requis de faire des efforts soutenus pour y tendre, sous peine de ne faire aucun progrès, et, bien plus, de voir grandir tous nos défauts. Quels sont donc les moyens qui nous rapprocheront de cet équilibre si désirable ?

Le premier de ces moyens est, comme toujours et pour tout le reste, la prière. Il faut être persuadé d'avance que nous avons de nombreux défauts, inaperçus à nos propres yeux et non pas aux autres, et que la grâce de Dieu seule peut nous faire connaître. On dit souvent, des personnes les meilleures (et cette remarque est très juste), qu'elles ont les défauts de leurs qualités : or ce sont précisément ces défauts qui nous

échappent le plus, parce que nous les prenons pour les qualités mêmes dont elles sont l'exagération. Une personne portée à la tendresse sera volontiers familière ; une personne recueillie et réservée sera froide et paraîtra sèche. Telle a beaucoup d'ordre et d'exactitude : elle sera, par suite, minutieuse et d'une exigence fatigante pour ses compagnes. Une autre poussera la charité et le désir de se sacrifier, de faire plaisir à tout le monde, en toutes choses, jusqu'à un empressement importun, qui lui fera manquer justement le but qu'elle poursuit. Or qui pourra mieux nous révéler à nous-mêmes ces imperfections que l'esprit de Dieu, que la lumière céleste obtenue dans la prière ?

Après la prière, certaines petites industries ne seront pas inutiles. Il y a en amitié (à l'usage des gens du monde qui ne savent guère aimer comme il faut ni Dieu, ni le prochain) ; il y a, dis-je, en amitié, une maxime très fausse, quoique très pratiquée : elle consiste à dire qu'il faut toujours traiter ses amis comme s'ils pouvaient un jour devenir nos ennemis, et ses ennemis comme s'ils pouvaient un jour devenir nos amis. Si fausse que soit cette maxime en matière d'amitié, elle peut avoir une juste application en matière de piété : voici en quel sens. Dans les grandes ferveurs, dans les grands élans de dévotion, con-

sidérez que ces moments sont passagers ; recevez-les de Dieu avec reconnaissance, mais ne vous y livrez pas, comme à un état définitif auquel vous êtes parvenues pour n'en jamais déchoir, et par conséquent ne réglez pas votre vie d'après les sentiments qui vous possèdent, dans ces heures si douces, mais si rapides. Réciproquement, quand la sécheresse vous visite, que la prière vous est difficile, que des tristesses involontaires viennent assaillir votre âme, n'en concevez pas une inquiétude outrée ; gardez-vous de penser que ce soit là l'épreuve perpétuelle à laquelle Dieu veut vous soumettre. Ne le savez-vous point, et par l'enseignement des maîtres de la vie spirituelle et par votre propre expérience ? Tant que nous sommes en ce monde, notre âme est le théâtre de vicissitudes continuelles ; elle est comme une mer, où la sérénité et le calme d'un beau jour précèdent souvent l'orage du lendemain, et où la tempête elle-même présage et ramène le beau temps : le pilote expérimenté n'est ni trop confiant pendant les jours de calme, ni trop effrayé quand le ciel s'assombrit.

Les âmes inégales, manquant d'équilibre, sont celles qui n'ont pas cette sagesse ; le secret de cette mobilité, de cette bizarrerie qui les fatigue, elle et leurs compagnes, n'est souvent pas autre chose : elles donnent trop d'importance à leurs im-

pressions successives, et de là vient qu'elles sont presque toujours au delà ou en deçà de ce point juste signalé par l'Apôtre, et qui nous apprend à être sage avec mesure : *Sapere ad sobrietatem.*

Enfin, l'âme religieuse trouvera toujours, pour connaître ses défauts et les corriger, une ressource inappréciable dans la direction, qui ne lui manque jamais. L'essentiel est de bien faire connaître son âme, de l'ouvrir avec une docilité d'enfant à ceux qui ont charge de la conduire. Que d'âmes, même dans le cloître, à qui l'on ne peut pas tout dire ! Un avertissement qu'on leur donnerait serait suffisant pour leur faire voir, pour leur faire éviter, corriger une imperfection. Cet avertissement, elles ne l'entendront pas ; on ne le leur donnera jamais. Pourquoi ? Parce qu'elles ne sont pas capables de l'entendre ! Parce que l'esprit de simplicité, de docilité, ou pour mieux dire d'humilité leur manque ! Si on leur parlait, le remède serait pire que le mal. Non seulement elles ne recevraient pas bien cet avis, ne le comprendraient pas, mais ce serait peut-être l'occasion d'un nouveau tort, et le second état serait pire que le premier. Heureuse l'âme, même très peu avancée, très accessible à toutes les fluctuations, très mobile, peu équilibrée, mais qui corrige cette imperfection par une docilité d'enfant ; qui va au-devant de tous les avis, qui ne tient à aucune

de ses pensées propres, et surtout à ses pénitences, à ses dévotions particulières, à ses goûts naturels, à ses vues personnelles en fait de sainteté ! Cette âme-là arrivera beaucoup plus vite et beaucoup mieux qu'une âme, souvent mieux douée, à l'heureux équilibre que nous cherchons et qui, selon l'apôtre, est la perfection de la vertu.

Au reste, mes Sœurs, et c'est par cette réflexion que je termine: que la difficulté d'atteindre à un idéal si élevé et si rare ne soit point pour vous la cause d'un découragement quelconque. Une manière certaine de manquer le but que je vous ai présenté, ce serait de se livrer au désespoir de l'atteindre. Le connaître, l'apprécier, en comprendre l'importance, y tendre raisonnablement, c'est là ce qui importe ; mais ne nous affligeons pas si nous ne réalisons pas sur terre un genre de perfection qui est donné à un si petit nombre, et dont l'absence involontaire ne fera jamais sérieusement obstacle à la sanctification de vos âmes. Les annales de la sainteté connaissent les pieux excès de l'amour divin, de la pénitence, de la charité fraternelle ; plus d'une fois, en lisant la Vie des Saints, nous y voyons des traits héroïques, mais peu marqués au coin de la raison commune et de la prudence ordinaire, et dont l'Eglise elle-même nous dit qu'ils sont plus à admirer qu'à imiter. A choisir, quel-

que ami que je sois de la « sobriété » tant recommandée par saint Paul et de la « discrétion » célébrée par saint Bernard, j'aimerais mieux encore voir en vous les défauts qui procèdent d'un désir trop ardent de la perfection, que cette tiédeur véritable qui pourrait venir, dans certaines âmes, d'une crainte trop grande d'excéder la juste mesure, dans la pratique des vertus.

---

# LA PATRIE.

---

*Conversatio nostra in cœlis est.*
Notre pensée est dans les cieux.
(Philipp. III, 20.)

Vous connaissez, mes chères Sœurs, cet acte d'amour pur de votre sainte Mère. « Si je vous aime, disait-elle, vous le savez, Seigneur, ce n'est point pour le ciel que vous m'avez promis ; si je crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont je serais menacée : ce qui m'attire vers vous, Seigneur, c'est vous, c'est vous seul, c'est de vous voir, ô mon Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri dans les angoisses de la mort. Et votre amour s'est tellement emparé de mon cœur que, lors même qu'il n'y aurait point de ciel, je vous aimerais, lors même qu'il n'y aurait point d'enfer, je vous craindrais. Vous n'avez rien à me donner pour provoquer mon

amour; car, n'espérant pas ce que j'espère, je vous aimerais comme je vous aime » (1).

C'est cet amour pur qui, sans exclure jamais la pensée et le désir du ciel, s'attache aux perfections de Dieu, sans retour sur nous-mêmes et nos propres consolations, soit temporelles, soit éternelles. C'est à cet amour pur que votre héroïque Mère invitait toutes ses filles. Elle écrivait à l'une d'elles : « Mettez votre gloire à porter la croix de Jésus-Christ; n'attachez pas de prix aux douceurs, aux consolations. Il ne convient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour; servez gratuitement, comme les grands seigneurs servent le Roi, et que Celui du ciel soit toujours avec vous » (2).

Ces magnanimes leçons, vous les mettez fidèlement en pratique, mes Sœurs, et c'est là la gloire de votre piété. Est-ce-à dire cependant que cette pensée du ciel, que l'apôtre recommande à tous les fidèles, soit absente de vos cœurs, et que vous ne sachiez pas y puiser des consolations dans vos peines, des forces contre la tentation, des encouragements dans les luttes de la vie présente et dans les amertumes de l'exil? Est-ce que ce pur amour, que vous nourrissez dans vos

(1) *Vie*, t. II, p. 375.—On a attribué autrefois cet acte d'amour à saint François-Xavier.

(2) *Ibid.* p. 377.

âmes, vous laisse indifférentes à ces saintes joies du Psalmiste : « Je me suis réjoui de la promesse qui m'a été faite. Nous irons dans la maison du Seigneur ». Et encore : « Je ne serai rassasié, ô Seigneur, que lorsque votre gloire m'aura été révélée » (1). Non sans doute, mes Sœurs, vous n'oubliez jamais les promesses faites à notre foi, et, à l'exemple de votre sainte Mère, personne plus que vous n'est étranger à cette exagération des faux mystiques qui croyaient que, dans une âme parfaite, l'excellence de l'amour va jusqu'à supprimer l'espérance. Aussi me suis-je proposé, pour terminer cette retraite, de vous entretenir de la pensée du ciel, du souvenir de la patrie et de vous faire voir comment, par cette pensée, l'espérance vient au secours de la charité pour la secourir dans ses défaillances, pour lui prêter de nouvelles forces en lui montrant le terme vers lequel l'acheminent l'éternelle justice et l'éternelle miséricorde. D'ailleurs cet entretien sera le dernier et le sujet en était indiqué d'avance par cette considération, que les chrétiens qui se séparent en ce monde ne le font jamais sans se montrer réciproquement le ciel et sans se dire : au revoir dans la patrie!

(1) Ps. CXXI, 1. — XVI, 5.

## I

Oublier le ciel, mes chères Sœurs, c'est une faute qu'un vrai chrétien ne saurait commettre ; car elle est condamnée à la fois par la raison, par le cœur, et par la conscience.

Si le monde présent, comme le disent les Saints, comme le répète si souvent sainte Thérèse, est un lieu d'exil ; si la vie présente est un chemin, pour des voyageurs, selon le langage de l'Église, qui ne comprend qu'oublier le terme du voyage, oublier la patrie, serait pour l'exilé, pour le voyageur, une véritable folie ? Se mettre en route et ne plus se souvenir où l'on va ; se proclamer exilé et cependant bannir de sa pensée la terre natale, quel autre qu'un insensé pourrait commettre un pareil oubli ? Mais cet oubli, quand il s'agit du ciel, est plus qu'une erreur de l'esprit, c'est un crime du cœur, c'est une véritable ingratitude; car le ciel est le prix du sang de Jésus-Christ. « Il n'y est entré et il n'y introduit, en sa personne, la nature humaine que par son propre sang», nous dit saint Paul (1). Oublier le ciel, c'est donc oublier le

(1) *Per proprium sanguinem introivit in sancta.* Hebr. IX, 12.

sacrifice qui nous l'a ouvert, c'est dédaigner l'amour qui l'a construit, c'est tourner le dos à cette demeure céleste, dont toutes les pierres sont cimentées du sang de Jésus-Christ ! Quel scandale, enfin, pour les saints qui nous ont précédés et nous y attendent, pour nos saints patrons, pour nos anges gardiens, dont l'occupation, au sein de l'éternelle béatitude, est de nous conduire au partage de leur félicité !

Mais voyez comment cette pensée de la patrie, qu'on ne peut abdiquer sans crime, est douce et bienfaisante pour l'exilé ! Notre-Seigneur, en quittant la terre, disait à ses apôtres, pour les consoler : « Je vais vous préparer la place, je veux que ceux qui ont travaillé avec moi soient là-haut un jour, où je serai moi-même, et soient assis à côté de moi sur mon propre trône (1) ». Mais en attendant, Seigneur, que donnez-vous donc à vos amis ? Qu'est-ce qui pourra remplacer ici-bas votre présence ? Comment pourront-ils supporter les rigueurs d'une séparation, bien courte, il est vrai, mais que l'amour leur fait paraître si longue ? « Je vous laisse ma paix, dit le Seigneur, je vous donne ma paix, une paix qui ne ressemble en rien à celle que le monde peut donner (2) ». Non, cette paix, quelle qu'elle soit, ne ressemble à rien de ce que le

(1) Joan. XIV, 2. Apoc. III, 21.
(2) Joan. XIV, 27.

monde peut promettre à ceux qui vivent de sa vie et n'ont d'autres joies que celles de la terre. Le monde ne peut dire à personne : « Je vais vous préparer une place dans une patrie éternelle. » Il ne peut dire : « Il a plu au Père de vous donner son propre royaume (1) ». Le monde ne sait ce que c'est que de donner aux affamés, aux altérés d'ici-bas, le pain qui nourrit l'âme et l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Mais en quoi donc consiste cette paix que Notre-Seigneur assure à ses enfants, en attendant qu'ils aient la joie de le revoir ? Cette paix, elle est faite d'amour et d'espérance : d'amour, car le cœur qui aime, encore qu'il souffre, n'est pas malheureux, parce qu'il aime une souffrance qui lui rend présent son bien-aimé ; d'espérance aussi ; or l'espérance, selon saint Bernard, c'est la pensée du ciel. « La foi, dit le saint abbé de Clairvaux, nous assure la réalité des biens éternels ; l'espérance vient ensuite et elle dit : ces biens sont à moi. » C'est par la pensée du ciel que saint Paul ne cesse de relever le courage des premiers chrétiens persécutés. « Nous savons, dit-il, que si cette maison de terre que nous habitons se dissout, nous avons, dans le ciel, une maison éternelle, construite par Dieu et non faite de main d'homme : voilà pourquoi nous

(1) Luc, XII, 32.

gémissons, dans le désir d'être revêtus de notre habitation qui est du ciel, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie... Pourquoi nous affliger tant des tribulations présentes? Elles sont légères et ne durent qu'un moment, et elles produisent en nous le poids éternel d'une gloire sublime et sans mesure (1). »

En faut-il davantage pour établir l'âme dans une sérénité profonde et inaltérable ? pour lui donner « cette paix de Dieu, selon saint Paul, qui surpasse tout sentiment (2) » ?

Si la pensée du ciel n'était qu'une source de consolation intérieure, ce serait trop peu, et nous savons bien, et par notre expérience et par le témoignage des Saints, qu'il y a des heures où cette consolation même semble se voiler et où le bonheur de la patrie semble disparaître à nos yeux. La pensée du ciel fait plus : elle nous redonne précisément, aux heures sombres et quand la défaillance nous menace, le courage de résister aux tentations, et la force de travailler avec plus d'énergie à notre salut. « Voulez-vous, dit saint Augustin, être armés contre les tentations du siècle présent ? Faites croître et se fortifier en vos cœurs le désir de la Jérusalem céleste (3).»

(1) II Cor. IV, 17; V, 1-3.
(2) Philip. IV, 7.
(3) En. in Ps. 136.

Si ce désir échauffe mon cœur, comment ne prendrais-je pas, avec un soin jaloux, tous les moyens qui y mènent ? C'est ce que faisait le Psalmiste. « O Dieu, dit-il, j'ai incliné mon cœur vers l'accomplissement de toutes vos lois, dans la pensée de la récompense qui m'attend (1). » On peut appliquer à l'âme chrétienne ce que l'Esprit-Saint nous dit de la femme forte : « *Consideravit semitas domûs suæ* : elle a les yeux fixés sur les sentiers qui mènent à sa maison ». Pourquoi? Pour les préserver des attaques et des embûches de l'ennemi, et en même temps pour les tenir ouverts aux amis de son époux. Et l'Esprit-Saint ajoute : « *Panem otiosa non comedit* : elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté ». Non, elle ne peut rester inactive cette âme qui, malgré tous les assauts, soit du dedans, soit du dehors, ne perd jamais de vue les chemins du ciel, de ce séjonr de la patrie où l'attend son bien-aimé.

C'est ainsi que le beau livre de l'*Imitation* nous invite à considérer comme une grâce de Dieu la pensée des biens à venir :

« Mon fils, lorsque vous vous apercevez que Dieu vous inspire le désir de la béatitude éternelle, et que vous souhaitez de sortir de ce monde

(1) Ps. CXVIII.

pour pouvoir contempler dans l'éternité ma lumière, sans changement qui lui fasse ombre, que votre cœur se dilate et reçoive cette sainte inspiration avec toute la ferveur dont vous êtes capable. Rendez grâces à la suprême bonté qui daigne en user si bien avec vous, qui vous visite avec tant de clémence, qui vous excite avec tant d'ardeur et qui vous soutient avec tant de puissance, de peur que votre propre poids ne vous entraîne aux choses de la terre. Car ce bien ne vous vient ni de vos pensées ni de vos efforts ; la seule grâce de Dieu, la seule bonté avec laquelle il daigne vous regarder vous la donne, afin que vous avanciez dans la vertu, que votre humilité devienne plus grande, que vous vous prépariez pour les combats qui doivent arriver, et que vous mettiez toute votre attention à vous attacher à moi de tout votre cœur, et à me servir avec ferveur (1). »

## II

Ne vous étonnez donc point, mes Sœurs, qu'au témoignage de saint Grégoire le Grand, la pen-

(1) *Imit.* III, XLIX, 1.

sée du ciel soit dans une âme « une marque spéciale de prédestination, *speciale specimen electorum.* « Quels seront en effet les prédestinés, dit ce grand docteur, si ce n'est ceux dont le cœur voit bien loin au-dessous de soi le torrent des choses qui passent et qui, pour l'amour de l'éternité, foulent aux pieds toutes les hauteurs de ce monde ? »

C'est là le trait commun de tous les Saints. Ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont travaillé dans la pensée du ciel. Rien n'a jamais pu les en distraire, les plaisirs pas plus que les peines.

Exilés aux champs de Babylone, les Israélites, figure du peuple élu, s'asseoient, en pleurant, sur les bords du grand fleuve et se consolent de la patrie absente par le souvenir de Sion : « *Illic sedimus et flevimus dum recordaremur Sion* (1). »

David, au sein de la prospérité comme au plus profond abîme des disgrâces, soupire après les joies de la sainte cité et trouve, pour exprimer l'ardeur de ses désirs, des paroles toutes de flammes : « Mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant. Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ? » Quel cœur n'est ému et ne tressaille encore, après trente siècles, en entendant les pathétiques soupirs que le désir du

(1) Ps. CXXXVI, 1.

ciel faisait jaillir des entrailles du Roi-Prophète : « Comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive, ainsi mon âme a soif de vous, ô mon Dieu » (1).

Saint Paul, au milieu des tribulations comme au milieu des joies de son apostolat, ne perd jamais de vue le terme glorieux où il aspire et pour lequel il oublie chaque jour les travaux de la veille, « *ea quæ retro sunt obliviscens* », croyant qu'il n'a rien fait tant qu'il n'a pas touché à ce port du bonheur qui lui est promis, « *ad destinatum persequor* », bonheur qui est la vue et la possession de Jésus-Christ, et pour lequel il lui tarde de voir arriver le terme de sa carrière mortelle, « *cupiens dissolvi* » ; bonheur, enfin, dont il exhorte tous les fidèles à remplir leur pensée comme il le fait lui-même : « Nous tous qui sommes des parfaits, dit-il, n'ayons pas d'autres sentiments » (2).

Du cœur de David et du cœur de Paul, ces désirs du ciel sont passés, tout brûlants et reconnaissables aux mêmes signes, aux mêmes paroles, à des actions semblables, dans le cœur de tous les Saints. Ouvrez leurs innombrables Vies, dont aucune ne se ressemble, vous y verrez cependant

(1) Ps. XLI, 1.

(2) Quicumque ergo perfecti sumus hæc sentiamus. Phil. III, 15.

un trait commun : la pensée et le désir de la patrie céleste.

Saint Ignace de Loyola aime à monter, le soir, sur la terrasse de la maison qu'il habite à Rome, et là il médite en silence, les yeux fixés sur la voûte étoilée, et les larmes silencieuses qui coulent sur ses joues font comprendre la patrie à laquelle il aspire.

Il faut soustraire aux regards de saint Joseph de Copertino la vue du ciel physique, à certains moments, de peur que la pensée du ciel véritable ne le fasse entrer en extase et s'élever au-dessus de terre, par un ravissement subit.

Dois-je, à la suite des historiens et des peintres, vous rappeler cette scène sublime : saint Augustin et sa mère, sainte Monique, conversant ensemble à une fenêtre d'Ostie, en présence de la veste mer ? Tous deux, à la vue de cette pâle image de l'immensité de Celui qui a jeté sans mesure, dans l'espace, les soleils et les étoiles, absorbés dans la pensée de ce Dieu infini, s'élèvent ensemble jusqu'à lui par un élan de leur cœur : *ictu cordis*, et croient déjà toucher à sa possession : extase rapide qui, comme toutes les extases de la terre, se termine par un soupir !

Mais comment oublier les paroles enflammées de votre Mère Thérèse encourageant ses filles à tous les sacrifices, par la pensée de cette patrie

céleste dont elle-même ne détachait jamais son esprit? « O mes filles, s'écriait-elle, qu'il sera doux pour nous, à l'heure de la mort, de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses! Avec quelle confiance nous pourrons nous présenter devant lui, sûres d'entendre de sa bouche un avis favorable! Quel bonheur de penser que nous n'allons pas à une terre étrangère, mais dans notre véritable patrie, puisque c'est celle de l'époux céleste que nous aimons tant et de qui nous sommes tant aimées! »

Mes Sœurs, voilà les Saints; la pensée dominante du Ciel est la marque de leur prédestination: « *Speciale specimen electorum* ».

## III

Mais vous, mes Sœurs, n'êtes-vous pas toutes aussi appelées à être des saintes? Et ne vous serait-il pas doux de retrouver dans vos cœurs, avec tant d'autres grâces, cet indice de votre prédestination à la gloire éternelle?

Oui, vous le devez, et vous le pouvez. Pour cela, mes Sœurs, faites de la pensée du ciel une

habitude de votre esprit, et un besoin de votre cœur.

Une habitude de votre esprit.

Mille choses viennent chaque jour importuner notre pensée. Combien d'inutiles ! Combien de frivoles ! Même Dieu permet, pour notre épreuve, que nous soyons quelquefois assaillis de pensées qui seraient coupables, si notre volonté avait la faiblesse de les accueillir. Or, parmi ces impressions sans nombre, on peut dire qu'il y en a qui sont comme les hôtes familiers de notre esprit. Chacun caresse son projet, chacun a dans quelque coin de son intelligence une image agréable, comme une vision où il aime à se reposer. Dans le monde, cela s'appelle rêverie, douce chimère, poésie du cœur, fantaisie où l'imagination se complaît volontiers, pour se distraire de la dure réalité. Mais vous, mes Sœurs, quelle pensée plus digne de vous occuper, de vous reposer, de vous charmer chaque jour, que le souvenir non d'une fiction, non d'une chimère, si poétique soit-elle, mais de la vraie patrie, de sa certitude, de son bonheur sans fin ? L'éternité bienheureuse ! Sainte Thérèse nous dit que, dès sa plus tendre enfance, cette pensée lui faisait une impression aussi salutaire que profonde. C'était la matière de ses conversations avec son jeune frère, après qu'ils avaient lu ensemble la Vie des Saints. « Nous

étions, dit-elle, frappés d'un étonnement étrange en lisant, dans ces livres, que les châtiments comme les récompenses devaient durer à jamais. Que de fois cette pensée fut l'objet de nos entretiens ! Nous aimions à redire, sans nous lasser : Quoi ! pour toujours, toujours, toujours ! Et lorsque j'avais ainsi passé un certain temps à répéter ces paroles, Dieu, malgré ma tendre enfance, faisait briller la vérité dans le fond de mon âme, et m'enflammait du désir de marcher dans le chemin qui conduit à l'éternelle vie (1). »

Cette impression et la résolution salutaire qui l'accompagnait ne s'effacèrent jamais du cœur de Thérèse. Et pour vous, ses filles, pourrait-il en être autrement? Que cette pensée du ciel soit donc en vous comme une idée dominante et fixe, à laquelle se rapportent et se coordonnent toutes les autres, à l'aide de laquelle vous jugerez toutes les autres. Voyez les gens du monde : ils mesurent tout à leur passion du moment. L'homme de plaisir n'estime et n'aime que ce qui lui apporte du plaisir, et il méprise, déteste ou ignore volontairement tout ce qui l'en éloigne ; une femme vaniteuse ne met rien au-dessus ni à côté des objets de sa frivolité, des bagatelles qui flattent son orgueil. Un avare évalue tout en argent. Et nous, chré-

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

tiens et religieux, nous qui avons à dire chaque jour : Je suis fait pour le ciel, je dois le mériter, je puis le perdre chaque jour, pourquoi ne ferions-nous pas, de la pensée du ciel, une pierre de touche à l'aide de laquelle, comme avec une seconde conscience, nous apprécierons, nous jugerons, nous absoudrons ou condamnerons toutes les pensées de notre esprit ? Tout ce qui mène au ciel, c'est ce que j'aime. Tout ce qui m'en éloigne, c'est ce que je hais et que je fuis. N'est-ce pas là ce que conseille la plus vulgaire sagesse ? N'est-ce pas là ce que suppose comme un fait habituel, usité, nécessaire, la parole de l'apôtre adressée à tous les fidèles : « *Conversatio nostra in cœlis est :* notre pensée n'est point sur la terre, elle est dans les cieux » ?

Il faudrait encore quelque chose de plus, mes Sœurs, il faudrait que cette pensée, hôte familier de notre esprit, fût encore un besoin de notre cœur. Vous allez me comprendre.

Nous venons de le dire, la pensée du ciel doit être une pensée efficace, féconde en fruits. Or, vous le savez bien, une idée peut se montrer à notre raison, occuper notre intelligence, et cependant rester froide et sans vie, par conséquent stérile et sans action sur notre conduite : il en est ainsi tant que le cœur n'est pas touché. Jusque-là l'idée n'a pas plus de réalité véritable

que la vaine image qui se reflète sur la glace d'un miroir ; mais que notre cœur soit ému, que nous venions à aimer cette image qui s'est montrée à nous, alors ce n'est plus une ombre, un fantôme, c'est un être vivant ; alors nous sortons de l'inaction, elle devient un principe de vie. Eh bien, il faut demander à Dieu qu'il en soit ainsi, pour nous, de la pensée du ciel ; qu'elle nous serve non pas à nous reposer, à nous bercer, pour ainsi dire, comme une mélodie vague qui se perd dans un lointain vaporeux, mais qu'elle fermente en nous, comme une sève qui prépare et qui produit l'éclosion des fleurs et des fruits.

Le Roi-Prophète, parlant des profusions miséricordieuses de Dieu pour ses serviteurs, dès les ombres de cette vie, ne craint pas de dire que « la richesse de la maison de Dieu est pour eux la cause d'une sainte ivresse : *inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ* ». L'ivresse ! c'est-à-dire l'oubli des maux de cette vie, la jouissance anticipée des félicités qui nous sont promises. Ah ! mes Sœurs, ici-bas, je ne sais quel instinct fatal, et qu'on peut signaler chez tous les peuples de la terre, porte les hommes à se distraire de leurs maux par des plaisirs violents, où leur raison se perd : c'est là un fait universel, et si on laisse au vulgaire l'ivresse brutale et grossière, qui ne

sait que les gens du monde ne se dédommagent que trop, en demandant à des jouissances plus raffinées l'oubli des maux et des inquiétudes de la vie? Combien, dont les heures sont occupées par cette seule pensée : s'étourdir en cherchant le plaisir, se distraire de la réalité présente, chasser « l'inexorable ennui qui fait, comme parle Bossuet, le fonds de la vie humaine » ! Eh bien, je l'admets, je l'accorde : la nature ne se trompe pas, en nous poussant à chercher quelquefois et quelque part l'oubli des angoisses présentes. Il est bon, il est utile que notre cœur se prenne à quelque chose d'étranger aux réalités amères qui l'entourent, et qui lui fasse, par un oubli bienfaisant, un bonheur idéal où il se puisse réfugier à certaines heures. Or n'entendez-vous pas le prophète lui-même vous crier : «*Inebriamini, carissimi* enivrez-vous, ô mes bien-aimés ! » Mais quelle est donc cette ivresse que Dieu conseille? C'est celle qui est produite « par l'abondance des biens de la patrie céleste, *ab ubertate domûs tuæ*(1)». Oui, Seigneur, vous voulez que, par avance, nous sachions goûter, comme par une sainte ivresse, les délices de votre maison, qui est aussi la nôtre, selon saint Paul : « *habitationem nostram de cœlo* », car vous-même nous l'avez préparée :

(1) Ps. XXXV, 9.

« *Vado parare vobis locum.* Je vais vous préparer la place ». Que dis-je ! vous l'avez conquise « par votre propre sang, *per proprium sanguinem* », cette maison dans laquelle habitent déjà et nous attendent autour, du trône de votre humanité sainte, dans toute sa gloire, la très sainte Vierge avec son amour de mère, les Saints nos pères et nos frères, et tant de sœurs, de parents, d'amis, que nous avons connus, qui nous ont précédés là-haut, et dont nous ne pouvons désormais prononcer le nom sans penser au ciel : *conversatio nostra in cœlis est !*

Mais ce besoin du cœur, qui nous fait par avance habiter la patrie, est-il possible de ne pas l'éprouver en réalité, pour peu qu'on aime Notre-Seigneur ? En effet, n'est-ce pas lui-même qui nous l'a dit : « Là où est votre trésor, là est votre cœur? » parole d'une si terrible exactitude, s'il faut en croire l'expérience de chaque jour. Qui ne sait que le cœur de cet avare, de ce voluptueux, de cette femme mondaine, est comme inséparable du point de la terre où sa passion se satisfait ? Ou, pour prendre des exemples plus dignes d'être cités ici, irai-je demander à un père, à une mère séparés de l'enfant qu'ils aiment, où habite en réalité leur cœur ? Ai-je besoin de les interroger pour savoir que les chers objets qui tiennent leur pensée captive les entraînent avec eux, partout où ils vont ? Mais

nous, mes Sœurs, nous dont Jésus-Christ est le premier et l'unique trésor, où notre cœur peut-il habiter, si ce n'est au ciel? Habiter le ciel par la pensée, c'est, selon saint Augustin, la marque distinctive du chrétien. « Je sais, dit ce saint docteur, que les âmes de tous les chrétiens vivent dans la pensée du siècle futur. En effet, celui qui ne pense pas au siècle futur n'est pas encore chrétien. » S'il en est ainsi de tout chrétien, que sera-ce des âmes qui, comme les vôtres, sont vouées à la perfection de la vie chrétienne, qui ont tout quitté pour Jésus-Christ, et ne veulent avoir, au ciel comme sur la terre, d'autre félicité que Jésus-Christ ?

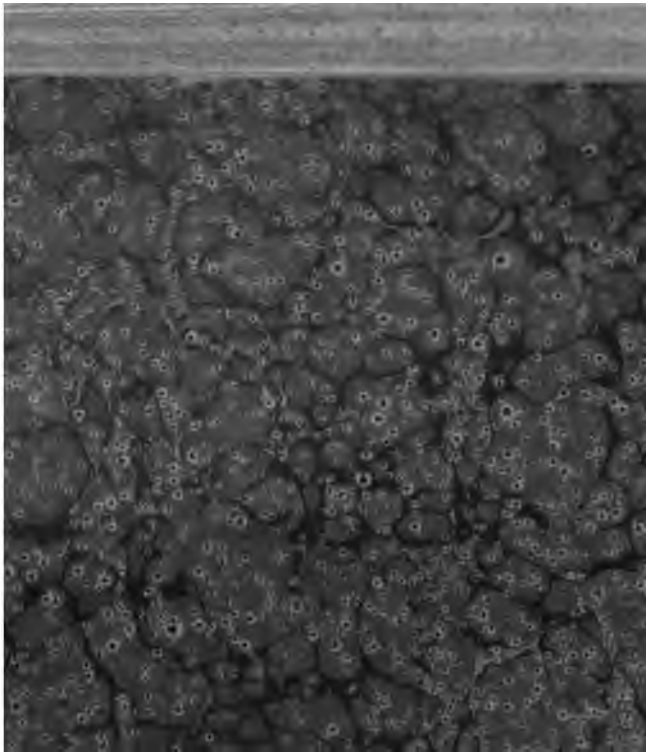
Oui, ô Seigneur Jésus, roi du ciel, unique trésor de nos âmes, dès longtemps nous avons choisi, pour la véritable patrie de nos cœurs, le séjour de gloire où vous habitez. Nous n'estimons la vie présente que comme un rapide passage, une épreuve fugitive, une ombre de la vraie vie qui est en vous seul ! La vraie lumière, qui éclaire nos yeux dans les chemins de l'exil, ce n'est pas une lumière de la terre, ce n'est pas cette ombre pâle qu'on appelle le soleil, c'est la lumière qui vient de vous : « *in lumine tuo videbimus lumen* ». Nous n'en voulons pas d'autre pour guider nos pas, jusqu'au jour où elle nous sera communiquée, dans sa plénitude, au sein de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

# TABLE DES MATIÈRES


| | Pages. |
|---|---|
| AVANT-PROPOS. . . . . | V |
| Instruction préliminaire pour la veille de la Retraite. . | 1 |
| *Premier jour.* — Notre fin. . . . . | 17 |
| Conférence sur la réforme de nos défauts. . . . | 36 |
| La Pensée de la mort. . . . . | 57 |
| *Deuxième jour.* — Le Péché. . . . . | 81 |
| Conférence sur l'Humeur. . . . . | 99 |
| L'Enfer. . . . . | 120 |
| *Troisième jour.* — La Grâce. . . . . | 139 |
| Conférence sur l'obéissance religieuse. . . . . | 159 |
| Sainte Thérèse et la Grâce. . . . . | 178 |
| *Quatrième jour.* — Le Combat spirituel. . . . . | 203 |
| Conférence sur la charité fraternelle. . . . . | 227 |
| La Croix. . . . . | 251 |
| *Cinquième jour.* — La Croix (*répétition*). . . . . | 273 |
| Conférence sur les petites vertus. . . . . | 288 |
| L'Oraison. . . . . | 309 |
| *Sixième jour.* — La vie religieuse. . . . . | 333 |
| Conférence sur l'humilité. . . . . | 356 |
| Saint Jean de la Croix, modèle du religieux. . . . | 377 |
| *Septième jour.* — L'amour de l'Eglise. . . . . | 401 |
| Conférence sur l'humiliation et l'humilité. . . . . | 423 |

La B. Marie de l'Incarnation et l'amour de l'Eglise. 442
*Huitième jour.* — La joie spirituelle. . . . . 463
Conférence sur l'office divin. . . . . 486
La Vie nouvelle. . . . . 508
*Neuvième jour.* — La sainte Communion et le Cœur de Jésus. . . . . 529
Conférence sur la confiance en Dieu. . . . . 548
Le Sacré-Cœur, amour et sacrifice. . . . . 570
*Dixième jour.* — La sainte Vierge et le Carmel. . . 591
*Sapere ad sobrietatem.* . . . . . 613
La Patrie. . . . . 633

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.



3 9015 06297 0127

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD